

Charles [illegible]

Charles Cowan.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMERICAINS,

OU

Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine.

PAR M. DE P***.

Avec une Dissertation sur l'Amérique & les Américains, par DOM PERNETY.

Studio disposta fideli.

LUCRECE.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. D. CC. LXXI.

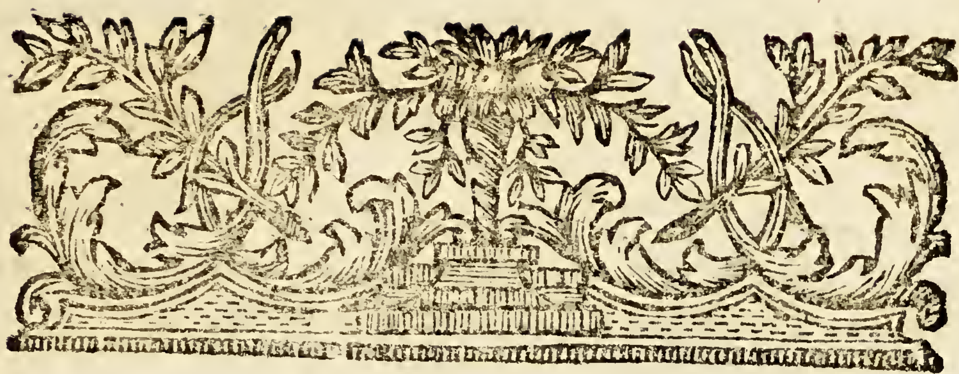
TABLE GÉNÉRALE

Du Tome second.

QUATRIEME PARTIE.

CINQUIEME PARTIE.

SIXIEME PARTIE.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Des Blafards & des Nègres blancs.

. . . . . . Color deterrimus albo.
Virgil. Geor.

LEs hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique ſont ſans doute, les Blafards de l'Iſtme Darien. Les Naturaliſtes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un ſiecle avant cette époque, Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ſes lettres à l'Empereur Charles-Quint; mais Cortez fut traité, de ſon temps, d'exagérateur & d'inſenſé; & tous les Scholaſ-

tiques d'Espagne rejetterent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occasion, entrer dans une discussion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéressent cette partie de l'Histoire de l'homme. Une étude réfléchie de toutes les relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré sur cette matiere des éclaircissements qui ont manqué aux Auteurs qui nous ont devancés dans cette carriere: quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté: d'autres ont bâti des systêmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumieres, nous leur rendons la justice qui leur est due.

Les Blafards du Darien ont tant de ressemblance, tant d'analogie, avec les Nègres blancs de l'Afrique, & de l'Asie, qu'on est obligé de les réunir, d'expliquer les phénomenes des uns par ceux des autres, & de leur assigner à tous une cause générale, commune & constante.

Les Nègres sont sujets à de certaines indispositions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphose est accompagnée de symptômes hideux: il leur reste encore quelques traces d'un noir jauni à la naissance des ongles, leur corps se gonfle, & l'on distingue des tâches livides sur leur peau lavée: leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoissent ternes, comme ils semblent jaunes aux Européans atteints de l'ictere. Ces noirs ainsi denaturés ont, pour l'ordinaire, un dérangement dans les sucs nerveux, qui est plus ou moins mêlé d'hydropisie: quand ce mal n'est pas invétéré, ils en guérissent souvent en mangeant des serpents & des couleuvres, dont la chair recele abondamment du sel alkali, qui a la propriété singuliere de dissoudre le sang grumelé, & d'atténuer les fluides épaissis: alors

leur corps se repeint en noir : sinon la violence du mal les emporte vers la trentieme année : & l'on a observé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains decolorés & languissants, sont très-différens des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils soient nés de parents Nègres ou basanés : on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrémité de l'Asie méridionale. Les Portugais établis sur les rives du Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux valu de conserver le nom Africain de *Dondos* : dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlakes* ; cette dénomination tirée de l'idiome Malay a paru si expressive, si énergique aux voyageurs Hollandais, qu'ils l'ont consacrée dans le style de leurs Mémoires & de leurs relations : peut-être aussi leur a-t-il semblé contradictoire de nommer, comme nous *Nègres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les Dondos de l'Afrique & les Kackerlakes de l'Asie sont premierement remarquables par leur taille qui excède rarement quatre pieds cinq pouces : leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de la mousseline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge ; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires grises. Leur épiderme n'est point oléagineux ; & quand on le considere avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussiere dont est parsemée la peau des Nègres, en qui ce sédiment grenu est de temps en temps si sensible qu'on le voit à l'œil nu. Ces blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps : ils naissent blancs, & ne noircissent, ne changent en aucún âge : ils manquent de barbe & de poils sur les parties naturelles ; leurs che-

veux sont laineux & frisés en Afrique, longs & traînants en Asie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant sur le jaune: leurs cils & leurs sourcils ressemblent aux plumes de l'édredon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris est quelquefois d'un bleu mourant & singulierement pâle: d'autres fois, & dans d'autre individus de même espece, cet iris est d'un jaune vif, rougeâtre & comme sanguinolent; ce qui a fait soupçonner à quelques observateurs, qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée; mais en cela on s'est trompé, & cette erreur vient de l'épaisseur de la cornée & de la contraction que la lumiere directe & vive occasionne sur leur prunelle, qui se ferme presqu'entierement pendant le jour, mais au crépuscule elle s'ouvre; & quand on examine alors ces monstres du genre-humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, & que c'est par ce moyen qu'ils rassemblent beaucoup de rayons ou de lumiere; d'où il résulte qu'ils voient moins bien que les autres hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits sombres: je tiens cette observation de Mr. B... qui a bien voulu me communiquer le résultat des expériences qu'il a faites sur un Kackerlake, ou un blafard Asiatique, en 1762, à Batavia, qui paroissoit avoir, pendant le jour, des yeux postiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer sur la couleur dont les objets leur semblent peints, lorsqu'ils les voient le mieux; mais on présume, & avec raison, qu'ils les apperçoivent tous indistinctement de la même nuance terne: leur vue est si débile que le moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, & la moindre lumiere les fait clignoter: ils serrent alors tellement leur prunelle: pour intercepter le rayon, qu'ils semblent, comme on

l'a dit, n'avoir pas de passage sous la cornée, aussi ne disent-ils presque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers, & louchent comme les chats ou les hiboux ; mais on n'a pu, par aucun moyen, s'assurer s'ils ont deux axes de vision, ou s'ils ne voient qu'un seul point à la fois, en simplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur essentielle, & qu'il est nécessaire de détruire, c'est qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une *membrane clignotante* comme les animaux : la vérité est, qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane ; mais que le diaphragme des paupieres est dans la plûpart fort épanché, qu'il couvre sans cesse une partie de l'iris, & qu'on le croit destitué du muscle élévateur, ce qui ne leur laisse appercevoir qu'une petite section de l'horizon ; & ils ne distingueroient pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arriere pour agrandir l'angle visuel.

Tout leur maintien annonce la foiblesse & le dérangement de leur constitution extrêmement viciée : leurs mains sont si mal dessinées qu'on devroit les nommer des pattes, si l'on vouloit parler proprement : les articulations des doigts sont comme nouées, au moins le mouvement en est-il lent & pénible. Le jeu des muscles de la mâchoire inférieure ne s'exécute aussi qu'avec difficulté ; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles sont autrement configurées que les nôtres : le tissu en est plus mince & plus membraneux : la conque manque de capacité, & le lobe est allongé & pendant.

Quoique la physionomie des Dondos ne ressemble pas exactement à celle des Nègres, on reconnoît néanmoins à leurs traits à demi effacés, & aux linéaments de leur visage, qu'ils sont d'origine Africaine ; ils ont de grands restes de l'air

national. On distingue également, dans les Kackerlakes, le sang Asiatique.

Leur extérieur révolte, & effraye même ceux qui les voient pour la premiere fois, car leur teint est encore plus blanc & plus blême que celui des personnes les plus pâles d'entre les Européans, en qui le sang des grandes veines & des capillaires transparoît toujours plus ou moins, & diminue le blanc insipide de l'épiderme, en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus singuliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Nègres; c'est-à-dire, qu'ils ne passent jamais la trentieme année, & les Nègres n'atteignent gueres à la soixantieme, quand ils ne s'expatrient pas.

Tels sont les blafards de l'ancien continent: ceux qu'on a trouvés au nouveau monde, en different à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute, quoique leurs membres soient également frêles & délicats: leur tête n'est pas garnie de laine; mais de cheveux longs de sept à huit pouces, peu frisés & d'une blancheur éblouissante: au lieu d'avoir l'épiderme uni & ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils folets, depuis les pieds jusqu'à la naissance des cheveux: ce poil n'est pas si touffu qu'on ne puisse voir au travers la superficie de leur peau. Leur visage est velu, & Waffer (*) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne se l'arrachoient; mais ce duvet court qui leur croît aux levres & au menton est fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne voient presque pas en plein jour, & que l'eau en découle aussi-tôt que le

(*) *Lionel Waffers New Voyage and description of the Isthmus of America. London* 1704. On a une traduction française fort foible, & assez incorrecte de l'ouvrage de Waffer, qui se trouve insérée dans le Tome IV des *voyages du Cap. Dampiere.*

soleil vient à les frapper : ils n'aiment pas à sortir, hormis que le ciel ne soit voilé par des nuages noirs, car la lumiere est pour eux douloureuse : elle leur occasionne des vertiges & des éblouissements, parce que leurs organes optiques ne sauroient soutenir le choc des rayons directs, à cause de leur relâchement & de leur désordre.

On n'a rencontré de ces monstres qu'à l'Isthme de Panama, & à la côte riche, où on les nomme les *yeux de lune*, soit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au soleil, soit à cause de la forme de leurs paupieres, qui étant retirées par les côtés, & allongées par le milieu, contrefont un croissant. Leur peau est d'un blanc de linge lavé; leurs sourcils, leurs cils, & leurs oreilles ressemblent à la description qu'on a faite de ces parties en parlant des Nègres blancs : le mécanisme de la vision est aussi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains se tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne sortent qu'au crépuscule ou au clair de la lune : alors ils parcourent les forêts les plus épaisses & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chassent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquiéme & la trentiéme année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'existent que dans la Zone Torride jusqu'au dixieme degré de chaque côté de l'Equateur, ou à peu près; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique, à Ceylon, à Borneo, à Java en Asie ; à la nouvelle Guinée dans les terres Australes, & au Darien en Amérique. Il est vrai qu'on pourroit encore prendre pour des blafards ces hommes que Pline & Solin placent entre le 45e. & le 50e. degré de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous disent avoir eu les sourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur *glauque*, qui est un

vert mêlangé d'un bleu foible : ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le crépuscule qu'au soleil ; & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des blafards connus de nos jours : (*) ils étoient peut-être atteins de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable, que Chardin, ce voyageur philosophe, assure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'Ouest de la Mer Caspienne, sont naturellement basanés ; mais très-sujets à une certaine maladie des yeux, & à la jaunisse, ou au débordement de la bile. C'est donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le sang & dans les humeurs des indigenes.

Quelques Savans ont pensé que plusieurs cantons de l'ancienne Europe ont aussi contenu de ces Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires sur l'existence des *Gobelins* & des *Drusions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilкraefs* en Allemagne, des *Trools* en Suede, & des *Klabauters* en Hollande ; mais est-il permis d'ignorer que tous ces farfadets risibles sont nés, comme les

(*) Saumaise, dans ses *Exercitations sur Solin*, prouve que cet auteur s'est trompé lorsqu'il assure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards : la vérité est qu'on en trouvoit seulement quelques-uns, parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaise ne paroît pas également heureux dans ses raisonnements, lorsqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette Province, à cause de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays ait eu un autre nom, cela est possible ; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux Blafards, comme Solin nous l'apprend.

Démons métalliques, de l'effet que font ſur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaiſons ſenſibles qui ſortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs la terreur qui regne, ou qu'on ſuppoſe régner dans les ſouterrains, bouleverſe l'eſprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de ſemblables illuſions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle long-temps.

Ceux d'entre les Naturaliſtes qui ont le moins approfondi le phénomene des Nègres blancs & des Blafards, ont ſoutenu qu'ils conſtituoient une eſpece diſtincte, auſſi ancienne que le monde, permanente, immuable, & non dégénérée, par des cauſes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns: on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils ſe gouvernoient par des loix particulieres, & bizarres, que leurs mœurs & leur inſtinct étoient en ſens contraire de l'inſtinct & des mœurs des autres hommes, que les peuples qui les environnent, les maltraitent & les mépriſent; mais qu'eux ſe flattoient que la fortune, qui s'eſt plue à les tenir dans l'obſcurité & dans l'aviliſſement, leur rendroit un jour juſtice, & qu'on les verroit alors ſortir triomphants de leurs tanieres & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux continents & ſe mettre eux-mêmes en poſſeſſion de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philoſophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des ſyſtêmes abſurdes ſur des fables ſi incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'aſſurer avant tout de la vérité de faits qui auroient dû au moins leur paroître ſuſpects, à cauſe de l'excès de leur merveilleux. Nous ſommes bien éloignés, & auſſi éloignés qu'on peut l'être, de preſcrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice: nous ne diſons pas qu'il a été

au-dessus de ses forces de former une sorte d'hommes différente de la nôtre, destinée à vivre dans des cavernes, & à subjuguer un jour la terre; mais il ne s'agit point d'exercer nos stériles spéculations sur ce que la Nature auroit pu faire si elle avoit voulu : il ne nous convient que de considérer ce qu'elle a fait en effet; & si l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne sont ni une race, ni une espèce, mais de simples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des causes accidentelles, qui ont pour un instant dérogé au plan primitif, & à la loi commune.

Aucun voyageur n'a jamais rencontré dix Nègres blancs rassemblés, & Battel n'en a vu que quatre à Loongo, qui est cependant l'endroit où ils sont moins rares qu'ailleurs : ces naissances monstrueuses sont aussi extraordinaires en Amérique que dans notre hémisphere, puisqu'on a compté que sur trois cents Dariens bronzés on ne voit pas un blafard. Mr. l'Abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour savoir s'il y existoit, entre les Tropiques, une peuplade d'Albinos, s'est convaincu, ainsi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été question, & que tous les blafards qu'on y connoît, sont issus de parents Nègres ou olivâtres, qu'ils ne constituent point & n'ont jamais constitué une espece particuliere. On les regarde, dans leur pays, comme des animaux sacrés & rares, & les souverains de l'Afrique & des Indes croient qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais : les Rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur cour, où ils sont sans comparaison plus respectés que les nains dans le sérail de Constantinople; trop foibles pour qu'on les redoute, assez malheureux

pour qu'on les plaigne, aſſez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à ſe louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la nature les a réduits.

Rien ne m'a plus ſurpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fernand Cortez, (*) qu'on avoit préciſément la même idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns : auſſi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à ſa cour, lorſque les Eſpagnols y arriverent ; & Cortez, qui les avoit vues, les décrit auſſi exactement qu'elles l'ont été enſuite par Waffer.

En 1603, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du Roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une iſle ſituée au Sud-Eſt de Ternate, où ces perſonnes ſont moins rares que dans les autres Moluques : de Bruin dit que ſa Majeſté Bantamienne prenoit de temps en temps le plaiſir de coucher avec cette Kackerlake ; quoiqu'elle eût des yeux louches, à demi fermés, & le viſage ſi gonflé qu'on avoit de la difficulté à en diſtinguer les traits. (**) Ce Prince fit aſſeoir cette femme à ſa table, & ordonna au voyageur Hollandais de la bien conſidérer, à cauſe de ſa ſingularité ; & il eſt ſurprenant qu'il ne nous en ait

---

(*) Voyez *Las Cartas de Dom Hernando Cortès, Marques del Valle ; de la Conquiſta de Mexico al Emperador.*

On trouvera une traduction latine de cet ouvrage Eſpagnol dans la Collection de Hervagio, ſous le titre de *F. Corteſii de inſulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

(**) *De Bruins Reizem*, *pag.* 380 *in-fol. Amſterdam* 1714. Il y a toute apparence que cet écrivain s'eſt trompé, lorſqu'il s'eſt imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du Roi de Bantam : c'eſt comme s'il eût dit que les deux nains que ce Prince avoit à ſa Cour, étoient ſes Miniſtres d'Etat.

pas conservé un portrait, lui qui a dessiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'Empereur de Java, que les Hollandais tiennent en tutelle à Jucatra, où ils le laissent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, possédoit en 1761 trois blafards; mais il fit tant d'instances auprès de son maître, le Gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les isles voisines; & en 1763 on en avoit déjà fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à reciter des oraisons, & à rendre tous les petits services qui ne sont pas au-dessus de leurs forces : mais leurs fonctions se bornent à bien peu de chose, ou plutôt à rien; car leur débilité est telle qu'ils sont impropres à tout travail. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Nègres blancs font la garde au palais des souverains de Loango, qui seroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres satellites que de tels monstres, incapables de commander & d'obéir, incapables de se battre, incapables enfin de discerner en plein midi les objets qui les environnent à la distance de dix pas. Il est également faux que les Portugais ayent acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Bresil: ils se connoissent trop bien en esclaves pour faire de tels marchés. La vérité est que les vaisseaux Négriers en ont transporté quelques-uns, par curiosité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portugaises, comme on les montre en Europe. Le blafard qui a paru en France en 1747, étoit si défait, si petit, si délicat, si myope, qu'il lui eût été impossible de soulever le moindre fardeau ou de marcher en plein jour sans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java sur

les motifs qui lui faisoient désirer si ardemment de voir à sa cour des Kackerlakes, ce jeune Prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que ses prédécesseurs en avoient eus, que tous les souverains des isles en possédoient, & que leur religion promettoit une récompense à ceux qui se chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même œil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les personnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'est-à-dire, qu'on a pour elles les plus grands égards; on va même jusqu'à les canoniser de leur vivant.

On ne sauroit mieux camparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux *Cretins* qu'on voit en assez grand nombre dans le Valois, & principalement à Sion capitale de ce pays, ils sont sourds, muets, idiots, presque insensibles aux coups, & portent des goîtres prodigieux qui leur descendent jusqu'à la ceinture : ils ne sont ni furieux ni malfaisants, quoiqu'absolument ineptes & incapables de penser: ils n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins physiques, & s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valois regardent ces *Cretins* comme les Anges tutelaires des familles, comme des Saints; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté, se croient sérieusement brouillés avec le Ciel : (*) on ne les contrarie jamais, on les soigne avec assiduité, on n'oublie rien pour les amuser, & pour satisfaire leurs goûts & leurs appétits: les enfants n'osent les insulter, & les vieillards mêmes les respectent. Ils ont la peau très-livide, &

(*) La plûpart de ces détails sur les *Cretins* sont tirés d'un Mémoire de Mr. le Comte de Maugiron, lû à la Société Royale de Lyon.

naissent *Cretins*, c'est-à-dire aussi stupides, aussi simples qu'il est possible de l'être : les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutissement ; ils y persistent jusqu'à la mort, & on ne connoît point de remede capable de les tirer de cet assoupissement de la raison, & de cette défaillance du corps & de l'esprit : il y en a des deux sexes, & on les honore également, soit qu'ils soient hommes ou femmes. Le respect qu'on porte à ces personnes atteintes du *Cretinage*, est fondé sur leur innocence & leur foiblesse : ils ne sauroient pécher, parce qu'ils ne distinguent pas le vice de la vertu : ils ne sauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie, & c'est justement le cas des blafards, dont la stupidité est aussi grande que celle des *Cretins* ; & si la violence de leur altération ne les a pas entierement privés du don de la parole, ils ont d'autant plus souffert dans le sens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouïe ; car tous les Nègres blancs ont l'oreille dure, & la surdité les surprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la priere devant le Roi : on les place immédiatement autour de son dais, où ils se tiennent accroupis sur des nattes ou des tapis. Cette mode, si choquante à nos yeux, de faire réciter les prieres par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur sainteté : les Valaisains feroient sans doute aussi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'est pas moderne : on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le Ciel inspiroit souvent les fous par préférence aux dévots : tous les prophêtes avoient la réputation de n'être pas sages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit, ou dans leur pays ou ailleurs : les prêtresses d'Apollon, en distribuant les oracles, imitoient, par leurs gestes violents, les personnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroissoient

avoir perdu le ſens commun. Quoique les Chrétiens n'ayent pas, comme les Mahométans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne ſeront très à leur aiſe dans l'autre. Tous ces différents préjugés ſe rapprochent donc, & ſe tiennent comme par la main, parce que le peuple eſt le même d'une extrêmité de la terre à l'autre : ſes opinions ſont immuables.

Il étoit néceſſaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains, & les Indiens penſent de ceux qui naiſſent blafards parmi eux ; & cette connoiſſance, qui a manqué à la plûpart des écrivains, ſervira à développer les cauſes de ce phénomene. S'il eſt avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Nègres blancs ; s'il eſt avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou baſanés, ſans conſtituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jauniſſe ne forment une variété parmi les Européans, ou les *Cretins* & les goîtreux parmi les Suiſſes ; il ſera moins difficile de découvrir la ſource de cette ſingularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des Naturaliſtes qui nous ont précédé, les principes ſur leſquels elle eſt fondée, ne ſauroient être ni plus clairs, ni plus inconteſtables.

Comme le ſperme des Négres & des baſanés eſt plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre ; il eſt par là même plus ſujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant ſa couleur propre & naturelle, ou en prenant une autre par la décompoſition de la ſubſtance colorante qu'on nomme *Aethiops animal*, ou par la diſſipation totale de cet *Aethiops*. Cet accident ſurvenu à la liqueur féminale produit un enfant dont le teint ne peut reſſembler à celui de ſes parents : cet enfant, ſoit mâle, ſoit femelle, eſt ordinairement d'un blanc de lait : il peut auſſi être couleur de garance, d'un rouge ſombre, & orné de cheveux qui tirent ſur le

jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curiosité au Brésil : (*) on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée ; mais il est probable qu'elle étoit originaire d'une province du Royaumis de Congo, ou l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus a criniere rousse, & dont la peau est bronzée, au lieu d'être couleur de suie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la stature d'un nain, avec des yeux de perdrix : ces deux altérations semblent donc se rapprocher : la derniere n'est que la conséquence ou la suite de l'autre. Elles pourroient se combiner dans le même sujet, & produire un Nègre blanc a cheveux rouges : voila exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Asie, & les Dondos d'Afrique, entre lesquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de safran ; & ce phénomene est si peu nouveau que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

En 1738, une Négresse mit au monde, à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, sans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre ; un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le Marquis de Villa Hermosa, ex-gouverneur de Carthagene, l'avoit conduit : un second a passé au service de Dom Dionisio de Alcedo y Herrera, & ils sont morts

(*) Voyez *les commentaires de Margrave sur l'histoire Naturelle du Brésil*, imprimée à la suite des Œuvres de Pison. Amsterdam 1658.

mort tous deux jeunes ; on ignore le destin des autres.

Quelque multipliés que soient les systêmes sur la génération, quelque prodigieux que soit le nombre des hypothèses, des rêves, des paradoxes proposés à ce sujet ; il résulte de toutes les expériences faites sans partialité, sans prévention, par des observateurs dont l'esprit & les yeux étoient encore libres de préjugés, & capables de voir ; il résulte, dis-je, de ces expériences que la semence des deux sexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale il résulte encore de l'analogie, & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique est noiratre dans la Négresse comme dans le Nègre, & que la décomposition qui pourroit survenir plus dans un sexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il est fait mention dans les *Transactions philosophiques* de la Société de Londres à l'an 1766. [*] Ce prodige, observé par un physicien très-éclairé, doit nous rendre moins suspecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir, sain, vigoureux, & d'une Négresse infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds jusqu'à la tête, fouettée & mouchetée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches comme la robe du Zèbre : ses cheveux étoient aussi de ces deux couleurs : vers la partie supérieure de l'occiput on remarquoit un bouquet de poils crépus d'une blancheur éblouissante, pendant que le reste de la chevelure étoit simplement frisé & d'un noir obscur : on n'admira pas long-temps cette créature si remarquable : la dépravation des hu-

[*] Dans une Lettre de Mr. Parson à Mr. le Comte de Morton, Président de la Société Royale.

meurs, qui avoit produit en elle tant de singularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg & particulierement près de Crasnoyard sur le fleuve Jenesci, quelques hommes restés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuse : on l'appelloit *Piegaga* ou *Piestra Horda* qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle est éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes dispersés de côté & d'autre sans demeure fixe. J'ai vû, continue-t-il, un de ces Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à se montrer dans les grandes villes de l'Europe, ses cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches de la largeur d'une petite piece de monnoie : il étoit tacheté de même sur le corps ; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulieres que sur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet officier trouva plusieurs autres hommes bigarrés, mais differemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquetée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des pantheres) les taches formoient des marques irrégulieres, comme on en voit aux chiens & aux chevaux : il s'en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, si ces taches leur venoient de naissance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des suites de maladies.

Ce n'est point dans les faits attestés par Strahlenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur ; mais la tradition sur l'existence de la horde bigarrée est indubitablement fausse : l'auteur très-exact & très-instruit des *Notes sur l'Histoire généalogique des Tartares*, dit que le résultat des informations qu'il

a faites dans le pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, est que cette tribu n'a jamais existé, & qu'on en a, à cet égard, imposé au prisonnier Suédois. Mr. Gmelin qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprêtes, & tous les secours qu'un savant peut exiger pour voyager utilement, a aussi entrepris des recherches sur la *Piestra Horda*; & quoiqu'il soit constaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce nom, (*) il n'est point vrai que les hommes qui la composoient, ayent été tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomene à ses justes bornes, & en séparer le faux qui y est confondu avec la vérité. Comme les Tunguses & les habitants des envi-

(*) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui se trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, *la Piestra Orda* ou *Horda* est déja indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'est donc pas dans la *Description de l'Empire de Russie par Strahlemberg*, qu'il est fait mention pour la premiere fois de cette Horde; Mr. Gmelin, qui a pris à tâche de contredire Strahlemberg à chaque page, est contraint néanmoins d'avouer que cet Officier a pu voir des hommes bigarrés par les suites de quelque maladie. Quant à l'auteur des notes sur l'Histoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il emploie, page 494, un argument qui ne paroît pas absolument concluant: s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc ou de noir en Sibérie, le Czar Pierre I n'auroit pas manqué d'en avoir quelques-uns à sa Cour, puisque c'étoit le Prince le plus curieux de son siécle, & qui avoit un goût décidé pour l'Histoire naturelle; mais du temps de Pierre I on ne connoissoit pas encore toutes les singularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des Officiers Suédois qui y ont été envoyés prisonniers, qu'on a reçu les premiers éclaircissements sur l'intérieur de ce vaste pays: c'est aussi à eux, & sur-tout à Mr. P. D. qu'on est redevable de l'histoire d'Abulgazi, qui seroit peut être restée à jamais inconnue, si un Officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuscrite à Tobolsk d'un marchand Bukarois.

rons de Crasnoyar sont naturellement basanés; ainsi que les Kamscharkadales, il n'est pas impossible qu'ils soient sujets à la même indisposition qui trouble les sources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains; de sorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la suite d'une maladie, cela n'est pas plus surprenant que de voir des Nègres blanchir pendant une fievre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la substance qui sert à la réproduction, puisse ou se charger, ou entraîner avec elle un levain venimeux qui agiroit sur le fœtus dans le moment même qu'il se forme, & que son corps & son ame commencent, pour ainsi dire, à se réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liste de maladies héréditaires qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité: les vertus sont passageres, le mérite est personnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produisent des individus dégradés, pusillanimes, & d'autant plus à plaindre que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne sauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénetrent quelquefois l'essence de la liqueur prolifique, si l'on se rappelle qu'on voit des enfants qui, au sortir du sein de la mere, sont atteints & tourmentés du mal vénérien provenu du pere.

La couleur de la matiere séminale dans les Nègres n'est pas une hypothèse susceptible de doutes ou de contradictions; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient, & que les modernes se seroient peut-être obstinés à méconnoître, si les dernieres expériences de Mr. le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur est noirâtre,

dès qu'on la compare à celle des hommes blancs. (*) Si la nuance du teint n'étoit point préexistante & inhérente dans la substance spermatique, comment expliqueroit-on l'affoiblissement de la couleur dans les métifs ? comment concevroit-on que d'un Européan & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui en se mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron basané ? En ce cas, la matiere colorante se délaye & se perd par le mêlange continuel des spermes : le contraire arrive lorsqu'on admet, pendant quatre générations suivies, quatre peres noirs avec trois meres basanées & une mere blanche ; le dernier produit de cette filiation est, comme on l'a fait voir, un Nègre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croise ; mais ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que dans ces animaux le noir & le blanc forment sur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonscrites par un contour ; au lieu que dans l'homme tout le corps se peint exactement de la même nuance, sans distinction de clair & d'obscur ; le métif issu de l'Africain & de l'Européane n'a pas une seule tache sur tout son épiderme qui est, dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte. (**) Le poulain de la jument blanche &

---

[*] Voyez son *Traité sur la couleur de la peau.*

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Nègres, il n'y auroit qu'à citer le passage suivant Hérodote : *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba ; quemadmodum ceterorum hominum, sed atra, ut color corporis ; quale virus Æthiopes quoque emittunt. Thal. N.* 101. *in-fol. Amstel.* 1763.

Aristote, qui avoit lu ce passage, nie la vérité du fait, parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru aussi sensible qu'Hérodote l'insinue ; peut-être aussi avoit-il manqué d'occasions pour faire des expériences.

[**] Les Nègres & les Mulâtres ont la peau de-

de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'eſt pas un mulâtre, comme ſont les mulâtres de l'eſpece humaine; mais elle eſt pie, ou ſa robe eſt bigarrée de marques qui tranchent les unes ſur les autres. J'ignore les cauſes de cette différence; car ſi l'on vouloit l'attribuer au poil qui eſt fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme; il faudroit avoir oublié qu'il naît auſſi des enfants pies ou tachetés, ſans qu'ils ayent le poil plus denſe que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du ſperme ſe perd par des vices de la complexion, on conçoit aiſément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en reſſentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inférieur à celui des enfants nés de parents ſains & vigoureux. Sans inſiſter plus longtemps ſur des conſéquences ſi ſenſibles, il ſuffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des blafards l'emporte ſur l'explication propoſée par Mr. le Cat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Négreſſe peut changer le teint du fœtus végétant dans ſon ſein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que ſoit le reſpect que nous ayons pour les vaſtes connoiſſances de ce ſavant, nous oſons dire qu'il eſt impoſſible que *les yeux de lune* du Darien, les *Dondos* & les *Karckerlakes* de notre continent tiennent leur dégénération des fantaiſies de leurs meres, ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de reſſuſciter d'anciens paradoxes, ou d'en ſoutenir de nouveaux, eût renouvellé, dans ce ſiécle, la puiſſance de l'imagination des meres ſur l'exiſtence de l'embryon? Qui au-

l'intérieur des mains, & la plante des pieds, moins foncée que le reſte du corps; mais on ne peut nommer cela des taches, puiſque la couleur va toujours en s'éclairciſſant depuis les coudes juſqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

roit cru que des Anatomistes, si accoutumés à ne voir par tout que des ressorts qui en font mouvoir d'autres, eussent embrassé opiniâtrément un systême contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des meres, puisque Mr. de Buffon a détruit jusqu'aux fondements de ce préjugé populaire, digne des sauvages de l'Amérique. (*) On demande s'il n'est pas plus raisonnable d'affirmer que les blafards sont redevables de leur abatardissement à des causes réelles, à des accidents physiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le sang & la liqueur séminale de leurs parents? La débilité de leur organisation, la petitesse de leur taille dégradée de sept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obstruction de leur ouïe, la briéveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces symptômes dénote assez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or c'est de ce fluide que se forme le corps muqueux, d'où résulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil : la couleur des yeux est pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux, les yeux rouges des Nègres blancs feroient une exception difficile à expliquer, si l'on n'observoit la même chose dans de certains oiseaux & de certains quadrupedes : plus les lapins sont blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage, & plus leurs yeux sont rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a aussi des Albinois dont l'iris & la chevelure sont également rouges;

---

[*] Waffer rapporte que se trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils pensoient de la cause qui faisoit naître parmi eux des enfants blafards : ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mere, lorsqu'elle regardoit la pleine lune pendant sa grossesse. Il est surprenant que Waffer se soit contenté d'une si mauvaise raison.

de sorte qu'ils se rapprochent par là de la regle générale : cette singuliere nuance des yeux est le caractere le plus infaillible d'une vue lâche & peu propre à résister au grand éclat. Les sucs nerveux, essentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conséquence nécessaire, le défaut des organes optiques, qui ne sont que des nervéoles. Quant à leur chevelure rousse, elle ne paroît être qu'une suite de leur altération ; on peut même soupçonner que cette couleur de poil est une sorte de maladie dans les blancs, qui ne sont point roux sans être pâles, & sans répandre une odeur désagréable : on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des souillures & des taches lenticulaires, occasionnées par des matieres crasses & impures qui se déposent & s'accumulent à l'orifice des vaisseaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui se manifeste davantage en été, lorsque la transpiration est sensible.

L'allongement des paupieres, qui caractérise également les Nègres blancs de l'ancien continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux : la membrane des paupieres est un tissu de la même substance que la pellicule du prépuce, & Malpighi avoit déjà découvert de son temps, que l'épaisseur du corps muqueux produisoit la longueur du prépuce ; d'où l'on infere qu'elle cause aussi l'excroissance du diaphragme des paupieres. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fausse de cette viscosité placée entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réseau organisé ; mais son erreur à cet égard ne nuit point à la justesse de l'observation.

Je viens maintenant à la plus intéressante question qu'on forme sur les Albinos : on demande s'ils engendrent, ou s'ils sont impuissants dans l'un & l'autre sexe.

La force de la maladie nerveuse dont ces hommes sont attaqués, est susceptible de différents degrés.

Negrés: les uns sont plus dangereusement altérés que les autres : & de là sont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs sur la propagation des individus. A l'Isthme de Panama, un blafard & une blafarde peuvent engendrer; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel Waffer, basanée, couleur de cuivre jaune, ainsi que le reste de la nation; de sorte que la cause qui avoit corrompu le sang & le sperme des parents, disparoît à la seconde ou à la troisieme génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux blafards dont la constitution n'a pas tant souffert que celle des autres; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance essentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Nègres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entr'eux, & qu'ils sont respectivement stériles à tout âge; & il insiste tant de fois là-dessus, qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'il étoit bien instruit, lorsqu'il a fait cette déposition, qui se trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

Mr. de Maupertuis cite, dans sa *Vénus Physique*, Mr. du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales il s'y étoit informé si les Albinos propageoient entr'eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & se transmettoient de pere en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécilité & toutes les singularités monstrueuses de leur tempérament; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un négociant riche, & non un Naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du peuple disent des Nègres blancs dans les Caffés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris

qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européans d'ouvrir quelques-uns de ces blafards, ni en Afrique ni à Java; non plus que les habitants du Valaisne voulurent permettre à Mr. le Comte de Maugiron de faire anatomiser un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années. (*) On ignore par-là si ces créatures sont viciées dans l'intérieur des vaisseaux spermatiques; car il est sûr qu'au dehors leurs parties génitales ne présentent rien d'extraordinaire, & l'organisation en semble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Pison, qui a disséqué un Négre blanc au Brésil, s'il avoit entrepris la description de son corps interne; mais s'étant uniquement borné à approfondir les causes de sa blancheur dans le tissu de la peau, son travail est devenu inutile relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Histoire Naturelle, qu'il n'est point permis de franchir par des conjectures téméraires; on manque absolument, & on manquera encore long-temps de connoissances anatomiques sur cette sorte d'hommes si remarquables à mille égards. Ce que l'on peut savoir de leur propagation se réduit à ceci: en Afrique, un Nègre blanc & une Nègresse blanche ne produisent jamais ensemble; mais il est arrivé dans l'isle de Bissao, à onze degrés de l'Equateur, qu'un homme noir ayant eu à faire avec une blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant semblable à son pere, c'est-à-dire, d'un

(*) M. de Maugiron attribue les causes du *Cretinage* des Valaisains à la malpropreté, à l'éducation, aux chaleurs excessives des vallées, aux eaux & aux goîtres qui sont communs à tous les enfants de ce pays; mais il y existe probablement une autre cause plus spécifique, que l'on sera plus à portée de connoître quand on sera parvenu à obtenir la permission de disséquer un de ces *Cretins*.

Négrillon achevé. (*) Entre les Kackerlakes de l'Afie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres; & ceux-là paffent pour être féconds. Au refte on n'a jamais vu d'Albinos qui n'euffent eu des Nègres ou des bafanés pour peres : s'ils procréoient entr'eux, s'ils formoient des filiations régulieres & fuivies, ils ne feroient ni fi chers, ni rares au point que les fouverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en fouhaitent. Battel, qui avoit long-temps réfidé à la cour du Roi de Loango, ne ceffe de répéter que rien n'eft moins commun que de voir naître des Dondos ; & qu'on eft obligé de les offrir tous indiftinctement au Prince, qui les retient dans fon palais & à fon fervice.

On comprend que les vrais Nègres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les bafanés ; & de-là il s'enfuit que leurs blafards font plus impuiffants & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres : il ne faut donc pas s'étonner s'ils font conftamment ftériles en Afrique, quoiqu'ils ne le foient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la fubftance prolifique : on n'a pas formé un affez grand recueil d'obfervations faites de fuite & fur un même plan, pour déterminer la caufe premiere de ce phénomene : toutes les maladies dangereufes font blanchir les Nègres ; mais cette lividité eft paffagere, & fe diffipe par la convalefcence, ou finit par la mort ; mais les Nègres des deux fexes à qui il eft arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en foit, on ne fauroit

---

(*) *Relation du Sieur André de Brue. Hift. des Voyages, Tome III, p. 380, in-4°.*

révoquer en doute que les aliments, les eaux, le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité, pourquoi ne naît-il des blafards parmi les Américains qu'à Panama & à la côte riche, & jamais dans la Guiane, où les habitants ſont auſſi bronzés que les Dariens? L'air eſt très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Iſthme du nouveau monde; & ce qui prouve que cette inſalubrité a quelque influence ſur le changement du teint, c'eſt qu'on a remarqué que les Nègreſſes d'Afrique qu'on tranſporte à Carthagene & à Panama, y accouchent plus ſouvent qu'ailleurs d'enfants blafards: le territoire de ces deux villes paſſe pour être le lieu le plus mal-ſain des Indes occidentales; la lepre, le mal vénérien, le *Paſme*, la *Culebrilla*, le *Vomito priéto*, ou la chapetonnade, y ſont endémiques: la tranſpiration des corps y eſt très-conſidérable, juſques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée: leurs actions répondent à leur phyſionomie; leurs mouvements ſont mous & pareſſeux; cela paſſe juſqu'à leur ton de voix; ils parlent lentement & bas, & leurs paroles ſont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe, ne conſervent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois; au bout de ce temps leur teint ſe flétrit, l'incarnat de leurs joues diſparoît à jamais, leurs forces ſe perdent, & ils n'ont plus rien qui les diſtingue extérieurement d'avec les indigenes. On peut juger qu'elle doit être la malignité de l'atmoſphere dans ce déplorable ſéjour, par les ſymptômes qui s'y manifeſtent dans les habitants, que l'avarice ſeule peut ſoutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a obſervé en Aſie que de certaines petites iſles, ſituées autour de Java, fourniſſent plus ſouvent des Kackerlakes que Java même: les Dondos ſont moins rares à Con-

go, à Angola, à Loango, que dans les états de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, ſi l'on veut ſe reſſouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du Valais, le ſeul canton de l'Europe où l'on connoiſſe les *Cretins*, qui ne naiſſent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suiſſe, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut ſuppoſer que ces cauſes générales n'agiſſent que ſur de certaines perſonnes, déjà diſpoſées & comme préparées par le vice ſecret de leurs humeurs, & dont le tempérament recele le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce ſeroit s'impoſer à ſoi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypotheſes erronnées, & tous les raiſonnements ſublimes & faux de tant de ſavants qui ont écrit ſur les Albinos, qu'ils n'ont ſu définir, faute de les connoître; parce qu'ils ont preſſenti l'ennui que leur feroit eſſuyer la lecture d'un infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiſer dans des ſources ſi éloignées qu'on déſeſpere d'y parvenir, quand on commence à les chercher. Un écrivain célebre avoit de ſon temps traité ce ſujet: il ſuppoſoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection, au milieu de l'Afrique: cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les peuples noirs, des enfants blancs; ce que perſonne ne conteſte.

Il eſt dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Nègres*, qu'on a ſoupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, iſſus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un

Orang-Outang ; mais ce n'eſt pas à des perſonnes inſtruites, ſans doute, que ce ſoupçon eſt venu ; & ſi l'on vouloit, en un ſeul mot, démontrer que ce ſentiment eſt deſtitué même de vraiſemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des blafards à l'Iſthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun ſinge de la taille de dix-ſept pouces, ſur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau continent : il eſt donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique ſous l'Equateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémiſphere, ils ſont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute ſur leur origine dans leur pays natal. On verra, dans la Section ſuivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été obſervé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-éloignées, ſur la poſſibilité de ſon exiſtence : & quand il exiſteroit en effet, la difficulté reparoîtroit ſous la même forme ; puiſqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature ſeroit blafardée avec des yeux de hibou.

En réſumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points ſuivants, comme autant de notions acquiſes, ou comme autant de conſéquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Voſſius le jeune, une maladie cutanée, mais leur ſyſtême nerveux, & toute leur conſtitution ont reſſenti une défaillance ſi eſſentielle, ſi efficace, qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils puiſſent jamais en guérir, ni redevenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une eſpèce, ni une race, ni une variété, parce que ce ſont des individus iſolés, abſolument privés de la puiſſance génératrice, ou qui n'en-

gendrent pas des enfants qui leur ressemblent.

Mr. le Cat de Rouen soutient que le lapin blanc est le Nègre blanc de son espèce : il n'y a aucune justesse, ni même aucun sens dans cette fausse comparaison ; puisque ces lapins ne sont ni malades, ni aveugles, ni stériles : au contraire ils produisent avec des femelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduisent à leur tour des générations suivies & toujours semblables à elles-mêmes. Si Mr. le Cat a supposé qu'il en étoit ainsi parmi les Dondos de l'Afrique, il se dépouillera certainement de ce préjugé, en lisant les observations & les recherches que Mr. de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit Mr. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roses rouges ; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade : il auroit pu ajouter que les gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus surprenant sur les animaux fauves, qui y acquierent un poil blanc ; mais ces deux faits ne peuvent servir de termes de comparaison respectivement aux Nègres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des causes qui agissent immédiatement sur eux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il est bien vrai qu'on a observé, depuis plus de dix-huit cents ans, que les quadrupedes dont la robe est blanche, sans bigarrure & sans mêlange, sont moins vigoureux, moins robustes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé ; il n'y a pas tant de force vive, ni tant de résistance dans les muscles & les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en est de même du reste des animaux soumis aux travaux, ou à la domesticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec soin par ceux qui les employent ou qui les achetent. (*)

(*) En Hollande on a reconnu, par une longue suite

La surdité ou du moins l'affoiblissement de l'ouïe n'est dans les blafards & les Albinos, qu'une suite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs sans taches, sont ordinairement si sourds qu'il faut les appeller par un son beaucoup plus aigu que les autres: indépendamment de plusieurs animaux sur lesquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plûpart de ces chats blancs si recherchés, qu'on nous amene d'Angola en Syrie, n'entendent presque point; aussi ne leur distingue-t-on pas un seul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure, qui est soyeuse & d'une blancheur éclatante. Il est probable que les Naturalistes du Nord s'appercevront un jour que l'ouïe diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphose de leur couleur au fort de l'hyver; & peut-être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes, qui par des causes fortuites, grisonnent à la fleur de leur âge.

La cause de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes, & des Dondos, réside dans la liqueur spermatique de leur parents, en qui elle s'est corrompue, & a perdu, par une décomposition quelconque, cette substance noirâtre qu'on a nommé *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui assigner un terme plus propre, ou un nom plus clair: on ne connoît pas l'essence de cet *Æthiops*; on sait seulement qu'il est le même dans la moelle, dans le cerveau, & dans la semence des Nègres; & que plus on l'examine au microscope, plus il semble composé de globules ou de petits grains noirs qui sont distincts de la matiere qui les tient comme en infusion, ces globules étant plutôt mêlés que con-

---

d'observations, que les vaches rouges sont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc: aussi l'espece rouge a-t-elle été entiérement bannie des pâturages de ce pays.

fondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entiere dissipation de cette substance colorante ne peut être occasionnée que par un dérangement universel de toutes les parties animales: cependant plusieurs raisons, qu'il seroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus souvent de la mere que du pere, & qu'elle peut même provenir de la mere seule.

Cette maladie est plus commune autour de l'Equateur que par-tout ailleurs, puisque les endroits où on voit le plus d'Albinos sont ou directement sous cette ligne, ou seulement, à quelques degrés de distance: elle n'est néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne se manifeste, de temps en temps, dans des lieux voisins des Tropiques. Non-seulement les véritables Nègres simes, coiffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les basanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont souffertes, ceux qui ont des cheveux orangins ou roux sont moins viciés que les autres, dont la criniere est blanche sans mélange: Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui sont blonds, & qui semblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoiblissement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la sagacité de leur ouie.

Ceux qui pensent qu'il est permis d'interroger la Nature sur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compensé les phénomenes, en faisant, par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parents blancs. Pour répondre à cette question en peu de mots, il suffit de dire que cet *Æthiops*, cette substance colorante, nécessaire à la formation des Négrillons, ne sauroit ou s'introduire, ou croître subitement dans la liqueur séminale des blancs: il ne peut

donc pas naître un enfant olivâtre ou Nègre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs : une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foiblesse pour des amants venus de la côte de Mélinde ou de Sierra Leona ; elle a donné un héritier à son époux que son époux ne devroit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, numquam tibi mane videndus*. Mais, dira-t-on, faudroit-il soupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs suffisamment convaincu de la régularité, de la sainteté de ses mœurs ? Il n'y a point de milieu, si elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Nègre : en vain allégueroit-on le pouvoir de son imagination, & les suites de la frayeur qu'ont produit sur son esprit des Maures qu'elles a vus de loin ; ces excuses seroient rejettées par des Physiciens éclairés ; quoiqu'un juge indulgent fit bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, singuliere, longtemps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce siecle : les Médecins la nomment tantôt l'*Ictere atre* & tantôt l'*Hydropisie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jaunisse & de l'eau intercutanée : cette incommodité peut dans son plus haut période, colorer la peau jusqu'au point de la faire paroître d'un noir de suie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque, & tous les journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comtesse de *** qui est devenue deux fois, avant ses couches, aussi noire qu'une Mulâtresse, sans qu'on ait observé dans les enfants dont elle s'est délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indisposition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matiere spermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atomes hétérogenes, noirs, ou noirâtres ; c'est indubitablement cette sorte d'ictere ; mais s'il provenoit de l'union de deux personnes ainsi

viciées un enfant dont l'épiderme seroit plus ou moins obscur, on ne sauroit dire qu'il est né de parents parfaitement blancs, puisqu'ils avoient avant l'instant de la conception, perdu leur teint naturel par des causes réelles. Au reste, en accordant que cette jaunisse renforcée pourroit avoir quelque influence sur la liqueur prolifique, il ne faut pas se hâter de conclure de la possibilité à l'effet; tous les faits connus, loin de prouver cette influence, semblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fleau amené d'Afrique en Europe par ces scélérats qui prirent le nom de Croisés, s'étoit dans nos climats subdivisée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *Ladrerie blanche*, *Lepra alba*, se transmettoit aux enfants dans le sein de la mere : ils naissoient livides, blêmes; quoique moins blafards que le Kackerlakes Asiatiques, on leur distinguoit sur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit excessive, & même plus dangereuse que leur mal. (*)

(*) La lépre que les Européans ont transportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes symptômes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

»Quoique les lépreux des environs de Carthagene, »dit Ulloa, souffrent les incommodités inséparables »de cette maladie, ils ne laissent pas que de vivre »long-temps, de sorte qu'on en voit qui meurent dans »un âge avancé. Il est étonnant combien ce mal excite »le feu de la concupiscence, & combien il est dif»ficile à ceux qui en sont atteints, de réprimer cette »passion déreglée : aussi leur permet-on de se marier »pour prévenir les désordres qui ne manqueroient »pas d'en résulter.» *Voyage au Pérou*, T. 1, *liv.* 5, *pag.* 42.

Ainsi cette lepre épidémique qui survient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'est point contagieuse, sans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs personnes, & ne les toléreroient certainement point dans leurs appartements à coucher ; car ce seroit un goût étrange que de choisir des pestiférés pour pages, ou pour aumoniers.

Comme dans une matiere si intéressante & si difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit possible, après tout, d'abonder en son sens, de se complaire en ses idées, de voir les objets sous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une seule cause ; j'ai consulté en 1767, sur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, M. Meckel, un des plus habiles Anatomistes de l'Europe, & le seul qui ait disséqué avec les yeux d'un physicien plusieurs cadavres de Nègres, pour reconnoître la source de leur noirceur : les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Histoire Naturelle, le mettoient en état de juger de la solidité de mes observations sur les Albinos.

Il me répondit *qu'il avoit vu avec plaisir que ses deux Mémoires, publiés en* 1753 *& en* 1757, *avoient un rapport décidé avec le mien, qu'ils se prêtoient une lumiere mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous observez*, dit-il, *la couleur du sperme des Nègres différente de celui des hommes blancs : vous attribuez au changement de ce sperme leur métamorphose de noir en blanc ; si l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur sang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Nègres est, ainsi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus essentielles du corps : les causes*

que vous assignez, sont donc vraies & vos recherches exactes. (*).

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les differentes parties de la Physique, eussent toujours eu l'occasion ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands maîtres & les savans les plus distingués, leurs ouvrages acquereroient par là plus d'autorité, sans risquer de rien perdre de leur mérite; mais la précipitation avec laquelle la plûpart des auteurs composent, ne leur laisse pas le temps de s'instruire: ils abusent étrangement de leur propre facilité: en vain protestent-ils qu'ils ont épuisé leur sujet, qu'ils se sont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont pensé & réfléchi en écrivant leurs livres, qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, sans que nos connoissances fassent un progrès sensible, prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solemnelles & si vaines; l'empressement à publier rapidement plusieurs volumes sous des titres fastueux, les oblige à faire un usage outré de leur imagination: on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des observations; mais le temps leur a manqué: ils ne nous donnent que des peintures infideles, froides & des raisonnements vagues, qui s'étendent sous leur plume. Cependant ce n'est rien dire que de raisonner beaucoup dans des matieres où il faut instruire par des faits ceux qu'on croit assez habiles pour pouvoir se passer des syllogismes d'autrui.

(*) Extrait de la Lettre de M. Meckel, datée de Berlin, du 10 Juillet 1767.



SECTION II.

De l'Orang-Outang.

PLusieurs raisons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une description exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a soutenu long-temps, dans les Universités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes; mais de véritables Orang-Outangs, & comme on leur refusoit une ame immortelle, il fallut une Bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les Théologiens, & peut-être aussi parmi les Philosophes du quinzieme siecle, qui ne savoient guères que de la Théologie : on verra ici la peinture de cet animal assez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoissoit pas beaucoup mieux. Si l'on prenoit à tâche d'excuser cette méprise, quelque énorme qu'elle paroisse, je ne sais si l'on ne pourroit y réussir : quand on vit un très-petit nombre de zèlés Chrétiens assassiner de sang froid, sans motif, sans besoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne se défendirent pas; quand on vit que l'on chassoit ces Indiens avec des dogues Alains, (*) comme l'on chasse des ours & des loups; quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux,

[*] Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Espagnols à la destruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux *canes alanos*; parce qu'ils étoient d'une race particuliere, amenée en Europe par les Alains, qui s'en servirent aussi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitants de l'Espagne, dont les descendants se sont revanchés sur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'Histoire.

pour repaître les chiens qui les avoient saisis, il y eut, sans doute, quelque docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impossible que des hommes pouvoient traiter ainsi d'autres hommes, dans un autre hémisphere : il crut donc que ces êtres détruits par les Espagnols ne constituoient qu'une espèce mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher sur deux pieds, & d'articuler des sons qui ressembloient à des paroles.

Cette premiere erreur en a entraîné une autre de la part des Naturalistes, qui ont à leur tour confondu le *Nègre blanc* qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang, qu'on s'est proposé de faire connoître : quelques auteurs qui ont su distinguer des individus si différents, ont soupçonné néanmoins que l'Albino pourroit bien être un métif provenu d'un Pongo & d'une Nègresse violée ou libertine. Ces deux sentiments, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance très-superficielle & presque nulle de l'histoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'existe pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour savoir s'il y a jamais existé. Le singe du nouveau monde qui a la figure la plus humaine, est un petit Quadrumane qu'on voit courir dans les forêts du Brésil, & que les nomenclateurs Anglais appellent le *Mans-tegre* (*) Les Relations du Paraguai qui disent que cette province nourrit des singes de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance (**), les Naturalistes n'ayant jamais pû se procurer des sujets de cette espèce, ni vivants ni empaillés.

Le vèritable Orang-Outang appartient unique-

---

[*] *Homme-Tigre.* Voyez *le Supplément aux trois cents animaux.* Londres 1736.

[**] *Relation des Missions du Paraguai*, p. 152.

ment à la Zone torride de notre Hémiſphère; & encore y eſt-il très-peu nombreux, malgré ſa poſture droite, malgré la dextérité de ſes mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre ſupérieur dont il eſt doué. Il paroît au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petitsſinges, ou du moins ſe rendre dominant parmi eux; mais au contraire, les ſinges nains ont prévalu ſur lui, & ſe ſont multipliés au-delà de toute imagination, en ſorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq mille, qui maraudent dans les plantations, pillent les caſes des Nègres, & incommodent toute une contrée par leur nombre, leur voracité, & leur pétulance; (*) tandis qu'on ne voit

[*] Pour ſe former une idée de la police que les ſinges obſervent entr'eux, il ſuffit de citer un paſſage fort curieux tiré des Mémoires du Comte de Forbin, pendant ſon ſéjour à Siam.

»Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieuſe quan»tité de ſinges de différentes eſpeces : le pays en eſt »tout peuplé. Ils ſe tiennent aſſez volontiers aux envi»rons de la riviere, & vont ordinairement en troupes; »chaque troupe a ſon chef, qui eſt beaucoup plus »grand que les autres. Quand la marée eſt baſſe, ils »mangent de petits poiſſons que l'eau a laiſſés ſur le »rivage. Lorſque deux différentes troupes ſe rencon»trent, ils ſe rapprochent les uns des autres, juſques »à une certaine diſtance, où ils paroiſſent faire halte; »enſuite les gros *Macous* ou chefs des deux bandes, »s'avancent juſqu'à trois ou quatre pas, ſe font des »mines & des grimaces, comme s'ils s'entreparloient; »enſuite faiſant tout-à-coup volte face, ils vont re»joindre chacun la troupe dont ils ſont chefs, & »prennent des routes toutes différentes. Au retour de »la marée, ils ſe perchent ſur des arbres, juſqu'à ce »que le pays ſoit à ſec. Je prenois ſouvent plaiſir »d'obſerver tout leur manege : j'en vis un jour une »douzaine qui s'épluchoient au ſoleil : une femelle qui »étoit en rut, s'écarta de la troupe, & ſe fit ſuivre »par un mâle; le gros *Macou* qui s'en apperçut un mo»ment après, y courut : il ne put rattraper le mâle qui

voit presque jamais trente Orangs assemblés; peut-être ont-ils été anciennement plus répandus, & que les hommes, en leur faisant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre & du lion; peut-être, sont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoiqu'il en soit, il est certain que la population de ces animaux ne sauroit être plus foible qu'elle ne l'est de nos jours; & ce qui prouve combien il y a de difficulté à en saisir quelques-uns, c'est qu'on n'en a montré que rarement en Europe, & à peine une fois dans un siecle: quoique les directeurs des ménageries & des cabinets d'Histoire Naturelle n'ayent rien négligé, depuis quelque tems, pour en faire venir des côtes de l'Afrique, leurs correspondants n'ont pû les satisfaire.

C'est à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît si intimement apparenté au genre-humain, & qui, par le rang qu'il tient de la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques Moralistes, pour faire ostentation d'une sévérité outrée, ont condamné d'avance tous les essais qu'on feroit tenté d'entreprendre dans la suite, en les déclarant criminels & attentatoires aux loix que chaque genre doit respecter, comme étant des limites que la Providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indécision où l'on est à l'égard de l'Orang, excuseroit les moyens dont on se serviroit pour s'assurer de son caractere générique, & qu'aussi longtemps qu'on peut former sur ce caractere des doutes raisonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle; puisque l'expérience seule nous apprendroit vers quel degré est tracé la ligne de séparation entre sa race & la nôtre. Enfin on leur

---

» se sauva à toutes jambes; mais il ramena la femelle, » à qui il donna, en présence des autres, plus de » cinquante soufflets, comme pour la châtier de son » incontinence. » *Tom. I, pag.* 194. *Amsterdam* 1736.

encépondu que des observateurs microscopiques qui fait, en Italie, des essais & plus inutiles & plus indécents, sans qu'on leur ait imputé à crime des recherches philosophiques qui n'ont ni boulversé l'ordre de la société, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, soutenues & attaquées par des Théologiens atrabilaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte, quoique gravée en bois, à la suite des Œuvres de Pison, (*) a les os du *femur* & du *tibia* allongés, & ceux du tarse & du métatarse raccourcis précisément comme nous; & c'est par cette raison qu'il se tient droit & érigé sur les pieds. En examinant la structure des jambes posterieures des singes, on apperçoit par quel mécanisme merveilleux la nature a passé insensiblement de l'espèce quadrupede à l'espèce réellement bipede: ce secret a consisté à racourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer. (**) Les singes ont encore le tarse & le métatarse trop longs, la cuisse & le *tibia* trop courtes, pour pouvoir se tenir sur les pieds de derriere pendant un temps considérable: quand ils sont dans cette attitude, elle n'est jamais ni ferme ni assurée, mais forcée & violente; parce que, pour

(*) *Amsterdam*, chez *Elsévir* 1658. *In-fol.* Bontius dit que les Insulaires de Java, entre les mains desquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une Nègresse & d'un Singe de la grande sorte; ce qui est si faux, que les Nègres eux-mêmes le nient, & on peut les en croire.

(**) Dans le genre volatille, la Nature a employé un autre mécanisme, parce que le corps des oiseaux est soutenu parallelement à l'horison; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des Terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire: les oiseaux ne sont donc pas des bipedes droits; aussi ont-ils l'inflexion des genoux tournés par derriere, & la plante ou le soutien du pied, sans comparaison, plus ample que l'homme.

roidir le genou, ils font néceffités à marcher fur la pointe des pieds : alors l'angle du talon étant trop fufpendu & fans appui, tout leur arriere-corps ofcille & balance par un mouvement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, & occafionne aux nerfs trop tendus une efpèce de fpafme. On ne peut donc compter pour de vrais bipedes que l'Homme & l'Orang-Outang ; auffi celui-ci marche-t-il continuellement debout, fans gêne, fans contorfion, fant balancement : il eft vrai que fon équilibre feroit encore plus exact, & fon port plus fûr, fi l'on lui donnoit une chauffure platte & des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'induftrie de s'appliquer, afin d'égalifer le plan de leur fole, & de la faire porter également par tous les points de fa furface. De deux lutteurs d'une même force, d'une même adreffe, dont l'un feroit chauffé à notre façon, & l'autre à pieds nuds, l'avantage feroit du côté du premier, parce que fa démarche étant plus parfaite, fa réfiftance feroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire fon équilibre.

Tous les Orangs qu'on a jufqu'à préfent offerts à des Phyficiens & à des Anatomiftes d'Europe, n'avoient pas encore atteints leur derniere croiffance, en forte qu'on n'a pu rien décider fur leur grandeur refpective : ceux que MM. Tyfon, Cowper, Tulpe, Edward, & de Buffon ont décrits ou deffinés, n'étoient que des adolefcents à peine pourvus de toutes leurs dents, compofées, à l'inftar des nôtres, de trente-deux piéces, dont il y en a vingt molaires, huit incifives, & quatre canines ; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme : Battel prétend même qu'ils font auffi puiffants, auffi grands, auffi robuftes que les Nègres ; & en général, tous les voyageurs s'accordent à nous repréfenter l'Orang vivant dans fa terre natale, dans

son état de liberté, de la hauteur de cinq à six pieds.

Né dans un climat ardent, il semble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ses semblables l'affectent au point de le précipiter dans une espèce de Phthisie ou de consomption : ceux qu'on a conduits en Europe, n'y ont guères vécu, & aucun n'a pu résister pendant trois ans. On remarque dans leur physionomie un air fort sauvage, qui est sur-tout relevé par la nuance de leur teint obscurément basané; ils ont le nez plus écrasé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus velu que celui de l'Homme, sans avoir cependant du poil dans la face, sinon au menton: leur chevelure, suivant Bontius, devient longue & flottante, au moins dans l'isle de Java; ceux des côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne les distingue presque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'est pas faite en carene, comme celle des quadrupedes, mais de forme platte & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante; elles essuient l'écoulement périodique; (*) & quoique M. Linneus semble douter qu'elles ayent un clitoris, on sait que leurs parties génitales sont configurées comme dans l'espèce humaine.

Outre les réservoirs de la bouche que les Zoographes nomment indifféremment salles & abajoues, & qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences,

(*) Parmi les Singes, il y a aussi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menstruel; & ces espèces paroissent être toutes celles qui ont l'arriere-corps naturellement dépilé, & qui sont continuellement en chaleur.

palpables, & décidées, entre son organisation interne & externe, & celles des singes (*) les plus Anthropomorphes; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne sauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un métif, vu le peu de correspondance & de relation qui existe entre leur structure, & leur anatomie respective. Enfin, il differe aussi essentiellement du singe qu'il ressemble parfaitement à l'homme: les trois points dans lesquels il s'écarte de notre économie, ne sont pas de la derniere importance, les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne constituant pas un caractere effectif, puisque ces parties varient très-souvent dans les individus de notre espèce, sans qu'il en résulte une difformité apparente, & les Anatomistes ont tant de fois disséqué des corps humains dans lesquels

(*) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolixe, j'assignerai seulement six de ces différences palpables: on pourra par cet exposé juger des autres.

1. Les singes ont le foie divisé par lobes; tandis que ce viscere, dans l'Orang-Outang, est entier comme dans l'homme. 2. Les singes ont les vertebres percées pour le passage des nerfs; l'Orang a ces vertebres comme l'homme, solides & sans ouverture. 3. L'*os sacrum* est composé, dans les singes, de trois pieces, & dans l'Orang de cinq pieces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au *Coccix*; les singes en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les tempes des singes different des tempes, du crâne & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties essentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il résulte de la structure & de la position des os dans les singes, qu'ils sont destinés à marcher à quatre pattes; il résulte au contraire de la structure du squelette de l'Orang, qu'il est un vrai bipede, & le seul de cette espece qu'on connoisse dans la nature, après l'homme: c'est un aveu que M. Tyson a fait lui-même, quoiqu'il pensât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un Singe ordinaire, comme il tâche de le prouver dans son *Essai philosophique sur les Pygmées, les Cynocéphales, les Satyres & les Sphyns des anciens*. Voyez la suite de son Anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien supérieur à son *Essai*.

ils ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaisie leur est venue de nommer ces personnes défectueuses des *Adamites*. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut, car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertebre surnuméraire, & conséquemment de vingt-six côtes, c'est-à-dire d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein : cette configuration est encore plus légere que la surabondance des côtes, le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie sur laquelle la Nature ait plus exercé ses caprices que sur le prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalenges des doigts du pied, & sur tout par l'écart que fait le pouce, qui au lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main ; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, & principalement pour grimper sur les arbres, parce qu'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractere plus marqué que les précédents, je n'ignore point qu'il y a aux Indes, & sur-tout dans le Royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied sont également désunis d'avec le second orteil, & font le même écartement que celui dont on vient de parler.

Le Docteur Tyson, qui a disséqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention ; mais elles sont si imperceptibles qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter, car on pourroit à la rigueur discerner de semblables variétés d'un homme à un autre homme, soit dans l'appareil extérieur des membres, soit dans

la forme & la disposition des intestins : j'obmets donc l'examen de ces infiniment-petits qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés à ces animaux, & dont on voit de longues listes dans les nomenclatures du regne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter : ce que les Nègres nomment *Barris* ou *Pongos*, ce que les Hollandais appellent *Mandril*, les Anglais *Champanzée*, les Portugais *el Selvago*, les Français *homme des bois*, ne sont que des appellations synonymes, qui désignent le même être, le même Orang-Outang (*) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique & de l'Asie méridionale, où il se nourrit de feuilles, de racines, & de fruits sauvages : il marche toujours armé d'un bâton, & fait en cas de besoin faire pleuvoir une grêle de pierres sur ceux qui l'attaquent ; mais il n'inquiete jamais quiconque ne l'offense point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles ; & M. de la Brosse (**) assure qu'il a connu à Lowango une Négresse qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une case de feuillages, car ils cabanent aussi proprement que les Nègres. Il est surprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour savoir si elle avoit conçu des suites de sa débauche : la passion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarrasseroit davantage celui qui en contemplant cet instinct, ou cet égarement de l'instinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir, si l'on ne connoissoit le même penchant aux sin-

---

[*] *Orang-Outang* signifie, en langue Malaïe, homme sauvage, libre, indépendant ; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago.*

(**) Cité par M. de Buffon, dans son *Histoire des animaux*, tome XIV.

ges Pitheques & Cercopitheques. Ce n'est donc pas ici un résultat de la réflexion que l'Orang seul pourroit faire sur l'imitation & l'analogie de sa race avec la nôtre ; puisque le plus vil baboin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, caressent les femmes avec tendresse, les poursuivent, les persécutent & repoussent les hommes d'un geste acariâtre, & avec tous les symptômes de la jalousie ; tandis que les guenuches ont les femmes en aversion, & briguent les caresses des hommes.

Cette inclination se manifeste en général dans toute la famille des singes Knodalomorphes, ou Anthropomorphes, sans qu'on en apperçoive la moindre apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection physique pour les mâles ou femelles du genre-humain. Ces considérations me portent de plus en plus à croire que la ressemblance est la seule cause qui abuse les singes, & l'on peut inferer de-là que cette similitude est infiniment plus frapante encore pour eux que pour nous ; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour saisir une partie des perceptions de leur ame, s'il est permis de s'exprimer de la sorte ; car il est certain que ces singes, en considérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles : & cela suppose en eux des idées de comparaison & un raisonnement supérieur à l'instinct machinal qu'on leur accorde : cela suppose qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui résulte d'un contour tracé sans rudesse, & avec régularité, fait en eux une impression très-sensible, jusqu'au point que des Naturalistes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, soutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervescence, leurs propres femelles pour les nôtres, si malheureusement le choix en étoit à

leur

leur diſpoſition. Il eſt certain encore qu'ils ont la ſagacité ſinguliere de diſtinguer le ſexe, de quelque façon qu'il ſe traveſtiſſe, quelque ſoin qu'il apporte à voiler ſon caractere ; & une femme qui ſe préſente devant eux en habits d'homme, en eſt ſur le champ reconnue malgré ſon déguiſement ; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire ſubtilité de leur odorat, dont on croit que le ſens eſt d'autant plus perfectionné qu'ils ont les organes du goût plus fins ; mais ce n'eſt qu'une conjecture & une ſimple probabilité ; car il eſt poſſible enfin qu'ils diſtinguent par la vue ce qu'ils paroiſſent diſcerner par l'odorat, qui ne me ſemble point devoir être auſſi parfait dans les ſinges qu'on le penſe, & ſur-tout dans l'eſpéce qui n'eſt pas cynocéphale, puiſque leur nez eſt trop écraſé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & ſoit tapiſſé d'une grande membrane ; d'où dépend, comme on ſait, la juſteſſe de ce ſens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans ſon état de domeſticité, ou plutôt d'eſclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup plus de l'éducation ; & ſi des perſonnes intelligentes, ſi des philoſophes prenoient à cœur de la diriger par des traitements doux & des manieres affables, on pourroit la pouſſer très-loin ; mais juſqu'à préſent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des ſaltimbanques Moreſques, qui ne lui ont enſeigné que peu de choſe, ou ce qu'il ne lui importoit point de ſavoir. Quelles que ſoient les impreſſions qu'on lui donne dans ſon enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ſes actions ſont toujours plus réfléchies que celles des ſinges, moins nievre, moins pantomine, il ne s'abandonne pas à des tranſports bruſques, ni à des geſticulations impertinentes, ni au ton de la dériſion, comme les magots : il n'exprime pas ſes affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colere : plus triſte que grave,

plus mélancolique que sérieux, il semble regretter sa liberté & sa patrie. Je sais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat disent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes, mais au moins les observateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, savent se contenir, & ne copient jamais la détestable lubricité du Papion.

» J'ai vu, dit Mr. de Buffon, l'Orang présenter » sa main pour reconduire les gens qui venoient » le visiter, se promener gravement avec eux, » comme de compagnie : je l'ai vu s'asseoir à table, » déployer sa serviette, s'en essuyer les levres, se » servir de la cuiller & de la fourchette pour porter » à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans » un verre, le choquer lorsqu'il en étoit invité, » aller prendre une tasse, une soucoupe, l'appor- » ter sur la table, y mettre du sucre, y verser du » thé, le laisser refroidir pour le boire, & tout cela » sans autre instigation que les signes ou la parole » de son maître, & souvent de lui-même. Il ne » faisoit du mal à personne, s'approchoit même » avec circonspection & comme pour demander » des caresses. » (*)

Il est plus facile de décrire cette singuliere créature que de la définir : sa structure interne & externe, ses habitudes, son génie prouvent sans réplique que ce n'est pas un singe. Est-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre secondaire, & placé au deuxieme rang dans l'universalité des êtres vivifiés ? Voilà de quoi les Naturalistes ont disputé avec aigreur, & sans succès ; mais ils différeroient moins dans leurs jugements, s'ils s'accordoient davantage sur les faits contestés, que les uns rejettent & que les autres adoptent, selon qu'ils se plient & s'adaptent à leurs systêmes, ou à leurs préjugés, aussi dangereux que des systêmes.

(*) *Histoire naturelle*, Tome XIV, pag. 53 *in*-4°. au Louvre 1766.

Il semble que M. Tyson, Klein (*), & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que Mr. Linneus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui assigne dans son enclassement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'est un intermede, il falloit tout au moins lui conserver sa place, & ne point le conduire à une extrêmité ou à une autre. Si la Nature ne fait point de sauts, si elle ne coupe point brusquement la trame de ses ouvrages, si elle lie étroitement les productions de tous les regnes par une série & un enchaînement sensible; pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des singes au genre-humain? Est-il donc si déraisonnable de supposer que pour remplir ce vuide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une distance égale, de sorte qu'en lui l'homme commence, & le singe finit? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le *Zoophyte* entre deux regnes.

Cet animal dit le Pline de la France, a une langue comme nous, un cerveau organisé comme le nôtre; mais il ne parle pas, ne pense pas: ainsi l'intervalle qui le sépare de notre race, est total, immense, aussi grand; aussi réel qu'il peut être: la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'éleve au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si l'on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on puisse ne point l'être, la trouveroit outrée; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit sa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal; & l'on perdroit ses peines à lui disputer davantage son humanité, hormis qu'on ne veuille la disputer

---

(**) *Theodori Klein Quadrupedum dispositio, pag. 86 in-4°. Lipsiæ 1751.*

aussi aux Nègres blancs & noirs; parce qu'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'esprit, & que des scélérats les achettent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par Sa Majesté Catholique Charles V, & Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XIII, surnommé le *Juste*. [*]

Mr. Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont négligé leur organe vocal, & que la parole n'est pas même naturelle à l'homme; puisqu'on a tiré des bois de Hanovre, & des solitudes de la Lithuanie & des Pyrenées, des Sauvages muets. [**] Mr. Rousseau auroit dû faire attention que ces sauvages étoient solitaires, & que la parole exigeant nécessairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impossible & inutile : il auroit dû, pour prouver son paradoxe, nous marquer sur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes assemblés au nombre de dix à douze, & destitués en même-temps du don de se faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs besoins par l'articulation des sons de la langue. Comme on n'a jamais surpris, ni dans l'ancien monde, ni au nouveau continent, ni aux terres Australes, un troupeau de Sauvages dégradés & abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorsqu'ils avoient perdu presque toutes leurs autres facultés morales, il s'ensuit que le talent de

(*) On dit que Louis XIII eut d'abord quelque répugnance à permettre le commerce des Nègres à ses sujets; mais cela n'est gueres croyable, si l'on compte le grand nombre d'ordonnances & de reglements faits sous son regne, pour assurer aux acheteurs *la propriété légitime & legale de leurs esclaves*. Louis XIV fit rédiger ces différents édits, & l'on en compila ce qu'on ose nommer *Code noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

(**) Voyez *les notes sur le Discours sur l'inégalité des conditions, p. 237. Amsterdam 1755.*

parler est aussi naturel à l'homme réuni avec ses semblables, que le talent de voir & d'entendre est naturel à l'homme isolé, & abandonné, soit dans sa jeunesse soit dans l'âge viril, parmi les bêtes; car nous avons déja remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un Professeur d'Eloquence, délaissé dans l'isle inhabitée de Juan Fernandez à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant sept à huit ans d'exil & de solitude.

Ce n'est donc pas raisonner conséquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer, car s'ils avoient jamais possédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puissance de l'organe vocal que de la puissance de l'ame, il leur eût été impossible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente ensemble.

C'est une autre question de savoir, si avec un cerveau organisé comme le nôtre, ils ne pensent pas, ainsi que le veut Mr. de Buffon : il semble qu'en les rangeant parmi les singes, il auroit dû convenir qu'ils pensent autant que les autres êtres de la même classe. Refuser aux singes toute espèce d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un ressort grossier, c'est renouveller une ancienne prétention qui manifestoit peut-être plus de stupidité dans le premier Stoïcien qui la soutint, qu'on n'en observa jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverser le centre des préjugés sans pencher d'aucun côté; si l'on pouvoit garder un juste milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philosophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux : on avoueroit que sa perfectibilité a été circonscrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine; & cet aveu feroit moins rougir notre raison que la folle présomption qui, en contrastant avec notre foiblesse, nous éleve à un degré d'où le

créateur n'a pu descendre jusqu'aux animaux, qu'en franchissant un vuide immense ; comme si l'on devoit compter pour infini l'espace qui sépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, persécutés par l'infortune & le besoin depuis l'instant de leur naissance jusqu'au bord du tombeau. Un Anglais reprochoit à Mr. Brookes, d'avoir, dans son *Systéme d'Histoire naturelle*, mis l'homme dans l'ordre des singes : je me rends, répondit-il, à la force de vos objections : je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le singe dans l'ordre des hommes.

En faisant passer les animaux en revue, on a, suivant ses caprices ou ses intérêts, donné la primauté tantôt à une espèce & tantôt à une autre : les quadrupèdes qu'on détruit, & qu'òn gouverne le plus absolument, sans qu'ils se révoltent, ceux dont on fait les meilleurs esclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang : on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité & par leur obéissance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette soumission & ce goût pour la servitude, loin d'annoncer la noblesse de l'instinct, ne déceloit que de la pusillanimité : ils ont donc pris le lion pour le chef & le Roi des animaux ; parce qu'il est brave, destructeur, pourvu d'une force déméfurée, & d'une férocité indomptable, qu'on a comparée apparemment à celle des despotes Asiatiques ; mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muscles également robustes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'assignoit à un penchant invincible pour le carnage, à une soif insatiable du sang, & à une antipathie contre tout ce qui respire.

Enchantés de la docilité de l'éléphant, quelques nations des indes orientales ne connoissent point d'animal supérieur à celui-là, exagerent ses vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intel-

ligence, & lui attribuent plus d'esprit qu'à eux-mêmes : tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable respect que pour la vache dont ils ont sanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une absurdité particuliere, ne doivent ni ne peuvent guider un Naturaliste qui veut enclasser avec quelque méthode les productions du regne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en systême, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoissances, qui en ont un si grand besoin. Ce n'est ni l'utilité respective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indisciplinable de chaque espèce qui doivent le décider : il faut qu'il choisisse des caracteres plus exprimés, plus palpables, plus fixes : il faut qu'il compare les affinités de l'organisation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches son rang & ses limites. En introduisant l'homme dans la premiere classe, il faut qu'il mette l'Orang au second degré, parce qu'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine; & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'industrie dans le Castor, plus de sagacité dans l'éléphant; cet enclassement, fondé sur la ressemblance & l'analogie, n'en seroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupede pourvu d'un instinct supérieur à celui de l'Orang, puisqu'aucun n'a des organes d'une si grande subtilité : aussi plusieurs voyageurs assurent-ils que quand ces animaux s'assemblent, ils défont aisément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés par la Nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obscure, à peine connue en Europe, & dans une grande partie de l'Asie. Le pouvoir de résister indifferemment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles jusqu'à la Ligne, n'a été accordé à aucune espèce animale ni végétale : c'est la prérogative de l'hom-

me, c'est le privilège attaché à sa primauté; encore ne peut-il en jouir qu'en souffrant une dégénération, une défaillance, & une sorte de métamorphose, tant dans ses facultés physiques que morales. Le véritable pays où son espèce a toujours réussi & prospéré, est la Zone tempérée septentrionale de notre hémisphere : c'est le siége de sa puissance, de sa grandeur, & de sa gloire. En avançant vers le Nord, ses sens s'engourdissent & s'émoussent : plus ses fibres & ses nerfs gagnent de solidité & de force, par l'action du froid qui les resserre; & plus ses organes perdent de leur finesse; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robustes, où tous les esprits vitaux sont occupés à mouvoir les ressorts de la structure & de l'économie animale.

Au-delà du Cercle Polaire, sa taille se concentre, la belle proportion de ses membres se perd, son visage se ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif, qu'il est incapable d'instruction. Sous l'Equateur son teint se hâle, se noircit; les traits de sa physionomie défigurée révoltent par leur rudesse : le feu du climat abrége le terme de ses jours, & en augmentant la fougue de ses passions, il rétrécit la sphere de son ame : il cesse de pouvoir se gouverner lui-même, & ne sort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Nègre, & ce Nègre devient l'esclave des esclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe, si l'on excepte quatre à cinq peuples de l'Asie, & quelques petits cantons de l'Afrique, le surplus du genre-humain n'est composé que d'individus qui ressemblent moins à des hommes qu'à des animaux sauvages : cependant ils occupent sept à huit fois plus de place sur le globe que toutes les nations policées ensemble, & ne s'expatrient presque jamais. Si l'on n'avoit transporté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y seroient jamais allés : les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs; mais ce qui est dans

ceux-ci une impuiſſance de leur conſtitution, n'eſt dans les autres qu'un effet de leur nonchalance : auſſi ne prétendons-nous point qu'en mettant cet animal au ſecond rang, on doive l'envifager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de M. de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la déciſion que M. Linneus, qui en admettant d'autres faits, & une autre deſcription de l'Orang-Outang, en a jugé d'une façon bien différente.

» Le genre-humain eſt compoſé, dit-il (*), » de deux ſortes d'hommes ; celui *du jour* qui eſt » ſage & prudent, & celui *de la nuit* qui eſt fou, » ſauvage, & troglodyte ; c'eſt l'Orang-Outang » de Bontius. Il a le corps blafard, une fois plus » petit que le nôtre : il eſt couvert d'un poil blanc » & friſé ; ſes yeux ſont ronds ; ſa prunelle » & ſon iris ſont couleur aurore : il porte ſes » paupieres rabattues par devant, ainſi que ſa » *membrane clignotante*, regarde de travers, mar» che droit, & quand il eſt debout, les doigts de » ſes mains arrivent à ſes genoux. Il vit vingt-

(*) *Homo diurnus, ſapiens. Europæanus, Aſiaticus, Africanus, & Americanus.*

Homo nocturnus, troglodites, ſylveſtris, Orang-Outang Bontii. Corpus album, inceſſu erectum, noſtro dimidio minus. Pili albi, contortuplicati. Oculi orbicutali, iride, pupillaque aureâ. Palpebræ anticè incumbentes cum membranâ nictitante. Viſus lateralis, nocturnus. Manum digiti in erecto attingentes genua. Ætas XXV annorum. Die cæcutit, latet ; noctu videt, exit, furatur. Loquitur ſibilo ; cogitat, ratiocinatur, credit ſui causâ factam tellurem, ſe aliquando iterùm fore imperantem. Caroli à Linne *Syſtema Naturæ.* Tom. I, p. 33. *in*-8°. Editio duodecima, reformata. *Holmiæ* 1766.

Cette Edition différe des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithete de *Stultus*, qu'on avoit donnée à l'*homme nocturne* dans les autres Editions.

» cinq ans, est aveugle de jour, se tient alors
» coi, & caché dans un antre : pendant la nuit il
» voit, sort, maraude, parle en sifflant, pense,
» raisonne, & s'imagine que la terre a été créée
» pour lui : il croit qu'il en a été jadis le maître,
» & qu'il l'envahira une seconde fois, quand le
» moment de cette étonnante révolution sera ar-
» rivé.

Si un si étrange animal existoit dans l'Univers, il faudroit sans doute le rapporter, non à une espèce du genre-humain, mais au genre même; car ce ne seroit pas une pellicule [*] de plus ou de moins, placée sous la paupiere, qui pourroit l'éloigner de la premiere famille du regne animal. Mais Linneus a décrit un être de raison: en confondant le Nègre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers à l'un pour les appliquer à l'autre, en pervertissant les dénominations reçues, & les termes appellatifs consacrés dans le langage de la Physique & de la Physiologie, il a formé & dépeint une chimere risible. Et sur quoi fondé? sur l'autorité presque nulle d'un voyageur presqu'inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le Nègre blanc, l'Albino de Java, pour l'Orang-Outang, puisqu'il nomme ce dernier animal *Kakerlak*, qui est la véritable épithete qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards.

(*) Mr. Linneus prétend que cette pellicule, que les Anatomistes nomment *Membrana nictitans*, & qui a de nos jours excité une dispute immodérée entre MM. Albinus & Haller, est dans l'Orang-Outang retirée ou repliée sous les paupieres, comme dans la plûpart des animaux qui naissent aveugles, pendant que dans les enfants cette même membrane se réunit à l'iris; & il tire de cette différence un caractere de disparité entre l'homme & l'Orang; mais le Docteur Tyson, qui a anatomisé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule; elle n'existe donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractere.

Il ne faut qu'être fuperficiellement verfé dans le ftyle des relations, pour difcerner cette méprife inexcufable, qui n'a pas laiffé de féduire le Naturalifte Suédois, à qui on a reproché depuis fi long-temps que fa méthode, qui fubftitue les axiomes aux difcuffions, ne peut que conduire à des erreurs incommenfurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, fur lefquels tout l'édifice fe repofe, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'eft précifément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux deffeins produits par M. Linneus (*) pour former une idée de fon monftre nocturne, font ceux de l'Orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du Champanzée qui fe trouve dans les Glanures à eftampes enluminées, de M. Edward, de la Société Royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont abfolument rien de commun avec la chimere qu'il décrit: il n'y a pas la moindre reffemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'Orang-Outang eft fou, & vouloir prouver par là que c'eft un homme, c'eft une idée fi finguliere, fi originale qu'elle n'a pu tomber dans l'efprit que d'un profeffeur d'Upfal, qui voit toute la Nature dans une petite ville de la Suede.

On a montré à Paris, à Londres, à Amfterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit: ils n'étoient ni fous, ni blafards; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupieres rabaiffées, ni le poil bouclé: ils ne fiffloient pas, ne parloient pas, ne raifonnoient pas: Tulpe, Cowper, & Tyfon, qui les ont examinés vivants, font d'autres témoins que des marchands de Nègres & des écri-

---

(*) Je parle ici de l'Edition du *Syftème de la Nature* in-fol. avec fig. à la Haye, chez Stadman 1765.

vains de vaisseaux, qui se sont permis de publier les journaux de leurs voyages, sans être instruits, & sans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Nègres qui sont voisins des Orangs, conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des souterrains, mais à l'ombre des arbres, sans faire la moindre disposition guerriere pour conquérir le globe, puisqu'ils n'ont point conquis un seul coin de l'Afrique, où ils menent une vie vagabonde & précaire. Il est vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une grosse troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle sa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, disposée à l'attaquer : les Macédoniens auroient donné le spectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un seul exemple dans l'Histoire, si le Roi de Taxile n'eût tiré le déprédateur de l'Asie de son erreur, (*) en lui faisant comprendre que ces créatures, quoique semblables à l'homme, étoient infiniment moins insensées, moins sanguinaires, & que si l'on les voyoit assemblées sur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois cents & trente-six ans avant notre ere

---

[*] *Dicunt esse in eâ silvâ maximam ingentium cercopithecorum multitudinem, adeo ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibusdam apertis vidissent ordinibus stare instructis (nam id animal ad humanum accedit captum, non minus quam Elephantes) exercitum putaverint esse, & in eos tanquam in hostes contenderint; à Taxillo autem, qui cum Alexandro erat, re cognitâ cessasse. Strabo Lib. XV, tom. II, pag.* 1023. Strabon, qui nomme ces animaux des cercopitheques, s'est vraisemblablement trompé, puisqu'il n'y a pas de cercopitheques si grands, & les plus grands mêmes marchent à quatre pattes; de sorte qu'on ne se seroit pas mépris si grossiérement à leur égard, que de les prendre pour des hommes.

vulgaire, les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orang-Outangs dans une isle de l'Afrique Occidentale: on observa dès-lors que ces animaux ne tinrent point en rase campagne contre leurs aggresseurs, mais qu'ils se sauverent avec beaucoup de précipitation sur des rochers, d'où ils se défendirent si vaillamment à coups de pierres, que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles, qui se débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs, qu'il fut impossible de les garder en vie. Hannon, qui les prit pour des femmes sauvages & velues, les fit écorcher, (*) & rapporta leurs peaux à Carthage, où on les déposa dans le temple de Junon: on conserva ces dépouilles avec tant de soin pendant deux siécles, qu'on les trouva encore en entier lors de la prise de cette ville par les Romains.

Si M. Linneus avoit donc interrogé des relations plus véridiques; s'il avoit puisé dans des sources moins altérées, & distingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, sans leur attribuer l'incompréhensible emploi d'*Hommes nocturnes*. Il est contradictoire de vou-

(*) »Erant autem multò plures viris mulieres, cor»poribus hirsutæ, quas interpretes nostri Gorillas vo»cabant. Nos persequendo virum capere ullum nequi»vimus; omnes enim per præcipitia, quæ facilè scan»debant, & lapides in nos conjiciebant, evaserunt. »Fæminas tamen cepimus tres, quas, cum mordendo »& lacerando ab ducturis reniterentur, occidimus, »& pelles eis detractas in Carthaginem retulimus.» *Hannonis Periplus: pag. 77. Hagæ* 1674, traduction de Van Berkel. Voyez aussi le *Commentaire de Mr. Bougainville sur le Periple d'Hannon* dans le Tome XXV. *des Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

Ce passage, à tous égards très-remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'espece humaine, étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des Orangs y étoit plus nombreuse.

loir réformer toutes les branches de la Phyſique, & d'introduire en même-temps dans le regne animal des eſpèces imaginaires, qu'on devra reformer à leur tour.

Au reſte, il réſulte de l'examen de ces ſentiments oppoſés, & de nos propres obſervations, que les Pongos ou les Orangs, foncierement différents des ſinges, ſont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produiſoient avec lui, le métif iſſu de cette race croiſée ſeroit à tous égards ce que des yeux philoſophiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'univers ; mais on n'a que des conjectures très-éloignées ſur la poſſibilité de cette génération : car ce qu'on rapporte de quelques femmes expoſées ou délaiſſées dans des iſles déſertes de l'Archipélague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Pongos qui les recueillirent, n'eſt qu'un bruit vague dont on fait mention dans des Relations ſans nom & ſans autorité. Si l'on connoiſſoit le temps de la geſtation des Orangs femelles, fécondées par des mâles de leur eſpèce, l'on ſeroit déjà fort avancé ; mais, quoiqu'on n'ait que des notions incertaines ſur cet article ; l'on peut ſoupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excede de beaucoup celui des guenons qui eſt connu.

Les obſervateurs qui parcourront dans la ſuite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce ſervice à l'Hiſtoire Naturelle, d'étudier le temps de la geſtation, l'éducation individuelle & les habitudes des ces animaux, qui ne ſont aſſurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue ſi long-temps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de ſa ſuite ayant été également emmené par les Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux, & revint très-content, en ſe louant du traitement de ſes raviſſeurs. Ces deux faits, parvenus à notre con-

noiffance, prouvent que ces enlevements doivent être fort frequents en Afrique : ils prouvent que l'Orang eft le feul animal qui dans fon état de liberté, oblige quelquefois l'homme à lui tenir compagnie; ce que l'on ne fauroit attribuer uniquement a fon incontinence; puifqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever. (*) Il eft vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les ours du Nord, en furetant dans les maifons des payfans mal gardées, faififfent auffi quelquefois les enfants au berceau, les conduifent à leurs loges & les allaitent avec autant de foin & de follicitude que leurs propres ourfins. C'eft à des aventures auffi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes fauvages, quadrupedes, muets, & folitaires qu'on a trouvés dans les plus vaftes forêts de l'Europe, fans favoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre fecours, le moindre foulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques : il femble au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorfqu'on les a perdus ou expofés dans des bois épais : il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la feptieme ou la huitime année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes : il faut que, par un hazard fingulier, aucune bête carnaffiere ne les ait rencontrés, pendant les deux premieres années de leur déplorable fituation; fans quoi, foibles de corps & deftitués de génie pour fuppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en piéces & dévorés par le premier loup affamé. Parvenus à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà difputer leur nourriture, & défendre leur exiftence contre les affauts des

---

[*] Voyez la *Relation du voyage de Mr. de Gennes aux Terres Magellaniques par Froger, pag. 43.*

bêtes féroces, comme on en a eu un exemple de la petite fille sauvage de Champagne, qui assomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la surprendre. Les faits allegués par Struys, & adoptés par M. Linneus, [*] pour prouver que les ours de

[*] M. Linneus donne la liste suivante des Sauvages de l'un & de l'autre sexe, trouvés en différens temps dans les déserts & les bois de l'Europe.

Juvenis Ursinus, Lithuanus, 1661.
Juvenis Lupinus, Hessensis, 1544.
Juvenis Ovinus, Hibernus. Tulp. Obs. IV.
Juvenis Bovinus, Banbergensis, Camerar.
Juvenis Hannoveranus, 1724.
Pueri duo Pyrenaici, 1719.
Puella Campanica, 1731.
Joannes Leodicensis, Boerhaav.

En donnant aux deux premiers sauvages les épithetes d'*Ursinus* & de *Lupinus*, ce Naturaliste paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des ours & par des louves. En supposant même que ces Sauvages savoient contrefaire le grondement de l'ours & le hurlement du loup, s'ensuivroit-il de là qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux? Non sans doute, puisqu'il est fort naturel, qu'ils ayent copié les sons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, sans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il est bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces solitaires étoient devenus quadrupedes, comme celui trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quant à ce jeune homme bêlant, montré à Amsterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis sauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu de brebis sauvages en Irlande. Il étoit âgé de seize ans, & avoit été pris dans des fondrieres plantées de ronces où il s'étoit précipité pour éviter les chasseurs qui le poursuivoient. Sa voix n'avoit rien d'humain, & son cri imitoit exactement le bêlement des moutons: aussi Tulpe le nomme-t-il *juvenis balans*. Sa langue paroissoit comme collée au palais; il ne mangeoit que du foin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouissoit de la meilleure santé. Son teint étoit hâlé, son front applati, & son occiput pointu: il avoit la poitrine déprimée, & aucune protubérance

de la Moſcovie & de la Lithuanie enlevent réellement des enfants, auxquels ils donnent l'éducation, ſont, au rapport de toutes les perſonnes inſtruites, des fables groſſieres & révoltantes.

On a déjà fait obſerver que les Orangs ſont aujourd'hui peu nombreux, & que cette diſette de l'eſpèce doit être une conſéquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la deſtruction qu'ils ont jadis eſſuyée de la part de l'homme : ce dernier ſentiment eſt d'autant plus probable, qu'ils paroiſſent avoir été plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la ſuperſtition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres, & les Silenes, qui ne ſont que des Orangs, tantôt embellis, tantôt défigurés par les idées des Mythologues, des poëtes, des ſculpteurs, & des peintres, qui n'ayant eu qu'un modele imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs repréſentations : quelquefois ils font ces animaux cornus, quelquefois ils retranchent ce caractere, pour leur incruſter dans le front & les joues de groſſes verrues : on en voit de deſſinés avec des pieds de chevres, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, & les parties génitales du bouc : dans d'autres, l'entrelas de ces traits monſtrueux eſt beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des

---

tubérance au ventre, à cauſe de la façon de marcher à quatre pattes. Enfin, il reſſembloit moins à un homme, qu'à un animal ſauvage : il étoit, dit Tulpe, *rudis, temerarius, imperterritus, & exſors omnis humanitatis.* N. T. *Ob. Med. L. IV. pag.* 313. *Amſterdam* 1652.

Quoique nous ne doutions ni de l'exiſtence de ce ſauvage, ni d'aucun des caracteres que l'obſervateur lui attribue, il nous ſemble peu vraiſemblable qu'un enfant encore à la mamelle, perdu dans un bois, ait pû ſaiſir des brebis ſauvages pour les teter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis ſauvages dans ſon voiſinage.

Faunes & des Satyres antiques qui ne sont pas chèvre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au lieu d'avoir un ourlet rond, se termine un peu en pointe, sans former cependant une conque allongée & tubiforme. On en voit aussi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face ; mais l'applatissement du nez est un caractéristique immuable, que tous les statuaires ont respecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chevre n'est pas de la plus haute antiquité ; puisque sur des vases Etrusques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables qui n'ont rien qui les distingue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue (*) je doute qu'on les retrouve dans des monuments postérieurs, représentés sous cette forme : aussi la Mytologie fait-elle mention de ce changement, & l'attribue à la colere de Junon qui donna aux Satyres des pieds fourchus, & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit servi de prototype à toutes ces copies si variées, ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la suite des temps : ce n'étoit donc qu'un Orang-Outang ; & si la superstition n'avoit jamais fait d'autre mal que de sanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du sang des sectaires.

Le culte des Faunes & des Satyres (**), dans

(*) Voyez *Recueil d'Antiquités Etrusques*, tome II. planche XXIII & suivantes, *in*-4°. A Paris 1756.

(**) Le mot *Satyre* vient, selon quelques Etymologistes, de *Sathar*, qui signifie *se cacher*, *être honteux* ; ce qui ne renferme aucun sens raisonnable : il est plus naturel de dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui signifie Orang-Outang. Isaïe dit que quand les ruines de Babylone seront remplies de dragons, *les Saguirs*

la Grèce & l'Italie, avoit tiré son origine de l'Egypte où l'on adoroit de temps immémorial le (*) Cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Choïens, de naître circoncis ou plutôt de n'avoir point de frein au prépuce, comme l'Orang-Outang n'en a effectivement pas; mais cette raison pitoyable & tant d'autres dont parle fort au long Orus Apollon dans ses *Hiérogliphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichisme, qui constituoit la religion Egiptienne; & qui constitue encore aujourd'hui le culte de tous les peuples grossiers & sauvages, où chacun déifie, par lui-même ou par ses prêtres, le premier objet qui frappe vivement son imagination; & c'est ainsi que la nature entiere a été transformée en idole. Au reste la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin, & l'indépendance sont des caracteres réels, pris de l'Orang, qui outre son appétit véhément pour les femelles de l'espèce humaine, préfere les raisins mûrs, & les vins sans acide & sans verdeur, à toute autre boisson. Dès que

---

viendront y exécuter une danse en rond; Mr. de Sacy rend ce *Saguir* par le mot François de *Satyre*. Le même Isaïe dit dans un autre endroit, *que ces Saguirs jetteront des cris les uns aux autres en un lieu où s'assembleront les Sirenes, les Onocentaures, & les Démons.*

[*] *Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,*
Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a beaucoup d'apparence que Juvenal a substitué le cercopitheque au cynocéphale, uniquement pour favoriser le métre de son vers hexamétre : cependant en examinant dans différents cabinets d'antiquités, les figures Egyptiennes qui représentent le singe sacré, il m'a paru que les artistes ont quelquefois employé les caracteres du cercopitheque, & quelquefois ceux du cynocéphale, c'est-à-dire, du Babouin qui a deux protubérances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal vivant, le reconnoîtront aisément dans plusieurs antiques Egyptiens.

les anciens introduisirent dans leur religion des demi-dieux si libertins, & si luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppressés durant la nuit par le poids d'un sang épais ou d'une indigestion, rêverent que les Faunes & les Satyres les violoient pendant leur sommeil; & ce sont ces songes, que les Latins nommoient *faunorum ludibria*, contre lesquels Pline conseille sagement la racine de la grande Péoine. Telle est l'origine des Incubes & des Succubes dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les anciens attribuoient à leurs Satyres, & ce que les Physiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces solitaires misanthropes & ignorants qui se cacherent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers siécles du Christianisme, furent apparemment aussi tourmentés de ces visions paniques, puisqu'on trouve dans St. Jerôme un dialogue entre un Hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne suis pas surpris qu'un Pere de l'Eglise qui s'étoit fait limer ses dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que St. Jerôme fasse dire de si grandes sottises à son Satyre, pour séduire un Saint qui se piquoit d'être plus spirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrerent aussi à Sylla un Orang-Outang, & voulurent lui persuader que cet animal savoit parler; mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de savoir de quel idiome il se servoit: Sylla employa un grand nombre d'interprêtes; & l'Orang, long-temps questionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce général Romain ne veilla pas de plus près sur le manege de ces interprétes que le Comte Maurice de Nassau, qui se laissa tromper au Brésil, à peu près de la même façon, par des

gens qui lui amenerent un perroquet qui répondoit en Bréſilien à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit ſur toutes ſortes de matieres : les fourbes adroits qui traduiſirent les prétendues réponſes de cet oiſeau, répondirent pour lui, & le Comte ne s'apperçut pas de cette tromperie : il acheta le perroquet fort cher, le ramena en Hollande, & il s'y trouva, dit le Chevalier Temple, un Eccléſiaſtique très-éclairé qui ſoutint, juſqu'à l'article de la mort, que cet animal étoit poſſedé.

Comme on a dejà publié pluſieurs figures de l'Orang-Outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant de fois dépeint : d'ailleurs les deſſeins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer ne different pas eſſentiellement d'avec les eſtampes qu'on voit dans les *Glanures* de M. Edward, & dans le Tome XIV de M. de Buffon, de l'édition in-4o. Il ſuffira donc pour l'inſtruction des Lecteurs de leur indiquer les figures infideles, & qu'ils doivent rejetter comme des croquis eſtropiés; telle eſt le Satyre de l'*Hiſtoria Animalium* de Geſner, gravé en bois, qui ne reſſemble à rien, & ſurtout pas à un Orang-Outang. Celui de Bontius vaut mieux; mais on y a oublié les proportions, & le deſſein original, en venant de Batavia, avoit beaucoup ſouffert. L'orang femelle publié par Tulpe, a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original : le défaut le plus eſſentiel qu'il y ait dans cette figure, eſt l'allongement exceſſif de la levre ſupérieure, & de toute la partie inférieure de la face ; ce qui a fait ſoupçonner à bien des perſonnes que cet animal n'étoit pas un véritable Orang. Le Pongo vu à Londres en 1738, a été gravé, copié & recopié différentes fois; mais la plus mauvaiſe figure qu'on en ait, ſe trouve dans l'*Hiſtoire générale* des Voyages de l'Edition Hollandaiſe in-4º. Enfin il faut rejetter les deſſeins du Quojouverou & de l'Orang qu'on a inſerés dans le *Syſtême de la Nature* de M. Linneus *in-folio*.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

Toutes les anciennes relations de la Floride disent que cette province de l'Amérique septentrionale abondoit, au temps de la découverte, en Hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la servitude chez un peuple libre & ambulant. Ce fait, supposé comme vrai, seroit d'autant plus remarquable, d'autant plus surprenant, qu'on a observé la même singularité dans le Mogolistan, cette partie de l'ancien continent qui par sa position correspond à-peu-près à la Floride sous les mêmes paralleles. Comme aux Indes orientales le plus horrible despotisme a flétri la Nature entiere, & que tous les êtres y naissent esclaves, on ne sauroit affirmer que la condition des Androgynes y soit pire que celle des autres hommes; on sait seulement qu'on y a pour eux de l'aversion, & qu'à cause de leur grand nombre on les a contraints à se servir de marques distinctives, comme de porter un turban, ou une autre coiffure d'homme sur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus grossiers que le sexe féminin prédomine presque toujours dans les Hermaphrodites les moins manqués, ou les plus achevés en apparence.

En supposant encore une fois, que les premiers Historiens de l'Amérique ne se sont pas trompés, il est certain que l'on ne sauroit accuser le hazard seul d'avoir multiplié ces créatures défectueuses dans les parties respectives du nouveau & de l'ancien continent: il en faudroit donc chercher la raison dans le climat, où doivent exister les causes des vices & des perfections de tous les ani-

maux en général. Il eſt ſûr que les pays chauds fourniſſent plus ſouvent des Hermaphrodites que les régions froides ; & il en naît peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suede en un demi-ſiecle : il s'en faut déjà de beaucoup qu'ils ſoient auſſi fréquents en France qu'en Eſpagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la température du Mogoliſtan & celle de la Floride auſtrale, où l'on ne reſſent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne; mais les climats contiennent d'autres cauſes actives que celles que nous y appercevons. Au reſte, la ſécherêſſe, ou l'humidité de l'atmoſphere & du ſol, le froid ou le chaud, dont nous connoiſſons mieux les effets ſur les corps organiques, peuvent ſuffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomenes : les aliments ont auſſi ſur ces corps une influence très-ſenſible; & l'on conçoit aiſément que la ſubſtance nourriciere plus ou moins perfectionnée dépend, à ſon tour, de la qualité du terrain, de ſes ſels, de ſon expoſition, de ſa latitude, des eaux qui l'arroſent, de ſa culture qui en purifiant les ſucs des végétaux les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile Naturaliſte tâche de ſaiſir ; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces cauſes dont il ignore l'action, & obéit toujours à des reſſorts dont il ne ſoupçonne point la poſſibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des Hermaphrodites, il ſuffit de dire qu'on a reconnu, par des obſervations très-anciennes & très-ſûres, que dans quelques contrées, ſituées entre le trentieme degré de latitude Nord & l'Equateur, les parties ſexuelles des femmes, telles que le *Clitoris* & les Nymphes, ſont plus épanchées que dans les autres pays du monde; auſſi y a-t-on eu recours à l'*Eciſion*, qui, ſi l'on vouloit la pratiquer

en Europe, feroit une opération ſouvent mortelle & toujours périlleuſe; vu que la Circonciſion des hommes n'eſt pas exempte de dangers dans les régions les plus ſeptentrionales. Cet épanchement déſordonné des parties naturelles, occaſionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui ſemblent annoncer réellement une confuſion de ſexes, & de doubles organes; mais ce n'eſt que le dehors qui fait illuſion, & ce qu'on nomme un *Androgyne* n'eſt à la rigueur qu'un ſujet qui a quelque ſigne, quelque apparence d'Hermaphroditiſme, ſans en avoir les facultés, & qui eſt ordinairement infécond, & ſouvent même incapable d'uſer d'un ſexe ou de l'autre, de ſorte qu'il lui eſt également interdit de fertiliſer comme mâle, & de concevoir comme femelle: plus les deux ſexes ſont apparents, plus la monſtruoſité eſt radicale, & la ſtérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas préſumer qu'il ait été au-deſſus des forces de la Nature de former des Hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même ſans aucune copulation préalable; mais elle a réſervé ces merveilles pour le régne végétal, où les fleurs auxquelles les deux ſexes ont été refuſés ſont ſans comparaiſon plus rares que les fleurs douées d'étamines & de piſtils dans une même corolle (*). La Nature a encore accordé

[*] En faiſant quelques recherches ſur le ſexe des plantes, il m'a paru que ſur 1134 eſpeces génériques à fleurs Hermaphrodites, on ne trouve que 123 eſpeces dont les fleurs ſoient mâles ou femelles ſur une même tige, & ſeulement 48 eſpeces génériques dont les fleurs féminines ſoient ſupportées ſur une tige particuliere, & les fleurs maſculines ſur une autre tige particuliere. Il y a donc, ſuivant ce calcul, dans le regne végétal, entre le nombre des Hermaphrodites &

de ce prétendu avantage à quelques classe d'insectes, à des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les observateurs que les singulieres propriétés des animaux qui y habitent : les limaçons ont aussi de doubles organes, & l'usage qu'ils en font, est amplement décrit dans les Conchyliologies. On connoît une sorte de moucherons en qui les degrés de l'Hermaphroditisme paroîssent être poussés presqu'aussi loin que dans les végétaux, puisqu'ils produisent, sans acco plement, des générations qui en reproduisent d'autres qui n'ont eu ni peres ni ayeux, ou si l'on veut, ni meres ni ancêtres. Mais ce n'est que dans les Ovipares qu'on rencontre ce phénomene; car dans le genre-humain & dans toutes les espèces vivipares sans exception, où la puissance génératrice a été primitivement divisée, répar-

---

& celui des fleurs à sexe simple ; une proportion comme de 100 à 1000 ; & peut-être le petit nombre constitue-t-il les végétaux les plus parfaits, puisqu'ils se rapprochent davantage du regne animal, où les especes Hermaphrodites sont aussi les plus imparfaites, parce qu'elles se rapprochent davantage des végétaux, ou des Zoophytes ; aussi Mr. Linneus compte-t il les limaçons entre les véritables *Zoophytes*, & l'on ne peut gueres donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui sont également pourvus des deux sexes.

Il résulte de ces observations combinées, que l'Hermaphrodisme, loin d'être une faculté supérieure d'un être excellemment organisé, est au contraire un très-grand degré d'imperfection, puisqu'il ne se rencontre que dans les *plantes* & dans les *insectes* les plus voisins des plantes.

Si les hommes devenoient tout-à-coup ce que Platon dit qu'ils ont été ; s'ils devenoient de vrais Androgynes, cette métamorphose seroit une dégénération qui, en détruisant les rapports & les passions, éteindroit tous les sentiments dans tous les cœurs. Sans désirs, sans besoins, ils seroient des végétaux : ils seroient bien éloignés d'être ce qu'ils sont, s'ils ne connoissoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour ;

Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans.

tie, & confiée à deux ſujets, il ne peut jamais arriver qu'elle ſe ſimplifie & ſe combine en un ſeul; & c'eſt peut-être là l'unique loi que la Nature n'a pas tranſgreſſée depuis que les Phyſiciens obſervent ſa marche.

Enfin, preſque tous les Hermaphrodites ne ſont que des filles en qui les organes du ſexe, en excédant les bornes ordinaires, ſe ſont trop développées; & cette extenſion, qui ſe manifeſte dès la naiſſance, loin de diſparoître ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge; pendant que le contraire arrive ſouvent dans les garçons dont les marques viriles ſont reſtées cachées juſqu'à l'adoleſcence : ce défaut ſe corrige ordinairement; parce que la force du tempérament expulſe les parties qui doivent naturellement ſaillir : mais elle ne peut comprimer celles qui ſaillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occaſionner des configurations ſi trompeuſes qu'elles copient, pour ainſi dire, les qualités du mâle, il faut obſerver que malgré la diſtance très-réelle des ſexes, la conſtruction des parties ſexuelles ne diffère pas tant qu'on ſe l'imagine communément; ce qui eſt très-frappant dans les fœtus femelles, dont la plupart portent juſqu'à l'âge de trois mois des ſignes de maſculinité ſi peu équivoques qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître (*) : les Ana-

(*) Ruiſch décrit auſſi un fœtus femelle, dont il dit, *fœtum ſequioris ſexus, trium circiter menſium cum dimidio, membrana amnio incluſum, in quo obſervandum, Clitoridem tantæ eſſe magnitudinis ut penem exilem inter pedes repræſentet. Theſaur. R. VI. p. 38.*

Ces faits feroient ſoupçonner que ce n'eſt que vers le quatrieme mois, que la Nature décide du ſort & du ſexe du fœtus, & qu'elle en fait alors, à ſon gré, un mâle ou une femelle; ſi l'on n'étoit contraint d'avouer que la matrice étoit déja ébauchée dans le ſein de l'embryon feminin : ſon ſexe eſt, par conſéquent, déterminé long temps avant le troiſieme mois. Au reſte,

tomistes mêmes s'y laissent tromper, dit Mr. Ferrien, si célebre par les connoissances qu'il a acquises qu'on l'a consulté sur le sexe ambigu d'un enfant aîné d'une illustre famille, dans un Royaume étranger : la fortune & les destins de cet individu ont dépendu de cette décision, ainsi que le sort de son frere puîné, relativement à la succession paternelle.

Ce n'est proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractere distinctif du sexe, encore présume-t-on que ce viscere est représenté, dans l'homme, par le scroton, tout le reste de l'appareil des vaisseaux spermatiques étant parfaitement semblable dans l'un & l'autre sexe.

L'énormité du Clitoris trop allongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle, qu'il ne faut pas tant s'étonner si l'on a vu deux Tribunaux de France déclarer un même Hermaphrodite homme à Toulouse, & femme à Paris, où l'on a, pour l'ordinaire, de meilleurs Anatomistes que dans les provinces, & aussi quelquefois des juges plus éclairés, on a eu un exemple encore plus singulier dans la personne de *Grand-Jean*, qui, après avoir été baptisé à Grenoble comme fille, s'est marié à Chamberry comme garçon, & qui a été reconnu femme à Paris, où son mariage a été déclaré nul.

Plus le Clitoris est prolongé dans les femmes

---

la grandeur du Clitoris ne constitue pas seule ce que nous nommons un Androgyne : cette partie peut devenir excessive, sans qu'il en résulte un défaut d'organisation. Les anciens croyoient que les femmes qui ont l'*Œstrum Veneris* démesurée, étoient sans comparaison plus voluptueuses que les autres ; & ils supposoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricatrices & Tribades* : on ne connoît pas de fait plus singulier par rapport à cette espece de femmes que celui qu'on trouve dans les *Observations de Tulpe. L. III. cap. XXXV. p. 253. Amstelredami, 1652. Ed. nova.*

& plus leur naît de poil follet au menton & à la levre ſupérieure ; & voilà pourquoi les Hermaphrodites, quoiqu'eſſentiellement femelles, ont tous de la barbe tant en Europe qu'en Aſie ; mais dans la Floride ils n'en avoient point, dit-on, parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il ſeroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'*œſtrum veneris*, & la végétation de la barbe, puiſqu'aucun Naturaliſte, que je ſache, n'a jamais fait cette obſervation : on a été, par conſéquent, bien éloigné d'expliquer un fait dont on ne s'étoit ni apperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaiſſit même dans les femmes âgées, à meſure que le Clitoris croît & ſe roidit avec les années ; auſſi quelques matrones font-elles diſparoître cette difformité de la vieilleſſe par les artifices de la toilette.

On ſait que les enfants qu'on châtre, ſoit qu'on leur retranche les teſticules, ſoit qu'on les écraſe avec un bâton fendu, ſans ouvrir le ſcroton, n'acquierent jamais de la barbe en aucun âge ; & cette ſeconde obſervation peut réfléchir quelque jour ſur le rapport dont on vient de parler ; car on n'éclaircira peut-être jamais entierement les cauſes de la correſpondance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de la voix & les autres parties de la tête ; pendant que ces cauſes agiſſent avec tant de force que les chevreuils & les cerfs qu'on coupe avant la premiere pouſſe des cornes, n'en gagnent pas : & ſi l'on exécute la caſtration au moment même que les cornes ont déjà commencé à végéter, la croiſſance du bois s'arrête tout-à-coup, ne ſe ramifie point, & l'on voit ſouvent venir en ſa place deux houppes de cheveux, ou de poils durs, rigides, entortillés, & qui reſſemblent à un entrelas de fibres corneuſes. [*]

---

[*] Ce phénomene n'a pas lieu dans les animaux

Il faut donc supposer que dans ces animaux eunuques tout le systême nerveux se relâche, perd, sa cohésion, & tombe comme en défaillance, faute d'être nourri & arrosé par le suc séminal suffisamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue le jeu & l'élasticité du poulmon, affoiblit les rubans de la glotte, & rétrécit la circonférence du Larinx : & comme l'ouverture de ce conduit est très-peu considérable dans les coqs, ils perdent presqu'entiérement la voix lorsqu'on les chaponne.

Les Hermaphodites sont des monstres, lors même que l'on donne à ce terme la signification la plus absolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur espèce dans des parties principales ; & l'on dit que c'est sous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, selon un ancien édit de Romulus qui ordonnoit la mort des monstres : on ajoute que cette loi, ainsi que toutes les loix Italiques, étoit originaire de la Grece, où l'on massacroit non-seulement les Androgynes, mais

---

à cornes creuses, permanentes ; puisque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croissent plus que dans les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne sont pas emboîtés dans l'os du crâne, & dont la substance est toute autre.

Quant à l'Hermaphroditisme dans les animaux, nous observerons, en passant, qu'il n'y a aucune espece où il soit plus fréquent que dans les vaches, qui sont très-sujettes à engendrer des monstres, ou par surabondance, ou par défaut, ou par cohésion. Les vaches qu'on nomme Hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal constituées entraînent la stérilité, sont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines & les hases, on en trouve qui ont le clitoris si énorme que l'on a long-temps soupçonné que tous les lapins étoient de vrais Hermaphrodites accomplis ; mais c'est une erreur.

aussi les enfants nés contrefaits, par une égale injustice à l'égard des uns & des autres. On ne sauroit découvrir les sources de l'affreux préjugé qui a pu inspirer à un homme d'égorger son semblable, parce qu'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus, ou le clitoris irrégulier, si l'on ne concevoit que la nécessité a pu dicter de pareils décrets à des peuples sauvages qui, sans agricultures comme sans industrie, avoient peine à subsister sur un terrain ingrat, & qui se débarrassoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la ressource de pouvoir se nourrir: ces pratiques de la vie agreste & de la vieille nature auront été transplantées & consacrées dans les premieres sociétés, avec les autres erreurs politiques.

En faisant des recherches plus précises, je n'ai pu trouver aucune loi expresse qui condamnât, chez les Romains, les Hermaphrodites à la mort. Pendant les guerres Puniques, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande superstition dans les esprits consternés, il nâquit en Italie trois Androgynes, qu'on dénonça comme des prodiges au college des Pontifes: Tite-Live ne dit rien du sort des deux premiers; mais il s'étend fort au long sur le troisieme, dénoncé sous le Consulat de C. Claudius Néron, & de Marcus-Livius: on fit venir des Aruspices Etrusques pour les consulter sur les signes de cette naissance. Ces charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeste, & conclurent que pour l'expier il falloit d'abord exiler cet Hermaphrodite de la Campagne de Rome, & ensuite le noyer à une grande distance de la côte. (*) Ce

[*] *Sinuessæ natum ambiguo inter marem & fœminam sexu infantem, quos vulgus (ut pleraque faciliore ad duplicanda verba græco sermone) Androginos appellat....*

Liberatas superstitione mentes turbavit rursus nunciatum, Frusinone infantem natum esse quadrimo parem, nec magnitudine tam mirandum, quam quod is quoque, ut

décret atroce & inſenſé fut mis en exécution : on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jetta à la mer quand le vaiſſeau fut avancé. Cet événement ſemble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune loi particuliere qui ſéviſſoit contre les Androgynes, puiſqu'on fit venir des étrangers pour les conſulter ſur un cas qui n'eût exigé aucun éclairciſſement, ſi le Légiſlateur eût prononcé préalablement ; & alors ce prétendu délit n'eût pas été du reſſort du college pontifical, mais de la compétence du Préteur, ou des Conſuls.

Je ne ſais ſi l'on peut citer encore d'autres exemples d'Androgynes mis à mort par les anciens Romains ; mais je ſuis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatiſme que par la loi : car l'édit attribué à Romulus, & qui condamnoit indiſtinctement tous les monſtres à périr, manque d'authenticité, vu que le code d'où l'on l'a extrait, contient des réglemens trop bizarres, trop ſinguliers pour avoir été dictés par un chef de brigands attroupés. (*)

Sinueſſæ biennio ante, incertus mas an fœmina eſſet, natus erat. Id verò Aruſpices ex Etruriâ acciti fœdum ac turpe prodigium dixere : extorrem agro Romano procul terræ contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, provectumque in mare projecerunt. Tite-Live, Lib. XXI. p. 453 & 492. Tom. II. Elzevir 1634.

(*) On me dit qu'en creuſant aux environs du Capitole, on a déterré une table de bronze ſur laquelle étoient écrites vingt-deux loix attribuées à Romulus : & ce ſont ces préceptes qui peuvent ſe combiner en vingt, que quelques Ecrivains nomment *le double Décalogue de Romulus.* L'article XV dit, *Monſtruoſos partus quiſque, ſine fraude, cædito* : & c'eſt de cette loi qu'il eſt queſtion, & qui ſemble condamner en effet les Androgynes à la mort. L'article IX dit, *Deorum fabulas ne credunto*, & l'article X, *Deos peregrinos præter FAVNUM ne colunto.* Ces deux dernieres ſanctions ſuffiſent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu code eſt apocryphe, puiſque le Polythéiſme étoit établi avant le régne de Numa, &

Dans les siecles d'ignorance qui ont suivi la décadence de l'Empire Romain, la Religion Chrétienne a quelquefois employé, contre les Hermaphrodites, l'Anathême & quelquefois l'Exorcisme, avec autant de raison que de succès: il est vrai que la primitive Eglise n'a guères mieux traité les eunuques, à qui on défendoit l'entrée des temples, où ils sont aujourd'hui employés pour la musique; mais elle a eu raison de s'opposer de tout son pouvoir aux progrès d'une certaine engeance d'hérétiques qui, en interprétant à la lettre quelques passages obscurs de l'Evangile, ne se contentoient pas de se châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuse au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains: ce sont ces scélérats mélancoliques à qui l'Histoire Ecclésiastique donne le nom d'*Origénistes*.

Il semble que presque tous les peuples du monde ont eu de l'aversion pour les Hermaphrodites, sans qu'on puisse en alléguer le motif: en supposant que ces créatures, prétendues doubles, fussent en état de jouir d'elles-mêmes, selon la vaine opinion du vulgaire, cela suffiroit-il pour les haïr? ou les haïroit-on par envie? Il faut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la physionomie, qui est ordinairement peu gracieuse dans ces êtres mal constitués: on sait jusqu'à quel point la configuration des parties génitales se retrace sur le visage, & influe, comme on l'a dit, sur le reste de l'économie animale.

On conserve à Rome une figure de marbre antique, représentant un Hermaphrodite couché, qui, quoique restauré par le Chevalier Bernin, d'une façon louche & absolument contraire au

---

Faune ne semble jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande Divinité, il étoit entre le vulgaire des Dieux.

coftume des Romains (*), laiffe encore entrevoir les ruines d'une belle ftatue ; mais on peut douter qu'elle ait été copiée fur un fujet vivant, & qu'il y ait jamais eu un Androgyne fi bien réuffi, fi parfait dans la Nature. Le ftatuaire, en voulant produire un compofé voluptueux, fi l'on peut parler de la forte, aura travaillé d'imagination, en réuniffant fous fon cifeau des traits empruntés de ce que les deux fexes, dans la fleur de l'âge & dans la vigueur des paffions, offrent de plus animé & de plus féduifant ; quoique le bon goût, auffi févere que le génie des Artiftes eft hardi, n'autorife pas ces productions combinées, qui malgré leur degré de perfection apparente, n'en font pas moins des beautés monftrueufes.

Je n'ignore point que Pline dit que les Hermaphrodites étoient, de fon temps, très-recherchés, & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinemens du luxe (*).

D'où l'on peut juger jufqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les régnes des Tibere & des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur, parce que le Defpotifme eft ennemi de toute vertu, & l'efclavage incapable de tout fentiment honnête.

. . . . O pater urbis!
Undè ne fas tantum Latiis paftoribus? undè
Hæc tetigit, Gradive, tuos urtica nepotes?

(*) Le Chevalier Bernin a couché cette ftatue fur une plinthe formée en matelas piqué en carreaux, & a fait paffer un pan de draperie fur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la reftauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties féxuelles de cet Hermaphrodite font peu exprimées, & fon attitude les cache encore davantage. Le Comte de Caylus fait mention d'une autre ftatue antique qui repréfente auffi un Androgyne : mais elle n'eft pas fi celebre que celle de Rome.

(**) *Gignuntur & utriufque fexus, quos Hermaphroditos vocamus, olim Androgynos vocatos, & in prodigiis habitos nunc vero in deliciis. Hift. Nat. Lib. VII. cap. III.*

Que des hommes livrés à des vices presqu'incroyables ayent carressé des monstres pour satisfaire des goûts bizarres, cela estpossible; mais il ne s'ensuit nullement que du temps de Pline les prétendus Hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gracieux que ceux que les Anatomistes ont successivement décrits de nos jours, & qu'ils nous dépeignent comme des sujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la physionomie effrontée & impudente, la démarche d'un homme; il avoit beaucoup de barbe, beaucoup de poil sur tout le corps, qui étoit décharné ainsi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naissante; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin, c'étoit une fille âgée de seize ans, & très-hideuse, soit qu'elle prit les vêtements de l'un ou de l'autre sexe qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût aucun en état de concevoir, ou de procréer, & elle étoit, malgré la surabondance supposée de ses organes générateurs, condamnée à la stérilité, ne pouvant faire aucun usage des parties viriles dont elle paroissoit pourvue, à cause d'un double ligament qui les empêchoit de se relever, quoiqu'elles fussent d'ailleurs susceptibles d'érection. L'Hermaphrodite Nègre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années, ne différoit point de celui dont on vient de parler, sinon que la nuance de son teint couleur de suie ajoutoit beaucoup à sa laideur. Plus l'Hermaphroditisme paroît donc décidé, & plus l'individu en qui il se rencontre, doit-il sembler monstrueux, & par conséquent défiguré.

Après cet exposé, qui peut donner une notion satisfaisante de la nature des Androgynes & de leurs qualités, il faut reprendre l'article de la Floride où les premieres relations disent que ces personnes étoient fort fréquentes : ces relations assurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes, qu'on ne leur permettoit point de se

couper les cheveux, qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorsque la horde alloit en course, ou à la guerre; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le suc du Mays pour la boisson des guerriers; qu'on leur faisoit soigner les blessés, & tirer les morts de la mêlée; en un mot, qu'on avoit tellement aggravé le joug de leur esclavage qu'on s'en servoit, comme on se sert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils besoins (*).

Nous n'avons jusqu'à présent parlé de ce phénomene que dans la supposition qu'il a été bien observé; car si l'on consulte les voyageurs plus modernes on les voit rejetter tous ces faits, & accuser les écrivains du seizieme siécle de s'être trompés sans réserve. Il n'est pas facile de démêler la vérité au milieu de ces contestations de différents témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles contradictions auroient pu pousser notre patience à bout, si, en entreprenant ces Recherches sur l'Histoire naturelle des Américains, nous n'avions prévu les difficultés qu'on auroit à y essuyer, & si l'on ne s'étoit résigné d'avance à entrer dans tous les détails & toutes les discussions que des sentimens si opposés sur de mêmes faits exigent nécessairement de celui qui, après avoir désespéré de découvrir la vérité, cherche le plus grand degré de probabilité possible.

Les relateurs modernes conviennent qu'on a

(*) *Abundat Florilia Hermaphroditis, quorum servili operâ mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hist. Indiæ Occid. Lib.* 2. *p.* 163. *Aut. jasp. d'Ens.* Ce passage a été copié par un grand nombre d'Ecrivains : l'Abbé Lambert, dans son *Histoire de tous les peuples*, parle de l'existence des Hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable : le Geographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans la *Description du nouveau Monde*.

trouvé, & qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Louisiane qui y est limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes : ils conviennent que ces personnes travesties sont réellement esclaves, qu'elles ne se marient jamais, & qu'on leur impose tous les fardeaux dont on a déjà fait l'énumeration ; mais cette coutume inouïe de déguiser des hommes & de les tyranniser est, à mon avis, aussi surprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'Hermaphrodites dans l'ordre physique.

Le Pere Lafiteau, qui expliquoit tous les usages, comme le Pere Kircher déchiffroit tous les Hiéroglyphes, est le premier qui ait ouvertement nié l'existence des Androgynes Américains, & il s'est permis à cette occasion le raisonnement le plus étrange du monde. On sait, dit-il, que les prêtres de Cybèle s'habilloient en femmes, ainsi que les sacrificateurs de Vénus Uranie : or comme les Cariens ont indubitablement peuplé les isles Caraïbes, il est très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la Déesse adorée en Phrygie ; car après tout la Carie & la Phrygie n'étoient point des pays fort éloignés les uns des autres ; il est très-certain encore que ces Asiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont passé, dans la suite, au continent, & qu'ils ont répandu leur Religion dans la Floride ; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les peuples de cette partie du nouveau Monde, tant d'hommes habillés en femmes, que des voyageurs qui ignoroient à la fois la liturgie des Anciens & l'histoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des Hermaphrodites ; mais c'étoient des prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vraisemblable, ou plus absurde, ou plus ridicule, il ne seroit pas possible d'y réussir, & je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation sérieuse ; car enfin ces hommes travestis ne faisoient, chez les Florides, aucune fonction sa-

cerdotale; ils ne se mêloient ni des Idoles ni des autels, desservis uniquement par les *Javas*, qui sont les véritables prêtres de la Floride; & ces *Javas* ne portent pas les vêtements d'un sexe différent du leur, & la Déesse de Phrygie leur est aussi inconnue que le Dieu Rubigo.

Si Lafiteau avoit effectivement étudié, comme il le prétend, la Liturgie des Anciens, il n'auroit pu ignorer que les *Galles*, ou les prêtres de Cybèle, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis, & que les Américains dont il s'agit, n'ont garde de se faire une opération de cette force. D'ailleurs le voyage des Cariens aux isles Caraïbes n'a pu venir dans l'esprit que d'un écrivain qui sans respect pour la vérité, & pour la vraisemblance, prodiguoit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal adroitement imaginées. Le nom de *Vénus Uranie* n'a jamais été prononcé parmi les barbares du nouveau Monde; & les *Galles* n'ont jamais été possédés de la manie d'aller au-delà des mers, pour contraindre qui que ce soit à adorer Cybèle.

Charlevoix, qui n'a pu se dispenser d'abandonner en partie les opinions de son confrere, qu'il ose nommer un homme docte, n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures; au moins est-il difficile de se contenter de ce qu'il a écrit à ce sujet dans son style missionnaire. » On voyoit, dit-» il, chez les Ilinois, des hommes qui n'avoient pas » honte de prendre l'habillement des femmes, & » de s'assujettir à toutes les fonctions propres au » sexe, d'où il s'ensuivoit une corruption inex-» primable; on a prétendu que cet usage venoit de » je ne sais quel principe de religion; mais cette » religion avoit, comme bien d'autres, pris sa nais-» sance dans la corruption du cœur; ou si l'usage » dont nous parlons, avoit commencé par l'esprit, » il a fini par la chair. Ces efféminés ne se marient » point, & s'abandonnent aux plus infames paf-

» sions; aussi sont-i s souverainement méprisés(*).»

On pourroit répondre à cela qu'il n'est pas dan les mœurs des sauvages de se gêner, afin de mériter le dernier mépris de leurs compatriotes; une telle conduite seroit contradictoire chez un peuple civilisé, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on cesse de se contraindre, que quand on secoue le joug des loix, ou celui des préjugés & des opinions. S'il étoit question de cet amour pervers, & de ce désordre contre nature que l'Historien de la Nouvelle France croit pieusement entrevoir sous cet usage, on pourroit répondre encore qu'il seroit contradictoire de maltraiter si injurieusement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoissance: car enfin tous les hommes vicieux ne sont pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des sauvages, adonnés à de telles débauches seroient obligés de prendre des accoutrements de femme; ce qui supposeroit parmi eux une police incompatible avec les droits, & l'indépendance de la vie sauvage & errante.

Il est vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption du goût & de l'instinct; mais il est vrai aussi que le Baron de la Hontan, qui avoit long-temps vécu chez eux, & qui ne manquoit pas de génie pour faire des observations sérieuses, assure positivement que ces Illinois, pris par Charlevoix pour des hommes efféminés, étoient de vrais Hermaphrodites.

Le compilateur la Martiniere, qui a rédigé, dans son Dictionnaire Géographique, le voyage de Coréal pour remplir l'article de la Floride, rejette aussi la réalité des Androgynes de cette province; & accuse tous ces sauvages masqués en femmes d'être adonnés à la Sodomie: il a, par conséquent suivi le sentiment des Jésuites, c'est-à-dire le plus insoutenable.

(*) *Histoire de la nouvelle France*, tom. VI. p. 4.

La derniere relation tant soit peu détaillée que nous ayons de ces pays, est un Mémoire de Mr. du Mont que nous avons déja eu occasion de citer, & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrein de neuf-cents lieues sur les bords du Missisipi, il n'a rencontré, parmi les différentes nations qui y habitent, aucun sujet Hermaphrodite, mais un nombre assez considérable d'hommes vêtus en femmes, & affublés d'un *Alconand*, ou d'une sorte de jupe pareille à celle que portent les sauvagesses. Mr. du Mont ne répond pas que les naturels de la Louisiane n'abusent très-souvent de ces individus travestis, qu'ils traînent par-tout avec eux, & qu'ils accablent de corvées comme des serfs attachés à la glebe: ils n'entreprennent jamais d'expéditions, ne vont jamais en voyage, sans se faire accompagner par ces hommes postiches; pendant qu'ils obligent leurs femmes à soigner leur ménage, & à garder la cabane.

On pourroit demander à un voyageur qui parle si pertinemment, s'il a eu assez de crédit, ou d'autorité pour se faire montrer les parties sexuelles de ces êtres incertains, & si avec cela les connoissances anatomiques ne lui ont pas manqué pour juger du degré de leur Hermaphroditisme? Il auroit dû dire pourquoi on voit entre les indigenes de la Louisiane, des hommes qui nés aussi libres que leurs compatriotes, consentent néanmoins à passer, toute leur vie, pour femmes, & qui s'acquittent volontairement des devoirs réservés au dernier des esclaves. Il faut avouer que c'est un grand problême, & qu'en comparant ce qu'on a écrit pour & contre l'existence des Androgynes Américains, on ne sait quelle opinion l'on doit accueillir, ou rejetter.

Si l'on suppose que les anciens relateurs se sont trompés, ce qui est possible, on ne diminue pas sensiblement la somme du merveilleux; puisque la coutume que les modernes y substituent, offre un exemple de la plus grande dépravation & de la

derniere bizarrerie dont le cœur & l'eſprit de l'homme ſoient capables ou ſuſceptibles.

D'un autre côté, il eſt permis de préſumer que les voyageurs de ce ſiècle ſe ſont trop hâtés d'expliquer, ſelon leurs propres idées, un uſage qu'ils n'avoient obſervé qu'en paſſant, & qui auroit exigé de leur part des recherches plus exactes & plus préciſes : ils ont d'ailleurs varié ſur la véritable patrie des Androgynes, & ne s'accordent nullement avec les premiers Hiſtoriens du nouveau Monde, qui ne font aucune mention ni de la Louiſiane, du pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne deſcription de la Floride, compoſée originairement en Anglais, & traduite en Latin par le Géographe Mercator, qui l'a employée dans le troiſieme volume de ſon grand Atlas, il eſt dit que les habitans de cette province attendoient un âge très-avancé pour ſe marier. Si cette circonſtance étoit vraie, elle feroit ſoupçonner que l'indéciſion du ſexe y étoit réelle; & ce ſoupçon acquerroit encore plus de force, ſi à la relation de Mercator on ajoutoit celle qui a été publiée depuis, dans les ouvrages périodiques de Mr. Tenſel, & dont l'auteur aſſure que toutes les filles de la Floride ſe font circoncire, vers la vingtieme année, par la main de quelques matrones qui ont une connoiſſance particuliere de pluſieurs eſpèces d'herbes de la claſſe des Sanguiborbes, qu'elles appliquent ſur la plaie pour étancher le ſang : cette Circonciſion, exercée ſur les filles, indique ſans doute qu'elles y ſont ſujettes à quelque excroiſſance; & en ce cas, on pourroit expliquer pourquoi on y ſoumettoit celles en qui ce defaut ne ſe corrigeoit pas, à la ſervitude perpétuelle; puiſqu'on les regardoit comme des individus d'une nature inférieure, & d'une race abatardie; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, dévouoient tous les Hermaphrodites à la mort.

Pour réunir dans un ſeul article deux faits ſinguliers, qui ne ſemblent d'abord avoir d'autre rap-

port que leur singularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entr'eux, nous jetterons un coup d'œil sur la prétendue histoire des Amazones du nouveau Monde, qui avoient fondé, dit-on, un Etat puissant sur les rives du Maragnon, dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des prolétaires, qu'une fois par an. Mr. de la Condamine a recueilli les preuves que fournissent & les écrivains & la tradition encore subsistante, pour démontrer que cette république de femmes n'est pas une chimere enfantée par l'imagination romanesque des premiers conquérants Espagnols.

» Je reviens, dit-il, au fait principal. Si pour le » nier on alléguoit le défaut de vraisemblance, & » l'espece d'impossibilité morale, qu'il y a qu'une » pareille république de femmes pût s'établir & sub- » sister, je n'insisterois pas sur l'exemple des Ama- » zones Asiatiques, ni des Amazones modernes » d'Afrique; puisque ce que nous en lisons dans » les Historiens anciens & modernes, est au moins » mêlé de beaucoup de fables, & sujet à contesta- » tion. Je me contenterois de faire remarquer que » s'il y a pû avoir des Amazones dans le monde, » c'est en Amérique, où la vie errante des fem- » mes, qui suivent souvent leurs maris à la guer- » re, & qui n'en sont pas plus heureuses dans leur » domestique, a dû leur faire naître l'idée, & leur » fournir des occasions fréquentes de se dérober au » joug de leurs tyrans, en cherchant à se faire un » établissement où elles pussent vivre dans l'indé- » pendance, & du moins n'être pas réduites à la » condition d'esclaves & de bêtes de somme. Une » pareille résolution prise & exécutée n'auroit rien » de plus extraordinaire, ni de plus difficile, que ce » qui arrive tous les jours dans toutes les colonies » Européennes en Amérique, où il n'est que trop » ordinaire que des esclaves maltraités ou mécon- » tents, fuient par troupes dans les bois, & quel- » quefois seuls, quand ils ne trouvent pas à qui

» s'associer, & qu'ils y passent ainsi plusieurs an-
» nées, & quelquefois toute leur vie dans la so-
» litude (*). «

Le sentiment de cet Académicien, qui pendant sa navigation sur le fleuve Maragnon a interrogé plusieurs Américains, qui lui ont d'une commune voix affirmé l'existence des Amazones, est d'une grande autorité; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puisse former sur ce fait tant de doutes raisonnables, qu'il seroit ennuyeux de les proposer tous. Quand on auroit trouvé un nombre suffisant de femmes mécontentes pour en composer une République entiere, on n'auroit encore que la moindre partie d'une société en état de subsister : la difficulté seroit de prendre des hommes assez poltrons pour se laisser contraindre à faire des enfants, malgré eux, à des femmes qui les chasseroient, dès que l'ouvrage de la génération seroit achevé : & comme on ne procédoit, selon M. de la Condamine, qu'une fois par an à la propagation, il faut que ces Amazones ayent, même pendant leur grossesse, fait une chasse d'hommes, pour les avoir tout prêts quand l'année étoit révolue ; car ces hommes ne venoient point se présenter d'eux-mêmes chez des femmes qui les haïssoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés, qu'en faisoit-on s'ils avoient le malheur d'être garçons ? On me dira qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les massacrer au sortir de la mere, ou enfin de les élever jusqu'à l'age de cinq à six ans pour les exiler de l'état comme des criminels. Dans l'imagination cela est aussi possible que la République de Platon, ou celle de Thomas Morus ; mais si on veut faire quelque usage du jugement

(*) *Voyage de la riviere des Amazones*, p. 103, *Paris* 1745.

& de la reflexion, tout cet édifice s'abyme, & il n'en reſte que des abſurdités qui révoltent la Nature, ou qui l'anéantiſſent. Il ſeroit contradictoire qu'une femme eût une averſion violente pour les hommes, & qu'elle conſentît à la fois à devenir mere: il ſeroit monſtrueux qu'une mere égorgeât ou expoſât ſes enfants, ſous prétexte que ces enfants ne ſont pas des filles. Eſt-il ſi aiſé après cela de raſſembler vingt à trente mille femmes inſenſées, homicides, & guerrieres? Le caractere du ſexe le plus doux, le plus compatiſſant, & enfin, ſi l'on veut, le moins méchant, pourroit-il ſe démentir juſqu'au point de commettre régulierement, d'un commun accord, & de ſang froid, des crimes qui ne ſe commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le déſeſpoir?

Æneas Silvius dit qu'une fille, nommée Valeſca, qui avoit lu des livres de chevalerie & d'anciens Romans, attroupa, dans la Boheme, un nombre aſſez conſidérable de femmes dont elle forma une eſpéce de republique; & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pû ſubſiſter pendant neuf ans. Elle périt faute de pouvoir ſe propager; & voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établiſſements, faits en dépit de la Nature, s'il eſt vrai qu'on en ait faits, & que le défaut de gouvernement & de police ne les ait pas diſſipés encore avant la neuvieme année. Quoiqu'un état monarchique ou deſpotique puiſſe être régi par une femme, on peut douter qu'un état ariſtocratique ſe laiſſeroit régir de même, au moins n'y en a-t-il aucun exemple avéré dans l'hiſtoire du monde: & il eſt très-ſurprenant que les nations qui ſe ſont tant de fois ſoumiſes, & qui ſe ſoumettent encore à l'empire d'une femme, ne ſe ſoient jamais ſoumiſes au gouvernement de pluſieurs femmes; quoiqu'il paroiſſe abſurde de ſuppoſer plus de lumieres, plus de capacité dans

un individu qui commande arbitrairement que dans plusieurs qui partagent l'autorité, & qui la moderent. Si dans le premier cas on n'a non-seulement dégénéré de la liberté, mais même de la servitude, il n'étoit pas possible aux hommes de s'avilir davantage dans le second : ce n'est donc pas le mépris qu'ils ont craint sous une telle forme de gouvernement ; mais ils ont vu que pour mouvoir les ressorts d'une Monarchie, ou d'un Empire despotique, il ne falloit être capable que de vouloir, & que pour conduire un Etat Aristocratique il falloit être capable de gouverner : & en effet, si l'on y fait attention, on voit que le plus souvent là où les femmes régnent, les hommes gouvernent (*).

Si après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, d'Arien, de Justin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raison réfute, & quand Quint-Curce dit que l'Amazone Thalestris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint des confins de l'Hircanie solliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte insipide écrit en latin.

Que des Nègres, maltraités par ceux qui prétendent être leur maîtres, s'échappent des colonies, s'enfuient dans des déserts & s'y cachent,

---

[*] On connoît l'extravagance de cet Empereur qui créa à Rome un Senat de femmes. Le peuple qui avoit souffert jusqu'alors, avec une patience presqu'incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la servitude sous un Prince furieux & avare, ne put se contenir à la vue de ce Tribunal : il se révolta, & massacra son tyran pour avoir abusé excessivement de son pouvoir, en confiant les destins de l'Etat à des mains incapables de le gouverner. Cependant ce même peuple a été plusieurs fois gouverné par des Impératrices très-despotiques, sans qu'il ait montré le moindre mécontentement ; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

cela est naturel : que ces Nègres déserteurs consentent plutôt à rester toute leur vie parmi les bête féroces, qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans, cela est encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces esclaves fugitifs, & des Amazones qui se perpétuent pendant plusieurs siecles ? Car M. de la Condamine est très-porté à penser que cette confedération de femmes Indiennes, loin d'avoir fini au temps d'Orellana, a persisté jusqu'à nos jours ; & qu'elle subsiste encore au centre de la Guiane, c'est-à-dire, dans un endroit où jamais les Européans ne pénetrent, & dont on ne peut, par conséquent, avoir aucune nouvelle.

Il n'est que trop vrai que les Indigenes de l'Amérique outrageoient singulierement leurs épouses, & qu'ils avoient rendu leur condition aussi dure, aussi malheureuse qu'elle pouvoit l'être : je conviens après cela, qu'il n'est pas impossible que quelques-unes de ces femmes, fatiguées de la servitude, n'ayent pu se séparer de leur maris, pour aller vivre à l'écart dans des lieux inhabités, en s'y sustentant de fruits sauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & solitaires des Amazones, on changera du tout au tout l'état de la question, en donnant à des termes reçus un sens nouveau, puisque nous ne prétendons rien dire d'autre, sinon qu'il n'y a jamais eu, ni au nouveau Monde ni ailleurs, une véritable république de femmes confédérées, & unies par un pacte social, par des loix & des constitutions particulieres, qui ayent propagé leur race & leur empire pendant plusieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vraisemblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur source dans un fait vrai mal interprété. On trouve dans plu-

ſieurs anciennes relations, & même dans les Lettres de Fernand Cortez à Charles-Quint, que les Eſpagnols, en pénétrant dans de petites iſles ſituées à la plage orientale de l'Amérique, y virent quelques troupes de femmes, qu'on prit fort mal à propos, dit Pierre d'Angleria, pour des Amazones : c'étoient des prêtreſſes ou des Religieuſes, qui, en vivant dans le célibat ſtrictement dit, avoient, par leurs auſtérités réelles & leurs prétendus ſortileges, acquis tant de conſidération & de crédit, qu'on venoit les conſulter comme des oracles, ou comme des Sibylles; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs, y plantoient le Manihot, & en faiſoient pour elles la récolte, ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des homme ſi pareſſeux. On ne ſera pas tenté de former des doutes ſur l'exiſtence de ces Veſtales Américaines, ſi l'on ſe rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de ſon temps, ſur les côtes de France, une iſle habitée par des Druideſſes, ou des femmes Gauloiſes qui avoient fait vœu de chaſteté: les Chroniques ſeptentrionales font auſſi mention de quelques iſles de l'Angleterre & de la Suede, occupées anciennement par des vierges ſacrées. Il y a eu de ces vierges parmi les anciens Bataves, (*) parmi les Germains, & en général parmi tous les Sauvages du

---

[*] Picart, dans ſes *antiquités du pays de Drenthe & de la Friſe*, dit que les gens de la campagne s'imaginent que les *vierges blanches*, qui ont été les Prêtreſſes des anciens Bataves, reviennent encore, toutes les nuits, errer autour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le pays : ils en ſont ſi fortement perſuadés, qu'il n'eſt pas poſſible de les guérir de cette ſuperſtition, qu'on retrouve chez différentes nations de l'Allemagne, & à plus de deux cents lieues de la Hollande ; ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſque les Germains paroiſſent avoir fait encore plus de cas de leurs Prêtreſſes que les Bataves mêmes, comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

monde, qui, par un consentement universel & incompréhensible, ont supposé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les personnes de l'un & de l'autre sexe qui embrassoient volontairement le vie célibataire, pour se dévouer au service des autels : il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes se sont, par ce sacrifice, attiré encore plus de respect que les hommes ; leur foiblesse a donné de l'éclat à leur courage, & leurs efforts ont paru plus qu'humains. Le préjugé sur l'excellence du célibat n'est donc qu'une opinion imaginée au fond des bois, par des barbares, & adoptée par les peuples civilisés sans savoir pourquoi : car pourquoi y avoit-il des couvents de filles parmi les Péruviens & les Méxicains avant l'arrivée des Espagnols ? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe, si c'étoit l'usage d'exiger la raison d'un abus que la Religion autorise, que les loix tolerent, & que la Nature réprouve. Prudence a fait une Satyre Chrétienne contre les Vestales qui étoient encore à Rome de son temps, à qui il fait un crime d'avoir conservé leur virginité : si ce pieux déclamateur avoit pû prévoir alors que la Chrétienté seroit un jour surchargée de Religieuses, il se seroit tû. Cependant les anciens avoient des raisons fort plausibles qui ne subsistent plus : ils admettoient les femmes aux premieres fonctions sacerdotales ; & c'est à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence aussi long-temps qu'elles étoient employées dans la prêtrise, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & ensuite de se marier quand elles en avoient l'intention. [*] Or, comme les Chrétiens du troisieme

(*) Chez les Romains, les Prêtresses des différentes Divinités avoient le droit d'abdiquer le sacerdoce, hormi les Vestales, qui devoient accomplir le terme prescrit par les statuts lithurgiques de Numa : une fille pouvoit entrer dans le College de Vesta à l'âge de

siécle jugerent à propos d'exclure à jamais les femmes des premieres & des secondes fonctions sacerdotales, en réformant les Diaconesses qui subsistoient encore alors dans l'Eglise ; ils anéantirent, par cette sanction, toutes les raisons qu'on pourroit alléguer pour défendre le céilbat monastique des filles, qui souffrent dans leurs cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais souffert dans les sérails de l'Orient ; & le fanatisme les fera souffrir aussi long-temps que la barbarie des hommes laissera subsister de tels établissements ; c'est aux hommes qu'il faut s'en prendre. Les peuples barbares en témoignant tant de respect pour

sept ans, & se retirer à l'âge de trente. Après vingt-trois ans de service, elle étoit réputée émérite, & acquéroit la liberté de se marier, comme on peut s'en convaincre, en lisant, dans les Poësies de Prudence, la satyre qu'on vient de citer : il est assez surprenant que cet Ecrivain dise, dans son libelle, que les Ex-Vestales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une seule étincelle du feu de l'amour, que les désirs & la vieillesse avoient éteint dans leur cœur usé : une Ex-Vestale qui se marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche ; puisqu'il y a tant de filles qui, sans avoir été Religieuses, ne se marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les peuples de l'Europe.

Cette liberté de se marier, accordée aux Vestales, est sans doute la cause du peu de désordres éclatans dont leur College a été accusé, même par les premiers Chrétiens. L'Abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze cents ans que l'ordre de Vesta a subsisté, il n'y a eu que dix-huit à vingt Vestales punies publiquement pour crime de chasteté violée au premier chef. On peut juger après cela, s'il n'est pas vrai, comme nous l'avons dit, que les anciens n'exigeoient la continence qu'aussi long-temps que duroient les fonctions sacerdotales. Et nos Religieuses modernes de quelles fonctions s'acquittent-elles ? De pleurer peut-être l'indiscrétion de leurs vœux & la barbarie des hommes.

pour la virginité de leurs Prêtreſſes, ſont partis d'un principe faux; mais ce principe une fois reçu, ils en ont tiré des conſéquences juſtes: ils ont ſuppoſé que ceux qui avoient aſſez d'empire ſur eux-mêmes pour étouffer leur inſtinct, ſeroient ſans paſſions; & c'eſt dans cette ſuppoſition qu'eſt l'erreur & la ſource du préjugé: c'eſt un ſophiſme de la ſuperſtition, qu'il ſeroit aujourd'hui inutile de réfuter, puiſque l'expérience de tous les ſiécles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne ſont pas ces eſpèces de vierges ſacrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il eſt poſſible encore que François Orellana, en voulant prendre terre ſur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâcherent de s'oppoſer à ſon débarquement: cet avanturier, de retour en Europe, exagéra ſon hiſtoire qui auroit pû lui arriver par-tout; & la Chancellerie Eſpagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des Lettres patentes, *Gouverneur-Généraliſſime du fleuve des Amazones, pour le récompenſer de les avoir ſubjuguées au nom de Sa Majeſté Catholique.* Les Hiſtoriens Turcs auroient bien plus de raiſon de donner le nom d'Amazones à quelques femmes Italiennes, exceſſivement fanatiques, qui au temps des Croiſades allerent par troupes pour conquérir la Terre Sainte, & furent priſes par les Sarraſins qui les violerent.

Il reſte à obſerver qu'Orellana eſt le ſeul des conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées: il n'en a été queſtion ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoiſſances ſur les différents peuples des Indes Occidentales qu'on

n'en avoit en 1541 ; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'espace occupé par l'ancienne nation des Yurimaguas, on n'y a découvert aucun vestige d'une telle République : on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait suivant les loix de la Critique historique, il faudroit encore rejetter l'existence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jésuite d'Acuna, qui sans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique se coupoient une mamelle, ce qui n'est pas plus dangereux, selon lui, que de se couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'est d'autres poids; qu'ils ayent, dans leur langage, un mot exprès pour signifier des femmes qui n'ont pas de maris; car si ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit attesté des absurdités semblables parmi les gens de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour signifier des spectres, des Wampires & des revenants : on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos ayeux que l'enchanteur Merlin transporta des Montagnes pour faire sa digestion, & que le diable fit en Angleterre la chaussée de Géants, pour chagriner S. Georges. Si ces Indiens avoient continué leur route jusqu'en Espagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les bruler? Le peuple est par toute la terre le même, c'est un enfant incapable de témoigner, & les Philosophes ne devroient non plus s'arrêter à son témoignage qu'un juge à la déposition d'un imbécille.

Les noms imposés aux rivieres, aux montagnes, aux monuments, aux bras de mer, aux provinces, ne sont rien moins que des autorités historiques qui prouvent que les personnes & les faits auxquels ces noms font allusion, soient des

faits & des personnes réelles : ce seroit un raisonnement étrange que de dire, il y a en Amérique un fleuve immense que quelques Européens nomment le fleuve des Amazones ; donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudoit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du Sénat Romain toute la Campagne de Rome, puisqu'elle porte encore, après dix-sept cents ans, le nom de patrimoine de S. Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de province, où il y ait des maisons d'émeraudes & des montagnes d'or : il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un *Eldorado*, puisque les Jésuites & un philosophe Anglais l'ont cherché. Enfin, si l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles portent, il faudroit renoncer au sens commun : il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers ; & notre globe deviendroit un séjour enchanté, habité par l'illusion & l'erreur.

SECTION IV.

De la Circoncision & de l'Infibulation.

Avant que de décrire quelques usages bizarres, communs aux peuples des deux continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la Circoncision, que l'on a aussi trouvée en Amérique ; & cet article nous fournira plusieurs observations relatives à l'Histoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matieres les plus stériles en apparence.

Les arguments employés par M. Marsham & Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de se circoncire, ont en

leur ſaveur la vraiſemblance, & des autorités d'écrivains anciens, qui me ſemblent former une preuve hiſtorique irrécuſable; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de ſe retrancher une membrane du membre génital: & en remontant ainſi à l'origine de cette pratique, on découvriroit, non le nom de ſon auteur qui ne nous intéreſſe point, mais la ſituation des contrées où la Circonciſion a commencé, & c'eſt indubitablement entre l'Equateur & le trentieme degré de latitude ſeptentrionale: auſſi cette vaſte portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circonciſes que le reſte de la terre habitée. Il eſt vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Pégüans, & les Chinois répandus entre ces latitudes, ſont reſtés incirconcis; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on ſait que de certains pays, quoique ſitués ſous les mêmes paralleles, peuvent varier extrêmement entr'eux, par rapport à la température & à d'autres cauſes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circonciſion parmi aucune nation du Nord, & ſi l'Hiſtoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques pays voiſins de la Ligne & du Tropique du Cancer; il faudra convenir que c'eſt là où elle a pris naiſſance, ſoit que les Egyptiens en ayent été les inventeurs, ſoit qu'ils l'ayent reçue des Ethiopiens, qui paroiſſent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil ſituées dans la Zone Torride, & s'être étendus, dans la ſuite, vers le *Delta*, qu'ils auront tiré des eaux en élevant des digues, & en creuſant des foſſés pour ſaigner les marais de la baſſe Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple en particulier, ce que le beſoin a pu enſeigner à pluſieurs à la fois, puiſque l'amputation du prépuce eſt moins un acte religieux qu'une néceſſité phyſique. J'avoue que le fanatiſme, ayant trouvé cette

cérémonie établie, s'en eſt comme emparé, & en a fait une application outrée & déraiſonnable, parce qu'il n'y a point de raiſon dans les fanatiques. J'avoue encore que les auteurs modernes ne s'accordent pas ſur les véritables cauſes qui ont porté les premiers Orientaux à ſe circoncire, & que la plûpart rejettent tout ce que Philon, le moins ingnorant des Juifs, a écrit à ce ſujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philoſophie à beaucoup d'abſurdités, aſſure que la Circonciſion favoriſe à la fois la population dans l'Orient, & y exempte les hommes d'une ſorte de charbon qui naît, ſelon lui, indiſtinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Paleſtine ſeule engendroit cette indiſpoſition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Aſie, s'en ſeroient apperçus, comme ils ſe ſont apperçus de la Lèpre qui y tient au climat, & de la Phlyctene, ou de la fauſſe Gonorrhée, qui n'a pas reſpecté les Hébreux circoncis, puiſqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélere la propagation de l'eſpèce humaine, c'eſt affirmer une erreur, parce qu'on donne un ſens illimité à une propoſition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perſe méridionale, & l'Abyſſinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroiſſement s'y étend auſſi ſur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion : cette longueur du prépuce, lorſqu'elle eſt la plus exceſſive, pourroit dans quelques ſujets empêcher le libre exercice de la copulation, & ce n'eſt que dans de tels cas particuliers, qu'il eſt poſſible que la Circonciſion faciliteroit la

reproduction, comme le dit Philon (*). Mais le plus grand motif, & le seul peut-être qui a contraint les premiers habitans de ces contrées à se circoncire, c'est qu'ils ont voulu se garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & sous le gland; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des insectes énormes naître, croître, & propager dans les intestins, dans le sang & les sucs du corps humain, dont il n'y a aucune substance qui ne puisse entretenir & sustenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les Législateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-seulement recommandées comme un conseil de santé, mais prescrites comme une loi inviolable de l'état, prouvent combien la propreté est nécessaire aux peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le sable, dont on se sert au défaut de l'eau, ne suffisent pas pour déraciner & détruire ces sortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entièrement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier: & cela est d'autant plus probable que les Chrétiens de l'Abyssinie ont combiné la Circoncision avec le Baptême: des moines, envoyés dans ce pays par la Propagande, furent très-scandalisés de ce contraste, & vinrent, pleins de zèle & de charité, accuser à Rome les Abyssins de judaïser; & on alloit les excommunier, lorsqu'ils présenterent au Pontife Latin une confession de foi dans laquelle ils assurent qu'ils n'usent de la Circoncision que comme d'un remede physique, & du Baptême comme d'un remede spirituel; & un Evêque d'Abyssinie qui se trouvoit à Lisbon-

[*] L'on est aussi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organisation du prépuce est si vicieuse, qu'ils ne sçauroient engendrer, si l'on ne leur faisoit une amputation, ou tout au moins une incision.

ne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de dire une meffe dans la Patriarchale, parce que le Clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conféquent hérétique: je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brulez des hommes qui fe coupent le prépuce.

Il eft facile de diftinguer les pays où la Circoncifion eft indifpenfable, d'avec ceux où elle eft inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, fur les côtes du Golfe Perfique, fur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie, &c. on peut affurer qu'elle y fert à corriger les inconvénients qui réfultent de l'organifation vicieufe du prépuce, qui, felon les obfervations du Docteur Drake, eft la partie la plus fujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par furabondance, & par cohéfion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien conftitués. Quant aux contrées où la Circoncifion peut être réputée comme fuperflue, ce font toutes les provinces de l'Europe, de l'Afie, & de l'Afrique, où le Mahométifme l'a introduite, depuis le commencement du feptieme fiècle jufqu'au milieu du dix-feptieme, temps auquel les Turcs ont ceffé de conquérir.

Les anciens Indous adonnés au culte de Bra & de la vache, & les anciens Perfans adonnés au culte du feu & de Mithra, ne fe circoncifoient point: il feroit donc abfurde de fuppofer que le climat de la Perfe & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxès, que cette opération, inconnue & par conféquent inutile alors, feroit devenue néceffaire maintenant. On peut faire la même obfervation à l'égard de la Grèce, où il n'y a plus d'habitants incirconcis, tandis que les anciens Grecs avoient la circoncifion en horreur: elle n'y tient donc ni à la qualité du fol, ni à la conftitution

des Indigenes : c'eſt donc le produit du fanatiſme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'eſt à l'aveugle obſtination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Muſulmans ont de tout temps, & contre leurs intérêts, exigé de leurs Proſélites le retranchement du prépuce, que leur loi & leur prophête n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans ſon enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur ou de contrefaire l'inſpiré; en adoptant un uſage établi en Arabie, la penſee ne lui vint point de le preſcrire par une ſanction particuliere de ſon Koran, parce qu'il ne put prévoir alors juſques où ſa ſecte, en devenant religion, s'étendroit un jour : il comptoit que le dernier effort de ſa politique étoit de convertir ou d'aſſaſſiner, avant ſa mort, tous les idolâtres de la Péninſule Arabique, & ces idolâtres mêmes étoient circoncis. Il ne s'agiſſoit donc pas d'imaginer une nouvelle loi pour ordonner un uſage ſi univerſellement reçu qu'il ne ſouffroit pas la moindre contradiction de la part de ceux qui diſputoient ſur tous les autres points de leur croyance, par une malheureuſe foibleſſe, commune aux peuples barbares & aux nations civiliſées, *magnis parviſque civitatibus commune vitium*.

Si, par la derniere des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérants, ils auroient eu plus de raiſon d'inſiſter ſur la Circonciſion, qu'ils regardent comme une inſtitution divine, pendant que les Turcs ne l'enviſagent que comme une tradition pieuſe ; mais les uns & les autres l'ont reçue d'un pays où l'on ſe circonciſoit pour des cauſes naturelles, les Juifs de l'Egypte où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans de l'Arabie où la longueur du prépuce la rendoit néceſſaire. L'excreſcence de cette membrane dans des climats chauds ne doit pas plus ſurprendre que le goître des Ti-

tolois dans des climats tempérés, & en général tous les Orientaux ont le tissu des paupieres plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'est sans raison que quelques auteurs rejettent ce que les relations disent de l'excès du prépuce parmi plusieurs nations de l'Asie, & de l'Afrique; puisque ces auteurs sont contraints d'avouer que cette excrescence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circiroit point sans cela: il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne sauroit produire dans un sexe ce qu'il produit dans l'autre de l'aveu de tous les voyageurs; aussi l'Histoire ne fournit-elle aucune raison de croire que la circoncision des mâles soit un usage plus récent, plus moderne que l'*Excision* des femmes (*), qui se fait par le retranchement des Nymphes, vers la trentieme année, comme Belon & Chardin l'assurent positivement; parce qu'avant cet âge, les aîles ne débordent pas encore assez pour qu'on puisse en détacher les extrémités. Il y a des pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois crispée, ne recroisse plus, ce qui arrive, dit-on, lorsqu'on se contente de la couper. Cette opération uniquement inventée pour faire disparoître la difformité la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer, n'a rien de commun avec la Religion; elle se pratique dans tout l'Orient, non par la main des Imans, des Moulhas, des Marabous, mais par celle des matrones: les femmes ainsi *excises* n'acquierent d'autre privilege que celui d'oser entrer dans les Mosquées; d'où elles sont ex-

(*) Nous nous sommes servis du terme d'*Excision* pour signifier l'opération qu'on fait aux femmes; nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte grec par la phrase de *mulieres judaicè excisæ*, pour signifier des femmes circoncises à la façon des Juifs; quoique les Juifs modernes protestent qu'ils n'ont jamais adopté cet usage Egyptien: cependant il est très-vraisemblable qu'ils l'ont pratiqué.

cïues, avant cette cérémonie, par une indulgence ſinguliere du Mahométiſme, qui les diſpenſe d'aller au ſermon & au Paradis.

Les anciens Médecins, comme Aetius & Paul Aeginete, qui parlent de l'*exciſion*, diſent que de leur temps, on coupoit non-ſeulement les Nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du clitoris. Quoique cette partie ſoit ſpongieuſe, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaiſſeaux, il n'en eſt pas moins vrai que l'amputation en eſt périlleuſe, lorſqu'on n'y employe pas des perſonnes verſées dans la Chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivé: & ce n'eſt qu'en égorgeant une infinité d'enfants, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés ras: d'ailleurs le retranchement de la partie ſupérieure de l'*Oeſtreum Veneris* ſeroit plutôt une véritable caſtration qu'une ſimple *exciſion*; puiſqu'elle détruiroit la ſenſibilité dans l'endroit où elle eſt la plus vive; ce qui me porte à penſer qu'Aeginette & Aetius ont été mal inſtruits dans ce qu'ils rapportent de cette opération, qu'ils ſemblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle eſt très-ſouvent néceſſaire. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'on ne circoncit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyſſinie, qu'en leur raccourciſſant les Nymphes avec une eſpèce de ciſeau bien aiguiſé: on ne touche pas au clitoris, & la plaie ſe guérit par le moyen des poudres aſtringentes & des gommes, qu'on y répand pour étancher le ſang. Les Abyſſins nomment cette cérémonie *la régénération de la virginité*, parce que les femmes qui l'ont eſſuyée, leur paroiſſent avoir quelque foible reſſemblance avec les vierges.

Quant cette opération dont parle M. Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes ſont ſujettes à une calloſité qui ſe manifeſte au-deſſus de l'*Os pubis*, & qu'on enleve avec des cauteres, il n'y a aucun auteur qui en faſſe

mention : si non-obstant ce silence universel les femmes d'Egypte ont ce caractere singulier, ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes à qui le Jésuite Tachard donne un tablier naturel ; & ce tablier dont on a ensuite exageré la longueur & la forme, est, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & selon d'autres, depuis le nombril, jusqu'à la moitié des cuisses, & l'on ajoute que les Hottentots sont, cause de cette défectuosité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds ; mais il y a trop de voyageurs qui en passant au Cap de bonne Espérance, y ont vu, dans la maison de correction, des Hottentotes faire ostentation de leurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piastres, pour qu'on ne soit pas mieux instruit là-dessus de nos jours. Cet appendice n'est ni détaché, ni membraneux, ni aussi étendu qu'on l'a cru : c'est une excrescence calleuse, dure, & qui, loin de descendre sur les cuisses ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous savons d'une personne qui a vécu cinquante-trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y servant de bandages dans leur jeunesse, pourroient prévenir cette difformité, si elles en avoient la moindre envie : elles ont aussi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'*Excision*, dont elles auroient bien plus besoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un testicule, qu'ils ne se sont jamais retranchés, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de se faire initier dans une confrérie, mais dans l'idée de se rendre plus légers à la course ; & il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui s'étant fait ôter un testicule à dix ans se privoient du reste de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a absolument fini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en

a plus qui soient *Monorchis* (*), & ils n'en coururent pas moins bien : chez eux la raison a prévalu, & on peut dire même dans un sens physique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légere idée de l'*Excision*, il reste a parler de la maniere de circoncire les gar-

---

(*) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un testicule, & *Triorchis* ceux qui en ont trois ; ce qui arrive fort rarement ; & les sujets en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissants que les *Monorchis*, & ceux-ci ne sont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'Histoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un testicule dans l'idée que cette espèce de castration les rendoit plus habiles à la course & à la chasse ; car les autres motifs que différents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet usage, sont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces sauvages se mutiloient de la sorte, parce qu'ils craignoient de faire des enfants gémeaux ; ce qui n'est pas, puisque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouses accouchoient très-souvent de deux enfants malgré l'amputation d'un testicule du pere, ainsi que les Hollandais établis depuis si long-temps à la pointe de l'Afrique, l'ont observé plusieurs fois. Pourquoi se seroient-ils donc opiniâtrés à se servir d'un remede dont ils connoissoient l'inutilité ?

Il est vrai que, parmi les sauvages, la mere ne pouvant allaiter deux enfants à la fois, se défait quelquefois de celui qui paroît être le plus infirme ; & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des peuples errants. En Amérique la mere étouffoit la fille gémelle ; & quand les gémeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroissoit le moins bien portant. La mere disoit qu'il lui étoit impossible de porter sur son dos deux enfants à la fois, lorsque la horde alloit en course, ou qu'elle changeoit simplement de demeure ; & le mari, occupé à la chasse ou à la pêche ne pouvoit pas non plus se charger de porter un enfant ; de sorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gémaux résulte moins du caractere impitoyable des sauvages que de leur façon de vivre ambulants & dispersés.

çons qui varient en plusieurs points, tant par rapport à l'âge que par rapport aux médicaments dont on use pour arrêter le sang & consolider la plaie: les Musulmans n'y employent que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou à un jour; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe, ait un parrain qui réponde que cet enfant sera fidele à l'Alcoran; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choisi dans une autre religion: il peut être Chrétien, ce qu'on ne croiroit pas si Henri III n'eût été solemnellement requis d'être parrain d'un fils du Grand Seigneur, par une lettre d'invitation qu'on conserve encore dans les archives de France, & qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'Empereur Turc Bajazet II au Pape Alexandre VI, dans laquelle il supplie Sa Sainteté de donner un chapeau de Cardinal à l'Archevêque d'Auvergne, dont il connoissoit, disoit-il, le penchant secret à se faire Musulman.

S'il eût été possible aux Juifs, toujours dispersés & toujours fanatiques, de conserver leurs rits primitifs, sans y faire des innovations essentielles, on pourroit encore savoir, par leur moyen, de quelle façon on circoncisoit en Egypte dans la plus haute antiquité: on sait seulement qu'on s'y servoit, ainsi que dans le procédé des enbaumements, d'un couteau de pierre que les Lithologistes modernes nomment *pierre de la Circoncision*, & qui est quelquefois d'une substance argilleuse, & quelquefois de la nature des Pyrites, comme les haches des sauvages. Cette coutume d'employer la pierre feroit presque soupçonner que la Circoncision a précédé de long-temps la naissance des sociétés politiques, tant dans les pays chauds de notre continent que dans ceux du nouveau Monde.

Les Juifs modernes circoncisent d'une façon très-dégoûtante, & qui feroit seule en état d'inspirer de l'horreur pour leurs absurdités religieuses: un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais

couper ses ongles, & qu'on respecte infiniment à cause de cette sainte difformité, commence d'abord par examiner si les testicules sont réellement présents dans le Scroton : ensuite, il arrache & découpe le prépuce à l'enfant qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme si on l'égorgeoit (*) Quand la membrane est emportée, le Circonciseur fait quelques grimaces, applique sa langue sur les parties génitales du Néophite, fait entrer ses parties dans la bouche, & se met à les sucer de toutes ses forces & avec beaucoup d'onction, de sorte qu'il tire de la plaie tout le sang qui en découle ; & il crache ce sang dans une écuelle : ayant une seconde fois déchiré, avec le tranchant de son ongle, la peau fine qui reste autour du gland, il y verse de la poudre de corail, du sang de dragon broyé, y applique une compresse d'huile rosat, & jette le prépuce dans un baquet plein de sable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les circonciseurs de l'isle de Madagascar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'apareil mis sur la blessure ; mais la Superstition a encore suggéré une clause que les pietistes regardent comme indispensable : le Mohel prend ce sang qu'il a sucé & rejetté dans un vase, & il en oint les levres de l'enfant, qui ainsi ensanglanté & mutilé croît en vertu & en sagesse. Les Turcs circoncisent plus proprement, & quoiqu'ils fassent l'incision un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécente coutume de sucer les initiés, ni leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

Pison dit que les poudres astringentes, compo-

(*) Comme il arrive quelquefois qu'il naît des enfants qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à son opération, & fait où il peut une petite incision d'où doivent découler quelques gouttes de sang, cela suffit pour satisfaire à la loi.

ſées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés inſuffiſants pour étancher le ſang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y ſervent de la réſine Copale, dont ils ont appris l'uſage en Amérique, où pluſieurs de leurs familles paſſerent au commencement du dix-ſeptieme ſiècle pour y jouir de la tolérance que les Hollandais leur accorderent dans le Bréſil, conquis par une compagnie de marchands ſur la plus puiſſante Monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux tranſplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'eſprit, ils auroient pu, dans les immenſes ſolitudes des Indes Occidentales, former un petit état indépendant comme celui des Jéſuites & des Penſilvaniens, & adorer leur Dieu, dans un autre Hémiſphere, ſans ramper dans l'humiliation & la ſervitude. Ce projet étoit plus praticable ſans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive dans l'iſle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette Théocratie, les tréſors de la Chapelle de Lorette (*), dont le pillage étoit aſſez du goût du Sanhédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre

(*) Il étoit fait mention de ce pillage de la chapelle de Lorette dans le traité que Langallerie conclut à la Haye avec l'Envoyé de Turquie; ce qui allarma tellement la cour de Vienne qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moyſe, & l'empêcha de conquérir ſa Terre de promiſſion. Cet aventurier, qui n'eut jamais de la conduite, mourut dans la priſon de S. Paul à Vienne, où il ſe laiſſa mourir de faim, lorſqu'il vit que les Juifs ne s'armoient pas pour le délivrer; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il eſpéroit que les Juifs d'Allemagne ſeroient plus braves que les Juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Meſſie Sabatal-Zevi qu'on avoit mis aux petites maiſons à Conſtantinople, ſe laiſſerent calmer par une trentaine de dragons que le Gouverneur de cette province envoya pour punir ces fanatiques, qui payerent ſept mille Tomans d'amende.

que donna Moyse d'emporter la vaisselle des Egyptiens avant que de sortir de l'Egypte.

La plus singuliere observation qu'un Physicien puisse faire sur la Circoncision, c'est que pendant tant de races suivies & circoncises, sans interruption, la membrane du prépuce n'a point décru; ce qui prouve que la nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne se laisse pas subjuguer, & que ni la diete, ni les mutilations réitérées à l'infini ne sauroient, comme quelques Naturalistes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractere forcé qu'on souhaiteroit de leur imprimer (*). Les Chinois sont aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraser les pieds à leurs filles; sans quoi les femmes Chinoises seroient capables de marcher, & ne se ressentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée sur leurs meres & leurs ayeules.

Les Juifs de l'Asie mineure, qui ne se sont jamais mésalliés, & qui n'ont jamais omis la Circoncision, comme ceux de l'Espagne & de Portugal l'omettent de nos jours, assurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulsion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, sans que les enfants de la derniere race ayent le prépuce diminué. Ainsi le fanatisme qui depuis plus de trois mille ans s'opiniâtre à faire disparoître cet appendice du corps humain, n'a pu y réussir, & la Nature a maintenu son ouvrage contre les attentats des hommes.

C'est une autre question de savoir si l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette incision, ou si la cicatrice en est indélébile.

(*) On pourroit faire la même observation, dira-t-on sur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer que les ongles & les cheveux repoussent toujours après avoir été coupés, & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circoncision; il n'est pas même constaté que les nymphes des femmes s'allongent une seconde fois, après l'Excision.

Sous les premiers Empereurs Romains, les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui hauſſoit ſuivant que l'avidité du Fiſc & l'avarice des princes croiſſoit : enfin, on pouſſa la rigueur juſqu'au point de déshabiller publiquement dans les rues ceux qu'on ſoupçonnoit, à leur phyſionomie Aſiatique, d'être adonnés aux ſuperſtitions de la Paleſtine, pour les convaincre par le ſceau de la Circonciſion (*). Les Juifs, pour oppoſer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très-difficile, tâcherent de ſe faire recroître le prépuce avec un inſtrument inventé exprès pour forcer la peau à recouvrir le gland ; & cet inſtrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital, & que Martial nomme *Judeum pondus* : le poids de cette muſeliere en étendant continuellement l'épiderme, l'allongeoit conſidérablement. Il eſt vrai que cette méthode d'effacer la Circonciſion avoit déjà été employée long-temps avant le premier ſiècle, par quelques Aſiatiques qui ayant embraſſé la loi de Moyſe par enthouſiaſme, l'avoient abjurée par legereté, & c'eſt à cette vile eſpèce de Rénégats que les Ecritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite auſſi une Lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les Apoſtats Hébreux ſavoient rétablir la partie emportée par le Mohel : & quoique l'Apôtre des Gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne put

(*) Cette façon de déshabiller ceux qu'on ſoupçonnoit d'être Juifs ou de judaiſer, ce qui étoit fort commun, entraîna enfin tant d'inconvéniens, & excita tant de plaintes qu'on fut contraint d'y renoncer, & c'eſt à cette occaſion qu'a été frappée la médaille, dont la legende du revers porte FISCI. IUDAICI. CALUMNIA. SUBLATA. Veſpaſien fit ceſſer les plaintes en exilant les Juifs en Eſpagne & en Portugal.

ſe diſpenſer de réprouver hautement cette fraude des déſerteurs d'une loi qui n'étoit plus la ſienne. Il faut convenir néanmoins que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles Anatomiſtes s'appercevroient bientôt de la ſupercherie, s'il étoit queſtion de la conſtater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circonciſent plus tard que les juifs, il leur feroit auſſi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la Circonciſion en Amérique a excité des diſputes très-vives & très-peu intéreſſantes entre Laët, Grocius, & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains ſont iſſus de quelques matelots, qui ayant refuſé de ſervir plus long-temps ſur les flottes de Salomon, aimerent mieux s'établir à Ophire, & d'y fonder la ville de Cuſco, que de retourner dans les ſtériles rochers de la Paleſtine: & cet Ophire eſt, ſelon ce ſavant Critique, le Pérou; puiſqu'il n'y a rien de plus aiſé que de déduire *Pérou* de *Piru*, & *Piru* d'*Opir*: il auroit dû ajouter que la bourgade de *Cuſco* ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du Pays de *Cus*; & cette aſſertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire, puiſque ce ſont les Eſpagnols qui ont impoſé au pays des Incas le nom de Pérou, abſolument ignoré avant l'arrivée des Européans. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas, une ſeule peuplade circonciſe, ni la moindre analogie avec les Rits Moſaïques. Quelques adverſaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit prince Iduméen eût pu envoyer une eſcadre au nouveau Monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du nouveau Monde, ne laiſſerent pas que de s'imaginer que les Tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Chaldée, & dont on n'a jamais plus entendu parler, avoient pé-

nétré par la Chine juſqu'au Mexique : & ils citerent, à cette occaſion, un paſſage très-peu concluant d'un livre Apocryphe, attribué à Eſdras, qui dit que ces captifs allerent un jour, ſans en demander la permiſſion, vers un grand fleuve qui doit être le fleuve de S. Laurent, d'où il n'eſt pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre cents lieues, juſqu'à la Nouvelle Eſpagne; & cela eſt d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant ſingulier pour ſacrifier des hommes, comme les Juifs ont eu un penchant ſingulier pour ſacrifier des enfants : donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales, & ont été les ayeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui ſe fatigueroit à réfuter tant de chimeres qui n'en valent pas la peine; puiſqu'il ſuffit de dire que la Circonciſion a eu en Amérique la même origine que dans notre continent : cet uſage n'y a pas été importé par un peuple étranger; il y eſt né d'un beſoin phyſique.

Chez les Mexicains, les Prêtres faiſoient aux parties génitales des garçons une inciſion d'où découloient quelques gouttes de ſang; & quoique le P. Acoſta ne ſe ſoit pas expliqué fort clairement là-deſſus, il eſt croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à peu près comme les accoucheuſes font en Italie à tous les enfants mâles; & cette opération y ſuffiſoit peut-être, ſi l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naiſſance des Inſectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne ſauroit ſe diſpenſer de relever ici une faute bien étrange où eſt tombé feu M. Mallet, qui a inſéré une *Diatribe ſur la Circonciſion* dans le Dictionnaire Encyclopédique : où nous ſavons très-bien que chaque auteur eſt reſponſable de ſes propres articles. M. Mallet aſſure que *les Mexicains coupoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles*; &

il demande sérieusement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération ?* Il y a dans cette assertion, une surabondance d'erreurs, puisqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles, aussi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faisoit seulement aux oreilles, ainsi qu'au prépuce, une légere incision d'où devoient sortir quelques gouttes de sang, comme Herrera & Acosta le disent. Si Mr. Mallet eût donc daigné consulter ces deux Historiens, il se seroit épargné une absurdité, & n'eût pas accusé, sans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfans : il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute grossiere si elle avoit appartenu à quelque obscur compilateur ; mais, comme on la rencontre dans un ouvrage aussi respectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la mépriser.

Il est vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de Circoncision à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire : mais Pierre d'Angleria (*), & plusieurs autres écrivains contemporains de la découverte du nouveau monde rapportent qu'à l'isle de Cosumel, à la péninsule de Jucatan, sur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les sauvages s'ôtoient le prépuce tout en entier avec un couteau de pierre ; & cet usage ne s'étoit non plus introduit dans le Nord de l'Amérique que dans le Nord de notre Hémisphere ; d'où il s'ensuit que la Circoncision avoit été adoptée, sous les mêmes paralleles des deux continents, par des peuples qui ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entr'eux. Cette observation sert donc encore

(*) Voyez son Ouvrage *de insulis nuper repertis* & ses *premieres Décades*.

à démontrer que le climat occasionne l'accroissement de la membrane du prépuce, & favorise la propagation des vermisseaux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellents Mémoires de Pison, de Margrave & de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les peuplades situées au midi du Para ne se circoncisoient point : on sait aussi, à n'en pas douter, que cette coûtume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas : elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la Riviere d'Apure, qui coule sous l'Equateur, que jusqu'au trentieme degré de latitude Nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, & finissoit à la Floride, où, au rapport de quelques relations particulieres, on circoncisoit aussi les filles; de même que parmi les Salivas de l'Orenoque, qui non contents de déchausser entierement le prépuce à leurs enfants, leur ciseloient encore la peau, à peu près comme l'est celle des Négres tailladés dont on a parlé dans le Tome précédent, à l'endroit où l'on expose les motifs de cette bizarrerie; car il est certain que Gumilla (*) a exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux se circoncisoient : & la peinture que ce moine Espagnol fait de cette cérémonie barbare, laisse assez entrevoir, qu'il étoit encore entêté de l'opinion

---

Il est surprenant que Laët, dans sa dispute contre Grotius, assure que la Circoncision étoit inconnue en Amérique : il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acosta & dans P. d'Angleria ; ou la mauvaise foi, qui n'accompagne que trop souvent les querelles littéraires, lui a fait dissimuler des passages favorables à son adversaire.

(*) » La Circoncision, dit-il, cette marque distinctive du peuple que Dieu s'étoit réservé, quoique pratiquée avec la variété qu'un long espace de temps introduit dans les usages & les coutumes, est encore en usage parmi ces nations idolâtres. Les Salivas, dans

de quelques rêveurs du seizieme siécle, qui en voulant, comme on l'a dit, faire descendre les Américains des Juifs, voyoient la ressemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux nations, qui, de quelque côté qu'on les considère sans prévention, ne sauroient être plus différentes. D'ailleurs, le Juifs, ennemis de l'agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des colonies régulieres à dix lieues de la Judée : & si l'on les a vu se répandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette province l'entrepôt des marchandises de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin, ils ont de tout

---

» le temps qu'ils la pratiquoient, & ceux qui vivent » dans les bois, circoncisoient leurs enfants le huitie» me jour, sans en excepter les filles, & cela d'une » maniere si cruelle qu'il en mouroit plusieurs de l'un » & de l'autre sexe. Les différentes nations de Cuiloro, » & d'Uru, & des autres rivieres qui se jettent dans » l'Apure, avant d'avoir embrassé le Christianisme, » pratiquoient cet usage avec le plus de cruauté & d'in» humanite, y joignant des blessures considérables aux » bras & dans toutes les parties du corps, dont on voit » encore les cicatrices sur ceux qui vivent aujourd'hui, » & qui descendent de ces sauvages : ils n'exerçoient » cette boucherie sur leurs enfants, que lorsqu'ils » avoient atteints l'âge de dix à douze ans, pour qu'ils » eussent assez de force pour supporter la perte de sang » qu'occasionnoient plus de cent blessures qu'ils faisoient » à ces victimes de leur ignorance.

» Je trouvai, en 1721, dans les bois, un enfant mo» ribond, dont les plaies s'étoient envenimées, & dont » tout le corps étoit couvert d'une matiere dégoûtante. » Pour que ces enfans ne sentissent pas l'instrument » avec lequel on leur perçoit les chairs, on avoit soin » de les enivrer ; parce que personne n'étoit exempt de » cette sanglante cérémonie.

» Les marques de la circoncision ne sont pas moins » cruelles chez les Indiens Guamos & les Othomacos. « *Traduction d'El Orinoco illustrado, Tome I. p. 183 & suivante.*

temps préféré à leur stérile patrie le séjour des villes étrangeres où le luxe & la misere encourageoient la population des usuriers; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite disoit des Astrologues, *on les proscrira toujours, & on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques Sauvages tellement équipés qu'ils sembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les causes de cet usage singulier qui est l'opposé de la Circoncision.

Les Médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on insere dans les parties génitales des garçons & des filles; & de là est dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique si ancienne qu'on ne sauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur : il n'y a néanmoins aucun doute sur la situation du pays d'où elle est originaire; puisque l'Histoire nous apprend que cette coûtume est venue de l'Orient dans la Grèce, & de la Grèce en Italie, vers la fin de la République Romaine : c'est-à-dire dans un temps où les mœurs Asiatiques commençoient à sévir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Asie pour son malheur.

L'infibulation des femmes est due uniquement à la jalousie des hommes, qui dans des climats brulants, où toutes les passions sont extrêmes, & la raison impuissante, ont été assez insensés, assez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en exerçant sur leurs semblables une violence injurieuse, qu'on pardonneroit à peine si l'on ne l'exerçoit que sur les animaux (*). Ces barbares ont cru qu'en donnant

---

[*] Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles conçoivent, & c'est ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales.* On se sert ordinairement, pour cette opération, d'un instrument de cuivre blanc qui a plusieurs pinces & plusieurs crochets, qu'on insere dans le vagin afin d'en boucher l'approche.

des entraves au corps, ils subjugueroient aussi les volontés, les idées, & l'ame même : où, s'ils ont ignoré que la pudeur ne consiste que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des sentiments, leur absurdité a été encore plus impardonnable, puisqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'assurer la possession d'un bien qu'ils ne connoissoient point. La maniere d'infibuler le sexe est encore en vogue de nos jours; & on se sert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but est à peu près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille est née, on réunit les bords de ses parties sexuelles, on les coud ensemble, non avec un fil de lin incombustible comme quelques voyageurs le disent, mais avec un simple cordon de soie, & on n'y laisse d'ouverture qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit si sensible, doit occasionner de douleurs aux victimes d'une si monstrueuse opération, dans laquelle on déteste à la fois le despotisme & la jalousie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finissent pas adhérer naturellement: & vers la seconde année, il ne reste plus qu'une cicatrice difforme : le pere d'un tel enfant possede, à ce qu'il croit, une vierge, & il la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque-temps avant les nôces, on rouvre les parties fermées par une incision assez profonde pour qu'elle puisse détruire la réunion faite par la couture.

Cette façon d'infibuler, la plus affreuse & la plus cruelle, est aussi la moins pratiquée, & il semble qu'on l'a inventée plutôt pour s'assurer de la virginité des filles que pour se garantir de la fidélité des femmes. Parmi d'autres nations de l'Asie & de l'Afrique, on fait passer par les extrêmités des nymphes opposées un anneau, qui dans les filles est tellement enchassé qu'on ne peut le déplacer

placer qu'en le limant, ou en le coupant de force avec des ciſeaux : on conçoit qu'on ne ſauroit ajuſter ces entraves qu'en y faiſant une ſoudure, afin d'unir les deux branches de la boucle après qu'elle a été enfoncée dans les chairs, & cette ſoudure n'eſt praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique ſur la boucle même, pour fondre l'étain, ou le plomb dont on ſe ſert dans cette opération, dont l'appareil ſeul inſpireroit de l'horreur, ou de la commiſération, dans des ames ſenſibles. Quant aux femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une ſerrure, dont la clef eſt entre les mains des maris, à qui cet inſtrument tient lieu de ſérail & d'Eunuques, qui exigent tant dépenſes, & qui coûtent ſi cher en Aſie qu'il n'y a abſolument que les Seigneurs & les Princes qui ayent de ces eſclaves faits pour en garder d'autres : les ſcélérats d'entre la populace ſe ſervent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troiſieme maniere d'infibuler, quoique moins ſanglante que les autres, eſt encore un horrible reſte de barbarie : elle conſiſte à mettre aux femmes une ceinture treſſée de fils d'airain, & cadenacée au-deſſus des hanches, par le moyen d'une ſerrure compoſée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caracteres ou de chiffres entre leſquels il n'y a qu'une ſeule combinaiſon poſſible pour comprimer le reſſort du cadenat, & cette combinaiſon eſt le ſecret du mari. On accuſe les Italiens modernes de faire uſage de ces inſtruments que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs : chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons : on reſpectoit le ſexe le plus foible, & l'on enchaînoit le ſexe le plus fort, le plus entreprenant ; parce qu'on ſavoit que la pudeur ne ſauroit être dans les femmes une ſuite de la contrainte, & qu'en leur ôtant la liberté on les diſpenſe d'une vertu incompatible avec la ſervitude. Quand nos

Veſtales font, au pied des autels, vœu de chaſteté; elles ont peut-être envie de le tenir; mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles ont prononcé ce ſerment ; leur ôtent le mérite de la continence : on les tient, par conſéquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis ſi ſolemnellement : ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une priſon & parmi des eſclaves. Les Veſtales Romaines jouiſſoient de la même liberté que les autres femmes de la Capitale : ſi on les avoit reléguées dans un couvent, elles auroient ceſſé d'être vierges.

Le Médecin Celſe, qui a décrit en fort beau Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains (*), dit qu'on leur faiſoit cette opération pour des raiſons de ſanté, & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeuneſſe, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des déſirs, qui ne précede que trop ſouvent l'âge des

---

(*) *Infibulare quoque adoleſcentulos interdum valetudinis cauſa quidam conſuerunt: ejuſque hæc ratio eſt. Cutis, quæ ſuper glandem eſt, extenditur, notaturque utrinque, à lateribus atramento, quâ perforetur, deinde remittitur. Si ſuper glandem notæ revertuntur nimis apprehenſum eſt, & ultra notari debet : ſi glans ab his libera eſt, is locus idoneus fibulæ eſt. Tum, quâ notæ ſunt, cutis acufilum ducente tranſuitur, ejuſque fili capita inter ſe deligantur, quotidieque id movetur, donec circa foramina cicatriculæ fiant ubi hæ confirmatæ ſunt : excepto filo fibula inditur, quæ quò levior, eò melior eſt ; ſed hoc quidem ſæpius inter ſupervacua quam inter neceſſaria eſt ;* Corn. Celſ. *Lib. 7, cap. 25. De infibulandi ratione.*

Il eſt ſurprenant que, dans cette deſcription ſi détaillée, Celſe ne diſe pas un mot de la façon dont on ſoudoit l'anneau après l'avoir mis dans ſa place, ce qui étoit ſans doute le plus difficile dans toute cette opération.

forces, & furtout dans les grandes villes, où les débauches prématurées font dégénérer l'efpèce humaine. Quoiqu'en dife Celfe, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comédiens & les chanteurs, qui s'étant vendus aux Directeurs des fpectacles, devoient fe foumettre à la loi qu'on leur impofoit pour conferver leur voix, qui fe perd d'autant plutôt que les mœurs du muficien font plus débordées (*). Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrémités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'eft ce que les Romains nommoient *refibulare* (**), mot qu'on ne peut rendre en français que par le terme de *défibuler*. Avant que d'adapter cette boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une

---

(*) Juvenal dit dans fa Satyre contre les femmes,
Si gaudet cantu, nullius fibula durat.
Vocem vendentis prætoribus. ——— ———
Voyez la même Satyre, v. 74.
Entre les différents antiques qu'on conferve dans le cabinet du College Romain, il y a deux petites ftatues de bronze qui repréfentent des muficiens Romains infibulés : ils font remarquables par la grandeur de l'anneau inféré dans leur prépuce, & par la maigreur exceffive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux paffent pour être uniques, & l'on en a donné les figures pour la premiere fois dans les *Monumenti antichi, inediti. Tab.* 188 *de Mr. l'Abbé Winkelman*, qui viennent de paroître. On peut confulter ces figures pour fe former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au refte, il eft difficile de favoir pourquoi le corps de ces Muficiens bouclés eft fi décharné : Mr de Winkelman foupçonne qu'ils ont pu fervir de mannequins; ce qui n'eft pas vraifemblable.

(**) *Occurrit aliquis inter ifta fi draucus,*
Jam pædagogo liberatus, & cujus
Refibulavit turgidum faber penem.
Martial. Lib. IX. Epig. 28.

aiguille, & on y passoit un fil qu'on y laissoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la suite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Aussi les Cailloires, ou les Moines Grecs, qui font des pénitences presque aussi outrées que les Faquirs & les Bonses, se piquent-ils d'être infibulés avec la plus grosse boucle qu'un homme puisse endurer : on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de six pouces de circonférence, & qui pese au-delà d'un quart de livre : ils conviennent que le fanatisme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une résignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour supporter ces entraves qui prouvent combien il seroit difficile à ces célibataires Asiatiques, de garder leur vœu de chasteté, s'ils n'avoient soin de se garotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les Moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches, & des Santons qui portent aussi de ces muselieres, & que le peuple juge du degré de leur sainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui est d'autant plus surprenant, que ces misérables sont circoncis : ils défont apparemment ces anneaux lorsqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuse (*) : pour mortifier leur chair

(*) Nous ne ferions point cette horrible imputation au Clergé Turc, si Mr. Locke, dans son *Essai Philosophique sur l'Entendement humain* (Liv. I, p. 28 *in-4°*. Amsterdam 1755.) ne l'avoit fait avant nous : il cite un passage du voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raisons que nous ignorons. Il est dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarrasin, assis entre des monceaux de sable, il étoit nu comme au sortir du sein de sa mere, & jouissoit dans tout le pays de la plus grande réputation : on le regardoit comme un homme *intégre*, *saint* & *divin* ; parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais simplement avec des ânesses & des mules.

& leur ſens, ils s'accouplent quelquefois avec des mules & des âneſſes, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces ſaints de l'honneur qu'ils font à ſes bêtes.

Les Anciens parlent encore d'une autre eſpèce d'infibulation qui ſe pratiquoit avec un tuyau dans lequel on faiſoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiaſtes, tels que Farnabe & Ferrarius, ne ſoient pas exactement d'accord en expliquant un paſſage de Martial où il eſt fait mention de cet étui (*), on ne peut nier qu'on ne s'en ſoit ſervi

---

Ibi (ſcilicet propè Belbes in Ægypto) vidimus ſanctum unum ſaracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex matris utero prodiit, nudum ſedentem. Mos eſt Mahometiſtis, ut eos, qui amentes & ſine ratione ſunt, pro ſanctis colant & venerentur : inſuper & eos, qui, cum diù vitam egerint inquinatiſſimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, ſanctitate venerandos deputant. Ejuſmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, &, quod majus eſt, concumbendi ; ex eo concubitu, ſi proles ſecuta fuerit, ſancta ſimiliter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores ; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt ampliſſima, eoſque contingere ac ſepelire maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta, & dicenda per interpretem à Mucrelo noſtro : inſuper ſanctum illum, quem eo loci vidimus publicitùs apprime commendari eum eſſe hominem ſanctum, divinum, ac integritate præcipuum ; eo quod, nec fœminarum unquam eſſet, nec puerorum, ſed tantummodo aſellarum concubitor atque mularum. Perogr. Baumgartem. Lib: II. cap. 1, p. 73.

Mr. Loke cite ce paſſage pour prouver qu'il n'y a pas de Morale univerſelle, ni d'idées innées.

(*) *Menophili penem tam grandis fibula veſtit.*
Ut ſit Comœdis omnibus una ſatis,
Hunc ego credideram (nam ſæpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere ; Flacce, ſuæ :
Dum ludit mediâ, populo ſpectante, palæſtrâ,
Delapſa eſt miſero fibula ; verbus erat.

Martial. Lib. 7. Epig. 82.

Ferrarius dit que Martial s'eſt trompé, lorſqu'il donne

pour infibuler les mâles, & c'est cette opération qui a le plus de rapport avec l'usage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du nouveau Monde, qui se retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce nommé dans leur langue *Tacoynhaa*; de sorte que le muscle érecteur étoit, malgré sa force, entièrement assujetti par ce bridon (*). Cabral ramena, de son premier voyage, un Brésilien ainsi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande surprise ce barbare endurer patiemment cet étrange accoûtrement : ce lien est, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent se défaire lorsqu'ils quittent l'eau.

Linscot dit que les habitants du Cumana ne se servent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit : ceux de l'Isthme Darien ont, au rapport de Vaffer, un petit vaisseau d'or ou d'argent, selon leurs moyens, ou un morceau de feuille de Plantain qui est de figure conique, & qui ressemble à un éteignoir : ils font entrer leur membre avec force dans son enveloppe, & ils le couvrent ensuite avec cette espèce d'entonnoir qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins : pour le scroton, il est exposé à la vue de tout le monde.

---

le nom de *Fibula* à cet étui : il prétend, que pour être infibulé, il falloit avoir nécessairement un anneau dans le prépuce. La discussion de ce sentiment nous intéresse très-peu : nous ajouterons seulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le Poëte Latin.

[*] *Viri membri sui fistulam in se contrahunt, & involvunt tæniolâ quâdam; vocantque id, quo ligant membrum, Tacoynhaa; religant autem quando, opus est ut mejant.* Margrave *Hist. Nat. Brasiliæ*, *p.* 14.

Pierre Martyr dit à peu-près la même chose en ces termes. *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Decad. Oceyn.

Les premiers Espagnols qui s'apperçurent de cette coûtume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pû en deviner la cause, crurent que c'étoit une sorte de parure barbare, comme de se ficher de longues aiguilles dans la carnosité des cuisses, & de s'incruster des cailloux ou des osselets dans la peau des joues & du front: Margrave & Waffer (*) sont les seuls qui ayent soutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une aversion singuliere à se voir dans un certain état de vigueur ; mais il ne paroît pas que la pudeur eût pû soumettre les mâles à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur : elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plûpart du temps. D'ailleurs, si les Brésiliens & les Dariens avoient simplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres sauvages en ont, sans recourir à l'infibulation qui ne cache que le gland du membre : ils ne pourroient même la supporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe c'est un châtiment: en Asie c'est un supplice.

Plus donc on réfléchit sur les motifs de cet usage, & plus il semble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuisement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organisme, en se faisant eux-mêmes avec moins de risque ce que Vespuce dit que les femmes pratiquoient avec des insectes vénimeux, opération si violente qu'elle entraînoit quelquefois l'impuissance & la mort : c'étoit un remede de furieux.

Au reste, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du Nord, qui moins abatardis que les meridionaux, n'avoient apparemment pas besoin d'une si grande retenue ;

(*) *Description de l'Isthme Darien.*

& ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun peuple de tout le nouveau Monde; la jalousie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas assez outrée pour employer ce stratagême affreux.

Quoique les Insulaires de la mer du Sud soient une race d'hommes très-distincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous dispenser, en terminant cet article, de décrire la maniere bizarre dont s'infibulent les habitants de l'isle de Capul, qui gît entre les Ladrones & les Philippines : ils passent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle; la pointe de ce clou est fendue & rivée, & la tête en est comme une petite couronne : la blessure que cette pointe fait aux enfants se guérit avec beaucoup de peine; ils retirent ce clou lorsqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'assurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirerent un de ces instruments du gland d'un garçon âgé de dix ans, & fils du Cacique qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'isle. Le Commodor Anglais s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la Sadomie, porterent leurs plaintes aux Régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y serviroit dans la suite de ces clous (*). A juger de cette méthode d'après la description que le Chevalier Pretty nous en a conservée, il est impossible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il est vrai que les hommes sont également en contradiction lorsqu'ils font mal, & lorsqu'ils veulent bien faire.

---

[*] *Histoire des Navigations aux Terres Australes, par Mr. le Président des Brosses.* Tom. 1, pag. 227, *in-4°.* Paris 1756.

Fin de la quatriéme Partie.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis.
Virgil. Geor. II.

NOus n'avons considéré jusqu'à présent les peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées avoient entraîné la perte des facultés morales : la dégénération avoit atteint leurs sens & leurs organes : leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature, ayant tout ôté à un hémisphe-

re de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européans arriverent aux Indes occidentales, dans le quinzieme siecle, il n'y avoit pas un Américain qui sût lire ou écrire : il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui sache penser.

Si le lecteur a jetté un regard rapide sur la multitude des faits dont on lui a rendu compte jusqu'à présent, ce Chapitre exige de sa part la plus grande attention : il s'agit ici de décider si nous avons été conséquents, & si nos observations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'esprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre continent : les Nègres brûlés dans la Zone Torride, & les Lappons glacés sous le Cercle Polaire, n'ont jamais écrit des Traités de Philosophie, & n'en écriront jamais; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau Monde, malgré la grande diversité des climats, un homme d'une capacité supérieure à un autre.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractere de tous les Américains : leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions : aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage où elles les a plongés, ou dans la vie sauvage dont ils n'ont pas le courage de sortir. Il y a près de trois siecles que l'Amérique est découverte; on n'a cessé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe : on a essayé sur eux toute espèce de culture, & aucun n'a pu parvenir à se faire un nom dans les sciences, les arts, & les métiers.

Garcilaffo de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cufco d'un pere Efpagnol & d'une Péruvienne : ayant hazardé d'écrire l'hiftoire de fon pays, il a produit un ouvrage fi indigefte, fi pitoyable, fi fonciérement mal raifonné, que trois Auteurs Français qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réuffir (*). Dans la derniere Hiftoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilaffo, on n'a pas confervé une phrafe de l'original. Enfin, on peut juger de fon peu de capacité, par là même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre ; ce qui eft fi facile & fi aifé, dans tous les pays, à tous ceux qui ofent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce Métif, il eft certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de compofer une page dans le ftyle & dans le goût de ce Garcilaffo, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européan pour pere. Les vrais Indiens Occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir fur ce qu'ils ont dit, & fur ce qu'ils diront dans la fuite : ils ne méditent point, & manquent de mémoire. Ce défaut leur eft commun avec les Nègres, qui doivent quelquefois fe tenir long-temps la tête entre les mains, & s'ôter la lumiere pour fe reffouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille : ils travaillent de l'efprit, pour fe rappeller des idées mal imprimées, & prefqu'auffitôt effacées que conçues : ce qu'on doit attribuer aux humeurs vifqueufes & groffieres qui circulent dans leurs cerveaux ; puifqu'il eft démontré que la faculté mémorative peut être reftituée ou aidée par des fternutatoires violents, tels que la Ptarmice, l'Euphorbe, & l'huile du tabac, qui occafionnent de confidérables évacuations de flegmes : les patients tourmentés par l'oubli, à qui

---

(*) Ces trois Auteurs font Baudon, Ricaut & un Anonyme.

on adminiſtre ces drogues, conviennent qu'elles diſſipent une eſpèce de brouillard qui abſorbe les images des choſes paſſées dont ils tâchent de renouveller le ſouvenir. Les liqueurs ſpiritueuſes & fermentées produiſent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leurs ramenent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'eſt imaginé que le tranſport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en inſtruire quelques-uns chez eux : cette tentative n'a pas mieux réuſſi que les autres ; mais le réſultat des obſervations qu'on a faites à cette occaſion, eſt très-ſingulier : on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'eſprit juſqu'à l'âge de ſeize ou de dix-ſept ans : ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font aſſez pour promettre à leurs précepteurs qu'ils ne perdront pas entierement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver ; mais vers la vingtieme année, la ſtupidité ſe développe tout d'un coup : alors le mal eſt fait : ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on eſt obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité. (*)

Je ne me ſuis pas propoſé d'éclaircir, avec toute l'exactitude poſſible, les cauſes ſecrettes d'un effet ſi étonnant : j'obſerverai ſeulement que la ſtupidité ſemble les accabler vers l'époque de la puberté : or il eſt certain qu'on voit, en

---

[*] *Pueri illorum ingenio ſunt ſatis docili : verùm quando adoleſcentiam ingrediuntur, fiunt hebetiores, ità ut paucos videre liceat literis inſtructos, aut qui artem ſcribendi norint, aut alias artes Europæis, à quibus quodammodo abhorrent laborum impatientiores.* G. Marcgravii *de Braſiliæ regione & indigenis*, *pag.* 14.

Tous les voyageurs conviennent que cette obſervation de Marcgrave ſur les enfants Bréſiliens peut s'appliquer à tous les enfants des autres nations de l'Amérique.

Europe même, beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet âge-là : ce période de la vie est un instant critique & terrible qui confirme, ou qui détruit tout ce qu'on avoit espéré de la vivacité de l'enfance. Il se peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obstrue, dans de certains sujets, quelques conduits & épaissit leurs esprits vitaux. Aussi est-il prouvé par l'expérience que l'usage, même immodéré des femmes n'est pas contraire au développement de l'esprit ; tandis que la castration faite dans le berceau lui est manifestement nuisible, & ne produit que des hommes pusillanimes, indolents, sans vivacité, & dont l'ame est autant dégradée que le corps, parce que la violence de cette opération répercute la matiere féminale, & fait détonner les fibres. D'un autre côté, le degré de l'intelligence dépend de la marche réguliere du sang, & de la subtilité des fluides qui arrosent les parties intérieures de la tête ou sont les bouts des nerfs & les commencements des idées : dans les impuberes le sang coule trop impétueusement, pour que leur esprit brillant ait de la consistance ; dans les vieillards il s'affoiblit à mesure que leur sang devient froid & stagnant. (*) Il y a donc

---

[*] Dans les petits enfants bien portants, le pouls bat ordinairement cent & huit fois, en une minute : il ne bat que soixante & douze fois chez les personnes en santé jusqu'à l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards, il diminue insensiblement, & au-delà des soixante-dix ans, il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthousiasme*, n'est qu'une accélération du sang qui se porte vers la tête : les savants disent que le sang leur monte à la tête, lorsqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns, pour calmer cet accident, se frottent le front & les tempes avec un linge mouillé d'eau froide, ce que les Médecins condamnent généralement : il vaut mieux rester coi, & fermer ses livres. Les bons & les mauvais Poëtes sont plus sujets à ce mal que les autres gens de lettres, qui s'enthousiasment moins en composant.

un terme intermédiaire depuis la puberté jusqu'à la vieillesse, qui est le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si, dès l'adolescence, des humeurs impures & superflues viennent se mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres, l'esprit se retrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains est constitué ainsi que nous l'avons décrit, s'il est corrompu par les causes que nous avons assignées, la foiblesse de l'entendement doit leur être naturelle ; ils y sont condamnés. Cette clarté passagere qu'on remarque dans leurs enfants, dure autant que la circulation accélérée de leur sang, qui en se ralentissant vers l'âge de la virilité, les étourdit, & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeunesse.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux instructions, l'on ne sauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abstraites : ils ont oublié les principes, lorsqu'on veut leur en montrer les conséquences : dans les Mécaniques, où chaque piece & chaque instrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modele ; & c'est un prodige qu'un naturel du Paraguai soit parvenu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original ; quoiqu'il eût employé plusieurs années à le peindre. Quelle que soit l'excessive présomption qu'ont ces barbares d'eux-mêmes, ils reconnoissent secretement la supériorité des Européans, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorsqu'on amena les premiers Américains en France, sous la minorité de Charles IX, on observa très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la personne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe ; pendant qu'ils tremblerent devant les Gardes-Suisses, pourvus d'énormes moustaches ; par une méprise bien moins pardonnable que celle d'un Hollandais qui

s'imaginoit que la Fontaine le Fabuliste étoit le prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille son ministre d'état, parce qu'il faisoit parler si noblement les princes dans ses Tragédies.

J'ai déjà fait remarquer qu'au premier Concile de Lima on disputa, avec beaucoup de chaleur, pour savoir si l'on devoit admettre les naturels de l'Amérique aux sacrements de l'Eglise, à cause de leur stupidité : plusieurs prêtres s'obstinerent à les leur refuser, & cette méthode a prévalu aujourd'hui ; car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait communier, est très-petit en comparaison de ceux qu'on exclut : ils ont si peu d'esprit & de mémoire qu'ils manquent d'adresse pour se confesser : le pénitencier est obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent simplement, oui ou non : d'autres protestent qu'ils ne se souviennent de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils sont tombés, par exemple, en adultere ; sans quoi ils persistent a le nier. (*)

Je suis bien éloigné de supposer que le zèle des missionnaires n'a point toujours été aussi fervent qu'ils nous le disent ; mais je me flatte que la plûpart d'entr'eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas, si je mets en fait qu'aucun Indigene de l'Amérique n'a jamais su comprendre un mot de la religion Chrétienne. Les femmes & les enfants se rendent réguliere-ment aux églises, & s'y amusent beaucoup à chanter des cantiques : quant aux hommes, ils ne prennent plaisir qu'à sonner la cloche, sans prêter la moindre attention aux paroles du Catéchiste ; si l'on leur ôtoit ces cloches, ils ne viendroient jamais à la messe, comme M. du Pratz l'a remarqué dans la Louisiane : aussi dans les Colonies Espagnoles, l'Inquisition est-elle conti-

(*) *Voyage au Pérou, de* Dom Juan & Ulloa. *L.*

nuellement occupée à contraindre les Indiens à assister au service divin, & il faut que les piquets de la Sainte Hermandad gardent les portes des églises, aussi long-temps que dure l'office ou le sermon. On pourroit réfuter, avec raison, ce que M. de Montesquieu rapporte de l'attachement des sauvages de l'Amérique au Christianisme : on ne s'attache pas sincérement à une religion dont on ignore les dogmes & les mysteres : or les mysteres des Chrétiens contiennent trop de Métaphysique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, missionnaire de son métier.

Les Jésuites, qui se sont apperçus de ce dégoût, ont pris un chemin qui les a conduits sûrement à leur but : ils ont changé le culte extérieur en spectacles qui divertissent les Indiens oisifs. On fait, au Paraguai, des processions si comiques, & où il entre une telle profusion de petites statues remuées par des cordes, que les sauvages viennent maintenant de fort loin pour les voir : tous les actes de dévotion y sont accompagnés d'une Tragicomédie qu'on ne sauroit mieux comparer qu'à la représentation des *Mysteres* qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les anges se donnoient la torture pour faire rire les auditeurs.

On ne s'est jamais mieux apperçu du peu de succès qu'ont eu les missions parmi les sauvages, que quand les Anglais se sont emparés du Canada : on en a interrogé plusieurs sur les articles de foi, qui leur étoient absolument inconnus : quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leur pays, depuis deux siècles : d'autres avoient une notion très-confuse de l'histoire du Christ, & quand on leur a demandé qui étoit le Christ, ils ont répondu que c'étoit un jongleur, Français de nation, que les Anglais avoient pendu à Londres, que sa mere étoit Françaife, & *Pontious Pilatous* avoit été Lieutenant au service de la Grande-

Grande-Bretagne. M. Douglas, qui cite ces faits, en infere que les Prédicateurs Catholiques, pour inſpirer de l'averſion contre les Anglais aux Iroquois, leur avoient appris ces choſes de travers; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus ſi criminel de la religion, & j'aime mieux imputer ces répliques puériles au peu de conception des Américains qu'aux intrigues ſacriléges des miſſionnaires.

On a inſéré dans les Mémoires du Baron de la Hontan un dialogue entre lui & un naturel du Canada, ſur des matieres de Controverſe, il eſt ſuperflu d'avertir que cette piéce eſt ſuppoſée, & que jamais aucun Canadien n'a eu aſſez d'eſprit ou de patience pour argumenter contre les Théologiens du Séminaire de Québec; mais il eſt ſurprenant qu'un auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, ſe ſoit chargé de le réfuter, & de compoſer un traité ſur la Philoſophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire Encyclopédique. Les Langues de l'Amérique ſont ſi bornées, ſi deſtituées de mots, qu'il eſt impoſſible de rendre par leur moyen un ſens métaphyſique : il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puiſſe compter au-delà de trois; (*) & les Sauvages, de quelque façon qu'on les endoctrine, ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européan. On ne ſauroit

---

[*] » *Poettarraroincouroac* ſignifie dans la langue des »Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le »nombre de *trois*; heureuſement pour ceux qui ont »à faire à eux, leur Arithmétique ne va pas plus »loin. Quelque peu croyable que cela paroiſſe, ce »n'eſt pas la ſeule nation Indienne qui ſoit dans ce »cas. La langue Breſilienne, parlée par des peuples »moins groſſiers, eſt dans la même diſette, & paſſé »le nombre *trois*, ils ſont obligés, pour compter, »d'emprunter le ſecours de la langue Portugaiſe. » *Voyage de Mr. de la Condamine, pag.* 66 & 67. *Paris* 1745.

traduire aucun livre, non-ſeulement en Algonquin ou en Bréſilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quantité ſuffiſante de termes propres à énoncer les notions générales, comme on le démontrera plus amplement dans la ſuite. Cette diſette de mots indique la diſette des idées, & prouve que les Américains ne ſont point ſortis de l'enfance : auſſi ne perfectionnent-ils rien, & perſiſtent opiniâtrément à courir dans les bois, au lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles : tandis qu'ils voient les colons Européans jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'induſtrie, dans les logis commodes; ils ſe tapiſſent, au ſein de la miſere, dans d'affreuſes cabanes, qu'ils conſtruiſent auſſi mal-adroitement que faiſoient leurs ayeux au temps de Chriſtophe Colomb; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des Caſtors de leur pays.

Si l'on avoit rencontré, au nouveau Monde, des hommes remplis de ſentiments généreux, capables de ſentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'inſtruire dans les ſciences & dans les arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté : en échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoiſſances & nos ſecrets; en profitant de nos lumieres, de nos découvertes, de nos inventions, de nos inſtruments, ils euſſent béni le deſtin de leur avoir amené des maîtres ſi habiles, qu'on pouvoit payer avec des inſectes, des cailloux luiſants, & de la terre jaune. Pluſieurs peuples de l'ancienne Europe ont reconnu qu'en tombant ſous le joug de l'Empire Romain, ils avoient ceſſé d'être barbares; parce que leurs vainqueurs leur avoient enſeigné les lettres & les arts qui leur manquoient, & en cela ils ne ſe ſont pas trompés; mais la ſtupidité & la pareſſe des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européans.

S'ils s'étoient tant soit peu défendus contre les premiers usurpateurs, on ne se seroit pas enhardi à les massacrer comme des animaux : s'ils avoient montré le moindre goût pour les sciences, on ne se seroit pas accoutumé à les mépriser comme le rebut de l'espèce. Dire à un Espagnol, né en Amérique, qu'il est un *Américain*, c'est l'injurier si cruellement qu'on est sûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui ose lui faire ce reproche : les Créoles Portugais, Français, & Anglais se tiennent également offensés, quand on les nomme des Américains, tant ils se croient supérieurs aux hommes de cette race; & ils le sont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils se l'imaginent.

Comme c'est principalement au climat du nouveau Monde que nous avons attribué les causes qui y ont vicié les qualités essentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on est, sans doute, en droit de demander, si l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'est-à-dire des Européans nés en Amérique de parents originaires de notre continent. Cette question curieuse, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien monde dans le nouveau, ont essuyé, sans en excepter aucun, une altération sensible, soit dans leur forme, soit dans leur instinct; ce qui doit d'abord nous faire présumer que les hommes ont ressenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau & des aliments; mais comme ils ont su, beaucoup mieux que les animaux, se garantir contre la puissance immédiate du climat, on n'a pas sitôt reconnu le changement de leur constitution & l'affaissement de leur ame; cependant, en les comparant ensuite aux Européans nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres; & à force de réitérer les observations à ce sujet, on s'est con-

vaincu que la dégénération qu'on avoit crue possible, étoit réelle. Enfin, on est venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrieme, & de la cinquieme génération ont moins de génie, moins de capacité pour les sciences que les vrais Européans; & ce sentiment étoit universellement adopté, lorsque le P. Bénoît Feyjo, si connu par les monstrueux paradoxes qu'il a soutenus dans son *Theatro Critico*, s'est élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accusés d'être abrutis (*).

En respectant dans le P. Feyjo un moine supérieur aux moines d'Espagne, l'on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs grossieres, tant par sa passion de se singulariser que par son penchant pour le merveilleux; il a écrit plusieurs Dissertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle, ce qui suffit, à mon avis, pour faire récuser son témoignage & son autorité dans toutes les matieres qu'il a traitées; car il vaut mieux assurer qu'il s'est toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu raison, comme a fait le P. Sarmiento, qui est venu en vain au secours de son maître (**): l'on ne peut défendre un auteur qui croit aux hommes marins.

Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeunesse, ainsi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au sortir de l'adolescence: ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, ébêtés, &

(*) Voyez le *Discours 6 du Tome IV. du Theatro Critico.*

(**) Le P. M. Sarmiento est auteur de la *Démonstration critique & apologétique du Theatro Critiquo du P. Feyjo*, dont il avoit été le disciple, il auroit dû se ressouvenir de la maxime *nullius addictus jurare in verba magistri.*

n'atteignent à la perfection d'aucune science ni d'aucun art : aussi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils sont déja aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir, parce que leur entendement baisse & décroît dans le temps même que celui des Européans tend à sa plus grande vigueur. Que le Pere Feyjo se fatigue à prôner l'esprit sublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en sa faveur; il n'en est pas moins vrai que les universités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles : il n'est sorti de l'Académie de St. Marc à Lima aucun sujet qui ait été capable de faire un mauvais livre : cependant cette école a joui de plus de célébrité que les autres universités Américaines: quand Mr. Godin fut élu professeur de Mathématiques & d'Astronomie au Pérou, il ne trouva pas un étudiant capable d'entendre ses leçons, & ses leçons n'ont jamais été comprises dans ce coin du monde. Les Jésuites ont publié des relations imposantes de leur College de Santa Fé, où ils disent qu'on a souvent compté deux mille écoliers ; ce qui est d'autant plus surprenant que de cette foule de disciples il ne s'est formé aucun grand maître, aucun Philosophe, aucun Médecin, aucun Phisicien, aucun savant dont le nom ait passé les mers & retenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on que c'est à l'ignorance, à la barbarie des professeurs, & au déplorable état où les sciences son tréduites dans les colonies des Indes occidentales, qu'on doit attribuer cette disette absolue d'hommes célebres : ceux qui ont reçu de la Nature l'heureux don du génie, surmontent aisément les obstacles d'une malheureuse éducation, & s'élevent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes se sont élevés au-dessus de leur siècle, & au-dessus de leurs maîtres, à qui ils ne doivent presque jamais la moindre partie de leurs talents & de leur renommée. C'est donc à un vice réel & à une altération physique du tempérament, sous un

climat ingrat & contraire à l'espèce humaine, qu'il faut rapporter le peu de succès qu'ont eu les Créoles, envoyés par leurs parents dans les différents colleges du nouveau monde : il en est venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms sont restés aussi inconnus que s'ils avoient fait leur cours de Philosophie à Mexico, ou à Lima : ils n'ont jamais donné aucun ouvrage sur les animaux, les insectes, les plantes, les mineraux, le climat, les singularités, & les phénomenes de l'Amérique. C'est aux Botanistes & aux Physiciens Européans qu'on est redevable de toutes les connoissances que l'Histoire Naturelle a acquises aux Indes : que saurions-nous sans Oviédo, Pison, Margrave, Benzo, Clusius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Jussieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui pour nous instruire, ont voyagé dans un pays que les Créoles auroient pu décrire sans sortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, sans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne sauroit les juger d'après leurs ouvrages; & je pense que cela suffit pour détruire l'opinion embrassée par le Pere Feyjo.

Les Métifs, inférieurs aux Créoles, surpassent néanmoins de beaucoup les naturels de l'Amérique dont le sang n'a pas été mêlé avec celui des Européans; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raisonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plûpart des Historiens Espagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on seroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau continent, un empire puissant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de villes spacieuses & ornées d'édifices superbes,

où l'on voyoit des campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance Les loix surtout, nous dit-on, y étoient admirables, & ce qui est plus rare encore, elles y étoient respectées. Enfin, si l'on en croyoit ces écrivains, aucun peuple sur la terre n'auroit joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens sous le gouvernement juste & paisible de leurs Incas. Mais malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'éxamine avec attention, n'est qu'une fiction, & un tissu de faussetés & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'Histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit à les adopter aveuglément. Il est dans l'esprit de l'homme de vanter ce qui n'est plus, pour déprimer les temps présents, & rabaisser les établissements qui subsistent, & ceux qui les gouvernent; mais les Espagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorsqu'ils nous ont donné une si haute & si fausse idée des empires du Mexique & du Pérou, qu'ils ont anéantis presqu'en un instant. Pour couvrir de gloire leurs conquérants, qui n'étoient proprement que des bandis heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudissements de la postérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des peuples policés qui savoient combattre, & des princes sages & magnanimes qui savoient commander. Cependant ce que Blas de Varera, Acosta, & Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le réfute; puisqu'aucun de ces auteurs n'a jamais compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils méprisoient trop pour l'apprendre. Garcilasso veut nous persuader qu'il a tiré des instructions particulieres, & fort détaillées, d'un de ses oncles maternels, Américain d'extraction, & qui savoit un peu d'Espagnol : c'est sur la foi de

cet homme, absolument inconnu, qu'il a composé l'histoire des douze Empereurs du Pérou, dont le premier ne commença de régner, selon lui, qu'en l'an 1131 de notre ére vulgaire : Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces auteurs ont-ils osé fixer la date de l'origine d'un peuple qui n'a jamais su ni lire ni écrire, tandis que la Chronologie historique des nations de notre ancien continent est encore ténébreuse long-temps après l'institution des Olympiades, quoique l'invention des lettres soit de la plus haute antiquité ? Tous les historiens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome : on a su lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa : cependant ce qu'on raporte du regne de Numa & de Romulus est visiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été possible aux Espagnols de connoître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civilisa d'autres barbares qui n'ont jamais eu des annales ; car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans lesquelles ils faisoient des nœuds, pour se ressouvenir le soir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces instruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun sens moral, ni aucun raisonnement suivi, & de quelque façon qu'on combinât & les nœuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient servir qu'à faire des calculs & à renouveller la mémoire d'un simple événement [*]. Je sais qu'un Italien, nommé San Severo,

au

(*) L'auteur de l'*Histoire des Incas* donne la description suivante des *Quipos*. « Quand les Indiens vou»loient faire leurs comptes, ils prenoient de petites »cordes de différentes couleurs, & différentes en

»nombre.

a soutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le secret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diversement nouées & coloriées ; mais il est sûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Sévero se l'est imaginé ; aussi Garcilasso convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles, lorsqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des *Cayamos* ; de sorte que les loix & les ordonnances, s'il est vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce pays-là, devoient être apprises par cœur, par quelques personnes qui en conservoient la mémoire ; puisqu'il n'etoit pas possible d'énoncer le contenu d'une sanction ou d'un pacte civil par le moyen des cordons ; comme l'on peut aisément se le figurer, pour peu qu'on ait une idée juste de ces instruments informes. On pourroit mettre ici en question si un peuple qui ne sait ni lire ni écrire, peut être à la fois un peuple bien policé ; & com-

---

»nombre. Chacune de ces couleurs, simple ou mêlée, »avoit sa signification. Ces cordons torts & gros, »comme de la moyenne ficelle, & longs d'environ »trois pieds, étoient attachés comme une espece de »frange le long d'une autre ficelle. Les couleurs leur »indiquoient ce que contenoit chaque filet ; comme, »par exemple, l'or par le jaune, l'argent par le blanc, »& les gens de guerre par le rouge. S'ils vouloient dé»signer des choses dont les couleurs ne sont pas re»marquables, ils les mettoient chacune selon leur »rang, commençant depuis les plus hautes jusqu'aux »moindres..... L'on gardoit toujours l'unité dans ces »filets, comme dixaine, centaine, mille, dixaine »de mille, &c. Ils passent rarement la centaine de »mille. . . . . Ils mettoient au plus haut des filets le »plus grand nombre : les nœuds de chaque filet & »de chaque nombre, étoient égaux les uns aux autres, »comme un bon Arithméticien les pose, quand il »veut faire une grande supputation.

Il résulte de cette description fort obscure, que les *Quipos* ne servoient qu'à faire des calculs, tels que nous en faisons avec l'instrument de Pascal.

me on n'en a aucun exemple dans l'ancien continent, je fuis très-porté à croire que fans le fecours des lettres, des hommes attroupés ne fauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment conftitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il eft vrai que les Efpagnols n'ont pu rien apprendre de pofitif fur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop fe fier à ce qu'ils ont écrit de Maneo-Capac, & de Coya-Mama, fa fœur & fa femme. Suivant Garcilaffo (*), ce Manco-Capac entreprit de raffembler les Péruviens errants & abrutis; & il parvint à en former un corps de nation, qu'il logea dans une petite ville. Il faut obferver à cette occafion, qu'il n'eft pas vraifemblable qu'aucune fociété civile ait été affemblée par un feul homme, qui ait tout à coup &, comme par preftige, tiré de la barbarie une multitude de fauvages: les légiflateurs les plus célebres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame & Licurgue, n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ils ont diĉté leurs loix: ces nations avoient fubfifté depuis plufieurs fiecles avant que d'avoir un Code; & la raifon nous dit qu'il n'y a aucun peuple au monde qui ne foit plus ancien que fon légiflateur. Les Jéfuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans, pour fixer en un feul endroit quelques Paraguais; & ils ne feroient jamais venus à bout d'en compofer une peuplade fedentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de faite enlever de force plus de foixante mille hommes cantonnés fur les bords du Uraguai, du Parana, & au Nord-Oueft du Guayra: ces Américains captifs furent transférés au centre du Paraguai; & comme on leur avoit fermé tous les paffages pour retourner dans leur

(*) *Tom. I, p. 17, ch. 1.*

patrie, ils se virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivassent. C'est par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de nation qui n'est pas encore sorti de l'enfance; puisque les Jésuites gouvernent leurs Indiens, comme ils ont gouverné leurs écoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les sociétés ont dû se former successivement d'elles-mêmes : quand il y a eu un assez grand nombre de familles rapprochées en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ses compatriotes, leur a suggéré de se conduire selon de certaines régles, qui ne sont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées; ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un seul homme n'est pas en état de procurer la subsistance à plusieurs sauvages cachés dans des bois, il est par là même incapable de les réunir en société; puisqu'aucune société ne peut subsister, sans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fournisse avant tout des vivres. Que Romulus ait attroupé les premiers Romains, que Thuiston ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Fohi ait été le fondateur des Chinois, Odin des peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Getes, Zerdust des Parsis ou des Perses, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois; cela ne peut être vrai dans le sens qu'on le dit, & qu'on le croit communément: aussi l'histoire de tous ces héros est-elle obscure & confuse; & nous ne savons pas mieux qui étoient Orphée & Thuiston, que nous ne savons qui a été ce Manco-Capac célébré parmi les Péruviens; mais il y a beaucoup d'apparence que les nations, très-

incertaines de leur origine, ont pris leurs premiers légiſlateurs pour leurs véritables fondateurs; ce qui a induit les Chronologiſtes dans un labyrinthe d'erreurs & de ſupputations fauſſes. Au reſte, on aſſure que Manco-Capac ſe diſoit inſpiré du Ciel, & fils du Soleil, comme tous les légiſlateurs de l'ancien monde avoient fait avant lui : il n'y en a aucun qui en dictant ſes propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les loix de Dieu : ces hommes, ſi ſupérieurs aux autres, ont connu les beſoins & les foibleſſes du cœur humain, & ſe ſont ſervis adroitement des organes du fanatiſme pour prêcher la raiſon.

Je n'inſiſterai pas davantage ſur l'incertitude des prétendues annales du Pérou ; il doit nous ſuffire de ſavoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui eſt la même choſe, aucune vérité inconteſtable. Quant à la vie des Empereurs qui ont ſuivi Manco-Capac juſqu'au temps d'Atabaliba, il eſt manifeſte que Garcilaſſo nous en a impoſé groſſiérement, lorſqu'il aſſure que onze Incas qui ont régné de ſuite, ont été des princes bons, juſtes, modérés, & adorés de leurs ſujets, qu'ils aimoient en peres : c'eſt un prodige qui ne s'eſt jamais vu parmi les habitans de notre hemiſphere qu'une ſucceſſion de onze Rois deſpotiques, & équitables. Je ne dis point qu'il ſoit moralement impoſſible qu'un même trône ſoit occupé, onze fois de ſuite, par autant de ſouverains philoſophes : mais je dis que ce n'eſt pas ſur la foi d'un Garcilaſſo de la Vega, que des lecteurs ſenſés admettront un tel phénomene. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes ſur ſes voiſins : il n'y en a aucun qui n'ait régné ſur ſes ſujets avec beaucoup de hauteur : ils gouvernoient leur empire, dit Zarate, (*)

[*] *Hiſtoire de la conquête du Pérou, chap. XIII, p. 60. t. I. Amſterdam 1700.*

d'une maniere abfolue, & il n'y a peut-être jamais eu de pays fur la terre où l'obéiffance & la foumiffion des fujets ayant été plus loin : le prince n'avoit qu'à tirer un fil de fon bandeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui chargé de ce fatal cordon, étoit fi aveuglément obéi qu'il pouvoit, feul & fans aucun fecours de foldats, exterminer une province & y faire mettre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zarate qui plus ancien que Garcilaffo, a exercé au Pérou, en 1544, la charge de Tréforier général, & qui a été auffi à portée que perfonne de s'inftruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eut envahie au nom de fa Majefté Catholique. Or je demande maintenant fi ce n'eft pas une contradiction formelle que d'affirmer qu'il y avoit des loix merveilleufes chez un peuple d'efclaves, qui, en rampant fous un fceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilege d'être tyran ? Eft-il probable que toujours occupés à faire la guerre, les Incas ayent fu mettre des bornes raifonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés ? Eft-il probable qu'en combattant fans ceffe, ils n'ayent entrepris que des guerres juftes ? Il eft fi rare, il eft fi difficile que des princes guerriers & defpotes foient de bons princes, que nous ne trouvons encore dans l'hiftoire de l'ancien continent que le feul Marc-Aurele qui ait fu vaincre & regner en philofophe.

Je rejette non-feulement, comme un roman infenfé, le récit que Garcilaffo nous fait du regne des Incas ; mais je fuis encore porté à croire qu'il n'a pu s'affurer, par aucun moyen qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze Empereurs, depuis Manco-Capac jufqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des princes qui avoient régné fur ces contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien, &

l'on a déjà fait voir que, faute de posséder des régistres & des mémoires, aucun Espagnol n'a pu fixer cette date, sur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé six cents ans depuis le premier Incas jusqu'en 1531, comme le veut Blas de Valera, il est indubitable que le Pérou a dû être gouverné au moins par trente souverains pendant ce laps de temps; puisque chaque regne doit équivaloir à vingt ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilasso, qui ne compte que douze rois en quatre siécles : cependant la vie des hommes n'excédoit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européans, on ne sauroit accorder aucune antiquité à l'Empire des Incas : ce qui est d'autant plus remarquable, que le terrain est extrêmement exhaussé dans ce district de l'Amérique méridionale, & la ville de Quito est la ville du globe la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau Monde avoit essuyé, plus tard que notre hémisphere, une combustion générale & d'épouvantables vicissitudes; puisque les Péruviens, la nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un peuple nouveau, respectivement aux Indous, aux Ethiopiens aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains.

Garcilasso nous représente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes villes, très-peuplées : cependant il est sûr qu'il n'y avoit qu'une seule bourgade dans cette misérable contrée en 1531, lorsqu'on en fit la découverte. On peut juger par-là, quel crédit mérite cet exagérateur, qui, par un fol amour pour sa ma heureuse patrie, n'a respecté aucune vérité: il n'y a aucun fait qu'il n'ait falsifié pour l'embellir: ses descriptions manquent de vraisemblan-

ce. *Il n'y avoit ſous les Incas*, dit Zarate(*), *dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville; Cuſco étoit la ſeule.* Si l'on demandoit pourquoi on défere ici au témoignage de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilaſſo, c'eſt que la raiſon & l'évidence ſont en faveur du premier. Si les Eſpagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays, il en reſteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en reſteroit les noms; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie ſous les Incas : les villes qui y exiſtent de nos jours, ont été, ſans exception, fondées & peuplées par les Européans, qui ſe ſeroient épargné tant de travaux & de conſtructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux eſclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet état n'avoit point de villes, c'eſt la rapidité preſqu'incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrêmité à l'autre. Si les Indiens avoient pu ſe cacher derriere des murailles, les Eſpagnols auroient dû les abattre, pour défaire les garniſons : tant de ſiéges & de blocus auroient exigé du temps & du monde; & il eût été impoſſible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou hériſſé de fortereſſes, avec deux cents hommes qui ne firent que ſe montrer. Quant à Cuſco, la réſidence ordinaire des Incas, il eſt très-vraiſemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de ſa plus grande ſplendeur; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes, ſans lucarnes & ſans fenêtres, dont la conſtruction étoit inconnue aux Péruviens : auſſi les Eſpagnols, ne pouvant ſe loger dans ces huttes baſſes & enfumées les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cuſco de maiſon qui n'ait été bâtie par les Européans. Il y ſubſiſte ſeulement un pan de muraille, reſté, dit-on, de l'an-

[*] *Chapitre IX*, *p.* 44, *Tom. I.*

cien temple du Soleil, dont les écrivains ne comptent les merveilles qu'en s'extasiant. Je doute néanmoins que ce temple ait été de beaucoup plus spacieux, & plus orné que celui dont on découvre des vestiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toises de diametre: c'est une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaise, car le secret de faire de la chaux ou du ciment étoit absolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce misérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre; de sorte que la lumiere a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toît, si l'on avoit voulu y en faire un. Il conste, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement aussi renommé, aussi fameux que la chapelle de Cusco; & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit aussi merveilleux qu'on le pense.

M. de la Condamine a fait insérer dans les Mémoires de l'Académie de Berlin la description d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruines près d'Atun-Cannar, dans le Corrégiment de Cuença, province de Quito: il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu palais à un étage; ce qui suffit, selon moi, pour prouver que l'Architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois: & il est naturel de présumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puisque les princes se nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vuides qu'on veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voute, ni aucune trace de soutien qui ait pu supporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y lo-

geoient, devoient y essuyer la pluie & les injures de l'air : on y étoit seulement à l'abri des bêtes féroces, & des incursions subites de quelques partis ennemis. Il importe d'observer que l'Espagnol Ulloa, en parlant de ces masures d'Atun-Cannar, en donne un dessein magnifique ; parce qu'il a fait représenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il est en effet. Il n'y a, pour se convaincre de cette falsification, qu'à confronter les estampes & les plans publiés par M. de la Condamine & Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour servir la vanité des Espagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, sans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment désolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg de Latacugna, dont l'aspect est plus misérable que celui du précédent : ce ne sont que des cailloux dressés sur d'autres cailloux, plâtrés d'une argile rougeâtre. S'il y a jamais eu un toît sur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de plusieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné assez de passage à la lumiere qui auroit dû éclairer les appartements intérieurs, destitués d'embrasures. Il n'y a donc point de milieu ; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maisons ; ou ils ont logé dans des maisons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'esprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces décombres de Callo, quelques taudis auxquels Ulloa a donné le nom imposant de ménagerie ; mais il n'est pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce qu'on vient de dire des temples & des palais, doit s'entendre aussi des forteresses, qui, au rapport de quelques relateurs, étoient très-multipliées dans le Pérou : on nous vante sur-tout la citadelle de Cusco comme un chef-d'œuvre de fortification ; tandis qu'on sait que François Pizarre s'est emparé de la capitale & de son fort en un

seul jour, sans tirer un coup de fusil. On a soutenu, à la vérité, qu'il avoit été favorisé dans cette expédition par une sœur d'Atabaliba, le dernier des Incas : il est difficile d'admettre, dira-t-on, que la sœur d'un prince que les Espagnols venoient d'étrangler avec autant d'injustice que d'ignominie, auroit pu avoir l'imprudence ou la foiblesse d'aimer le chef des bandits Européans ; cependant, malgré le peu de vraisemblance de cette anecdote, il est certain que cette sœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtresse de François Pizarre, & qu'elle a eu de lui deux enfants, nommés, Dom Gonsale & Dona Francisca : tant il est vrai que l'histoire de la découverte de l'Amérique est remplie de faits si singuliers qu'ils paroissoient incroyables : (*).

Les Péruviens ne savoient pas forger le fer, & l'on n'a pas trouvé, dans tout leur pays, un seul instrument de ce métal, l'ame des métiers & des arts ; (**) mais en revanche, ils possédoient le se-

---

[*] Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du singulier attachement des femmes de l'Amérique aux conquérants de notre Europe, cet exemple de la sœur d'Atabaliba suffiroit pour lever tous les doutes à cet égard. Pizarre eut un troisiéme enfant d'une Péruvienne de Cusco : quant à la maîtresse d'Almagre, c'étoit une fille Américaine, née à Panama, qui lui resta fidelle jusqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas long-temps à s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Espagnols : Ruminacui, Général d'Atabaliba, ayant fait, après la bataille de Caxamalca, assembler toutes ses femmes, leur dit, *Mesdames, vous aurez bientôt le plaisir de vous divertir avec les chiens de Chrétiens* ; & comme elles se mirent à rire, il en fut si indigné, qu'il les fit décapiter.

(**) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique ; & ce qui est encore plus étonnant, c'est que le fer qu'on y exploite, est infiniment inférieur à celui de notre continent, de sorte qu'on n'en sauroit fabriquer des clous : malgré ce défaut,

cret que nous avons laiſſé perdre dans notre continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. M. Godin envoya en France, en 1727, au Compte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endurci; & par l'examen qu'en fit Mr. le Comte de Caylus, il reconnut (*) que cet inſtrument égaloit preſque la dureté des anciennes armes de cuivre dont ſe ſont ſervis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui; ſoit qu'il fût plus rare alors, ſoit que leur cuivre trempé eût des qualités ſupérieures à celles de leur acier. Le Comte de Caylus après avoir conſidéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou long-temps avant cette race d'indiens abrutis, que les eſpagnols y détruiſirent au commencement du ſeizieme ſiècle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je ſuis capable, les différents Hiſtoriens du nouveau Monde, je n'ai pas été aſſez heureux pour découvrir un fait capable de favoriſer ce ſentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le ſecret d'endurcir le cuivre; ſans quoi ils n'auroient point été en état de creuſer la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher, pour bâtir les caba-

---

il ſe vend fort cher, & coute un écu la livre au Pérou; l'acier y vaut un écu & demi.

La nouvelle Eſpagne eſt la province où on a trouvé le plus de fer : on croit que le Pérou n'en a qu'une ſeule mine, que les anciens Péruviens connoiſſoient; mais faute d'induſtrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a abſolument aucune mine de ce métal.

[* Voyez *Recueil d'Antiquités, par Mr. le Comte de Caylus, in-4°. T.* 1, *p.* 168 & 250. On y trouvera le réſultat de toutes les expériences qu'a faites l'auteur, pour reſſuſciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

nes murées dont on vient de faire mention ; & qu'ils ayent eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Espagnols, c'est un fait dont on ne peut absolument douter; puisqu'on prit quelques-uns de ces instruments, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jetterent leurs armes pour être plus légers à la course. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fussent encore obligés de faire des haches de pierres aiguisées, & d'armer la pointe de leurs fleches, & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'Empire des Incas, n'étoit qu'une région presque sauvage, habitée par des barbares, c'est qu'il n'en est resté aucun monument, aucun débris de quelque importance. Les moines de Cusco & de Lima se sont longtemps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'espérance d'y déterrer des trésors & des raretés ; mais après bien des recherches, poussées aussi loin que l'avarice a pu les pousser, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *Pierre des Incas*, & de la *Pierre de Gallinace* (*), qui a servi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien se figurer qu'ils ne connoissoient d'autres richesses que le Mays dont ils se nourrissoient, & la laine des petits chameaux Glamas, destinée à fabriquer des vêtements; ils n'employoient l'or que com-

(*) *La pierre de Gallinace* n'est autre chose qu'une lave fine, jettée par les volcans du Pérou : elle est d'un noir foncé, & reçoit aisément un beau poli. On croit que la *pierre Obsidienne* de notre continent est le vrai analogue de la Gallinace du Pérou. Quant à la *pierre des Incas*, c'est une espece de pyrite blanche, arsénicale, luisante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue est inconnu dans notre continent.

me nous employons l'étain : s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jettons & des signes pour les payements & les achats [*]. Ignorant à la fois l'usage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture; ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis & des cheminées à leurs foyers, il s'ensuit qu'ils devoient être inférieurs, en sagacité & en industrie, aux nations les plus grossieres de notre continent; & la raison nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Espagnols.

J'ai réellement été révolté, en lisant dans Garcilasso (**) qu'il y avoit, du temps des Incas, une Université dans la bicoque de Cusco, où des ignorants titrés, qui ne savoient ni lire ni écrire, enseignoient la philosophie à d'autres ignorants qui ne savoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enseigner la Morale sans le secours de l'Alphabet & des écrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas assez riche en mots simples & abstraits, pour servir à expliquer une science abstraite : & afin d'ôter toute espèce de doute à ce sujet, je citerai un passage remarquable du voyage de M. de la Condamine.

» La Langue du Pérou manque des termes, » dit-il, pour exprimer les idées universelles, » preuve évidente du peu de progrès qu'ont faits » les esprits de ces peuples, *Temps*, *durée*, *espa-* » *ce*, *être*, *substance*, *matiere*, *corps*, tous ces » mots, & beaucoup d'autres n'ont pas d'équi- » valent dans leurs langues : non-seulement les » noms des êtres métaphysiques, mais ceux des » êtres moraux, ne peuvent se rendre chez eux » qu'imparfaitement, & par de longues péri-

---

(*) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un seul peuple, qui eût inventé une monnoie.

(**) *Tom. II, p. 139, chap. XXVII.*

» phrases. Il n'y a pas de mot propre qui réponde » exactement à ceux de *vertu*, *justice*, *liberté*, » *reconnoissance*, *ingratitude* (*). »

Les professeurs, nous dira-t-on, ou les *Amantas* dont parle Garcilasso, se servoient, dans leurs leçons, de la langue sacrée, inconnue au peuple; mais comment sait-on qu'il y a eu au Pérou une langue sacrée? Cela n'est pas probable, puisque l'idiome vulgaire étoit si stérile, si pauvre en mots, qu'il eût été impossible de traduire le jargon savant par le jargon populaire. Qu'on accorde, si l'on peut, ces contradictions palpables qui se heurtent de front : quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'Université de Cusco, & des grands hommes qui y enseignoient les belles-lettres & les sciences sublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du sens commun, & j'aimerois autant croire qu'il y a eu des Académies chez les Juifs, chez les Tunguses, chez les Germains, dans la forêt noire, du temps de Jules-César.

Les métiers ont, dans tous les pays, devancé les sciences, parce que l'esprit humain ne fait point de sauts, non plus que la Nature : il doit s'élever par degrés, & on ne sauroit atteindre au premier rang, s'il n'a passé par le second & cette marche est toujours aussi lente que penible. Quand un peuple parvient à avoir des philosophes, c'est une marque certaine qu'il a déja des arts, & que son idiome s'est accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphysiques, les mouvements des passions, & toutes les nuances des sentiments : or cette création de mots abstraits exige les efforts de plusieurs grands hommes, & une très-longue suite de siècles. En vain le vulgaire des Cronologistes veut-il nous persuader que les

(*) *Voyage à la riviere des Amazones*, p. 54.

Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homere ; la langue harmonieuſe & riche dans laquelle ſont écrites l'Iliade & l'Odiſſée, prouve exactement le contraire, & l'on conçoit qu'une foule preſque innombrable de chétifs verſificateurs & de Troubadours ont dû précéder, dans l'ordre des temps, le chantre immortel de la guerre de Troie ; car l'on ne ſauroit faire un bon poëme dans une langue qui n'a jamais ſervi à faire des vers(*)

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terreſtre, & à l'eſpèce humaine, que de ſuivre ſervilement les calculs faux & abſurdes d'une Chronologie démentie par les faits. C'eſt un préjugé que de ſoutenir qu'on eſt uniquement redevable au hazard des grandes découvertes, & des inventions utiles : s'il n'y avoit pas eu des Chimiſtes en Europe, au quatorzieme ſiècle, la découverte de la poudre à canon ne ſe feroit point faite dans ce ſiècle-la, ſi du temps de Cuſter on n'avoit ſenti le beſoin d'avoir des imprimeries, on n'eût pas inventé l'imprimerie du temps de Cuſter ; on ne

(*) Ovide nous apprend qu'il avoit compoſé un poëme dans la langue des Getes, pendant la ſixiéme année de ſon exil à Tomes.

Ah pudet ! & Getico ſcripſi ſermone libellum ;
Structaque ſunt noſtris barbara verba mobis.
Et placui (gratare mihi), cœpique poetæ
Inter inhumanos nomen habere Getas.
de Ponto IV. E. 13.

Si Ovide a le premier eſſayé de faire des vers dans cette langue, ſon poëme a dû être déteſtable ; mais il faut que les Getes n'ayent pas été auſſi barbares qu'il nous les dépeint ; il faut même que leur idiome ait été très-perfectionné, puiſqu'on y connoiſſoit déja une eſpece de Proſodie ; car il réſulte de l'expreſſion *noſtris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés, mais des vers pourvus d'un métre : on y connoiſſoit, par conſéquent, les ſyllabes longues & breves, ce qui eſt bien ſingulier.

l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la bouſſole, pour naviguer en Amérique, il falloit avoir obſervé la propriété de l'Aiman pour conſtruire des bouſſoles, il falloit ſavoir couler le verre pour faire des lunettes; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Aſtronomie. Ce n'eſt donc que chez des peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenſes, que les grandes découverres peuvent avoir lieu : elles ſont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches; ſans quoi les ſauvages auroient pu être auſſi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés : cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les ſauvages du monde une ſeule découverte de quelque importance. Ceſt dans le ſein des ſociétés bien policées, & par conſéquent très-anciennes, que l'eſprit humain a déployé toute ſa force : c'eſt-là qu'il a appris à connoître ſes reſſources, & qu'il a ſoumis, pour ainſi dire, l'univers entier à ſa puiſſance.

Je ſuis ſi peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'oſe mettre en fait que deux peuples égaux en induſtrie, & à climat égal, qui n'auroient entr'eux aucune communication, parviendroient, à peu près dans le même-temps, aux mêmes découvertes, quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la bouſſole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, ainſi que les Européans, quoiqu'il n'ait exiſté aucune correſpondance entr'eux & nous dans ces temps-là. Les moines Bacons & Swarts, qui les premiers ont connu les effets du ſalpêtre en Europe, étoient ſi mauvais Géographes qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau Monde a ſi peu été l'effet du hazard, que Chriſtophe Colomb avoit promir de le découvrir, ſept ans

ans avant la date de ſa premiere navigation en 1492 : il employa tout ce temps à ſolliciter en Eſpagne l'équipement d'un vaiſſeau, qui ne lui eût pas été accordé de ſitôt, s'il ne lui étoit venu dans l'eſprit de promettre une ſomme conſidérable à un moine intriguant & avare, qui confeſſoit le Roi Ferdinand, & la Reine Iſabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé, que je ne puis omettre ici une obſervation ſinguliere à ce ſujet. Les Européans ſont les ſeuls qui ayent voyagé en Amérique : les Africains & les Aſiatiques ont été ſi ſtupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémiſphere qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainſi que le gallion des Manilles, ont conſtamment refuſé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbareſques, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque choſe, n'ont pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe. (*) Que nous nous ſoyons emparé d'une moitié de cette planete, cela eſt étonnant; mais que ni l'intérêt, ni la curioſité n'ayent pu engager les autres nations de l'univers à y voyager, cela eſt plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le commentateur anonyme des volumineux & obſcurs écrits de Garcilaſſo convient que ſon auteur, en parlant de l'Aſtronomie des Péruviens, eſt tombé dans pluſieurs abſurdités inexcuſables; (**), & c'eſt un aveu ſingulier de la part d'un commentateur. Quarante ans après que ces peu-

(*) Les Nègres ne ſont pas une exception à ce que je viens de dire; puiſque c'eſt malgré eux qu'on les entraîne au nouveau Monde, où ils n'auroient jamais voyagé, ſi on leur avoit laiſſé la liberté qu'ils tenoient du Ciel.

(**) P. 39 & *ſuiv. T. II.*

ples furent ſortis de la vie ſauvage, on érigea, ſelon Garcilaſſo, ſeize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique ville de Cuſco, pour déterminer les points de l'Horiſon où le ſoleil ſe leve & ſe couche aux Solſtices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obſcurité des forêts, ne ſauroient conſtruire de ſemblables obſervatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes euſſent été élevées ſous le troiſiéme Inca, il s'enſuivroit néceſſairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui eſt contredit par l'expoſition qu'on vient de faire de leurs inſtruments imparfaits, & par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entaſſé quelques pierres aux environs de Cuſco, cela eſt croyable; mais que ces buttes ayent ſervi à faire des obſervations Aſtronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'eſt pas croyable.

Les *Amantas* du Pérou, qui ſe mêloient, dit-on, d'étudier le Ciel où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour diſtinguer les planetes d'avec les étoiles : ils ne connoiſſoient que *Vénus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractériſtique. Ils étoient perſuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au ciel pour en jouir, l'embraſſa ſi étroitement qu'à force de la ſerrer, & de la baiſer, il lui fit les ſouillure qu'on y voit. Ne ſavoir pas diſtinguer les planetes, ignorer la cauſe des éclipſes, & dire de ſi grandes puérilités ſur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes conſommés dans l'Aſtronomie, ou bien je me trompe. Tous les ſauvages connoiſſent l'étoile polaire & les Pleïades, ils ſavent où eſt le Nord & le Sud; mais cela ne ſuffit point pour aſſurer que ces ſauvages ſont des Aſtronomes, hormis qu'on ne veuille

faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase & si peu de vérité, des progrès qu'avoient fait les Péruviens dans une science qui ayant été cultivée dans notre continent pendant une infinité de siécles, n'a pas encore été portée au point de perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les arts & les artistes.

En réfutant, dans le premier volume de ces Recherches, les rêveries du calculateur Riccioli, j'ai déjà fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des Péruviens. Premierement, la ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne sous les Incas; & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante mille hommes: elle ne pouvoit, par conséquent contenir qu'environ ving-mille habitants, au moment qu'elle tomba sous le joug des Européans, ce qui est bien peu de chose pour la capitale de tout un empire, qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyeres, où les Espagnols s'égarerent pendant cinq à six jours, sans voir une habitation, sans rencontrer une cabane. On n'apperçut un grand nombre d'hommes assemblés qu'au combat de Caxamalca: partout ailleurs les Indiens ne se présenterent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet état avoit eu de grandes armées sur pied, une bataille n'eût pas suffi pour dissiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagre ne furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise: l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, fut la disette des vivres & des fourages; d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrêmement dépeuplé, puisqu'une poignée d'en-

nemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ses chevaux & ses esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux cents hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine qu'il fit tuer ses chevaux pour substenter ses compagnons : on mangea ensuite les lévriers & les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens : on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un officier mourant : les soldats, décharnés & abattus, brouterent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante mille hommes, dans un pays ennemi, je n'en tirerois par les mêmes conséquences ; mais qu'une petite troupe d'avanturiers n'ait trouvé ni vivres, ni bestiaux, ni aucune ressource, en faisant un trajet de quatre-cents lieues, depuis Quito jusqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & destituée d'habitants & de cultivateurs : aussi les Espagnols n'y marcherent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de broussailles : ils pénétrerent par des forêts & des solitudes, & ne virent, sur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroissoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand peuple sans agriculture est un être de raison : un pays peut, à l'instar du Portugal & de l'Espagne, avoir beaucoup de villes, & manquer à la fois d'habitants ; mais on n'a jamais vu de pays sans villes, où la population ait été considérable. Les Péruviens n'avoient construit d'autre bourgade que celle de Cusco ; d'où j'infère qu'ils ne composoient qu'une petite nation dispersée sur une surface immense ; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'écrivains ont dit de leur industrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'auteur d'un ouvrage moderne, intitulé l'*Analyse du*

Gouvernement des Incas, a lu leur hiſtoire, ſans ſe défier de ſon autenticité : s'il avoit employé la moindre critique, il eût brulé ſon manuſcrit ; s'il avoit voulu être raiſonnable, il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes loix dans un état deſpotique ; & quand il ſeroit vrai qu'on y avoit des loix, il nous ſeroit impoſſible aujourd'hui de les analyſer, faute de les connoître ; & nous ne ſaurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort de ceux qui les avoient appriſes par cœur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui ſubſiſtent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune maniere avec ce qu'on écrit de leur légiſlation ſous les Incas : on dit, par exemple, qu'ils n'épouſoient anciennement que des filles vierges, & qu'ils châtioient avec la derniere rigueur celles qui ſe proſtituoient ; tandis que les *Landinos*, ou les Péruviens ſoumis aux Eſpagnols, ne ſe marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne ſont plus vierges : ils ſe croiroient deshonorés, ſi leurs femmes n'avoient couché avec pluſieurs amants avant leurs nôces (*). On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé ; mais ni les curés, ni les Corrégidors, ni les officiers de l'Inquiſition n'ont pu vaincre leur entêtement, & ils ſe laiſſeroient plutôt couper par morceaux que de conſentir à prendre une femme qu'ils ſoupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne ſauroit conclure autre choſe ſinon qu'un uſage ſi enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué ſous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir conſidéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jetter un coup d'œil ſur le Mexique, dont on a conté autant de fauſſe-

(*) Voyez le *Voyage au Pérou*, par Dom Juan de Ulloa.

tés & de merveilles que de l'empire des Incas ; mais la vérité est que ces deux nations étoient à peu près égales, soit qu'on compare leur police, soit qu'on examine leurs arts & leurs instruments.

Les Mexicains avoient la méthode de représenter les objets en les dessinant grossierement, & ce sont ces desseins informes que les Historiens ont jugé à propos de nommer des caracteres hiéroglyphiques ; mais en cela ils se sont trompés ; car la maniere des Mexicains différoit essentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des symboles ou des emblêmes pour remplacer les objets : ils copioient les objets mêmes, de sorte qu'ils faisoient un tableau complet, & peignoient un arbre pour représenter un arbre ; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des Hiéroglyphes des Coëns on pouvoit énoncer un sens moral, & il n'y a aucun doute entre les savants que la Table Isiaque, & les aiguilles Egyptiennes dressées à Rome, ne contiennent des sentences & des maximes philosophiques ; ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des passions, & des attitudes caractéristiques : d'ailleurs manquant absolument de signes fixes pour la représentation des êtres moraux & métaphysiques, leurs peintures ne pouvoient être que très-bornées.

Ils se servoient de peaux d'animaux, & d'écorces pour y dessiner les choses dont ils vouloient conserver le souvenir : on trouva chez eux une assez grande quantité de ces volumes peints, que les soldats qui ne cherchoient que de l'or, mépriserent trop pour les emporter ; mais un barbare, nommé Sumarica, qui fut, par malheur, le premier Evêque de Mexico, fit, vers le commencement du seizieme siècle, recueillir tous les tableaux historiques qu'on put déterrer dans cette partie de l'Amérique, & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jetta ces monuments singuliers, après les avoir préa-

lablement exorciſés ; car il ſoutenoit qu'il falloit brûler les livres de tous les peuples qui ne ſont pas Chrétiens (*). On ne ſauroit comparer l'horrible fureur de ce fanatique qu'à celle du Pape Grégoire, & du Muſulman Omar, qui fit conſumer la Bibliotheque d'Alexandrie, pour mieux conſerver l'Alcoran.

Il n'eſt échappé des mains de ce Sumarica qu'un ſeul exemplaire qu'on avoit deſtiné à remplir la curioſité de l'Empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au nouveau monde des Evêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet ouvrage à Cadix fut pillé par un armateur Français ; & le manuſcrit indien, avec l'interprétation Eſpagnole, tomba, par un bonheur ſingulier, entre les mains du voyageur Thevet, dont les héritiers le revendirent, pour une ſomme conſidérable au fameux Raleig, qui, dans l'eſpérance aſſez fondée d'en tirer des éclairciſſements capables de jetter quelque lumiere ſur l'Hiſtoire des Mexicains, fit retraduire l'interpré-

---

(*) Cette manie de bruler des livres a toujours caractériſé le génie intolérant du Clergé Romain ; mais elle ne ſe vit jamais tant qu'au ſixiéme & au quinziéme ſiécle. Le Pape Grégoire, ſurnommé ſi injuſtement le Grand, fit bruler dans toute la Chrétienté les Œuvres de Cicéron, de Tite-Live, & de Corneille-Tacite ; & depuis cette funeſte époque, on n'a jamais plus retrouvé un exemplaire complet d'un de ces trois auteurs. Ces perſécutions contre l'eſprit humain, nous ont fait perdre les Poëſies de Menandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, & de Sappho, dont les fragments ne ſervent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été ineſtimable. Il n'y a pas juſqu'aux Juifs dont on n'ait brulé les livres, & l'on aſſure que dans la derniere perſécution, qui leur avoit été ſuſcitée par un ſcélérat connu ſous le nom de Pfeffercorn, on brula le dernier exemplaire de l'ouvrage hebreu, intitulé *Toldos-Jeſcut*.

On accuſe la Cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar & aux Indes Orientales, dont les Miſſionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

tation en Anglais par Mr. Locke (*) & on la publia dans la collection de Purchas. Mr. Thevenot la retraduisit en Français, la fit imprimer dans son grand *Recueil des Voyages*, & en donna les figures gravées en bois sur des pages *in-folio*, qui contiennent trois cents soixante tableaux détachés & encadrés. Comme je sais que ces images ont été copiées, avec un soin infini, d'après l'original Mexicain, je les ai considérées plusieurs fois avec attention; mais j'avoue qu'on ne sauroit dessiner d'une façon plus louche & plus rude: il n'y a aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective, aucune imitation de la Nature; & les objets sont sans véritécomme sans proportion. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient fait presque aucun progrès dans l'art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la memoire des choses passées & des événements historiques.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bucher & du naufrage, renferme à ce qu'on croit, l'histoire de tous les Rois du Mexique, dont le premier n'avoit commencé de régner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ére vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arrivée de Fernand Cortez; mais comme il est impossible de déchiffrer ce livre mystérieux, trouvé dans l'amérique Septentrionale, je ne conseillerois à personne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donné les Espagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique sans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais su assez d'Espagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors les dates, & les époques, & la suite chronologique des

(*) Il ne faut pas confondre ce Mr. Locke avec l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain*; ce sont deux hommes différents. Celui dont il s'agit a inventé, si je ne me trompe, cet instrument de Marine, qui porte encore son nom.

des souverains dont on n'en compte que huit avant Montezuma II. du nom, qui régnoit en 1520? On n'est pas certain que le manuscrit Mexicain renferme un seul mot de ce qu'on croit y entrevoir; & il s'agit peut-être de huit maîtresses de Montezuma, là où l'on suppose qu'il est question de huit princes qui l'avoient précédé sur le trône : l'erreur pourroit être encore plus grande, & la méprise encore plus ridicule; car en confrontant, a différentes fois, les images Indiennes, & le sens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport, & tous ceux qui entreprendront cet examen sans être prévenus, ne se convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des *Roues séculaires* dont Carreri donne si hardiment l'explication d'après un Professeur Castillan, nommé Congara, qui n'a point osé publier l'ouvrage qu'il avoit promis sur cette matiere; parce que ses amis & ses parents lui ont garanti qu'il abondoit en absurdités. En considérant ces instruments qu'on appelle, dans le style des relations, des *Roues séculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des Almanachs, semblables à ceux dont on s'est servi en Europe du temps des Gots, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant désignés par des points noirs, les dimanches & les fêtes par des points rouges, & les rêves des Astrologues par des emblêmes. Que les Mexicains ayent célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque siécle, & qu'ils ayent compté les siècles par des roues, à qui on faisoit faire un tour au bout de cinquante ans (*) c'est ce que j'ai

(*) On dit que leurs siécles etoient de cinquante ans, & que leurs années étoient composées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, afin de completter l'année solaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en société, c'est-à-dire 130 ans avant

peine à me persuader; parce que cet usage supposeroit une longue suite d'observations astronomiques, & des connoissances fort précises pour régler l'année solaire, ce qui n'est pas compatible avec l'ignorance prodigieuse où ce peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner sa Chronologie, lorsqu'il manquoit de mots pour compter au-delà de dix?

L'Histoire des huit Rois du Mexique me semble aussi fabuleuse que celle des douze Incas du Pérou, j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténebres. On assure qu'une nation, nommée les Chichimeis, vint l'an 772, des parties Septentrionales du nouveau continent, s'établir à peu près au centre du Mexique, d'où elle chassa les anciens habitants dont on n'a jamais plus entendu parler: ce peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, persista dans la barbarie pendant six cents ans, & ne commença à s'humaniser, & à adopter un régime politique, que vers l'an 1391 (*). Voilà ce que les historiens nous répétent continuellement d'un ton affirmatif; parce qu'ils s'appuyent, disent-ils, sur les monuments mêmes des Indiens: ils se fondent, il est vrai, sur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obscurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils soient, ne remontent pas au-delà de la fondation de la Monarchie Méxicaine; puisque le bon sens nous apprend que les annales d'aucun peu-

l'arrivée des Espagnols? Peut-on, en si peu de temps, trouver l'année solaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les siécles?

(*) *Cum Montezumæ Mexicanorum regum familia intercidit: regnatum in Mexicanâ urbe omninò sub regibus novem, per annos CXXX, post DCXIX annos, quàm à Chichimeicis Mexicana terra primum occupata fuit.* Hist. Occident. Indiæ, Lib. I, p. 73.

Cette supputation a été adoptée par tous les Historiens qui ont écrit sur le Mexique; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

ple ne ſauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invaſion des Chichimeis ? Par quel moyen s'eſt-on aſſuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud ? Sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée ? Réellement on ne diſcerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures ſi témérairement hazardées.

Que les Mexicains n'euſſent commencé à recevoir une forme de Gouvernement que cent trente ans avant la funeſte apparition des Eſpagnols, cela n'eſt point probable : leurs arts, quelques imparfaits qu'ils fuſſent, annoncent une plus haute antiquité ; mais il ne faut pas exagérer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, qui ſuivant une Table Chronologique découverte par le profeſſeur Congara, ſoutient que les Méxicains s'étoient aſſemblés en corps de peuple, l'an du monde 1325. La rudeſſe extrême de leur langage, que jamais aucun Européan n'a ſu prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs inſtruments, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les Mécaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte ſanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la diſette de leurs loix ; rien de tout cela ne caractériſe un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore ſe défier ici des Auteurs Eſpagnols, d'autant plus ſuſpects qu'ils ſont en contradiction avec eux-mêmes. Antonio Solis, dans ſon *Hiſtoria de la Conquiſta de la América ſeptentrional, conocida por el nombre de Nueva Eſpanna* (*), n'a tâché que de

(*) On en a une traduction Françaiſe par Mr. Citri de la Guette. Un autre auteur a cru que l'Hiſtoire de Solis ne pouvoit plaire, ſi on ne la réduiſoit à la moitié de l'original Eſpagnol ; & d'un énorme *in-folio*, il a fait deux petits volumes dont la lecture eſt ſupportable.

briller par l'éclat des pensées & des images gigantesques, & la pompe de la narration : il y a indignement sacrifié la vérité de l'Histoire aux vains agréments d'un style empoulé : il ose nous dire qu'il y avoit deux mille temples dans la capitale du mexique, au moment qu'un usurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome jusqu'à Pekin : aussi Gomara, moins hardi ou plus sensé que Solis, convient-il qu'en comptant sept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits destinés à loger les idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité : or depuis le regne de ce Prince jusqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans qui n'auroient certainement pas suffi pour bâtir deux mille Eglises.

Le prétendu château où cabanoient les Rois Méxicains, étoit une grange : aussi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'état qu'il venoit de conquérit, y fit-il construire, à la hâte, l'hôtel qui y subsiste encore ; ce qui doit nous desabuser sur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, qui contenoit, selon quelques auteurs, soixante & dix mille maisons sous le regne de Montezuma second ; ce qui supposeroit qu'elle avoit alors trois cents cinquante mille habitans ; tandis qu'il est notoire que Mexico, considérablement agrandi sous les Espagnols, ne renferme de nos jours que soixante mille ames, y compris vingt mille Nègres & Mulatres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun vestige d'anciennes villes Indiennes, il est sûr qu'il n'y avoit qu'un seul endroit qui eût quelque apparence de cité ; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux écrivains Castillans de surnommer la Babilone des Indes ; mais les noms magnifiques, donnés par les Espagnols à de mi-

sérables villages de l'Amérique, ne nous en imposent plus depuis long-temps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ses états, décele la foiblesse de ces états mêmes; je conviens que l'Artillerie étoit un instrument destructeur & tout-puissant qui devoit nécessairement dompter les Mexicains; mais si ces Mexicains avoient eu des villes murées, comme on le répete si souvent, ils se seroient mis à l'abri de la mousqueterie, & les six mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un instant tant de remparts & de retranchements: d'ailleurs il est avéré, par le témoignage de tous les historiens, que les Espagnols sont entrés, pour la premiere fois, dans Mexico sans faire une seule décharge de leur artillerie.

Si le titre de Héros compete à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raisonnables, Fernand Cortez pourroit y prétendre; du reste, on ne voit pas quelle gloire réelle il a acquise en renversant une Monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre continent, auroit renversée avec la même facilité. On a composé sur cet événement un Poëme Epique (*) qui n'a joui d'aucun succès,

(*) Ce Poëme, intitulé le *Mexique conquis*, est monstrueux par-là même qu'il est en prose: cette invention des modernes est si bisarre, qu'on a peine à se persuader qu'elle ait été adoptée par un homme sensé. Au reste, tous les Poëtes qui ont choisi leur sujet dans l'Histoire de l'Amérique, n'ont presque eu aucun succès: la *Colombiade*, la *Tragédie de Fernand Cortez* par Mr. Piron, le *Poëme de Jumonville* & l'*Araucana* de Alonzo, n'ont pu forcer la renommée à les prôner comme des chef-d'œuvres: ce qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du sujet, qu'à l'inhabileté des auteurs; puisque Mr. Piron a employé toutes les ressources de son génie pour faire de son *Fernand Cortez* une bonne piéce de Théâtre. *Alzire* n'est qu'une fiction heureuse, dont on suppose que la scène est en Amérique.

parce que le lecteur, prévenu d'avance de la pusillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit sans cesse massacrer des sauvages qui ne se défendent point contre des soldats furieux, à qui l'abondance de l'or & la disette du fer avoient donné le cœur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le Poëte, convaincu du défaut d'intérêt, ose porter la fiction jusqu'à donner du courage aux Américains, alors il contredit l'Histoire, & change la nature même des événements, qui sont encore trop récents, pour qu'on puisse les déguiser impunément.

Les Péruviens & les Mexicains, n'ayant jamais eu aucune communication entr'eux, avoient suivi des routes diamétralement opposées pour atteindre à l'art de l'écriture : mais je suis persuadé que les Péruviens y seroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractere hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, & non à un Alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au sortir de la vie sauvage, essayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique : ou ils ont dessiné les objets ; ou ils ont fait usage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois qui, par un certain arrangement, rapelloient à leur esprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifestes de ce procédé dans la langue Allemande, où les Lettres sont nommées *Bucstaben*, ce qui signifie de petits bâtons de bois de hêtres : leurs livres sont nommés *Bücher* comme qui diroit un assemblage de pièces de hêtre. Les Runes tirent également leur étymologie de la racine Scandinavienne *Rönne*, qui signifie le sorbier sauvage, arbre indigene du nord, dont on s'est servi pour faire des coupeaux qui par-

leur combinaison exprimoient un sens suivi, ainsi que nos lettres (*).

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler : leurs premiers *Kins*, intelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées : ils abandonnerent ensuite cette invention pour adopter les peintures parlantes ; d'où il a résulté que leur caractere, participant à la fois de notre Alphabet & des Hieroglyphes, est absolument unique dans son espèce. S'ils avoient perfectionné leur premiere écriture par les cordons de Fohi, il y a toute apparence qu'ils seroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils usent de nos jours.

(*) *Litteras Runicas saxis, ærique inscripserunt, & fago usi sunt, vel sorbo aucuparii :* Ronne *vel* Runeboers Troee (bois portant des Runes) *nomen suum á Runis ipsis obtinens, magni semper æstimatum est : propterea quod præ aliis lignorum speciebus eam habet indolem, ut, cum literæ in cortice ejus exarantur, arbor confestim succum ad cujusvis literæ ductum protrudat, qui deinceps lapidis instar induresçit.* Rudbeck.

Il semble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce passage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes sur des arbres ; mais avant que d'être parvenus aux inscriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres que des petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain sens : aussi les Runes écrites sont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décele leur origine. Il se peut que l'usage de graver les Runes sur des rochers & des arbres, ne remonte pas au-delà d'Odin. Quoi qu'il en soit, les plus anciens monuments de cette espece, reconnus pour authentiques, sont du troisiéme siécle. Il y en a quelques-uns de suspects, & d'autres dont on vante mal-à-propos la vetusté. Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les Académiciens François, contient en effet une inscription, elle est probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldetant : mais cette pierre de la Lapponie n'est, à mon avis, qu'un jeu de la Nature, pris pour un monument des hommes.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractere épistolaire ou Alphabétique, à peu-près semblable au nôtre; mais il ne s'ensuit point qu'ils avoient inventé ce caractere en perfectionnant leurs Hiéroglyphes, comme quelques savants l'ont prétendu: il est plus probable qu'ils avoient emprunté cet Alphabet d'un autre peuple, puisqu'ils n'ont commencé à s'en servir que fort tard, & peut-être pas avant l'invasion de Smerdis.

Il est du ressort de la philosophie de l'Histoire de marquer par quels degrés l'esprit humain s'est élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un pays que dans un autre; mais ces discussions, quoique relatives à mon sujet, me conduiroient au-delà des bornes où je me suis proposé de m'arrêter, comptant d'avoir satisfait au titre de cette Section, & d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est-il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce globe que des hommes sans barbe, sans esprit, atteints du mal vénérien, & tellement déchus de la nature humaine, qu'ils étoient indisciplinables, ce qui est le complément de la stupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu, & qu'ils ont encore pour la vie sauvage, prouve qu'ils haïssent les loix de la Société, & les entraves de l'éducation, qui, en domptant les passions les plus intempérées, peuvent seules élever l'homme au-dessus de l'animal: il faut lui ôter une partie de sa liberté pour ennoblir son être, & cultiver son génie; & sans cette culture il n'est rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on assujettit, donne des fruits délicieux: le sauvageon qui n'a jamais été touché par la main du jardinier, ne végete que pour lui seul; ses productions sont ou nuisibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme sau-

vage vit ainsi, uniquement pour lui-même: il n'aide personne, & personne ne l'aide: aucun lien aucun pacte de fraternité ne le rapproche de son semblable: il est seul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaisant, charitable, & généreux. On ne sauroit imaginer un plus grand avilissement de notre nature que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penser pour soi, ou pour ses maîtres. Il est triste que cet état soit néanmoins celui où végètent les deux tiers du genre-humain; car la portion d'hommes qui vit sous des loix tant soit peu équitables, est plus petite qu'on ne le pense. L'Amérique & l'Afrique ne sont presque peuplées que de sauvages: le despotisme a accablé & accable l'Asie, & pénétre par mille endroits dans l'Europe, qui semble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les philosophes élèvent de toute part leur voix contre le despotisme, & contre la tyrannie des princes qui font à leurs sujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus; & cependant ils s'imaginent qu'ils règnent, comme si l'on pouvoit règner sur ceux dont on n'est pas aimé, & qu'on n'aime point: on peut les contraindre, on peut les immoler; mais il y a moins de distance du ciel à la terre que d'un Roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au reste, l'abrutissement où l'on a surpris les habitants de l'Amérique, il est certain qu'on n'auroit pas dû les massacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les bruler pour n'avoir pas pu croire des mysteres incompréhensibles. Au contraire, leur extrême foiblesse auroit dû exciter la plus gande compassion dans l'ame de leurs conquérants, si ces conquérants avoient eu une ame. Le sang Indien que les Espagnols ont versé avec profusion, crie encore vengeance, & auroit été vengé sans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le sentiment de Tacite,

qui croyoit que les Dieux ne se mêlent jamais des hommes, sinon pour les châtier, *non esse curæ deis securitatem nostram, esse ultionem.*

SECTION II.

De quelques usages bizarres, communs aux deux continents.

En abordant, pour la premiere fois, à cette terre malheureuse & inconnue qu'on a nommée le nouveau Monde, on y a retrouvé des coûtumes barbares, atroces, & singulieres, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la Philosophie, & dont d'autres ont triomphé de la Raison.

L'examen de ces usages si semblables dans des climats si différents, & entre des nations qui ne le connoissoient pas, prouve que l'homme est comme prédestiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des absurdités qui malgré la ressemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes sur les autres : parce que la superstition, les préjugés, l'amour-propre, l'oubli de ses semblables, l'ignorance de ses devoirs, & toutes les passions & tous les vices ont dû nécessairement produire les mêmes effets, & par conséquent les mêmes désordres dans des sociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entr'elles.

Je sais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs ivres du merveilleux, & par là incapables de bien voir, ont rapporté des mœurs des peuples ou mal policés, ou entierement sauvages, chez qui chaque famille

& chaque tribu obéit à des impulfions particulieres, & ne fe gouverne pas par des maximes univerfelles & immuables. On a fouvent pris les égarements de quelques individus pour des ufages conftants & conftamment reçus : on a confondu les loix avec les abus des loix, & les excès qu'on tolère, avec les excès qu'on autorife.

Ces tableaux infidèles ont féduit des écrivains célebres qui uniquement frappés de la fingularité des faits expofés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'affurer d'avance de la bonne foi des obfervateurs, & ils ont raifonné, ou déraifonné, à pure perte fur des rapports démentis par des relations plus finceres, écrites avec plus de bon fens, dans des temps poftérieurs, par des témoins ou moins enthoufiaftes ou plus éclairés. Pour éviter un reproche fi juftement mérité, je ne ferai l'expofition que des coutumes bizarres, bien avérées, & fur lefquels on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter fans introduire dans l'hiftoire un Scepticifme abfurde, qui entraîneroit en fens contraire les mêmes inconvénients que la trop grande crédulité ; puifqu'il eft également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette Section par l'examen de l'ufage fanguinaire & infenfé d'enfévelir des perfonnes vivantes avec les morts. On fait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules Céfar, & que les colonies fi multipliées des Scythes l'avoient introduite dans toutes les contrées où elles s'étoient fixées : on fait qu'elle fubfifte encore dans quelques cantons de l'Afie méridionale, fur les côtes de l'Afrique, qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des peuples fi éloignés les uns des autres, & féparés par tant de barrieres infurmontables, qu'on ne fauroit raifonnablement

supposer qu'ils ayent en quelque correspondance; puisqu'ils différoient par tant d'endroits, & ne se ressembloient, pour ainsi dire, que par cette seule atrocité.

Quoiqu'il soit possible que ce n'est pas une seule & une même cause qui a enfanté un cérémonial si cruel chez les diverses nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la résurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit, par un malheur singulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de se faire servir dans l'autre monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les esclaves sur le tombeau de leurs maîtres, les femmes sur le corps mort de leurs époux. Aussi en lisant l'Histoire, observe-t-on que c'est principalement aux funérailles des Rois & des Souverains que ces homicides ont été les plus fréquents. A la côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des seigneurs, & jamais avec celui des personnes d'une condition servile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, Roi d'Akim, dit M. Roemer dans sa relation de 1764, on inhuma avec lui trois cents femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'esclaves, à qui on brisa auparavant les membres. Quelques voyageurs qui ont attentivement considéré la construction intérieure des Pyramides d'Egypte, ont soupçonné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à rester toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs souverains, dans des chambres murées où on leur faisoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenses Mausolées. Cependant on ne pratiquoit rien de semblable dans toute l'Egypte à la mort des simples particuliers, à qui l'on se contentoit de mettre sous la langue, ou sur la poitrine, une pièce de monnoie d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les Momies, lors-

qu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la loi Indienne qui ordonne aux veuves ſans enfants (*) de ſe jetter ſur le bucher où l'on brule leurs maris ; mais il eſt très-faux que cette loi ait été ſuggérée par un Bramine, mauvais Philoſophe, qui vouloit empêcher les empoiſonnements : il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne ſeroit tentée de donner du poiſon à ſon époux, ſi elle ſavoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que pour prévenir un crime, on en ait commis mille de ſang froid : c'eſt comme ſi l'on bruloit ſa maiſon pour la garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoiſonnent pas plus ſouvent leurs maris, que les autres femmes de l'Aſie & de l'Europe, & ſi l'eſprit du légiſlateur eût été tel qu'on le ſuppoſe, il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfants, de la peine commune.

Comme les Indous ſont polygames, c'eſt la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la loi fait périr avec eux ; d'où l'on peut ſûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir coucher encore avec ſa maîtreſſe dans l'autre monde a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui avoient l'eſpérance d'une vie à venir, mais qui étoient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le ſyſtême des anciens Brachmanes & des Bramines modernes : entêtés juſqu'à la fureur de la Metemp-

---

(* Il eſt important d'obſerver que les veuves Indiennes qui ont des enfants, ne peuvent ſe bruler avec le corps de leurs maris ; & loin que la coutume les y oblige, il leur eſt ordonné de vivre pour veiller à l'education de leurs enfants ; d'ailleurs les Gouverneurs des Provinces ne le leur permettroient pas, parce que les orphelins multipliés ſeroient un fardeau pour l'Etat, qui devroit leur ſervir de pere.

sycose, cette hypothèse favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'est pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de tout ce qui respire sur la terre : tandis qu'ils exigent que les femmes soient brulées solemnellement aux obseques de leurs maris, & en craignant de blesser un insecte, ils font essuyer à leurs semblables le plus affreux des suplices. On ne sauroit imaginer une plus grande discordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leurs épouses dans l'autre monde, puisqu'ils soutiennent que les ames voyagent & passent, sans relâche & sans repos, d'un corps dans un autre au moment de la destruction de l'être animé ; de sorte que l'ame du mari pourroit entrer, selon eux, dans l'embryon d'une souris, & l'ame de la femme, dans celui d'un chat. Ainsi les Indous, qui ne devroient point bruler leurs femmes, s'ils vouloient être conséquents dans leurs principes, sont les seuls Asiatiques méridionaux qui ayent opiniâtrément retenu cette abominable coutume ; ils payent même un tribut annuel au grand Mogol & aux Nababs, & aux Rajas Mahométans, pour avoir la permission de commettre de temps en temps de semblables parricides ; & il leur en coute fort cher pour transgresser le précepte positif de leur Védam qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des Chrétiens bruler leurs femmes que de voir des Banianes bruler les leurs, si les maximes des hommes n'étoient presque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un Mémoire Academique de M. Fréret que ses confreres avoient soutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de semblables sacrifices, disoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expose dans

César, dans Strabon, & dans Diodore; mais le seul exemple des Indiens auroit dû les désabuser; puisque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les systêmes Théologiques peuvent être en opposition avec les pratiques & les usages; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconséquents que les autres nations contemporaines.

Le fanatisme a quelquefois tellement subjugué la raison & la nature, qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées se bruler volontairement; mais ces suicides sont rares, & il est certain que la plupart des veuves tâchent d'échaper au bucher, & elles échapperoient en effet, si les Bramines ne les contraignoient, en les menaçant de l'implacable couroux de Brama (*). Lorsqu'on lit avec

(*) On brule les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le Royaume de Guzerate, jusqu'à Agra & Delhy, on les fait asseoir dans une hutte de Bambous & de roseaux secs, où on applique le feu au dehors. Dans le Bengale, la veuve dévoué se tient accroupie sur un bucher, qu'on allume lorsqu'elle prend le corps de son mari pour le mettre sur son giron: ceux qui ont des lettres ou des présents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un district de la côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande fosse de la profondeur de dix pieds: quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bourreaux conduisent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu où on la précipite en arrivant sur le bord du fossé. C'est la mode de jetter dans ces buchers funebres plusieurs vases remplis d'huile & de résine; mais on ne sauroit dire si cela contribue à abréger ou à augmenter le supplice: les musiciens, qui savent leur métier, ont soin de faire un si grand bruit avec leurs tambourins & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque assistant a la charité de leur jetter un panier de sable. Voyez *Tavernier*, *voyage aux Indes*, *liv.* 3, *T. II*, *à la Haye* 1718. Consultez aussi les *Lettres de Bernier.*

attention les Voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, & de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces miſérables victimes de la mode & de la ſuperſtition un breuvage qui en étourdiſſant leurs ſens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inſpire. En faiſant des recherches plus préciſes ſur la qualité des ingrédiens dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on ſe ſert principalement d'une forte infuſion de ſafran, qui a la vertu ſinguliere de porter à la tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles que procurent l'Opium, le Solanum, la graine du chanvre vert, & les autres Narcotiques (*).

On ſaiſit l'inſtant où l'ivreſſe commence, pour jetter les femmes ſur le bucher, & c'eſt à ce ſtratagême des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que diſent quelques relations des ſignes de joie & d'allégreſſe qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque-temps avant l'exécution, & à l'aſpect des flammes qui vont les dévorer. Il eſt réellement étonnant que les Américains Septentrionaux ayent la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux eſclaves qu'on ſacrifie à la mort des Caciques : ils emploient des feuilles de tabac, écraſées & réduites en

(*) Le ſafran, ainſi que les étamines & les ſtigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuſe, eſt un poiſon pris a une certaine doſe, & on prétend que c'eſt de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & convulſif, il commence par aſſoupir & à produire des rêves divertiſſants, qui finiſſent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des perſonnes qui s'étoient par mégarde endormies ſur des ballots remplis de ſafran ; ce qui prouve qu'il tue par ſes *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par ſa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres cloſes, ont ſouvent occaſionné les mêmes effets, & étouffé ceux qui y couchoient.

en pâte dont ils forment de grosses boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir : on leur fait boire ensuite un verre d'eau, qui en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet : parce que l'âcreté de l'huile & du sel que ce végétal recele, picotte violemment les parois & la membrane de l'estomac, & occasionne des convulsions qui troublent les esprits vitaux. Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements ; quand ils n'ont pu réussir à surmonter la Nature par force, ils l'ont surmontée par artifice.

Au seizeme siècle, il s'éleva une dispute entre le métif Garcilasso, & les autres auteurs Espagnols qui ont écrit l'Histoire du Pérou : ces auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faisoit mourir par force un grand cortège de domestiques & de concubines, qui devoient aller servir leur défunt maître dans les espaces imaginaires où les Péruviens plaçoient leur paradis. Garcilasso au contraire soutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés ; mais qu'ils venoient se présenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivants, & qu'on étoit souvent obligé d'en renvoyer plusieurs qui excédoient le nombre prescrit, par l'étiquette de la cour, pour les funérailles de Sa Majesté. Si l'on se rapelle jusqu'à quel point les Péruviens modernes méprisent la vie, on ne sauroit nier que le sentiment de Garcilasso ne soit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la persuasion plus ou moins grande de la part de ceux qui se dévouent : s'ils croient fermement, & jusqu'à l'entousiasme, qu'ils ressusciteront sur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis, il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de constance que ces hommes obscurs, prétendus Martyrs, qui couroient joyeusement aux échaffauds, dans l'idée qu'on étoit sauvé, quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir insulté les statues de Vénus & de Mercure.

Quant aux peuples de l'Amérique Septentrionale, il est sûr qu'ils se servent du tabac, comme on l'a observé en 1725, chez les Natchez de la Louisiane dont le chef vint à mourir cette année-là. Les Français, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prieres ni par menaces, empêcher qu'on ne fit un grand massacre aux obseques de ce barbare : on ne tua pas moins de treize personnes des deux sexes, sans compter un enfant qu'on jettoit partout où le convoi passoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où reposoit le corps du Cacique. Deux de ses femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ses domestiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau. (*)

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuses & folles, on fit esseoir tous les condamnés sur des nattes étendues par terre : on leur servit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poison produisît ses premiers effets, l'assemblée se mit à danser & à faire le cri de mort d'une façon si bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs : on enveloppa ensuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, sur laquelle on passa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes soutinrent ce lacet pour l'empêcher de glisser, & trois autres bourreaux le tirerent par un bout, & étranglérent ainsi en un instant, toutes les victimes de cérémonie de Cannibales : on enterra leurs corps à côté de la fosse où on jetta celui du Cacique.

M. le Page prétend que si les Français ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quel-

---

(*) Voyez l'*Histoire de la Louisiane par M. le Page du Pratz. Tom. III*, *p.* 57. On trouvera une autre relation de ce même évènement dans Dumont sur la Louisiane, pag. 217 & suivantes.

ques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes dévoués, & aſſaſſinés, eût été beaucoup plus conſidérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le carnage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faiſoient dans des circonſtances ſemblables. Si un petit chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze perſonnes pour ſes plaiſirs & ſon ſervice dans l'autre monde, on a dû en faire périr des miliers, pour former la ſuite des Incas & des prédéceſſeurs de Montezuma qui commandoit à pluſieurs peuples dans de grandes contrées, ſoumiſes au pouvoir d'un ſeul deſpote. A S. Domingue, on pratiquoit auſſi cette barbarie à l'enterrement des princes & des ſeigneurs de l'iſle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plûpart des nations du nouveau continent, rangées ſous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puiſſe produire un grand mal : la flatteuſe eſpérance d'une vie à venir, qui auroit dû conſoler l'humanité, a été la ſource d'une infinité de crimes & de meurtres ſolemnels, qui font & feront toujours horreur à quiconque en lit le récit dans l'Hiſtoire du genre humain. Ce n'eſt pas le ſyſtême de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus ſi coupables, mais le dogme de la réſurrection des corps. Il eſt facile de ſe figurer comment des hommes groſſiers & matériels ont raiſonné ſur ce principe une fois admis comme inconteſtable. Si nous reſſuſcitons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, ſi nous aurons les mêmes organes & les mêmes ſens : ſi nous devons avoir les mêmes organes, il s'enſuit que nous éprouverons les mêmes ſenſations & les mêmes beſoins : il n'eſt donc pas abſurde qu'un mari accoutumé d'être carreſſé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, ſe faſſent accompagner dans l'autre par leurs femmes & leurs eſclaves.

Il faut qu'on ait raiſonné de la ſorte, puiſqu'on a agi conformément aux conſéquences de ce So-

phisme. Observons toute fois qu'un Missionnaire de la Propagande, hérissé de Théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Louisiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des Esclaves vivants à ses obseques. Le sauvage diroit au prêtre : je suis dans la ferme persuasion d'une vie à venir : si tu veux me retirer de ce systême, il faut que tu me prouves que je ne ressusciterai pas en corps & en ame : il faut que tu me prouves encore qu'il est impossible qu'ayant été Roi des Natchez dans cette vie, je ne puisse le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puissance de Dieu. Si la mort n'est qu'un passage brusque à une seconde existence, il est sûr qu'elle ne sauroit m'ôter le droit que j'ai sur mes esclaves ; puisque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce discours, quel qu'il soit, embarrasseroit sans doute, le Catéchiste ; mais un Philosophe qui rencontreroit cet Indien raisonneur, lui diroit : *Rien ne t'autorise à supposer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton systême est incertain : le crime que tu veux commettre ne l'est point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes soient égorgés pour te faire plaisir, & qu'ils préviennent en ta faveur le terme que la Nature leur a marqué ? Si tu n'as jamais douté de la toute-puissance de l'être supréme, tu n'as aucune raison pour douter de sa justice qui ne sauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes sujets, en voulant qu'ils meurent, lorsque tu cesses de vivre. L'empire que tu as exercé sur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort sur le plus foible. Tu blasphêmes, lorsque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu : tu envahis les droits du Créateur, lorsque*

tu prétends régler les instants de la mort de tes semblables. Ce n'est pas toi qui les animes ; ce n'est donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer ; puisqu'ils sont les fils de ton pere. Parce que tu crois la résurrection des corps, tu veux massacrer tes freres ! Insensé, ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays où les bergers égorgent leurs troupeaux, lorsque le loup leur mange une brebis, cette absurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Pense ce que tu veux d'une vie à venir ; mais ne souille pas tes mains d'un sang innocent. Meurt en paix, laisse-y mourir les autres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été Roi dans ce monde.

Cette réponse vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le Théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne fît une si forte impression sur l'esprit de l'Américain qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ses esclaves vivants : mais, dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu, aux Indes Orientales, des personnes sensées qui ayent employé ces raisons, ou des raisons semblables, pour dissuader aux femmes de s'y bruler ? Si l'on s'y est servi de ces motifs, il faut qu'ils n'ayent produit aucun effet sensible ; puisque la coutume en a triomphé. Oui, il est possible que la Philosophie n'a jamais pu faire entendre sa voix aux Indes, à cause de l'intérêt des Bramines qui s'approprient les dépouilles des veuves sacrifiées : ils s'approprient leurs colliers, leurs brasselets, leurs pendants d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bucher est éteint.

Si le Clergé d'Espagne & de Portugal n'avoit quelque profit à faire des *Auto da fé*, il n'en feroit pas : on n'est pas gratuitement méchant. Si dans un pays de superstition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des prêtres, on ne seroit pas entendu du peuple, qui n'entend & qui ne voit que par ses prêtres, ces despotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la résurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Asie, en Afrique que les Historiens ne le soupçonnent: vu qu'on ne connoît gueres d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des ustenciles de ménage, des boissons, des aliments, des lumieres & des piéces de monnoie, pour le service des Manes; ce qui prouve incontestablement qu'on y croyoit à une vie future. Les cérémonies funebres peuvent expliquer les différents systêmes sur la nature de l'ame, adoptés dans les différents pays; & ce seroit peut-être un moyen pour résoudre la question, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, sur le sentiment des anciens Juifs touchant la Résurrection.

Il est vrai que dans le *Vaiicra*, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun réglement concernant les enterrements, & la sépulture; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, si essentiels, ont pû être omis ou oubliés dans des livres où l'on descend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la crême, & des cuisses de lievre. Les Ecritures Hébraïques disent dans un autre endroit, que Jacob & Joseph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été salés pendant quarante jours dans le Natron (*). D'où on peut inférer que ceux qui les ensévelirent de la sorte, adhéroient au dogme des Egyptiens sur la Résurrection; & il est très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de

[*] Comme c'étoit une loi inviolable en Egypte de laisser les cadavres dans le natron, ou le nitre, pendant soixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le texte de la Genèse, qui dit au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne resta dans le sel que pendant quarante jours. L'adresse des Commentateurs palliera aisément cette inadvertance, en l'attribuant aux copistes.

l'Egypte, ont toujours persisté dans cette opinion; sans quoi ils n'auroient pas importé dans la Palestine le procédé des embaumements, où ils ne firent, dans la suite des temps, que quelques légers changements auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'assure le Rabbin Jacob dans son *Thurim Jora Degha*, chapitre 352. (*) Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jettoient anciennement quelques pièces de monnoie dans le sépulchre des particuliers, puisque Flavien Josephe rapporte que c'étoit une opinion reçue du temps de Hircan, qu'en inhumant David on avoit enterré des sommes considérables avec lui. Comment cette opinion se seroit-elle établie dans un pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, si l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle, que les Chrétiens ont manifestement puisée dans la Synagogue? D'ailleurs la secte des Saducéens, qui nioient la Résurrection, étoit une secte nouvelle qu'on accusoit d'avoir attaqué un ancien systême universellement cru.

On ne doit pas compter entre les conséquences dangereuses qu'a entraînées le dogme de la Résurrection des corps, l'usage d'enterrer des enfants vivants avec le corps mort de la mere, comme on fait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité est née de la déplorable constitution de la vie sauvage, où personne ne voulant, ou ne pouvant se charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même

(*) Chardin assure, tom. III, p. 17, que les Persans s'imaginent que Daniel a le premier enseigné en Perse le secret d'embaumer les corps; ce qui a peut-être donné occasion à l'histoire du Dragon, dans lequel il injecta du suif, de la poix & des égagropiles.

que la mere vient à expirer. On les massacre pour les empêcher de mourir de faim & de misere. La charité des sauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même est un crime de lèse-humanité. Tant l'homme perd à n'être point civilisé.

Après avoir considéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des deux continents, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, & dont il est impossible d'approfondir les causes. Elle consiste à se couper un article des doigts, lorsqu'on perd son mari, sa femme, ou quelqu'un de ses proches. Les Tcharos de Paraguai, les Guaranos, & beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau Monde ont été anciennement si faciles à se faire de semblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne restoit plus que cinq ou six doigts entiers aux deux mains (*). Ce qui a sans doute induit en erreur l'auteur des mémoires manuscrits qui m'ont été communiqués, & dans lesquels il est dit que chez les sauvages qui habitent à l'Occide Paramaribo, & que les Hollandais nomment *Boken*, il y a des tribus entieres qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les Missionnaires, intéressés à posséder des esclaves qui ne soient point mutilés, ont presque entierement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale ; mais dans la Californie plusieurs hordes restées dans la barbarie ont aussi persévéré dans cet abus, & se retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents : ils commencent par les articles des deux mains, & quand ces membres sont totalement emportés, ils attaquent

(*) Voyez les *Relations de* Sepp, *& les Lettres du* P. Cataneo *à son frere.*

attaquent le ſecond doigt, & ont un ſecret merveilleux pour guérir promptement ces bleſſures qui ſeroient regardées comme dangereuſes en Europe, à force d'être répétées ſouvent.

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre continent, qui ait auſſi eu la coutume impertinente de ſe tronquer les mains; & s'il eſt poſſible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitants des deux hémiſpheres, ſi différents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes abſurdités que l'eſprit humain puiſſe concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches ſur l'Hiſtoire de l'eſpece humaine, je n'ai trouvé qu'un ſeul peuple de l'ancien continent qui ſe ſoit mutilé dans ce goût-là, & pour des motifs ſemblables : ce peuple eſt celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, ſi connus & ſi fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

M. la Loubere, de l'Académie Françaiſe, eſt le premier, ſi je ne me trompe, qui ait obſervé cette coutume des Caffres, pendant le ſéjour qu'il fit au Cap de bonne Eſpérance, à ſon retour de Siam où il avoit porté une lettre très-inutile de Louis XIV. (*) Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres ſe coupoient un bout des doigts, en ſorte qu'on pouvoit voir par l'inſpection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a ſuivi la Loubere, varie dans la deſcription qu'il donne de cette mode folle, & en tombant d'accord ſur le point principal, il me ſemble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui ayent raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux

Les Hollandois ont réuſſi à diſſuader aux Caffres

(*) *Voyage de Siam, tom. II, p. 167.*

de se faire à eux-mêmes un mal si cruel, d'où il ne résulte aucun bien ni pour les morts, ni pour les vivants; & ces Africains ont enfin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'un testicule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde sait. Devenus plus sages, ou moins extravagants, ils se félicitent de leur docilité au joug de la raison; tandis que d'autres peuples persistent avec fureur dans des travers également blâmables, sous prétexte que leurs peres & leurs ayeux n'ont pas agi autrement: comme si les folies devoient nécessairement être héréditaires, & comme s'il y avoit prescription contre le sens commun.

Dans les Traités écrits sur les funérailles des anciens, par les modernes *Kirchmann*, *Meursuis*, & quelques autres dont les recherches sont déposées dans l'immense Collection de *Grævius*, on voit que les Romains coupoient quelquefois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonstances ne leur permettoient pas d'ensevelir avec toute la pompe convenable: ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de superstitions dans lesquelles il seroit insensé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoissance de la religion des Mahométans, débordée jusqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, & jusqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il seroit plus insensé encore de supposer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigenes de la Californie, & que c'est à cette correspondance qu'on doit rapporter la conformité des usages sur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la Géographie, sent le néant de cette hypothese. Il n'y a point d'hommes sur le globe mieux séparés les uns des autres que les Californiens & les Hottentots: placés du Sud au Nord sur les deux extrémités du monde, le monde entier les sépare.

Peu satisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuse, j'aime mieux croire qu'il nous est impossible d'en deviner la cause que d'en déterminer une qui ne seroit peut-être point la vraie. Si l'on disoit qu'on a voulu par-là imprimer un caractere ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit sous une forme nouvelle ; puisqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces sauvages ont prétendu que les orphelins & les veufs fussent distingués par des marques si cruelles qu'on pourroit les envisager comme un suplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorsqu'elles perdent leurs maris, on soupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui se donneroit pour vierge à un second époux qui n'auroit aucune connoissance de son premier mariage ; ce qui est possible chez les peuples errants, puisqu'on en a des exemples chez les peuples policés ; mais cette explication ne sauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le constater par des signes indélébiles.

Un usage moins sanguinaire, mais plus ridicule, est celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari se met au lit, ou dans son *Hamac*, quand sa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle : dans cette posture il contrefait le malade, gémit, se fait soigner, & reçoit les visites de ses amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler pour la premiere fois, de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être si fou en Amérique ; mais on ignoroit sans doute alors que cette coutume a été, & est encore en vogue en France même, & que c'est ce qu'on nomme dans le Béarn *faire la Couvade*. Il est vraisemblable

que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois ont puisé cette étiquette en Espagne, où elle regnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum pepererunt, suo loco viros decumbere jubent, eisque ministrant*, dit-il (*) : ce qui revient à ce qu'on a observé parmi les Brésiliens, & parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle est délivrée, n'a rien de plus pressé que d'aller servir son époux alité pour plusieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, assure qu'il a vû pratiquer la même chose chez plusieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendants. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de St. Laurent jusqu'au-delà des Pyrénées : elle devoit faire fortune, puisqu'elle est trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'esprit humain. Feu M. Boulanger a tâché d'en découvrir la cause, dans son *Antiquité dévoilée* ; mais on ne sauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il ne l'a été dans ses conjectures : emporté par un enthousiasme systématique, il a voulu soumettre les faits à ses idées, au lieu d'accommoder ses principes aux faits.

» En Amérique, chez quelques sauvages, dit- » il, l'usage veut que le mari se mette au lit lors- » que sa femme est accouchée. La même chose se » pratiquoit chez les Celtibériens, suivant Stra- » bon, & dans l'isle de Corse suivant Diodore de Si- » cile. Pour expliquer une coutume si bizarre d'a- » près notre systême, il semble que l'on doit » regarder cette conduite du mari comme une » sorte de pénitence, fondée sur la honte & le » repentir d'avoir donné le jour à un être de son » espèce. Cette conjecture paroît d'autant plus » fondée que, suivant les lettres édifiantes, citées

(*) *Lib. III, pag. 174.*

» dans la note, le mari pendant sa retraite observe un jeûne très-rigoureux, & s'abstient même de boire, en sorte qu'il maigrit considérablement (*). »

Pourquoi un homme seroit-il honteux de ce qu'il lui est né un enfant, le fruit de son amour, l'objet de sa tendresse, le sang de son sang? Pourquoi feroit-il pénitence pour avoir couché avec sa femme, puisqu'il savoit, en se mariant, qu'il coucheroit avec elle selon l'ordre de la nature? En vérité, tout cela est incompréhensible pour nous.

Si le systême de M. Boulanger est absolument destitué de réalité à cet égard, pourquoi l'Eglise Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les femmes qui ont accouché, soient purifiées au moment qu'elles rentrent dans les temples? On suppose par conséquent qu'elles sont souillées; ou ce qui est la même chose, on suppose qu'elles ont péché en concevant leur fruit ou en se délivrant de leur fruit; on a donc attaché au mariage un préjugé qui tout absurde qu'il est, ne laisse pas de justifier le sentiment du Philosophe Français.

Cette objection n'est pas même spécieuse. Chez les Juifs, on purifioit les femmes, parce qu'on les croyoit souillées par l'épanchement du sang qui accompagne & suit les couches: & il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un pays chaud & mal sain, habité par un peuple mal-propre & dégoûtant: l'Egise Romaine, qui a perverti l'esprit des usages Judaïques, a transporté à l'ame la souillure du corps, parce qu'il est dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté, doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cause du péché: ce qui a un sens différent dans le texte Oriental, que dans la mauvaise version de la Vulgate. D'ailleurs il n'est ici question que de la

---

[*] *Antiquité dévoilée par les usages.* Liv. II. Chap. III. p. 127. *in*-4°. Amsterdam 1766.

femme, & non du mari, à qui ni les Chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs superstitions, imputé à crime la naissance de ses enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la Purification, & la coutume interprétée par Mr. Boulanger. En lisant attentivement ses *Recherches sur le Despotisme Oriental* & son *Antiquité dévoilée*, qui n'est qu'un commentaire du premier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de son systême. Cependant je ne saurois me persuader que l'attente de la fin du monde, & de la venue du grand juge, ait pu faire sur l'imagination des mortels consternés tous les effets qu'il déduit de ces deux causes, jusqu'à rendre les parents honteux lorsqu'il leur naissoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhension de la ruine du globe ait fait recourir les hommes à la Circoncision, comme s'ils avoient eu un violent remords pour avoir engendré des individus de leur espece, ainsi que Mr. Boulanger le suppose dans le chapitre où il traite plus amplement de la Circoncision.

Je ne releve pas ces inexactitudes pour insulter à la mémoire de ce savant, comme ont fait tant de fanatiques enivrés de leurs propres chimeres & jaloux de celles des autres: je les releve parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute: les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en souvienne.

N'est-il pas plus raisonnable de dire que les maris ont, dans de certains pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre? C'est à cette prétention singuliere qu'on doit attribuer leur retraite: ils se sont mis au lit pour se refaire de leur lassitude, & se préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'espece; comme si le premier produit de leur amour les eût énervés & abattus. Quant au jeûne, qu'on dit qui s'obser-

vent pendant leur repos, il n'y a que les Jésuites qui en parlent ; les autres auteurs anciens & modernes ne disent pas un mot de cette prétendue abstinence : au contraire, le Naturaliste Pison, dont l'autorité vaut bien celle des cent-trente volumes de Lettres édifiantes, rapporte qu'au Brésil les maris alités, à l'occasion des couches de leurs femmes, se font servir les mets les plus succulents (*). Quand on a questionné ces barbares sur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces qui s'épuisoient toutes les fois qu'ils devenoient peres. Cet aveu suffit pour donner à mon sentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion : il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illustre auteur de l'*Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On sait que les éclipses de la Lune & du Soleil ont toujours été en droit d'épouvanter les ignorants & les superstitieux : on sait encore que les Romains & les Grecs faisoient, pendant ces instants d'obscurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des sonnailles, des poeles & d'autres instruments rauques & grossiers. Il est bien surprenant après cela, que les auteurs qui ont écrit l'Histoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faisoient un bruit pareil dans des circonstances semblables. Rassemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en sonnoient à outrance, & afin d'augmenter la cacophonie ils fouettoient leurs chiens & les faisoient hurler. On a encore retrouvé cet usage en Asie chez les Indiens adonnés au culte Bramique, qui ne se contentent pas de crier, de battre, & de sonner pendant les éclipses ; & ils se baignent

(*) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco decumbit primis à parte diebus, & puerperæ instar bellariis & epulis fruitur.* Historia Natural. Brasiliæ, p. 14.

encore dans le Gange, caſſent leur vaiſſelle, & font tant de contorſions qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'eſt pas facile de ſavoir comment tant de nations, placées à de ſi grandes diſtances les unes des autres, ont pu ſe rencontrer au point qu'on les ſoupçonneroit d'avoir conſpiré enſemble ; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier ; elle le porte plutôt à ſe taire, parce que les ténébres attriſtent, & que la triſteſſe eſt muette autant que l'allegreſſe eſt parlante. Auſſi voit-on les animaux qui paiſſent dans les prés, ſe retirer pendant les éclipſes ſous les haies & les arbres, & garder un ſilence morne & profond juſqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obſcurité ſe diſſipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens ayent eu des idées bien conformes ſur la nature de la Lune & du Soleil : il faut qu'ils ayent pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la penſée que les éclipſes n'étoient qu'un ſommeil ou un aſſoupiſſement ſubit qui ſurprenoit ces créatures au milieu de leur courſe céleſte. S'ils en avoient craint la chute, comme quelques auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des inſtruments, l'expérience journaliere leur ayant tant de fois enſeigné que le ſon d'une trompette ne ſauroit empêcher une maſſe ſuſpendue de tomber, lorſqu'on la détache. Il n'eſt pas probable non plus qu'ils ſe ſoient imaginé que le ſoleil & la lune ſe livroient des combats & s'entrechoquoient dans les cieux ; puiſqu'il ne ſeroit venu alors dans l'eſprit de perſonne de crier pour ſéparer les combattants : on auroit plutôt attendu en ſilence, & en tremblant, la déciſion d'une querelle dont dépendoit le deſtin de la terre, & le ſalut du genre-humain.

Pour approfondir les cauſes de ces erreurs ſur la ſubſtance des aſtres & des planettes, il faut ob-

ferver que c'eft le mouvement de ces corps, emportés felon les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matiere morte : ils fe meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit : donc ils font animés, puifque l'état d'inertie & de repos eft l'état naturel de la matiére brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puiffance invifible du premier moteur qui fait rouler, à fon gré, ces maffes énormes dans les efpaces du firmament, cela n'eft point furprenant ; parce que les hommes n'ont jamais pu, & ne pourront jamais favoir pourquoi ces globes ont été créés, & à quoi ils fervent. Le mal phyfique & le mal moral, répandus à pleines mains fur notre planette, ne nous permettent gueres de croire que les autres globes qui nous environnent, en foient exempts ; tandis que l'exiftence d'un être intelligent nous eft autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature auffi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris alités à l'occafion de l'accouchement de leurs femmes, & de la cérémonie ufitée pendant les éclipfes, prouve que les erreurs en matiere de Phyfique n'ont jamais entraîné de grands abus ; pendant que les erreurs en Morale ont enfanglanté la terre, après avoir avili la raifon : & c'eft un motif de plus pour s'en défier.



SECTION III.

De l'usage des fléches empoisonnées chez les peuples des deux continents.

Ungere tela manu, ferrumque amare veneno.
Virgil.

DAns cette Section, qui n'est qu'une continuation de la précédente, nous insérerons un Mémoire fort détaillé sur les flêches empoisonnées dont se sont servies presque toutes les nations sauvages des deux hémisphères. Cette discussion qui intéresse si intimement l'humanité, nous rapprochera de l'Histoire Naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parce que nous sentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au lecteur des faits que des raisonnements qui, quelque justes qu'ils soient, ont toujours des contradictions à essuyer.

L'emploi des armes envenimées est de la plus haute Antiquité, & étoit connu en Asie plusieurs siécles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique long-temps avant l'arrivée de Christophe Colomb. Le premier Européan qui s'inclina pour ramasser de l'or sur le rivage du nouveau monde, fut tué avec une flêche empoisonnée (*).

Ce fatal secret a précédé, dans tous les pays, l'invention du fer : lorsque les dards armés de pierres, de dents, de cornes, & d'arrêtes étoient des instruments trop foibles pour subjuguer ou repousser les bêtes féroces, on eut recours au poison, qui, d'abord réservé pour la chasse, a été dans la suite des temps employé dans les guer-

(*) Le Comte de Fogéda.

res nationales des sauvages. On trouve cependant dans l'Histoire quelques peuples qui n'ont pas usé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en servissent journellement contre les animaux : tels sont les anciens Gaulois, qui envenimoient les dards avec lesquels ils chassoient, & non ceux avec lesquels ils combattoient, puisque César ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloises qu'il avoit défaites, ayent été empoisonnées pour le service des batailles & des siéges. Il est vrai que ces sortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des soldats cachés sous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la science de la Tactique & de la discipline, contre des barbares qui se battoient en confusion, & qui ne savoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les états de Porus, & qui tiroient à fléches empoisonnées, l'inquiéterent beaucoup, sans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ses conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en subjuguer d'autres. Les Américains, comme les Tapuias & les Caraïbes, qui s'en servoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne se sont jamais fait de grands maux : il semble au contraire que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints de se retirer du continent dans les isles. Les habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs stilets ni avec leurs dards envénimés, se débarrasser de la domination des Portugais, des Espagnols, & des Hollandais. Les Sardes & les Maures, si fameux dans l'Histoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres esclaves de l'empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Hannibal vainquit les Pergames avec des viperes, qu'Amilcar défit les Libyens avec des Mandragores, & que la ville de Bertha fut prise avec du *Solanum* dormitif; mais ces stratagêmes, en supposant qu'on s'en soit réelle-

ment servi, sont d'un autre genre que les traits vénimeux.

Il est probable que les Romains ont connu un spécifique contre les effets de ces armes barbares; car, quoique les contre-poisons, indiqués à cet égard par Pline le Naturaliste, soient certainement inefficaces, on voit cependant, par un passage du médecin Celse, qu'on savoit, dès ce temps-là, qu'en suçant les blessures on parvenoit à diminuer sensiblement l'activité du poison que la fléche y avoit déposé (*). Cela est vrai, & conforme à l'expérience de nos jours: il ne faut que du courage pour l'éprouver. Aussi voit-on souvent, dans les arsenaux & les cabinets des curieux, des personnes qui mettent la pointe d'une fléche empoisonnée bien avant dans la bouche, & la sucent sans s'en ressentir: elles prennent bien garde de ne pas s'égratigner; car dès que la pointe ne fait aucune incision, il n'y a pas de danger, & c'est inutilement qu'on se sert de gants pour manier ces sortes d'instruments. Il y auroit cependant de la témérité à assurer que toutes les plaies envenimées peuvent se guérir par le moyen du sucement, les armes pouvant s'empoisonner de tant de façons différentes, & les unes ayant sans comparaison plus de violence que les autres, à raison des drogues dont on s'est servi. Ces drogues sont presque toujours tirées du Regne végétal, rarement du Regne animal, & jamais du minéral: ce qui prouve que Mr. Mead s'est trompé, lorsqu'il a dit que les poisons pris d'entre les minéraux surpassoient tous les autres en force & en malignité.

En Amérique on emploie le suc d'un arbuste, & de deux arbres différents, que nous allons dé-

---

(*) *Lib. V. cap. XXVII. fol. 72.*

On présume que la salive qui s'introduit dans la plaie par le sucement, contribue aussi à détruire, par son sel alkalin, l'action du poison.

crire ſucceſſivement. Le plus dangereux eſt le Mancanillier [*], ou le Hippomanes végétal de Brown : c'eſt un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers : l'endroit où il ſe plaît le plus, & qui ſemble être ſon ſol natal, eſt l'iſle de St. Jean de Porto Rico : on le rencontre auſſi, mais moins abondamment, dans les Antilles, & ſur quelques plages du continent : on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, eſt revêtu d'une écorce liſſe & tendre : ſes fleurs mâles & femelles, d'une nuance rougeâtre, ſont rangées en châton ſur un même épi : ſon fruit eſt une bais ſphérique, très-charnue, ſucculente, & peinte ſur l'épiderme comme la pêche chauve : ſous la pulpe on découvre une noix raboteuſe, inégale, qui a depuis ſix juſqu'à douze logemens, & un noyau dans chacun quand le fruit eſt parfait : mais cela eſt rare, ces noyaux étant fort ſujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont pluſieurs cloiſons dans leurs capſules ſéminales. Les feuilles de cet arbre funeſte reſſemblent à celles du poirier : mais elles contiennent une ſubſtance laiteuſe qui tranſpire par l'action de la chaleur, comme on l'obſerve dans tous les *végetaux lacteſcents*. Quand ces feuilles ſuent au grand ſoleil, on n'oſe manier les branches : quand le ſoleil ne darde pas deſſus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à ſon aiſe. Cependant il y a toujours de la témérité à ſe repoſer ſous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleuriſſent, à cauſe de la pouſſiere prolifique qui tombe co-

(*) Quelques auteurs nomment cet arbre *Mancelinier* & d'autres plus fautivement encore *Manchelinier*. S'il faut avoir égard au mot Américain de Manc-anill, il eſt certain qu'on doit prononcer Mancanillier : auſſi le Pere Plumier, dans ſes *nova Plantarum Americanarum genera*, N°. 50, lui donne-t-il le nom de *Mancanilla*.

pieusement du grand nombre des fleurs étaminées; d'ailleurs la rosée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les sauvages qui vont incifer le tronc de ces arbres, ont soin de se couvrir le visage, de peur que l'éjaculation de la sève ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort subite: enfin, ils emploient les mêmes précautions que les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'Euphorbier. On reçoit le suc fluide du Mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc; & après que cette liqueur est un peu épaissie, on y trempe la pointe des flècles, qui acquièrent par là la propriété de donner la mort la plus prompte possible à tout animal qui en est légérement blessé, ou même égratigné. On a essayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoisonnés en Amérique, & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit presque pas dégénéré au bout d'un siècle & demi.

Les premiers Espagnols qui voulurent soumettre les Caraïbes, ayant souvent ressenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poisons, & s'imaginerent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Espagne avec tant d'éclat, que Philippe II. fit faire des expériences en sa présence sur des chiens, dont on frotta les plaies avec du Tabac broyé (*), mais l'illusion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu spécifique n'étoit pas infaillible.

On a été assez heureux depuis pour apprendre un remede qui opere toujours, pourvu qu'il soit administré immédiatement après la blessure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de sel, ou à son défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'est d'un enfant sauvage, âgé de dix ans, qu'on

---

[*] Voyez Monardes, *Historia medica novi orbis.*

a tiré ce fecret, après l'avoir queftionné long-temps fur les moyens qu'on employoit dans fon village, lorfqu'on étoit bleffé par un trait enduit de ce fuc redoutable.

Quoique le fel gemme, ou marin, fuffife pour prévenir la mort, on pourroit fe fervir, avec encore plus de fuccès, du fel de vipere, ou de celui de corne de cerf, dont la qualité Alexipharmaque eft bien connue dans des cas femblables.

Le fecond fujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une fubftance vénéneufe pour oindre les armes, eft la Liane, ou la Béjuque qu'on nomme, dans la langue de la Guiane, *Curare*, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits; mais au lieu d'imputer à la Nature un écart fi fingulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la méprife des obfervateurs qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbufte dans le temps de fa floraifon. Les Mémoires manufcrits dont j'ai fait ufage, affurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, auxquelles fuccèdent de petits fruits de la forme d'une feve, contenus, au nombre de trois, dans une capfule piriforme. Si les caracteres particuliers de toutes les Lianes Américaines étoient mieux conftatées, il feroit facile de décider fi cette obfervation a été bien faite. Quoiqu'il en foit, on déterre la racine du *Curare* en automne; on la découpe en rouelles qu'on fait cuire lentement dans de grands Marabous, ou des chaudrons à la fauvage, jufqu'à ce que le fuc extrait s'épaiffiffe, & parvienne à la confiftance de Sirop. Les *effluvia* & les vapeurs qui s'élevent pendant la cuiffon, font mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez : auffi eft-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.

M. de la Condamine prétend qu'outre la Béjuque, il entre dans cette préparation plus de trente

espèce d'herbes pilées : il se peut que les Ticounas font cette addition, dans l'idée de renforcer le poison ; mais les Caveres de l'Orénoque n'emploient que la seule Liane, sans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant sur la pointe d'une flêche qu'on plonge dans du sang frais : s'il ne s'ensuit pas une coagulation instantanée, la drogue doit être encore plus concentrée ; & on la remet au feu pour l'épaissir davantage, en la tournant continuellement avec une spatule de bois. Quand elle est assez cuite, on la verse dans de petits pots qu'on distribue aux chasseurs, qui l'emploient pour tuer le gibier, car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas ni les Caveres ayent jamais attenté, avec ce fatal secret, à la vie des hommes, au contraire des Caraïbes qui en faisoient anciennement un grand usage dans leurs guerres, & même dans leurs querelles.

Ce venin peut se conserver long-temps ; & les flêches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu malfaisante au bout de trois ans, & tuent encore alors en trois minutes, les animaux qu'elles effleurent. Ces flêches sont de deux espèces ; les grandes qu'on décoche avec des arcs, & les petites qu'on souffle par le moyen d'une sarbacane, faite d'un jonc évuidé par de certaines fourmis qui en rongent la moelle, qu'elles aiment.

Il est fort remarquable que cette méthode de souffler des traits envénimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionnaux ; tandis qu'on sçait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans plusieurs cantons du Sud de l'Asie, & principalement dans les isles de l'Archipélague Indien, comme on le dira dans l'instant, en parlant des alênes de Macassard & d'Achem. Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Nègres, ou les Européans mêmes, avoient enseigné à quelques peuples du nouveau

nouveau Monde l'uſage de ces ſarbacanes; mais des perſonnes inſtruites, que j'ai conſultées ſur mon ſentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent ſur les bords de l'Eſquibé, de l'Orénoque, & du fleuve des Amazones.

Le ſauvage qui veut ſe ſervir de ces traits préparés ſelon le procédé qu'on vient d'expoſer, a ſoin de les mouiller de ſalive, en les portant à ſa bouche ſans crainte; car le poiſon dont ils ſont armés, n'agit que lorſqu'il eſt mêlé au ſang, où il occaſionne une coagulation ſubite, ou, ce qui eſt la même choſe, une ſécrétion de la lymphe d'avec les globules ſanguins, & à peu près comme feroit une goute de vinaigre verſée dans un vaſe rempli de lait : l'animal bleſſé tombe mort plus précipitamment que ſi on lui avoit ſeringué dans les veines un jet d'eau-forte, qui a auſſi la qualité de faire fermenter & grumeler le ſang juſque dans les oreillettes du cœur, en moins de deux minutes (*).

On conçoit après cela qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces flêches envénimées, dont toute l'action ſe borne à figer le ſang: auſſi les Européans établis aux Indes Occidentales ne font-ils plus aucun ſcrupule de ſe nourrir de ſinges, & d'autres animaux tués un moment auparavant avec ces inſtruments : & depuis que l'Amérique eſt découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en ſoit mal trouvé (**). Cependant ce venin agit ſur les hommes comme ſur les animaux; & dans l'un & l'autre cas, ſes effets

(*) Voyez *Conférences ſur les Sciences, de l'an.* 1662, *à l'article* Nutrition.

(**) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, ſous la dent, la pointe envénimée dont s'eſt ſervi le chaſſeur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lievres & des perdrix, les dragées qui les ont tués.

sont également prompts, également funestes; mais il faut comme, on l'a dit, qu'il parvienne au sang vif, sans quoi il n'opére pas, & ne sauroit opérer.

Les symptômes qu'on observe dans les personnes mortes des suites de semblables blessures, ne different pas de ceux qu'entraîne la morsure d'une vipere. Le sang caillé, se déposant dans les gros vaisseaux, les détend, & y produit un gonflement excessif: d'un autre côté, la lymphe jaune, s'introduisant dans les capillaires, fait paroître sur la peau des taches livides & des marbrures.

On peut employer, contre le suc du *Curare*, le sel & les différents contre-poisons indiqués à l'article du Mancanillier. Quant au sucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puissant spécifique, & plus puissant que le sel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme le savent tous les Naturalistes qui ont eu connoissance des essais faits à Leide, en 1744, avec des fléches empoisonnées, rapportées du nouveau Monde par M. de la Condamine, qui piqua, en présence de feu M. Musschenbroek, & de MM. Van Swieten & Albinus, deux poulets; celui à qui on ne fit pas avaler du sucre, expira en six minutes; l'autre, auquel on en donna, mourut seulement quelques instants plus tard. Il se peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort sensible lorsqu'on tenta ces expériences au mois de Janvier, ayant empêché ce préservatif d'opérer en Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, située dans la Zone torride, où l'on a souvent sauvé, avec le sucre, des hommes & des animaux blessés par des traits imprégnés du venin de la Béjuque (*). Il est possible aussi que,

(*) Comme je ne suis pas Médecin, je laisse à ceux qui le sont, l'honneur de nous expliquer par quel mécanisme le sucre de cannes produit des effets si sur-

dans les expériences de Leide, on tarda trop à fervir le reméde, qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la flêche, l'activité du fuc dont elle eft imbue étant fi grande qu'un homme bleffé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contre-poifon, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorfqu'on lance, par le moyen d'une farbacane, de ces alênes à des finges perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'inftant même de leur chute, & ne vivent plus en touchant la terre: les tigres ainfi bleffés font deux ou trois tours, & tombent fans vie.

Un voyageur qui fe fentiroit par malheur, frappé d'une de fes pointes, au centre d'une forêt de l'Amérique, & qui ne feroit pas à portée de fe procurer au plus vîte du fucre ou du fel, n'auroit d'autre reffource que de fucer fa plaie, & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la falive, & en extraire jufqu'aux moindres atomes de la fubftance acide.

J'ai déja fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une feve venimeufe, que les trois autres parties du monde connu: j'en aurois même inféré ici la lifte, fi je n'avois craint de trop m'écarter du fujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'Ahouai-Guacu, dont le fuc fert aux mêmes ufages que celui du Mancanillier, & de la Liane des marais.

L'Ahouai eft un grand arbre (*), toujours vert, d'un beau port, qui croît aux ifles & dans le con-

---

prenants. Il femble que cette fubftance agiffe fur le fang, dans l'inftant même qu'on l'avale; car la vivacité du venin ne laiffe pas à l'eftomac affez de temps pour digérer ce fucre.

(*) On connoît en Amérique deux efpéces d'Ahouais; le grand auquel on donne l'épithete de *Guacu*, & le petit qu'on nomme *Ahouai-miri*; il fert aux mêmes ufages.

tinent auſtral de l'Amérique : ſes fleurs incarnates, du genre des monopétales régulieres, reſſemblent, à quelques petites nuances près, à celles du *Nerium* ou du Laurier-Roſe, qui eſt la même famille : elles ſont ſuivies par des fruits en poire qui renferment un oſſelet triangulaire, & fort dur, dans lequel eſt cachée une amande, qui étant deſſechée, réſonne comme la pierre d'aigle ou l'Etite. Cet arbre contient un ſuc laiteux, extrêmement âcre & nuiſible. Il eſt bien étonnant que la Nature n'ait produit aucun végétal lacteſcent dont le lait, pris à une certaine doſe, ne ſoit un poiſon pour les hommes (*) ; tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque doſe qu'on le prenne, ſoit nuiſible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits ſont ſi ſucrés, recele une ſubſtance laiteuſe, fort cauſtique, qu'on fait entrer dans les véſicatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui oſent faire les inciſions au corps de l'Ahouai pour en recueillir la ſève, ſont contraints d'uſer du même ſtratagême qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du Mancanillier ; parce que le danger eſt le même. On épaiſſit cette liqueur pour en compoſer le venin des armes, qui agiſſent avec autant de promptitude que les alênes des Caveres, & les traits des Caraïbes : le meilleur ſpécifique qu'on ait découvert juſqu'à préſent pour en retarder les effets

---

[*] Entre tous les végétaux tithymales ou lacteſcents, depuis la campanulle juſqu'au figuier, ſur leſquels j'ai eu occaſion de faire des eſſais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges, dont la ſéve laiteuſe ne m'ait pas paru fort âcre ; cependant c'eſt indubitablement un poiſon, ainſi que le ſuc du *Sumach Rhis*, *Myrtifolia*, *Monſpuliaca* ; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette derniere plante, qui différe tant de l'autre ; j'ignore ſi elle contient une ſéve laiteuſe ou non.

eft la racine de *Caa-Apia*, qui végete au Bréfil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'Hiftoire-Naturelle de cette province, par Pifon & Margraff. Les fels Alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Bréfilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funeftes du grand Ahouai, il eft difficile de concevoir pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la tranfplantation, & les foins de la culture; pendant qu'on a laiffé, au fein des plus fauvages contrées des végétaux utiles & bienfaifants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Nifi utile eft quod facimus, ftulta eft gloria.*

Si de l'Amérique on paffe aux Indes Orientales, on y retrouve l'ufage des armes empoifonnées dans la plûpart des ifles de l'Océan Indien, & le long des côtes depuis l'Arabie jufqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'Indouftan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis: quelques autres peuples l'ont auffi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à caufe du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour affaffiner des hommes à l'honneur du Prophête, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le fignalement du fujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matiere vénéneufe; mais il y a beaucoup d'apparence que c'eft d'un fous-arbufte lactefcent & racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, *Chark*; & qui croît abondamment fur le Golfe Perfique. Sa virulence va jufqu'à la contagion: quand le vent le frife ou le fecoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuifible, & à-peu-près comme l'*Hippuris*, & la *Conferva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs.

Chardin dit que cet arbuste est nommé, en Perse, *Gulbad-Samour*, ou fleur qui empoisonne le vent (*) : il porte des grappes pleines d'un lait fort épais & excessivement caustique.

Dans la Péninsule du Gange, à Malaca, au Pégu, sur les côtes de la Chine, dans les isles de Java & de Sumatra, on trouve les *Crics* & les *Canjares* : ce sont des poignards larges de trois doigts à la lame, & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainsi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle : on pose les doigts sur le premier rayon, & le pouce sur le second. Ces instruments, communément empoisonnés jusqu'à la moitié de la lame, sont, après les stilets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuses qu'on puisse imaginer. Quand les pelerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagrénate, la tête démontée par les vapeurs de l'Opium & du fanatisme, ils saisissent ces *Crics* envénimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européans & d'étrangers infideles ou incirconcis (**), par une fureur qu'on ne sauroit comparer qu'à celle de nos anciens scélérats d'Occident, connus sous le nom de Croisés. Cette barbarie religieuse a beaucoup diminué depuis que les Anglais dominent dans l'Indoustan, & qu'ils font tuer ces enthousiastes à coups de fusil, pour leur enseigner la tolérance, dont ce monde a si besoin.

On soupçonne que la plûpart de ces armes Indiennes sont enduites de venin des serpents pro-

---

[*] *Voyage de Perse*, *Tom. III*, *pag.* 12, *in*-4o.

[**] Au siécle passé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-sept coups de *Cric*, treize matelots Hollandais, & en blesser encore quatre à mort, en moins d'une minute. La sentinelle du vaisseau tua ce malheureux d'un coup de fusil ; mais en revanche il a acquis la réputation d'un saint Martyr, dont on révere encore les cendres.

ſanes, ou qui ne ſont pas partie du culte idolâtre, comme les viperes à Calicut : c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes deſcendent inconteſtablement. Une génération aura tranſmis à une autre cet affreux procédé, comme le ſecret de la ſécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *Geccho*, aſſure que les Inſulaires de Java en tirent le ſang & le venin, pour en frotter leurs traits ſi redoutables : ils ſuſpendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent juſqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur viſqueuſe & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vaſes de terre. Cette ſanie, ayant fermenté au ſoleil, ſe coagule inſenſiblement, & c'eſt alors qu'on y plonge les pointes des fléches (*).

Le lézard *Geccho*, qui ſert à cette opération, naît dans pluſiers provinces de l'Aſie & de l'Afrique, & on le range dans la claſſe des Salamandres-tithymales, ou à ſuc laiteux. Il eſt peint ſuperbement de taches rouges ſur un fond de vert de mer : ſon caractere eſt d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-fines : il ſuinte des pores, ou plutôt des mamelons de ſon dos, une eau gommeuſe & cauſtique, qui enleve la peau de la main, & gangrene les chairs. On a découvert que le contre-poiſon de ſa morſure eſt la racine du *Safran di tierra*, ou le *Curcuma*; ce qui me fait préſumer que ce ſpécifique peut auſſi ſervir contre les bleſſures des traits Javanois.

La coutume de ſe teindre le corps en jaune avec l'infuſion du *Curcuma*, ſi commune chez les Indiens, n'eſt point un caprice de mode, ou une parure folle & bizarre, mais une pratique ſalu-

---

[*] *Hiſtoria naturalis Indiæ Orient.* Lib. V, cap. 5.

taire contre la piquure des serpents & des insectes. Les mœurs, ainsi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au physique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un observateur mal-habile. Le *Rocou*, dont on se peint en Amérique, y produit à peu près les mêmes effets que le *Curcuma* dans les Indes Orientales : au moins savons-nous que cette substance colorante est un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'instinct des sauvages.

C'est dans l'isle de Macassar qu'on posséde, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible secret pour l'empoisonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'est pas du genre des Mancanilliers, mais de celui des Ahouais Américains, d'où il découle un miellat brulant & vénéneux qui devore ceux qui se reposent sous ses branches. Il ne faut cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argensola rapporte à ce sujet (*) : il soutient que du côté de l'Occident, l'ombre de ces arbres est mortelle, si l'on n'a soin d'aller se poser du côté de l'Orient où l'ombre est le remede du premier venin : ce compte est si puérile, qu'Hérodote & Elien l'auroient dédaigné. Les végétaux nuisibles qui ont une forte transpiration, comme les lactescents, sont plus dangereux du côté que le soleil darde que de l'autre ; & voilà à quoi se réduit le merveilleux de l'auteur Espagnol. C'est avec le suc distillé de cette espèce d'Ahouai, qu'on envenime les petites flêches à sarbacane qu'on connoît sous le nom d'*Alênes de Macassar*, & qui agissent avec une promptitude presque incroyable : on en a éprouvé en Europe, & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frere de Tavernier n'est pas une fiction, comme on l'a

(*) *Conquête des Moluques*, Tome I, p. 50.

l'a prétendu si long-temps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit Roi de Macassar vers l'an 1660, essaya un de ces traits sur un Anglais condamné à mort pour crime d'assassinat : ce prince se fit donner sa canne creuse, la chargea d'une flêche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on blessât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour se sauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux Chirurgiens, un Anglais & un Hollandais, armés de leurs bistouris : Tavernier pria alors *Sumbaco* de blesser le patient au gros orteil du pied droit ; ce qu'il fit avec une adresse plus convenable à un bourreau qu'à un Roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eut atteint le but, que les deux chirurgiens couperent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poison relativement au reste du corps ; mais quand l'amputation fut faite, l'anglais expira dans des convulsions (*).

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux chirurgiens. Ils auroient dû sur le champ serrer la jambe du criminel, y faire de profondes incisions, y verser des Alkalis volatils, & en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuisse, eût été dans ce cas aussi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'assassin *Sumbaco* dit que lui seul, dans toute son isle, connoissoit le véritable préservatif de ses flêches, qui ne lui furent pas d'un grand secours, puisqu'en 1665 les Hollandais vinrent abattre sa forteresse en un jour, par sept mille boulets de canon.

Il paroît que c'est sans fondement qu'on a soutenu que ce contre-poison du Roi de Macassar

(*) *Voyage des Indes*, Livre III, chap. 19, Tome II.

étoit le noyau du *Tavarcaré*, ou de la noix Maldivique. L'estime inconcevable qu'en font tous les princes des isles de l'Océan Indien, est plutôt fondée sur des préjugés superstitieux que sur une vertu alexipharmaque bien averée [*].

Neuhof, ce voyageur si versé dans l'Histoire Naturelle, rapporte que les Hollandais, ayant été blessés à Macassar par des pointes envénimées qu'on leur souffloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remede que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine: les essais qu'on en fit, produisirent très-souvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au sel alkali, contenu dans cette matiere, ainsi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principal symptôme qu'on remarque dans les personnes atteintes de ces alênes, est une extase violente : elles paroissent enivrées, chancellent & tombent mortes à la renverse : leurs chairs, dit Bontius, se corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exosser leurs corps à la main, & en faire des squelettes. Quoique cet auteur ait été médecin dans l'isle de Java pendant plusieurs années, & qu'il ait eu plus d'occasions que d'autres pour s'instruire; j'ose néanmoins supposer qu'il y a de l'exagération dans son rap-

---

(*) Clusius, Garcias du Jardin, Acosta, Laval, & Linscot ont beaucoup écrit sur la noix Maldivique : on peut aussi consulter une lettre fort curieuse de Mr. Speck.

L'Empereur Rodolphe II présenta jusqu'à quatre mille florins pour une de ces noix, qui, tout considéré, ne sont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes où elles essuyent une forte altération. Quand ces fruits se sont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer, aux Maldives : ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on se souvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop souvent à des remedes hétérodoxes ou exotiques, prônés, vantés & annoncés avec le plus grand éclat par des charlatans, des jongleurs, ou des fourbes.

port ; puiſqu'on ne peut entrevoir dans ces flèches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte poſſible de cailler le ſang : cette coagulation occaſionnera, à la vérité, en une demi-heure, un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale ; mais d'où réſulteroit, en ſi peu de temps, une putréfaction ſi ſubite, & la ſolution totale des attaches des muſcles, ſi tenaces dans les corps ſains ? Bontius a prudemment laiſſé ce problême à réſoudre aux médecins de la poſtérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le juſtifier, eſt ſans doute l'exemple du *ſerpent pourriſſeur*, ainſi nommé à cauſe du ſingulier effet de ſa morſure, qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué, mais cela ne s'étend pas ſur le champ au reſte du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un officier Romain piqué par une eſpèce de ſerpent pareil à celui que nous nommons le *pourriſſeur*, pendant la prodigieuſe marche de l'armée de Caton par les déſerts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à ſarbacane, les Macaſſars ont encore des *Crics* & des poignards également empoiſonnés, qu'ils emploient à la guerre, & avec leſquels ils firent, au ſiècle paſſé, de grands ravages dans le Royaume de Siam, qu'ils auroient envahi ſans le Chevalier de Forbin, que le hazard avoit mis à la tête des troupes Siamoiſes. Il eſt vrai que les Macaſſars qui tenterent ce coup inoui, s'étoient rendus furieux en prenant de fortes doſes d'*Opium*, qui, en les aveuglant ſur le danger, les faiſoient affronter la mort avec une intrepidité brutale (*).

Chez les Achémois on ſe ſert auſſi de ces peti-

(*) On ſait que tous les Orientaux, & les Turcs mêmes, ſe ſervent à la guerre de l'*Amphion*, ou de l'*Opium*, pour ſe procurer un courage artificiel. C'eſt un prodige que de voir une même drogue, priſe à une certaine doſe, aſſoupir l'homme, & priſe à une doſe double, le rendre alerte, vif & furieux.

tes flêches du calibre de celle de Macassar : en 1670, le Roi d'Achem en donna une vingtaine à M. Croke, président du comptoir Hollandais de Surate, qui, plusieurs années après, les soufla à des écureuils perchés sur des palmiers, lesquels tomberent morts dès qu'ils furent atteints.

On retrouve encore cette pratique dans l'isle de Ceylan, où l'on tire la matiere vénéneuse du *Nerium* ou du Laurier-Rose, qui a une qualité fort malfaisante en Europe même. Il seroit à souhaiter qu'on éprouvât, sur les blessures faites avec ces armes, le sucre de cannes, & le sel de vipere.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que plusieurs sauvages de l'Europe & de l'Asie ont employés aux mêmes usages, dans les temps de la plus haute Antiquité.

Pline rapporte dans son vingt-septieme livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une substance vénimeuse dont ils frottoient les flêches à chasser le Cerf. Nous ne savons pas positivement à quel genre de plante le *Limeum* doit se rapporter : les changements des noms, & l'incuriosité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confusion dans la Botanique. M. Linneus a décrit un sujet auquel il donne le nom de *Limeum* (*), & qu'il rejette dans la classe des Pentapétales qui renferment de petites semences dans des capsules globuleuses; mais qui oseroit décider que cette plante de Linneus est la plante de Pline ? D'ailleurs, le mot de *Limeum* est Gaulois, & non Latin ; ce qui auroit dû déconcerter les commentateurs (**). Il paroît par le passage suivant du même livre, que c'étoit une espèce d'Ellebore, de Morelle, ou de

(*) *Sistema naturæ. Ed. X.* N°. 1128.

(**) Picard prouve dans sa *Priscâ Celtopædiâ*, *p.* 174, que *Limeum* est un mot de l'ancien idiome Gaulois, qui signifie une espèce de plante inconnue de nos jours.

Jusquiame, puifqu'il faifoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament : je fuis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expreffion d'Ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples ufoient de ce fuc pour oindre la pointe de leurs flêches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette compofition deftinée à la chaffe du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoifonnées, & dont la matiere étoit tirée d'un arbre que peu de perfonnes favent reconnoître aujourd'hui en France : ceux qui le prennent pour *Frutex terribilis*, ou le Thymelée, font manifeftement dans l'erreur. Il reffembloit pour le port au figuier ; mais fon fruit étoit comme celui du cornier : quand on déchiquetoit fon tronc, il en ruiffeloit une fève abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (*). Je fuis prefque certain que cet arbre, ainfi dépeint par Strabon, eft le Caprifiguier qui croît naturellement en Provence & en Languedoc, & dont le fuc laiteux eft un puiffant cauftique : il enleve la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & rediffout quand il eft pris. Ces propriétés du Caprifiguier ont dû fans doute produire d'affreux fymptômes, lorfqu'une flêche enduite de fon fuc l'introduifoit dans le fang des animaux.

Il n'y a qu'une voix confufe fur l'efpèce de plante dont fe font fervis les peuples de la Corfe, de la Sardaigne, & de l'Italie : c'eft, dit-on, l'Aconit : mais il y a au moins quarante fortes de

(*) *Huic etiam fides eft adhibenda, arborem in Galliâ nafci fico fimillimam, fructum autem cornio fimilem gignere : unde pharetræ fabricantur : eam, fi incidas, letalem fuccum effundere ad inungendas fagittas utilem.* Lib. IV. p. 138.

végétaux auxquels on a donné ce nom générique ; ces quarante espèces appartiennent à trois classes Botaniques, bien différentes entr'elles. Ce n'est pas mon intention de discuter ici ce conflit de noms & de choses : il suffit que la plûpart des Auteurs nous apprennent que le *Thora Valdensis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare puisqu'elle a été si mal observée : on peut même soupçonner que Mathiole & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue ; car c'est d'eux qu'est venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le *Thora* produit des fleurs à quatre pétales : M. Valmont le répete dans son excellent Dictionnaire de l'Histoire naturelle que nous avons consulté à ce mot, il y a lieu d'en être surpris ; vu que le *Thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales, premier caractéristique de la famille des Renoncules auxquelles le *Thora* est apparenté, de l'avis de M. Valmont même.

Il croît dans les isles de la Méditerannée, sur les Alpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France méridionale. Pline & Théophraste paroissent l'avoir ignoré, ainsi que Dioscoride qui n'en fait aucune mention. Sa fleur est rosiforme, ordinairement jaune, remplie d'étamines auxquelles on voit succéder des semences nues, rangées comme dans les Renoncules : la racine est formée de dix petits tubercules charnus en fuseau, qui viennent s'unir à une espece de couronne d'où part une tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel est le *Thora*, la plus venimeuse de toutes les plantes Européanes à racines tubéreuses ; sur-tout quand on le prend dans son sol natal ; car il perd beaucoup de sa virulence par la transplantation dans les jardins, où la bonne terre l'énerve ; & c'est encore un bonheur. Mathiole l'a nommé *faux Aconit*, par une méprise qui n'est pas sans conséquence dans un Auteur si répandu, & plus lu

peut-être que Tournefort même par le vulgaire des médecins.

L'expreſſion des racines du *Thora* eſt encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chaſſe, comme les piques & les baïonnettes : on la mêle auſſi, avec beaucoup de ſuccès, dans les appâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne, car pendant ſa floraiſon elle eſt trop foible : on en écraſe les racines ſur une pierre, ce qui produit une eſpèce de bouillie épaiſſe, qui étant cauſtique & corroſive, décompoſe le ſang des animaux qu'on bleſſe légérement avec des armes qui en ſont enduites (*).

Les autres plantes employées chez les anciens pour armer les dards, ſont les Aconits-Napels, & ſur-tout l'*Aconitum-cynoctonum*, comme le dit expreſſément Dioſcoride (**).

Le Géographe Strabon, que nous avons déja cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette contrée ſi fameuſe par ſes poiſons & ſes empoiſonneurs, il y a un peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduit ſes fléches d'un venin fort ſingulier, qui ne tue pas ſeulement les perſonnes bleſſées, mais qui répand encore une odeur ſi pénétrante & ſi nuiſible, qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre (***). Il eſt im-

(*) Dodonée décrit une ſeconde eſpèce de *Thora* auquel il donne par préférence l'épithète de *Valdenſis*. Il ne différe de celui dont nous venons de parler que par ſa petiteſſe, & ſert auſſi à envenimer les traits : ſon contrepoiſon eſt l'huile d'olive. On conſeille encore les racines de l'Impératoire des prés.

Quant à l'*Anti-Thora*, il ne ſemble gueres répondre aux qualités ſurprenantes qu'on lui a attribuées, & je ſais qu'on doit ſe défier de tout ce qu'on en a écrit.

(**) Lib. IV, cap. 81.

(***) *Soannes veneno ad ſpicula mirificè utuntur, quod eos etiam, qui venenatis ſagittis non ſaucii ſunt, odore offendit.* Lib. XI. *p.* 350.

possible de deviner ou de concevoir comment on a pu composer une drogue dont la puanteur n'agissoit que quand la fléche étoit décochée ; sans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que son ennemi ; hormis qu'on ne suppose que les Colchides ayent possédé un préservatif particulier contre la dangereuse évaporation de leurs propres armes ; mais c'est imaginer un phénomene inexplicable pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut absolument pas suspecter ou récuser le témoignage d'un écrivain aussi judicieux & aussi sage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne sauroit rendre raison du fait qu'il rapporte ; puisqu'on ne connoît aucune matiere dans la Nature, capable de produire de tels effets sans le secours du feu, qui est nécessaire pour faire opérer la poudre puante dont on s'est servi, dit-on, en Europe immédiatement après l'invention du canon : j'ai même trouvé dans une ancienne Pyrotechnie, écrite par un Ingénieur Italien, le procédé pour composer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il assure, des grenades & des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable qu'elle étouffe ceux qui sont à portée de la respirer. Cette méthode d'enfumer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des Mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du soufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoie un camouflet, ce qui est bien plus aisé dans un souterrein qu'en plein air ; aussi douté-je très-fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à sa drogue : je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un Chymiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fusil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant, furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce chapitre par quelques diſcuſſions ſur les armes funeſtes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui enduiſoient les leurs de ſanie de vipere & de ſang humain, d'où il réſultoit une ſi grande malignité qu'il n'y avoit pas de remede pour de ſemblables bleſſures, *irremediabile ſcelus*, dit Pline, qui ne ſpécifie pas la tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes ſeptentrionales, on ne ſe feroit point aviſé de chercher des viperes, que le moindre froid tue : on doit ſuppoſer qu'il eſt queſtion des Scythes les plus méridionaux, & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette eſpèce.

Le venin de la vipere eſt un ſel acide, qui, en ſe criſtalliſant, préſente des angles ou des pointes extrêmement ſubtiles & tranchantes (*) : pour peu qu'il touche le ſang, il y produit un caillement & un trouble ſi conſidérables que la mort s'enſuit infailliblement, ſi on n'a recours à des remedes prompts & efficaces. Ces qualités bien conſtatées peuvent nous expliquer le motif qui faiſoit employer aux Scythes le ſang humain dans la compoſition de leur poiſon : il y a toute apparence qu'ils offroient, comme le Docteur Tyſon aſſure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de ſang caillé à des viperes, qui étant irritées juſqu'à la fureur, y vuidoient l'eau mortelle contenue dans les véſicules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la Nature, empêchoit la liqueur vipérine de ſe criſtalliſer; car quoiqu'on manque abſolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de ſa force, lorſqu'il devient ſel criſtallin par l'évaporation; puiſque nous voyons que le tartre

(*) Voyez le Traité *de Viperâ*, écrit en Anglais par Mr. Mead, & traduit en Latin par Mr. Nelſon. Nous n'avons rien de mieux ſur la vipere que cet excellent Traité.

diſſous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté, le ſang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuſe, dont les Scythes ont pu avoir connoiſſance, puiſqu'elle n'a point échappé à la baſſe méchanceté des barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains ayent, de temps en temps, eſſuyé des bleſſures faites avec des armes envenimées ſelon le procédé qu'on vient de décrire, car Pline étale une longue liſte d'antidotes contre les plaies qu'il appelle Scythiques, *vulnera Scythica*; quoiqu'il aſſure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remedes. Il faudroit avoir beaucoup de loiſir, & encore plus de patience pour analyſer les ſpécifiques découverts par ce Naturaliſte : le plus court eſt de conſeiller les ſels Alkalins, qui ſuffiſent pour arrêter l'effet de tous les traits empoiſonnés avec la bave des ſerpents & des vipères.

Ce qui nous reſte à rapporter en dernier lieu ſur les flêches des Brachmanes, eſt emprunté de Diodore de Sicile [*], qui ſemble l'avoir tiré des écrits d'Ariſtote, auteur contemporain, & inſtruit peut-être par les officiers mêmes de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Aſie, pénétra dans l'Inde, par une ſuite de déprédations & de maſſacres, juſqu'à *Harmata*, derniere habitation des Brachmanes, qui ſe fiant ſur le poiſon de leurs armes, oſerent ſortir de leurs murailles, au lieu d'attendre un ſiège en forme : on leur lâcha d'abord quelques troupes légeres qui fuyant à deſſein, les attirerent ſur l'avant-garde de la grande armée : là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes bleſſerent un fort grand de Macédoniens, & entr'autres Ptolémée, qui avoit ſuccédé

(*) *Vita Alex. an. IX, p. 120. Trad. Coſti.*

à Epheſtion dans la faveur d'Alexandre : mais les Indiens, ayant fini par être battus, s'abandonnerent à la diſcrétion du Vainqueur. Alors on remarqua les ſymptômes affreux qui ſurvenoient aux ſoldats bleſſés, & à ceux-mêmes qui n'avoient été que légérement effleurés pendant l'action : ils devenoient roides, ſentoient des douleurs très-aigues & des convulſions violentes : leur peau étoit comme glacée & marbrée de noir & de blanc ; ils vomiſſoient de temps en temps une matiere bilieuſe, qui annonçoit que la mort étoit ſur le point de les enlever. A ces ſignes, ſi exactement détaillés, on reconnoît le poiſon de la vipere, ou du *Cobra de Capello*.

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, & ne montra de l'inquiétude que ſur le ſort de Ptolémée : tel étoit ſon caractere, qui ne s'eſt jamais démenti, de plus aimer un ſeul homme que tout le genre-humain. Comme la plûpart des Grecs ne pouvoient écrire l'Hiſtoire ſans y mêler des fables très-abſurdes, Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens, s'étant endormi de triſteſſe, eut un rêve qui ſauva la vie aux Macédoniens bleſſés : il lui aparut en ſonge un animal qui tenoit dans ſa geule une eſpèce d'herbe dont il expliqua les vertus, ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contre-poiſon des flêches de l'ennemi.

Il eſt manifeſte, comme l'obſerve très-bien Strabon, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé, ſelon le goût de leur ſiècle, ce conte puérile, dont on rencontre malheureuſement cinq ou ſix copies dans nos hiſtoires véridiques de l'Europe, qui diſent que les vertus de la croiſette, de la bétoine, de la ſauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des Rois : Je me ſouviens même d'avoir lu que Henri III. Roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, ſon médecin Péna eut une viſion par laquelle le Ciel lui fit ſavoir

qu'il devoit donner à son malade la racine de Bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des médecins & des Philosophes assez habiles pour faire, sans rêver, quelque découverte sur la propriété des végétaux de l'Indoustan. D'ailleurs les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enseigné le remede de ses blessures : car c'est un axiome que tous les peuples, policés ou sauvages, qui ont usé de venin pour les armes, en ont connu aussi le préservatif.

Le procédé des anciens barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable : ils ramassoient une grande quantité de reptiles vénimeux qu'on écrasoit, & qu'on jettoit dans des vases exposés au soleil, qui faisoit sortir tout le virus des serpens, où l'on trempoit ensuite les traits & les épées. En raprochant divers passages de la narration de Diodore, il semble que ces armes n'avoient pas la force instantanée des aiguilles de Macassar, ni des flêches des Caraïbes ; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'instant de la blessure de Ptolémée, & l'instant du premier apareil : il vêcut encore long-temps après, & devint comme tant d'autres esclaves d'Alexandre, un Roi puissant dans les états usurpés par son maître.

Nous avons déjà vu qu'on se sert chez les Indiens modernes, contre la morsure des serpens, de la *terre mérite* ou de *Curcuma long* : il se peut que les Brachmanes leur ont transmis cette recette comme le vrai spécifique contre les flêches corrosives : l'emploi qu'on fait chez nous du *Curcuma* avec tant de succès pour guérir la jaunisse (*) ; prouve qu'il est également propre à éteindre le venin de la vipere, du *Cobra de Capello*, du *Geccho* dont la piqûre excite un vrai jaunisse, qui ne differe de l'ic-

(*) *Voyez la continuation de la Matiere Médicinale de* Mr. Geofroy, à l'article de *la Terra Merita*.

tere ordinaire que par ſa violence. Je ſais que les Bramines Indiens, & ſurtout les Faquirs-Jaguis prétendent que les anciens Brachmanes leur ont conſervé dans un *Beth* du *Hanſcrit* ou du *Vedam*, la recette de la pierre qu'on nomme vulgairement *Pierre de ſerpent à chaperon*, comme un excellent antidote contre les bleſſures des flêches envenimées & des reptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre eſt une compoſition où ils font entrer la *Terre ſigillée*, qu'ils achetent des marchands Turcs; & c'eſt pourquoi elle happe à la langue, & fait ébulition quand on la jette dans l'eſprit de nitre, & même dans l'eau claire (*). Les Religieux Miſſionnaires des Etats du grand Mogol ont long-temps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce ſpécifique qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne Phyſique a détruit entiérement cet indigne commerce.

La meilleure Pierre à Serpent, ſoit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'inde, ne mérite pas qu'on la conſerve: j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de Mr. Rédi, dans laquelle il aſſure avoir éprouvé les plus excellentes pierres ſur une vingtaine d'animaux piqués par des ſcorpions de Tunis, des viperes d'Italie, & des fiches enduites d'huile de tabac, qu'on ſait être un poiſon des plus actifs. Il arriva quelque choſe de fort particulier dans le cours de ces expériences: les animaux à qui on appliquoit de ces pierres ſoi-diſant Alexipharmaques mouroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des ſcorpions frais

[*] On a débité long-temps que cette prétendue pierre ſe trouvoit dans le ventre du ſerpent à chaperon, ainſi nommé à cauſe d'une peau longue & pliſſée qui enveloppe ſa tête; mais ce ſerpent n'a pas des pierres dans le corps: celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plûpart fabriquées dans la Pharmacie du couvent des Jéſuites à Rome. Ce négoce fleuriſſoit du temps des PP. Kircher & Boius.

sans leur attacher aucune pierre. D'où l'on peut hardiment inférer qu'en frotant de la boue, ou de la terre glaise mouillée, sur une blessure de vipere on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en usant de mille pierres de serpens à chaperon.

Tels sont les faits les plus frapants que j'ai jugé dignes d'être rassemblés, pour éclaircir une matiere qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y est intéressée, & cela suffit pour m'encourager dans mes recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la précision dont je suis capable. Il faut oublier jusqu'aux noms des drogues qui servent à l'empoisonnement des armes, & ne se ressouvenir que des remedes qu'on se flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquiéme Partie.



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

PLusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empéché de suivre, dans cette sixieme Partie, l'ordre des Sections adopté dans les autres; & le changement est si peu important qu'il faudroit être extrémement difficile pour le désaprouver. J'avoue très-volontiers que ces Lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera insérées ici: j'en ai retranché des passages, j'y en ai ajouté d'autres; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire ostentation aux yeux du public de cette même liberté, de cette même négligence dont on use, & qu'on se permet très-souvent à l'égard de ses amis, auxquels on communique ses idées dans l'effusion d'une correspondance philosophique.

La Lettre sur la religion des Américains semblera peut-être trop courte, si l'on réfléchit au nombre presque infini des différents cultes qui régnoient au nouveau Monde; mais il en est des superstitions comme des autres erreurs de l'esprit humain, il y en a très-peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer sans en être plus ignorants, & sans rien perdre. Comme j'ai appris que M. de Marm... prépare un ouvrage sur les cruautés des Espagnols qui massacrerent les Américains pour leur prêcher un Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a suffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triste sujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu; mais qui pourra cependant encore exercer le génie & le style des écrivains élégants,

qui mettront en épigrammes & en antithèses ce que Las Casas a dit très-naturellement.

Je ne donne pas l'essai historique sur le Pontificat des grands Lamas comme un simple hors-d'œuvre; c'est une pièce justificative qui prouve que je n'ai pas eu tort de dire qu'il n'a jamais existé aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conséquent n'ont pas envoyé des Missionnaires en Amérique par le Kamschatka, comme un savant a osé le croire & le dire.

La Lettre sur les vicissitudes du globe, contient des idées nouvelles, & qui par là même paroîtront hazardées : mais cette lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnoissance envers un savant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des Missions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclaicissements sur les Missions du Paraguai, parce qu'un de mes amis a voulu me persuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'histoire de l'Amérique & des Américains.



RECHERCHES



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

A Mr ***.

Sur la Religion des Américains.

VOus me demandez s'il est vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau Monde, une espèce de Confession & de Communion. Je vous avoue que le consentement de tous les Historiens Espagnols ne permet gueres de douter que ces deux peuples Américains n'eussent, dans la somme immense de leurs superstitions grossieres, quelques usages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on

nomme la Communion parmi nous : mais si on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour-à-tour dans les différentes parties de notre continent, on y reconnoîtra des institutions semblables ; & l'étonnement cessera.

A la grande assemblée des Gaulois qui se tenoit au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce aux environs de Chartres, tous les *Druides*, les *Druidesses*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui composoient le nombreux Clergé de la Gaule, faisoient ranger le peuple en cercle où l'on chantoit, *Au gui*, *au gui l'an neuf*, *planté*, *planté* ; ensuite le grand Pontife, choisi d'entre l'ordre des *Samotheis*, bénissoit une certaine quantité de pains & quelques cruches d'eau, & après plusieurs cérémonies augustes & ennuyeuses, les prêtres alloient distribuer aux assistants des fragments de ce pain consacré, & une portion de cette eau lustrale qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce sens, que les Gaulois communioient, avant Jules César, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur Pâque avec un rôti d'agneau, des salades, & du vin doux : les Grecs & les Romains goûtoient les victimes, & faisoient des libations. Enfin, il n'y a gueres de religions qui n'ayent ordonné de manger & de boire à de certains jours en l'honneur de la divinité du lieu, & je ne connois que les Mahométans qui n'ayent pas de semblables Agapes, ou des festins prescrits par la loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de Mays une grande statue qui représentoit le Dieu Vitzilipultzi : on promenoit cette masse de farine pêtrie en procession, on l'encensoit avec de la résine Copal, & on finissoit par la découper en morceaux, dont chaque sujet de la domination

de Montezuma étoit obligé d'en manger un, soit dans le temple, soit chez lui lorsque des infirmités le retenoient à la maison. Heureux si ce peuple eût borné son zèle à faire de tels Dieux & à les dévorer; mais il faisoit encore ruisseler le sang humain dans le sanctuaire de ses idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatisme jusqu'au point de manger la chair d'un prisonnier qu'on nourrissoit pendant douze mois dans le Temple; atrocité dont on a aussi accusé les Juifs, que Flavien Josephe défend par de si mauvaises raisons qu'elles feroient croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion (*).

---

[*] Pour réfuter cette énorme accusation d'Apion, Josephe se sert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous ensemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ses objections, & les réponses qu'on y pourroit faire, si l'on y vouloit répondre.

Objections de Josephe. *Si l'on n'avoit nourri dans le temple de Jérusalem qu'un homme, & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année; il est certain qu'une si petite portion n'eût pu suffire pour rassasier les seuls Juifs de la capitale de la Palestine, ou de la Terre-Sainte.*

Réponse. Il n'étoit point nécessaire de rassasier tous ces fanatiques: aussi Apion ne le dit-il pas: il assure seulement que les Juifs se préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du temple.

Object. *Si Antiochus avoit reellement trouvé dans le temple un étranger qu'on y nourrissoit pour le manger, ce Prince n'eût pas manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans ses Etats.*

Rép. Antiochus étoit un grand Roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en spectacle un malheureux qu'il avoit soustrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre-humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas sujet d'Antiochus; pourquoi auroit-il donc consenti à être mené hors de sa patrie,

Les Péruviens célébroient, au solstice d'été, une grande fête qu'on nommoit le *Raymi* : elle duroit neuf jours, pendant lesquels tous les travaux cessoient, le peuple s'attroupant alors pour faire ses dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches ou les idoles nationales, & pour se livrer d'abord après à des débauches effrenées, par un scandaleux contraste dont on retrouve des exemples dans tous les pays de la terre. Le principal acte du *Raymi* consistoit à manger le pain sacré, qu'on appelloit *Cancu*,

---

où ses propres affaires le rappelloient après une si longue absence ? Si un Anglais rachetoit à Alger un Français de la main des Turcs, seroit-on en droit de nier ce fait, sous prétexte que ce Français n'a pas été montré en pompe dans toute la Grande-Bretagne ?

Object. *Les Grecs n'étoient pas les seuls ennemis des Hébreux ; pourquoi ces Hébreux auroient-ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perse, ou un Egyptien ?*

Rép. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perses, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit sous la garantie du droit des gens adopté chez les autres nations. D'ailleurs, il n'étoit pas nécessaire de manger de tous ses ennemis pendant le courant de douze mois : aussi Apion ne le dit-il point.

Object. *La Loi & la coutume défendoient de manger dans l'intérieur du temple de Jérusalem, donc il n'est pas vrai qu'on y ait nourri un homme.*

Rép. La loi & la coutume défendoient à Jérusalem de tuer des hommes entre le temple & l'autel, & cependant on y avoit tué plusieurs personnes, & entr'autres Zacharie, *quem occidistis intrà templum & altare.* Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la loi & la coutume : si on les a transgressées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre ? puisque c'étoit un moindre crime de manger dans le temple que d'y assassiner Zacharie. Ce n'est donc rien objecter que d'objecter la loi, dès qu'il conste qu'elle n'a pas été respectée ; c'est comme si l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas es *Auto-da-fé* en Espagne, en disant qu'il y a chez des Espagnols une loi qui défend l'homicide.

Je laisse maintenant à juger au Lecteur, si Josephe a ou n'a pas détruit l'imputation d'Apion.

dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'obſervances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pêtri que par les vierges dévouées au culte *Pachacamac* ou du Soleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir ſoigneuſement garanti de toute eſpèce de ſouillures; & comme la ſuperſtition voit des ſouillures dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* auſſi pure qu'elle devoit l'être : après l'avoir partagée en boulettes, ou en petits gâteaux, on faiſoit venir des enfants au-deſſus de cinq ans & au-deſſous de dix, à qui on froiſſoit le nez, & déchiquetoit le front avec des pierres aiguiſées : le ſang qui découloit de ces bleſſures, étoit recueilli, & on en arroſoit légérement le pain qu'on diſtribuoit à tous les aſſiſtans, qui le mangeoient en préſence des idoles, des prêtres, & de l'Inca toujours aſſidu à préſider à cette ſolemnité.

Garcilaſſo s'étonne qu'une telle inſtitution ait fait dire aux auteurs Eſpagnols que les Péruviens communioient à la maniere des Chrétiens; mais en vérité je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaiſon, qui a toute la juſteſſe qu'une comparaiſon peut avoir, ſoit qu'on enviſage l'extérieur de cet acte religieux, ſoit qu'on conſidere le ſens intrinſeque que les Chrétiens & les Américains y attachent; puiſque les uns & les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorſqu'ils ſont convaincus d'avoir un repentir ſincere de leurs fautes, en prenant le pain ſacramental qui leur ſert de juſtification. Si les uns ſont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs uſages & leurs idées n'ayent la plus parfaite reſſemblance.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir ſi les Péruviens ſe confeſſoient avant le *Raymi*, comme le prétend abſolument Acoſta, qui avoit été Miſſionnaire à Cuſco, vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs péchés à des prêtres nom-

més *Yſchuſyres*, qui tenoient en main une petite corde, & qui, en donnant l'abſolution au pénitent, proféroient ces paroles, ou des paroles ſemblables: *Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde*, qu'ils caſſoient par le milieu; & le confeſſé étoit cenſé abſous. Quand il s'y préſentoit pluſieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foibleſſe, & un pécheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Yſchuſyres* en cordons, ſi ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Acoſta ajoute que les femmes, ne ſe confeſſoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les Chrétiennes de la Syrie, qui ſoutiennent qu'il eſt auſſi indécent qu'injuſte qu'une honnête femme aille faire confidence de ſes ſottiſes à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des paſſions bien différentes, ne ſauroit être le juge d'un autre ſexe que du ſien. On a vu à Veniſe une fille qui ſe diſoit la Meſſie des femmes, & qui raiſonnoit à peu près comme on raiſonne en Syrie; mais malheureuſement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le ſeul Guillaume Poſtel qui lui donna raiſon.

L'auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il exiſtoit entre les confeſſeurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réſervés à des *Yſchuſyres* plus éminents en dignité, qu'on pourroit ſurnommer les charlatans par excellence (*).

Quant aux Incas, ils uſoient, nous dit-on, d'un ſtratagême merveilleux pour ſe diſpenſer de révéler leurs péchés à des prêtres: ils ſoutenoient qu'étant Rois, ils n'avoient de juge compétent

(*) Gaſpar d'Ens rapporte qu'on ſe confeſſoit auſſi à Nicaragua: Herrera & Linſcot ajoutent que cet uſage étoit auſſi établi à la péninſule de Jucatan, où tous les ſacrificateurs ſe marioient, hormis ceux qui faiſoient les fonctions de confeſſeurs jurés.

que Dieu feul, d'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient fe confeffer qu'au Soleil. Cette fubtilité, qui feroit honneur en Europe même à un Cafuifte qui l'auroit propofée, étoit tellement fans réplique au Pérou, que le Grand-Pontife de Cufco abfolvoit toujours d'avance l'Empereur & la famille Impériale, lorfqu'elle avoit envie de faire fa confeffion au Ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, fi accoutumés de fe confeffer à des prêtres de leur religion & de leur pays, n'ont jamais pu, ou voulu fe confeffer avec fincérité aux Miffionnaires catholiques? Cela eft fi vrai, qu'au feizieme fiécle un homme fort zélé pour leur falut alla tout exprès à Rome, & fit un livre pour obtenir du Pape d'abolir la Confeffion auriculaire en faveur des Indiens Occidentaux, qui ne pouvoient, difoit-il, fe familiarifer avec cette cérémonie. L'auteur de l'ouvrage intitulé *de procuranda Indorum falute* attaqua l'honnête homme qui fit cette propofition au Saint Siége, & l'accabla d'une quantité d'injures baffes & atroces: « Je ne faurois » comparer ton extravagance, lui dit-il, qu'à » celle d'un Eccléfiaftique Allemand qui vint, » comme toi, à Rome, il y a quelques années, » demander au Souverain Pontife un ordre pour » déraciner tous les plants de vignes en Allema» gne, afin d'empêcher dorénavant le Clergé de » s'y enivrer. »

C'eft aux Théologiens à apprécier cette comparaifon & ces invectives d'un furieux contre une perfonne bien intentionnée, qui confeilloit un remede extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape rejetta avec mépris ce projet falutaire, les Eccléfiaftiques Efpagnols, établis aux Indes, n'en agirent pas moins comme ils voulurent (*),

[*] Il eft étonnant que l'Efpagne, fi fouvent efclave de la Cour de Rome, ait fu, par la profondeur de

en refusant, ou en accordant les sacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroissoint être moins imbéciles que les autres: & le nombre de ceux à qui on administre aujourd'hui la Communion, est très-peu considérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acosta, qui nous a fourni de si grands détails sur l'ancienne confession des Péruviens, s'est fait illusion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des Chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on est soi-même imbu. Oui sans doute, je n'hésiterois point d'accuser cet Historien de s'être grossiérement mépris, si on ne savoit que la Confession a été de temps immémorial adoptée chez plusieurs nations où on ne l'auroit ni cherchée, ni soupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoissance du *Sadder*, on se seroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût assuré qu'on s'est confessé depuis plus de deux mille ans chez les Guèbres de la Perse, ou les ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le Mahométisme, comme la religion judaïque a été détruite par le Christianisme: mais depuis que le Docteur Hyde nous a procuré une tradition latine

---

sa politique, soustraire à la *Camera Apostolicâ* le Mexique & le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Annate de ces riches provinces; ils ne peuvent conférer ni Evêché, ni Canonicat, ni Bénéfice dans toute l'étendue des Indes Espagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III., de Paul V, & de Léon X, qui exigeoient Evêchés sur Evêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puissance papale. On peut presque dire que Paul III abusa du plaisir de créer des Archevêques & des Evêques aux Indes, puisqu'il en fit à Mexico, à Lima, a St. Domingo, à Cusco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua; à Los Angelès, à Jucatan, à Guatimale, à Mechoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

latine du *Sadder*, extrait du *Zend-paſend-voſtà* attribué à Zoroaſtre, ou à Zerduſt, le légiſlateur des Parſis, on ne ſauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'abſolution, la pénitence, & tout ce qui conſtitue la Confeſſion formelle, telle qu'elle ſe pratique, ou qu'elle devroit ſe pratiquer dans les pays Catholiques. Comme le livre du docteur Hyde eſt devenu fort rare, je vous citerai le paſſage qu'on lit à la Porte XLIX, pour que vous ſoyez en état de juger ſi l'on peut l'entendre dans un autre ſens que celui que j'y crois découvrir (*).

Vous ſavez que les Myſtères d'Eleuſis, qui étoient, dès la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une confeſſion générale de la part des initiés. Ces Myſtères paſſerent des bords du nil dans l'iſle de Crète, dans celle de la Samothrace, & delà dans le continent de l'Aſie mineure,

---

[*] *Quando alicui ſupervenit aliquod peccatum, recitet Pitupht.... & accedat ad ſacerdotem, & ad purioris animæ Deſturum. Cum ad Deſtur ſeu Præſulem aliquem veneris, & veniam ſeu remiſſionem petieris: ex ejus benedictionibus, minuetur peccatum. Quando abſolutionem alicui fecerit Deſtur religioſus, agetur ejus religio, & minuetur ſimultas. Certiſſimè ſcito, quod pecatum illud, quod ab eo requirebatur, exinde meritorum beneficium percepiſſe..... Si non invenerit aliquem Bibdin, tum lucido animo coram Churshid, ſeu ſole, ſe ſiſtat.... propter commiſſa peccata ſuæ mœſtus.* De Religione Perſarum, pag. 461 *in*-4°.

Tavernier nous apprend que de ſon temps les Guèbres de la Perſe confeſſoient encore à leurs prêtres, qu'ils nomment *Cazi* ou *Kaddi*, les péchés dont ils avoient droit d'abſoudre; car il y a des cas réſervés au grand Pontife, qu'on nomme le *Deſtour Deſtouram*, ou la *Règle des Règles*, & qui, ſelon Chardin, réſide à Yezd, d'où il ne ſort jamais: il y a dans cet endroit une eſpece de College, où l'on enſeigne aux jeunes Prêtres le Code religieux, tel qu'il eſt expoſé dans le *Saddor*, qui a été rédigé ſur les anciens livres, en 1500, par un Guèbre qui ſe nommoit fils de *Melich-Shadyc*, & qui étoit dans la fonction de *Deſtour*.

ou les honnêtes gens s'accoutumerent insensiblement à se confesser ; il est vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile, & de porter un coup mortel à cette pieuse institution. Comme les prêtres de Cérès vouloient le contraindre à se confesser, lorsqu'il se présenta aux Mystères, il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en suis charmé*, répliqu'a-t'il, *je me confesserai donc directement à Dieu, & non à vous, qui n'êtes que des sycophantes.* Cette hardiesse qui auroit pu entraîner une hérésie, si elle avoit fait quelque impression sur l'esprit des auditeurs, fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conséquence : on s'étonna seulement de voir aux Mystères un philosophe qui ne croyoit pas aux Mystères.

A Rome on absolvoit les coupables dont les crimes étoient restés secrets, en les aspergeant d'eau fulminale, qui doit avoir eu encore plus de vertu que l'eau lustrale ordinaire. Les *Moulahs*, ou les Docteurs Persans, qui content de Jesus-Christ tant de choses extraordinaires, dont nous n'avons aucune connoissance (*), disent qu'il avoit été initié en sa jeunesse aux Mystères d'Eleusis d'Egypte, pendant le séjour qu'il fit dans ce pays,

(*) On trouve dans Chardin, que les *Moulachs* de la Perse assurent que Jesus-Christ étoit en correspondance avec le Médecin Galien ; mais comme nous entendons un peu mieux la Chronologie que les *Moulahs*, nous savons bien que c'est un conte Oriental, né de l'opinion que tous les peuples de l'Asie ont de Jesus-Christ, qu'ils regardent comme un ancien Médecin qui guérissoit la cataracte & la goutte. Tous les Missionnaires Catholiques ne sont soufferts en Perse, en Turquie, & aux Indes qu'en qualité de Médecins & de Chirurgiens. Le petit peuple s'imagine en Perse, que généralement tous les Chrétiens sont Médecins ou Charlatans.

d'où l'idée lui vint d'établir la Confeſſion, en accordant à l'Iman Pierre le même pouvoir qu'avoient les Choens Egyptiens & les Hiérophanes Grecs, d'abſoudre les péchés capitaux; car dans la primitive Egliſe, on ne confeſſoit pas les péchés véniels: on eſt redevable de ce précepte à la prévoyance des Théologiens poſtérieurs aux cinq premiers ſiècles.

Les Relations nous apprennent qu'on a auſſi obſervé une eſpèce de Confeſſion chez les Japonois, & les Indiens reſtés fidèles au culte du Dieu Brama & de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrêmité du monde à l'autre, de calmer les troubles de la conſcience outragée, en inventant des artifices frivoles pour faire taire des remords réels; & je ne ſais ſi l'on doit plaindre ou féliciter les hommes d'y avoir réuſſi, s'il eſt vrai qu'ils ayent réuſſi.

Ces conſidérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroiſſez être en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les écrivains Caſtillans ont dit de la façon dont les Péruviens ſe confeſſoient. Je vous accorde volontiers que le métif Garcilaſſo a tâché de ſuſpecter leur témoignage; mais, ſi l'on y prend garde de près, on s'appercevra que ſon rapport ne différe pas ſi eſſentiellement qu'on le croit, d'avec celui du Pere Acoſta. » Les Péruviens croyoient, dit-il, » que le Soleil révéloit ſes loix à ſon fils, leur Inca; ainſi la déſobéiſſance leur paroiſſoit un ſacrilége, & ſouvent ceux qui ſe ſentoient coupables, alloient volontairement & publiquement » devant le juge déclarer les fautes qu'ils avoient » commiſes, & dont perſonne n'avoit connoiſſance; car étant perſuadé que l'âme ſe condamnoit elle-même, & que leurs fautes cauſoient » les malheurs publics & particuliers, ils vouloient expier par la mort, pour empêcher que le » Soleil ne leur envoyât d'autres afflictions. C'eſt

» de là que les Historiens Espagnols ont tiré que » les Indiens du Pérou se confessoient. » p. 26. T. II.

Je vous demande maintenant si, malgré ce passage, on n'est pas en droit d'assurer que la Confession étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accusateurs qu'eux-mêmes, là où l'on se croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ses fautes secrettes à des juges publics, là où l'on s'imaginoit enfin que l'aveu ingénu & volontaire de ses péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance, & de désarmer la colere des Dieux irrités?

Si vous supposez que Garcilasso a un peu embelli la Confession des Péruviens, & que le Pere Acosta l'a rendue un peu ridicule avec ses cordons; il vous sera facile de discerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette institution, qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes causes ont dû produire des effets analogues partout où il y a des hommes: ils ont toujours été foibles & indulgents envers eux-mêmes: ils ont toujours été abusés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé assez au long, dans un chapitre particulier, de la Circoncision des Mexicains, il ne me reste rien à y ajouter, sinon de vous dire que je ne saurois me persuader que les prêtres du Mexique ayent adressé aux enfants, après leur avoir fait une incision au prépuce & aux oreilles, ces paroles sacramentales, *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir, souffrez donc & taisez-vous.* Il y a des personnes qui ont admiré le grand sens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun sens: car il n'est pas décidé que nous ne soyons nés que pour souffrir; & quand nous souffrons, aucune loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le sort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des loix si

absurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs comment pourroit-il venir dans l'esprit de quelqu'un, sinon d'un insensé, d'ordonner à un petit enfant de se taire, sous prétexte qu'il n'est venu au monde que pour souffrir ? J'aimerois donc mieux suivre en cela les auteurs qui nous ont transmis d'une façon contraire les paroles sacramentales des prêtres Mexicains, en assurant que ces imposteurs cruels disoient à ceux qu'ils circoncisoient, *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir : tâchez donc de supporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, si vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raison dans cette sentence, à laquelle on a peut-être aussi peu pensé qu'à l'autre.

Il n'en est pas ainsi du discours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au Frere François de la Vallé-viridi, qui vouloit le convertir à la foi Chrétienne, en lui parlant de Jesus-Christ, & en le menaçant de mettre ses états à feu & à sang. On convient généralement que ce prince répondit en ces termes :

Cesse, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né. . . . . . , & mort. . . . . Celui que j'adore est immortel, & le vain pouvoir des humains ne sauroit s'étendre jusqu'à lui : mon Dieu est donc sans comparaison supérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en imposes pas, en me contant tant d'ineffables mysteres dont ni moi ni personne dans mon pays n'a jamais eu la moindre connoissance ?

La Vallé répliqua d'une maniere étrange & inouie à cette question : il tira, de dessous sa robe, une Bible qu'il présenta au Péruvien, en lui disant : *prends ce volume, il contient la vérité : la parole de Dieu y est gravée, & tout ce que je t'ai annoncé, y est écrit. C'est à toi de croire, & non de douter.*

Atabaliba prit cette Bible, l'examina attentivement, la porta à ses oreilles, & finit par la jetter à terre, & par cracher dessus, en s'écriant : *j'ai regardé le Quipos* (*) , *& je n'y ai rien pu voir ; je l'ai approché de mes oreilles, & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'es qu'un scélérat obscur, venu de loin pour massacrer mon peuple, & me ravir mes Etats ? Va, chétif imposteur, je crois bien te valoir.*

Le moine, devenu furieux, ne s'amusa plus alors à disputer ; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutes ses forces, *aux armes*, *aux armes*, & le déprédateur Pizarre livra, à ce signal ou à ce tocsin la célebre bataille de Caxamalca, où l'Empereur du Pérou fut pris, & ensuite baptisé, & étranglé avec un billot contre le dossier de sa chaise. On s'attendrit en lisant la fin de ce prince infortuné, que les richesses, qui sauvent si souvent le coupable, ne purent sauver malgré son innocence : il avoit, malheureusement pour lui, à faire à des soldats & à des moines.

Il est a jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la religion Chrétienne à un Américain qui ne savoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la Bible en mains ; mais si vous pensiez que le moine qui fit cette extravagance savoit lire lui-même, vous vous tromperiez. Le Clergé Espagnol croupissoit, au commencement du seizieme siècle, dans une si incroyable ignorance, qu'il étoit rare de rencontrer un ecclésiastique qui

---

(*) Les Péruviens, comme on sait, donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conserver la mémoire des principaux événements, & faire des calculs. L'interprête Espagnol aura aussi appellé la Bible *Quipos*, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu des livres écrits ou imprimés.

fût signer son nom, & qui n'eût la Bible pendue à sa ceinture par ostentation

Ce Dieu immortel dont parla l'Inca, n'étoit autre chose que le Soleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du monde, & de tous les êtres divers qui le composent. Quant à leurs Divinités subalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des Fétiches ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance & la superstition : on assure qu'ils adoroient aussi des stàtues représentant des diables si conformes à ceux de l'ancien continent, qu'on s'y seroit mépris : il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits essentiels par lesquels des imbéciles ont dépeint le Démon, pour faire peur à d'autres imbéciles. Quel qu'ait été enfin l'ancien culte des Péruviens, il est très-certain que les débris de cette nation qui subsistent encore de nos jours, ont conservé au fond du cœur un penchant secret & invincible pour les institutions religieuses de leurs ancêtres. En effet, comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du Christianisme, lorsqu'ils réfléchissent sur la conduite que les Chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduisant en esclavage, après les avoir dépouillés de ce que le Ciel & la Nature leur avoient donné, après avoir égorgé les trois quarts de leurs concitoyens & le dernier de leurs Rois, en violant impunément toutes les loix divines & humaines ? Avouez que, quand on a le malheur d'être né Péruvien, il est presqu'impossible de se persuader que le Dieu des Espagnols vaille mieux que *Pachacamac*. D'un autre côté, il semble que ce soit la destinée de la religion Catholique, de ne pouvoir faire fortune hors de l'Europe; quand on sort de cette quatrieme partie du monde, on retrouve dans les autres un si petit nombre de Catholiques qu'on en est étonné; & si de ce petit nombre on exceptoit encore les Européens expatriés qui ont été s'établir soit en Asie, soit en Afrique, soit au nouveau

Monde ; on réduiroit preſqu'à rien la ſomme des fidèles qui croient au Pape hors de l'Europe.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclairciſſements ſur la prétendue religion des Américains purement ſauvages. Ambulants & diſperſés, leurs opinions ſont auſſi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des Pénates & des Lares, dans une autre cabane on n'en voit point ; on ne penſe pas d'un côté d'une riviere comme de l'autre, & quand même cette confuſion d'idées ne ſeroit pas auſſi réelle qu'elle l'eſt, on n'en pourroit pas mieux débrouiller la Théologie des Sauvages ; la pauvreté extraordinaire & preſqu'inconcevable de leur langage, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphyſique, étant un obſtacle inſurmontable pour quiconque tenteroit d'aprofondir leurs ſentiments ſur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous ſerviroit-il d'être parfaitement inſtruits des dogmes religieux des Chriſtianaux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puiſque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils ſoient, ne renferment des ſuperſtitions affreuſes? Défions-nous encore une fois de tout ce que les voyageurs ont compilé, dans leurs ennuyeux journaux, ſur la religion de ces hommes errants ſur des plages incultes, ou retirés dans des forêts obſcures : on a à cet égard indignement abuſé de la crédulité du vulgaire des lecteurs : Laët même oſe nous dire dans ſon Hiſtoire ſi eſtimée des Indes Occidentales, qu'il y a des eſprits qui apparoiſſent aux Bréſiliens ; mais, ajoute-t-il, ils ne ſe montrent pas ſi ſouvent que quelques relations le donnent à entendre (*). Dites-moi s'il n'eſt pas permis, lorſqu'on lit de ſemblables puérilités, de ſuppoſer que Laët avoit la fievre, quand il s'eſt imaginé qu'il y

---

*) *Munuſculis juxta poſitis illos ſpiritus placare nituntur : rarius autem hi ſpiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.*

avoit des eſprits : & qu'il avoit encore la fievre quand il a cru que ces êtres ſe laiſſoient voir plutôt aux ſauvages de l'Amérique qu'aux philoſophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'hiſtoire ſans jugement; mais il eſt vrai auſſi qu'on l'a lue encore plus ſouvent ſans réflexion, ſans critique, ſans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a long-temps recherché ſi les peuples qu'on a ſurpris dans l'état de Nature ſous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame; parce qu'on s'eſt figuré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informé ſur cet article. Heureuſement on s'eſt trompé; car la vérité d'un ſyſtême dépend auſſi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent : ſi l'on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les voix, il n'y a pas de difficulté en Morale ou en Métaphyſique qu'on ne décideroit par cette méthode; mais encore une fois, cette méthode ne ſauroit nous conduire à rien : un homme peut être ſeul de ſon ſentiment contre tout le monde, & avoir raiſon : un homme peut être ſeul de ſon ſentiment, & ſe tromper. Quand tous les peuples de l'univers croyoient encore que le ſoleil tournoit, il ne tournoit pas : ainſi quand il ſeroit démontré que tous les peuples de l'univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne ſeroit pas plus avancé qu'auparavant, malgré cette démonſtration, qu'on a cru ſi néceſſaire. Au contraire, ce conſentement ſingulier de tant d'individus ſi ſujets à ſe méprendre dans des matieres où les ſens & les organes peuvent décider, ſeroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matiere où les organes & les ſens ne ſauroient décider.

Il importe d'obſerver que la réſurrection des corps & l'immatérialité de l'ame ſont deux ſyſtêmes qui, quoique confondus à chaque inſtant, n'en different pas moins eſſentiellement entr'eux : il y a, par exemple, des ſauvages qui

croient qu'ils reſſuſciteront, & qui n'ont pas la moindre notion de la ſpiritualité de l'ame : ils ignorent même qu'ils ont une ame; puiſque leur dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées ſemblables. Cette hypotheſe de la réſurrection des corps a été preſque univerſelle chez les anciens peuples, & les Chrétiens des premiers ſiécles, avoient tellement outré les choſes qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des ſubſtances incorruptibles que Dieu ſe réſervoit comme une eſpece de graine ou de ſémence pour faire regermer les corps décompoſés par la putréfaction : *Conſtat dentes incorruptos perennare, qui ut ſemina retinentur fructificaturi corporis in reſurrectione* (*). Cet abſurde préjugé avoit été puiſé dans le Paganiſme; puiſque les Romains ne brûloient pas les corps des enfants morts avant la pouſſe des dents; & on les appelloit pour cela *minores igne rogi*. En parlant de l'uſage d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit ſon origine du dogme de la Réſurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoient auſſi les cadavres, adhéroient auſſi à ce dogme; qui étoit donc reçu dans la Judée long-temps avant la naiſſance du Chriſtianiſme, dont les premiers ſectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent ſans doute pouvoir ſe paſſer du nitre, de la *Cedria*, & des autres drogues propres à conſerver le corps.

Quant au ſyſtême de l'immortalité de l'ame, on ne connoît juſqu'à préſent aucune nation qui l'ait admis purement & ſimplement, ſans y mêler celui de la réſurrection des corps, & il n'y a peut-être qu'une ſociété toute compoſée de philoſophes qui pût ſe contenter d'une doctrine ſi ſublime.

Si je vous ai inſpiré de la défiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la religion

(*) Tertul. *De Reſur. carnis.*

des Sauvages du nouveau continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir auſſi contre la grande *Hiſtoire des Cérémonies Religieuſes & des Superſtitions*, dont le ſeptieme volume renferme, à mon avis, le plus de choſes fauſſes, hazardées, & ſuſpectes. Si, au lieu de s'ériger lui même en auteur, le libraire Bernard eût employé à un ouvrage de cette importance des philoſophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des écrivains aſſez habiles pour les rédiger ſans diffuſion, il ne ſeroit jamais ſorti de la main des hommes un livre plus inſtructif, plus utile, & plus redoutable pour le fanatiſme; mais cet édifice, élevé ſur un bon plan, a été ſi mal conſtruit, ſi médiocrement exécuté, qu'on devroit le rebâtir de nouveau: on y a copié des voyageurs très-peu accrédités, inſéré des relations menſongeres, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des obſervateurs plus éclairés, ou mieux inſtruits.

LETTRE II.

Sur le Grand Lama.

Lorſque l'occaſion s'eſt préſentée de parler du Mémoire dans lequel M. de Guignes ſoutient que des prêtres de la Bukarie allerent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en penſois, & aucun motif n'a pu depuis m'inſpirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un ſyſtême ſi déraiſonnable. Depuis la mort de M. Fourmont, nul Européan n'a fait de plus grands progrès dans la langue & l'hiſtoire de la Chine que le fameux Pere Gaubil, qui

se tenoit encore caché à Pékin en 1756 : obsedé par des lettres de ses correspondants, il a bien voulu entreprendre des recherches sur ce prétendu voyage des Lamas au nouveau monde ; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les Géographes & les Historiens Chinois les plus généralement estimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables historiques. Comme je n'avois aucune connoissance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à composer mon premier volume, j'ai été agréablement surpris de voir mon sentiment se confirmer d'une façon si formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de si-tôt. Permettez-moi de vous désabuser encore sur un autre fait, également faux, auquel le Mémoire de l'Académicien Français a donné lieu ; on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la Nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inscription en caracteres du Thibet, qui est, comme vous savez, le pays où réside le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations possibles sur ce prétendu monument, je puis hardiment vous assurer qu'on n'a jamais découvert aucune inscription en aucun caractere dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le pays des Eskimaux jusqu'à la pointe de la Terre del Fuego. Cette pierre de la Nouvelle Angleterre est comme la médaille de Jules César qu'on disoit avoir été déterrée au voisinage des Patagons, chez des sauvages qui se nommoient les *Césaréens*. D'où vous pouvez juger jusqu'à quel point on a osé porter l'audace de feindre les choses les plus incroyables pour appuyer les systêmes les plus absurdes.

Supposez maintenant que le Pere Gaubil n'eût jamais été à la Chine, & qu'on n'eût pu, par aucun moyen, consulter de bons Auteurs Chinois sur cette prédication imaginaire des prêtres de la Eukarie en Amérique, je pense qu'il eût suffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impos-

ſibilité d'un voyage par les mers orageuſes & inconues de la Tartarie : il ſuffit de prouver, comme je l'ai fait qu'il n'a jamais exiſté la moindre conformité entre les religions du nouveau Monde & celle des grands-Lamas, dont j'ai envie de vous faire l'hiſtoire, ſans m'aſſujettir aux loix d'une Diſſertation méthodique, ou d'un Traité en forme.

Il conſte, par des monuments authentiques & inconteſtables, recueillis au Thibet (*), que 1340 ans avant notre ére vulgaire il régnoit déjà dans cette contrée un grand Lama, nommé *Praſrinmo.* La ſucceſſion de ces Pontifes, non interrompue pendant plus de trois mille ans, a duré juſqu'à nos jours, & durera probablement encore long-temps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

Il n'y a aucune religion qui puiſſe ſe vanter d'avoir bravé une telle ſuite de ſiècles ſans grand malheur & ſans déſaſtre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des divinités étrangeres, & les prédications fanatiques de *Laokium*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthouſiaſme, ont entraîné dans leurs ſectes la populace éblouie. Les Juifs ont vu finir leur Hiérarchie, démolir leur temple & abymer leur Sanhérin. Alexandre & Mahomet ont ſapé tour à tour l'ancienne religion des Guèbres ou des Ignicoles. Tamerlan & les Mongols, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup deſtructif au culte du Dieu *Brama.* Mais ni les temps, ni la fortune, ni les hommes n'ont

---

(*) On a donné au *Thibet*, comme à pluſieurs autres contrées, différents noms qui ſignifient toujours le même pays : on l'a appellé *Boutam*, *Tangut*, *Topet*, *Tupet*, *Tibt*, *Topt*, *Tſan-Li*, *Brantola*, *Brancola* & *Laſſa* ; mais *Laſſa* eſt proprement la partie du *Thibet*, qui appartient au Grand Lama : auſſi *Laſſa*, traduit littéralement, ſignifie *le pays donné au Dieu La.* Dans les *Obſervations Géographiques* du Pere Gaubil, la ville capitale de *Laſſa* eſt au 29e. degré & ſix minutes de latitude ſeptentrionale.

pu ébranler le pouvoir Théocratique des Dalaï-Lamas: leur plus grand ennemi même, nommé *Tse-Vang-Raptam*, Kam des Eleuths, qui pilla le grand temple de Putola en 1710 après avoir attaqué les droits du Sacerdoce par un Manifeste injurieux & rempli de blasphêmes, ne put réussir à détrôner le Lama, qui appellant le Ciel & la Chine à son secours, repoussa le brigand qui l'insultoit, & affermit mieux que jamais les fondements du Saint Siège, qui n'a essuyé aucun orage de quelque conséquence, depuis cette époque.

Je sais que le Pere Georgi prétend que *Prasrinmo* a éte le fondateur de l'autel & du trône des Lamas, où il s'assit le premier; mais je ne saurois adopter cette opinion; puisque la religion Lamique étoit déjà propagée au-delà de la Mer Caspienne plus de cinq cents ans avant notre ére; & l'on voit, par un passage de Strabon, que les Getes avoient depuis très-long-temps un grand Pontife dont il rapporte l'institution à *Zamol* ou à *Zamolxis*, qu'il fait contemporain de Pytagore; mais qui doit avoir été bien antérieur au siècle de ce philosophe: car Hérodote, qui eût pu connoître ce *Zamol* s'il eût vécu du temps de Pytagore, assure que c'étoit un très-ancien personnage. Ce que les Grecs en ont écrit, est si mêlé de ténébres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il est bien plus probable que les Getes avoient puisé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie, où ils se fixerent, de sorte que leur Pontife, résidant sur le mont *Kagajon*, n'étoit proprement qu'un vicaire ou un *Kutuktus* du grand Lama, qui a actuellement sous lui deux cents de ces *Kutuktus*, dont le principal a son siege & sa pagode chez les Calmoulks, qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentements a son chef, ainsi que vous le verrez par la suite de cette Lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie de Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorsque j'ai soupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité Théocratique qu'elles y ont exercée, dérivoient du culte Lamique amené dans cette région par les peuples émigrés; car *Velleda*, *Lahra*, *Jecha*, *Gauna*, *Retro*, *Siba*, *Wonda*, *Freja*, *Aurinia*, & tant d'autres filles adorées au-delà du Rhin, dont l'Histoire nous a conservé le souvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalaï-Lamas du Thibet (*). Aussi Tacite nous aprend-il que *Velleda*, qui demeuroit sur la Lippe, se tenoit toujours renfermée dans une tour où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interprêtes de la Divinité, alloient signifier au peuple les volontés de sa Prêtresse qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'observe encore à-peu-près de même au château de Putola où réside le Grand-Lama, qui ne se montre que fort peu en public; mais il admet à son audience les envoyés & les ambassadeurs, & reçoit la visite des princes qui viennent le complimenter: on a même vu un de ces souverains Pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun-Ti*, devenu Empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes solemnelles & les occasions extraordinaires, il est rare de voir paroître les Dalaïs; mais leurs portraits sont toujours exposés, &

(*) On assure que cette singuliere idée de canoniser une femme pendant sa vie, & de la respecter comme une image de la Divinité, s'est renouvellée en Allemagne, depuis quelques années, chez les fanatiques qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuse d'avoir quelque part un temple, où ils révérent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mere de Sion*. Les visions de ces sectaires me sont si peu connues, que je ne saurois dire s'il y a quelque réalité dans les superstitions qu'on leur impute.

suspendus au-dessus du portail du temple de Putola. Deux de ces portraits ont eté copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour : on en peut voir un dans les observations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à son Journal de la Chine, & l'autre dans les Relations des Missionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce Pontif est représenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, & dont les habits ne sont pas magnifiques, ni les ornements outrés : dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce Prêtre-Roi doit nous faire rejetter comme des fables tout ce que disent quelques aventuriers Européans, qui se glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Horatio de la Penna* a poussé l'exagération jusqu'à oser publier qu'il avoit été en correspondance avec le Grand-Lama ; & dans cette correspondance chimérique, on voit une lettre par laquelle le Pontif Tartare permet au moine Italien de prêcher la religoin chrétienne au Thibet ; *car ayant fait examiner*, dit-il *votre culte & vos dogmes, je les crois vrais, & très-capables de procurer la paix & le salut de mes fidèles sujets. Prêchez donc, Frere, mais n'imitez pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des* Jésuites, *qui souillés de tous le crimes imaginables, & emportés par une ambition qu'on ne sauroit définir, & par une avarice que rien ne sauroit assouvir, ont excité dans mes Etats des troubles & des séditions que je n'ai calmées qu'avec peine.*

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbécile pour imaginer des faussetés si palpables & si révoltantes ! Comment le Lama se seroit-il méprisé lui-même jusqu'au point d'écrire à un Capucin ? Comment auroit-il pu avouer à ce Capucin que la Religion Chrétienne est vraie, & l'exhorter à la prêcher ? C'est comme si l'on disoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du Pape la permission de prêcher le Mahométisme en Italie, parce que le sacré College a reconnu que le Mahométisme

tiſme étoit une religion vraie & très-propre a ſauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui & ſes confreres ces abſurdités qui ont fait rire les examinateurs qui ont approuvé ſon livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil impoſteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, ſous prétexte d'employer ces ſecours à l'avancement du Chriſtianiſme au Thibet, & d'augmenter ainſi les revenus des Capucins, en décriant les Jéſuites; car les moines mendiants ſont verſés dans milles eſpèces de fraudes, & ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres: auſſi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous aſſurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces ſéditions ſi dangereuſes allumées par les ſoi diſants Jéſuites dans les Etats de la domination du Dalaï-Lama, où la police eſt trop bien établie pour que des vagabonds, & des étrangers ſans aveu, puiſſent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces religieux, expulſés de la Chine, allerent en grand nombre ſe jetter dans le Thibet, d'où le Lama qui ne ſavoit que trop bien tout ce qui s'étoit paſſé à la cour de Pékin, les fit promptement chaſſer: & l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaks*, ou des petites hordes de Tartares errants, qui ne leur ayant pas trouvé des paſſe-ports ſignés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un pays au monde où le Chriſtianiſme ne s'établira jamais, c'eſt ſans doute au Thibet; parce que la puiſſance ſpirituelle & temporelle y étant combinées, & réunies dans un même chef, ce Monarque Eccléſiaſtique s'oppoſera toujours aux progrès d'une religion étrangere, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de ſon autorité, dont on eſt pour le moins auſſi jaloux en Tartarie que par-tout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits Lamas ou des prêtres ſubalternes,

dont on compte plus de cent ſoixante mille, ne ſouffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, ſoit qu'ils ayent un capuchon ou un chapeau, ſoit qu'ils portent autour du corps une corde ou une ſangle, aillent déclamer contre le Dieu *La* & la Métempſycoſe. Les *Kutuktus*, qui ſont des eſpèces d'Evêques du Dalaï-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on rapporte aux pagodes de leurs Diocèſes reſpectifs (*), feroient bien aveugles ſur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émiſſaires de la Propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertiſſant. On a accuſé ces petits Lamas & ces *Kutuktus* de végéter dans une ſi profonde ignorance qu'ils ne ſavoient ni lire ni écrire; mais cette calomnie de nos Miſſionnaires, eſt ſans fondement comme ſans vraiſemblance: il n'y a point d'eccléſiaſtiques qui compoſent plus d'ouvrages ſur des matieres abſtraites & des queſtions métaphyſiques que ces Clercs du Thibet, où les livres ſont encore plus communs qu'à la Chine, & le Czar Pierre I. découvrit, dans une ville déſerte de la Siberie une immenſe bibliotheque abandonnée, dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été compoſés par des prêtres Lamas: on envoya quelques-uns de ces rouleaux à feu M. Fourmont, qui aidé par un ſavant de ſes amis, en déchiffra pluſieurs endroits aſſez clairement pour pouvoir aſſurer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ſes tranſmigrations. Les Seigneurs Thibétains & les *Kutuktus* ne voyagent jamais ſans avoir à leur ſuite quelques chevaux chargés

(*) Il y a des voyageurs qui aſſurent que les *Kutuktus*, ou les Evêques Lamas, levent les dîmes dans leurs Diocèſes; mais c'eſt une fable. Ils n'ont abſolument aucun revenu fixe, & pluſieurs d'entr'eux ſont ſi pauvres, qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs domeſtiques & à leurs vicaires.

de ballots de livres, proprement écrits, & enluminés avec des mafcarons aux Lettres initiales, fur du papier de foie & de coton, qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de confiftance que le papier Chinois. Le célebre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au Royaume de Cachemire, un médecin Lama, qui avoit dans fes bagages une grande pacotille de livres de Medecine; car les favants de ce pays ne s'adonnent pas uniquement & exclufivement à la morale & à la Métaphyfique; ils cultivent encore d'autres fciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'Aftronomie & l'Aftrologie à Balk, cette fameufe école de l'Afie, qui fournit d'Aftrologues toutes les cours des Princes de l'Orient.

Quand le Jéfuite Gerbillon étoit encore valet de chambre de l'Empereur Chinois *Kang-Hy*, il propofa à ce Monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, fans le fecours de deux prêtres Lamas, qui aiderent à arpenter le terrein, & à prendre la hauteur avec des Aftrolabes & des Quarts de cercle. D'où vous pouvez juger fi la barbarie s'eft tellement emparée de leur efprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire; & je doute que le Pere Regis, qui leur objecte de ne favoir lire, eût été lui-même en état de dreffer une carte géographique felon les regles.

L'alphabet dont on ufe au Thibet, a une fupériorité décidée fur les caracteres Chinois; puifqu'il ne comprend qu'un petit nombre de fignes mobiles, dont la combinaifon exprime tous les fons & toutes les articulations, comme nos lettres. Ce caractere fur lequel Veffiere de la Croze, Bayer, Hyde, les Peres Gaubil & Georgi ont tant écrit, eft peut-être le prototype & le plus ancien de tous les Alphabets connus: par l'étude & la comparaifon qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit compofé des mêmes éléments que le fameux caractere Brachmane, employé par les

Indous dans un temps où l'Italie & la Grece ressembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet est riche en mots, c'est l'usage continuel qu'on en fait, pour discuter des sujets abstraits & des problèmes Métaphysiques, qui exigent, comme vous savez, une variété infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des sensations. Un officier du Régiment de *Laly*, ayant eu occasion d'acheter aux Indes plusieurs livres écrits en langue Thibétaine qu'il avoit apprise, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, si nous ne savions que la langue Allemande ressemble aussi extrêmement au Persan moderne, qui est une Dialecte du Tartare. Les conquêtes & les établissements des *Ases* ou des Scythes Asiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomenes de l'Histoire des nations.

J'ai cru devoir descendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables histoires qu'on nous fait du culte du Dalaï-Lama. On a imprimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais ; mais c'est une fausseté avérée, la nouvelle de sa mort étant toujours annoncée avec éclat à Lassa, à Brancola, & dans tout le pays : on dépêche même des couriers à Pekin pour en informer l'Empereur & les *Kutuktus* qui résident à la Chine, où ils jouissent des honneurs du Mandarinat. Dès que cet événement est divulgué, on ôte, de dessus le portail de la grande église, l'effigie du Lama défunt, & on y expose le portrait de son successeur, au moment même qu'on le consacre.

Le compilateur Du Halde rapporte sérieusement qu'on a soin de substituer, à l'insçu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui ressemble; mais comme un jeune homme bien portant ne sauroit jamais ressembler

à un vieillard malade, on sent bien que cette fourberie, impossible dans l'exécution, est un conte puérile qui se réfute de lui-même. D'autres compilateurs ont soutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalaï en face, à cause du voile qu'il porte, disent-ils, toute sa vie sur le visage (*); ce qui est encore une fausseté avérée, dans le goût de la précédente. Il est certain que ce Pontife n'avoit aucun masque, lorsqu'il reçut l'Envoyé de l'Empereur *Kang-Hi* : après s'être appuyé d'une main sur le bord de sa chaise, il se leva tant soit peu de dessus son coussin, & s'étant remis en place, il parla long-temps à l'Ambassadeur qui se tint debout, & ne fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience solemnelle plusieurs étrangers de distinction, attirés par la curiosité, on eut ce jour-là tout le temps de considérer le Saint Pere coiffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui est la couleur de tout le Clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal-instruits ont si mal parlé, c'est que la religion du pays ordonne de croire que l'esprit saint & auguste qui a animé un Dalaï, passe immédiatement après sa mort, dans le corps de celui qui est légitimement élu pour remplir le souverain Pontificat. Le systême de la Métempsycose, adopté sans réserve dans ces contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de la transmigration de l'esprit divin, qu'on ne sauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorsque nos Papes préten-

(*) Si le Dalaï-Lama portoit effectivement un voile sur le visage, on n'auroit pas besoin de chercher quelqu'un qui lui ressemble pour le remplacer après sa mort, comme le veut Du Halde. Toutes les fables qu'on a débitée à ce sujet, se détruisent donc les unes les autres.

doient encore à l'infaillibilité, ils ne proposoient pas à la foi des fidèles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur Archiprêtre. Il est égal de croire qu'un homme ne sauroit se tromper, ou de croire que Dieu daigne successivement inspirer à plusieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, selon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion Lamique qu'au quatorzieme siècle (*), ont été long-temps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalaï-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-fo*, ou Dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces prêtres usurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme disent les Théologiens, un culte de *Latrie*. Ils avouent qu'ils ne sont pas des Dieux; mais ils prétendent représenter la Divinité en terre, & jouir d'un pouvoir Théocratique illimité, approuvé, autorisé, établi par le ciel: en conséquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas si énorme qu'on a voulu nous le persuader, ils décident en dernier ressort dans les matieres de religion, & ne reconnoissent aucune puissance au-dessus d'eux dans le spirituel; car ils ne se mêlent jamais directement d'au-

---

[*] Le Pere Gaubil dit que l'Histoire de la Chine parle pour la premiere fois du Grand-Lama, sous le regne de *Keynk-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan*; mais j'ai beaucoup de peine à me persuader qu'il se soit écoulé plus de deux mille années avant que les Chinois eussent quelque connoissance de la religion d'un pays dont ils sont si voisins: il est plus probable que les Bonses de la Chine se sont opposés à l'arrivée & à l'établissement des Lamas, aussi long-temps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réussi à les exclure à jamais sans les conquêtes des Tartares, qui ont si bien introduit la religion du Grand Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la suivent, qui ont des temples publics & privilégiés. Au reste, il est bon de savoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *La* ou *Xaca*.

cune affaire politique, hormis qu'ils ne fe prefente des Ambaffadeurs étrangers qui exigent audience : ils n'adminiftrent pas même leurs propres revenus, qui ne font pas fi importants que la feule fomme que les Papes tirent de l'Allemagne, & des Etats patrimoniaux de la Maifon d'Autriche. Leur premier Miniftre, qui porte indiftinctement le titre de *Deva* ou de *Tiba*, difpofe dans le temporel, a foin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correfpondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les princes voifins ou alliés, & conclut lorfque les traités ne font pas de nature à être portés devant le Saint Pere.

Il y a eu de ces *Tipas*, ou de ces *Devas*, qui en abufant de la facilité, ou de la foibleffe de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardieffe de s'ériger en princes fouverains : on foupçonne même, avec beaucoup de raifon, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers adminiftrateurs qui ont fecoué le joug de leur chef : on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéiffance ; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entierement le pouvoir qu'ils ont ufurpé (*). Non

(*) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalaï-Lama, ce qui fignifie *Grand Prêtre du Dieu La*, long-temps avant qu'il n'ait été queftion des Rois de Thibet, dont le premier, nommé *Gnia Thrizhengo*, régnoit l'an 1193 avant Jefus-Chrift. Je fuis obligé de relever ici une énorme bévue du Pere Georgi. Dans fon *Canon des Rois du Thibet*, il dit que la fucceffion de ces Princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thritzhengo* jufqu'à Jefus-Chrift, & pour remplir un laps de onze cents quatre-vingt trois ans, il ne place que vingt-quatre Rois, ce qui eft impoffible felon le cours ordinaire de la vie des hommes. En fupputant les liftes chronologiques de tous les Rois qui nous font connus, on trouve que chaque régne équivaut à peu près à

seulement les ministres temporels du Lama ont quelquefois aspiré à l'indépendance ; mais on a vu encore, au grand scandale des fideles, des évêques, ou des *Kutuktus*, qui poussés par la coupable ambition de régner, ont prétendu se soustraire aux loix & à la jurisdiction du chef de leur église : le *Catoucha* des Calmouks est compté au nombre de ces Schismatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne respecte plus, dans son Diocèse les décisions émanées du Saint Siège ; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce Patriarche Calmouk ne persiste avec tant d'opiniâtreté dans sa rebellion, que parce qu'il sent que son peuple, toujours heureux à la guerre prés est devenu en Tartarie une puissance pondérante dont les armes le garantiront longtemps du châtiment que mérite sa désobéissance ; mais si jamais la fortune abandonnoit les Calmouks pour se ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur Primat retourner au giron de l'église plus promptement qu'il n'en est sorti : aussi les grands Lamas ne s'inquietent-ils pas beaucoup de ces usurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants : parce que la discorde & les guerres continuelles qui régnent entre les peupla-
des

vingt ans, ainsi les vingt-quatre Rois du Thibet qui ont régné après *Gnia Thritzhengo*, ne peuvent completter qu'un laps de quatre cents & quatre-vingt ans ; mais supposons qu'ils en ayent regné huit cents, il subsistera toujours dans le Canon du Pere Georgi une erreur de plus de trois cents ans ; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les Souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des Ministres du Grand Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de Roi, ce qui a pu occasionner le vuide qu'on voit dans la liste chronologique de ces Princes depuis l'an 1193 avant notre ére.

des Tartares, amenent de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les dissidents ou les mutins.

La politique du Dalaï consiste à avoir pour amis ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois: attaqué par les uns, il leur oppose les autres En 1625, les Rois du Thibet le priverent de la moitié de ses états, & il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Assailli, au commencement de ce siecle, par les Eleuths Sdougaris, ils les repoussa avec les forces de la Chine qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puissants aux dépens du Lama, & que le Lama ne s'éleve ni se fortifie par la réunion, ou la conspiration des Tartares. La Cour de Pékin, pour empêcher ces deux inconvénients, entretiennent dans le Thibet la célebre faction des *Bonnets jaunes* & des *Bonnets rouges* : le jaune est la couleur de l'Empereur de la Chine, le rouge est la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement jaloux, ne se réunissent jamais, sinon quand le Lama est assez foible pour avoir besoin des Chinois : en tout autre temps, ils se contrebalencent dans un si parfait équilibre, qu'il est difficile à ce Prêtre-Roi de faire la moindre alliance avec les princes voisins, sans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent aussi-tôt connoissance au cabinet de Pekin.

Cette faction ressemble si bien à celle des *Guelfes* & des *Gibelins*, entre nos Papes & les Empereurs d'Allemagne, qu'on est surpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux Cours aussi éloignées que le sont Rome & Lassa ; mais les Papes n'ont plus ni le crédit ni les ressources que les Lamas ont su se ménager. Tous les princes Européans sont aujourd'hui généralement convaincus que le jouc de Rome, qui veut de l'argent pour ses Bules, ses Brefs, & ses dispenses, sans jamais faire crédit, est très-onéreux au peuple, qu'il épuise ; tandis que les Lamas

n'exigeant rien de perſonne, il n'en coûte pas beaucoup pour être de leur religion : & comme leurs Etats jouiſſent ſouvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embraſe les provinces voiſines ; des Kans, ou trop puſillanimes pour entrer en lice, ou aſſez modérés pour n'y pas entrer, viennent ſe jetter, avec leurs *Amiacks* ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'Egliſe, en payant à ſon chef une petite redevance pour ſon droit d'aſyle, & pour les frais qu'occaſionnent les troupes qui mettent les frontieres à l'abri des inſultes. On voit quelquefois des princes ainſi réfugiés ou retirés ſéjourner juſqu'à vingt ans dans le territoire de l'Egliſe, ſans qu'ils inquiétent ou ſoient inquiétés ; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le Pontife des Thibétains, elle tâche par ſes intrigues de leur inſpirer mutuellement de la défiance pour les diviſer : cependant le beſoin qu'ont les princes Tartares du Lama, & la jalouſie des Chinois contre les Tartares, affermiſſent l'autorité du Sacerdoce, & font reſpecter l'Egliſe qui protege les foibles & les pauvres, ſans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalaï, on n'en ſait, & on n'en peut ſavoir rien de certain : auſſi ne crois-je point que vous, ni perſonne condamnera la critique fort modérée que j'ai faite d'un paſſage de l'*Atlas de la Chine*, où Mr. d'Anville aſſure qu'*on ne ſert journellement au Pontife Tartare pour ſa ſubſiſtance, qu'une once de farine détrempée dans du vinaigre, & une taſſe de thé. C'eſt de cette pitance*, ajoute-t'il, *que le Dalaï Lama, malgré le haut rang qu'il tient, & malgré le pouvoir qu'il a, eſt obligé de ſe contenter.* (*).

Mr. d'Anville, dont je reſpecte infiniment le ſavoir & les lumieres, n'auroit pas écrit des cho-

[*] *Atlas de la Chine*, p. 9, paragr. 7, *in-folio.*

ſes ſi peu judicieuſes, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne ſauroit vivre d'une once de farine par jour, & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro qui, ſans être Pape ou Lama, a éprouvé juſqu'à quel degré on peut pouſſer la ſobriété dans le boire & dans le manger. Auſſi long-temps qu'on voudra, par de telles exagérations, jetter du ridicule ſur les mœurs des peuples lointains, on ne leur inſpirera jamais une haute idée de notre Logique; & rien ne leur ſembleroit plus ridicule que nos livres, s'ils daignoient les traduire. Si le Géographe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets ſi déteſtable un grand monarque de la haute Aſie.

Toutes les nations Hippomolgues compoſent, avec le lait de jument, une boiſſon qu'on nomme *Kunn*, très-eſtimée par ceux qui y ſont accoutumée dès leur jeuneſſe : ce *Kunn* ſe boit dans une immenſe étendue de pays, depuis Caffa dans la Crimée juſqu'au fleuve *Amour* ou le *Sagallien Ulla*; mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'eſt pas du vinaigre, comme le ſavent les voyageurs qui ont parcouru quelques diſtricts de la Tartarie. On ſert de ce *Kunn* au Dalaï Lama, comme à tous les Kans, & à tous les princes Mongales & Eleuths : ainſi il n'y a rien de ſingulier dans cet uſage, ſinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il eſt vrai au reſte, que le Pontife Thibétain veut bien ſe ſoumettre à une certaine diète, c'eſt apparemment pour mortifier ſes ſens, ou pour favoriſer les dévots qui mangent ſes excréments avec avidité, à ce que diſent Gruéber & Gerbillon; ce dernier rapporte même que l'ambaſſadeur, envoyé par le Lama à *Kang-Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé où il y avoit de ces immondices, que l'Empereur Chinois s'excuſa d'accepter ſous différents prétextes; mais il me paroît qu'on

pourroit se dispenser aussi de croire ce conte sous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand géographe, & qui a confondu le Roi de Boutam avec le Dalaï, parle aussi de cette dégoûtante absurdité, dans un endroit de son voyage qui est trop remarquable pour que je le supprime.

» Ils m'ont conté, dit-il, une chose qui est
» bien ridicule, mais qui est bien véritable à ce
» qu'ils disent, qui est que lorsque le Roi a satis-
» fait aux nécessités de la nature, ils ramassent
» soigneusement son ordure pour la faire sécher
» & la mettre en poudre, comme le tabac qu'on
» prend par le nez; qu'ensuite, l'ayant mise dans
» de petites boîtes, ils vont les jours de marché
» en donner aux principaux marchands, & aux
» riches paysans, de qui ils reçoivent quelques
» présents, que ces pauvres gens emportent cette
» poudre chez eux comme quelque chose de fort
» précieux, & que lorsqu'ils traitent leurs amis,
» ils en saupoudrent leurs viandes. Deux de ces
» marchands du Boutam qui m'avoient vendu du
» Musc, me montrerent chacun leurs boîtes &
» la poudre qui étoit dedans, dont ils faisoient
» grand état » (*).

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier, & Gruéber, je sais que si les superstitieux ont porté la fureur jusqu'au point de manger des hommes, ils sont bien capables de se souiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer; mais défions-nous toujours du merveilleux, aussi long-temps qu'il n'est attesté que par des témoins ou suspects, ou prévenus, ou mal informés. Il est certain que ces pratiques impures, si on les a réellement vu observer parmi quelques piétistes du Thibet, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de

---

[*] *Voyage des Indes*, t. II, liv. III, p. 471, à la Haye 1718.

la religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de ſi incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Aſie. Cette Religion, dont la Morale eſt irréprochable, enſeigne l'exiſtence d'un premier Etre que leurs livres ſacrés nomment tantôt *La* & tantôt *Yaca*, & dont ils rapportent des choſes fort ſurprenantes. Les Lamas diſent & croient que leur Dieu *Xaca*, deux mille ans avant notre ére vulgaire, eſt né d'une vierge nommée *Lamoghiupral* (*).

Cette idée de faire ſortir les Dieux & les grands hommes du ſein d'une vierge, a été très-anciennement en vogue dans la Tartarie : car non-ſeulement les Tartares prétendent que Gengiskan eſt né d'une vierge; mais ils en diſent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan; & comme cet Empereur a fondé une Académie des Sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célebre, avec beaucoup de pompe, l'anniverſaire de ſa naiſſance, & le Secrétaire de l'Académie, aſſemblée extraordinairement à cette occaſion, commence toujours ſon diſcours par cette phraſe conſacrée : *Meſſieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inſpire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, nâquit d'une vierge dans l'heureuſe ville de Samarcand.* Pour vous convaincre que ces idées ſont extrêmement du goût des Aſiatiques, il ſuffit de vous dire que Mahomet eſt le premier homme qui ait ſoutenu que la vierge Marie avoit non-ſeulement conſervé ſa virginité après ſes couches, mais que ſa conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu Mr. l'Abbé l'Avocat (**), Bibliothécaire de la Sorbonne, & un des

(*) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, ſignifie *Vierge-mere du Dieu La.*

(**) Voici comme cet Abbé parle à cette occaſion du Prophête des Turcs.

»Mahomet, dit-il, eſt le plus ancien auteur qui

plus zélés Catholiques qu'on ait vu en France, convient que les Franciscains ont puisé dans l'*Alkoran* le dogme de l'*immaculée conception*, dont les anciens Chrétiens n'ont eu aucun soupçon. Les Persans font naître d'une vierge une foule d'hommes illustres, & entr'autres Pythagore; mais ils ont un respect singulier pour la vierge Marie qu'ils nomment *Bibi Mariam*, & si un Juif osoit en leur présence attaquer sa virginité, ils le mettroient en pièces; tant ils sont épris de ce dogme, dans quelque religion qu'ils le rencontrent (*).

»ait fait mention de *l'immaculée conception de la Vierge*, »dans son Alcoran SURA III. 36. Voyez aussi *Ma»racci Pro lrom. ad refutationem Alcorani*, *part.* 4, »*pag.* 86, *col.* 11. Il avoit pris cette croyance des »Chrétiens orientaux, réfugiés de son temps dans »l'Arabie. Depuis ce temps jusqu'à Saint Bernard, il »ne se trouve aucun Ecrivain qui en parle en termes »formels. Les Croisés rapporterent, au douziéme »siécle, cette croyance en Occident. *Dictionn. Histor.* »*Art. Mahomet.* »

Il faut remarquer que l'Abbé l'Avocat, suppose, dans cet article une chose qu'il lui eût été impossible de prouver: il suppose que Mahomet avoit pris cette croyance des Chrétiens orientaux, ce qui est une fausseté avérée, puisqu'aucun Chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'Immaculée Conception, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les Auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne feroit pas arrivé sans doute, si ce dogme eût été connu dans le quatriéme ou le cinquiéme siécle.

Les Croisés, qui nous ont apporté de l'orient ce dogme, occasion de tant de querelles, en ont apporté aussi les premiers oignons du safran, les premieres griffes des Renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lépre: on les accuse aussi d'avoir apporté la petite vérole, d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

(*) »C'est une des plus fermes opinions des Mahométans, que Jesus-Christ est né d'une Vierge, la»quelle a toujours demeuré Vierge, & si quelque »Juif étoit assez mal avisé pour dire le contraire en »leur présence, on le déchireroit. Ils mettent la Sainte

Pour revenir à l'Académie de Samarcand, je vous dirai qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait des

---

»Vierge au rang des Prophêtes, l'appellant *Hazareth-»Mariam* ou *Bibi-Mariam*, c'est-à-dire *Dame Marie*; »mais ils nient que Jesus-Christ ait été conçu du Saint »Esprit, parce qu'ils ne connoissent point de Saint »Esprit, faisant au lieu de cela un conte ridicule, »qu'elle conçut de la salive d'*Adam*; qu'*Adam* ayant »été créé dans le Paradis, il toussa; que la salive qui »sortit de sa bouche en toussant, fut, par ordre de »Dieu, recueillie par l'Ange Gabriel, qui la versa »dans le sein de la Sainte Vierge, où elle devint la »vertu générative dont Jesus-Christ fut conçu.

»Quelques Docteurs du Mahométisme, qui sont »venus dans les derniers siécles, reconnoissant le »pouvoir qu'avoit sur les Chrétiens, pour les tenir »attachés à leur religion, le point de la naissance de »Jesus-Christ d'une Vierge, ont avancé que le Phi-»losophe *Pythagore* étoit aussi né d'une Vierge; & »deux Empereurs de la Grande Tartarie, dont le »dernier étoit le fameux *Tchenguis-Kan*, qui conquit »la plus grande partie de l'Asie. Mais ce sont des »inventions du pere du mensonge pour empêcher les »hommes de croire au Sauveur du Monde, qu'on »ne doit pas considérer davantage que les fables »payennes, où l'on trouve aussi que *Platon* étoit fils »d'une Vierge, comme *Saint Jérôme* le rapporte au »livre contre *Jovien.*» *Voyage de Chardin, tom. II*, in-4°, *p.* 269, *Amsterdam* 1735.

Cette salive d'Adam est, comme l'observe très-judicieusement Mr. Chardin, un conte ridicule; mais ce conte, quel qu'il soit, vaut mieux que le problême proposé par le Pere Sanchez, que l'on trouve dans la *vingt-uniéme Dispute de son second livre*; où l'on verra en même-temps qu'il n'est pas le seul Théologien qui ait agité cette scandaleuse question.

Pour prouver que le très-digne Pere Sanchez, qui s'est exercé toute sa vie sur de tels sujets, a été un modele de chasteté, l'historien de *la Compagnie de Jesus* nous assure qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni sel, ni vinaigre, & que quand il étoit à table pour dîner, il tenoit toujours ses pieds en l'air: *salem, piper, acorem respuebat. Mensæ vero accumbebat alternis semper, pedibus sublatis.* Voyez *Elogium Thom. Sanchez*, imprimé à la tête de l'ouvrage *de Matrimonio*, à Anvers chez Meursi, 1652, *in-folio.*

flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'est beaucoup que les Tartares Lamas adoroient déja un Dieu qu'on croyoit né d'une vierge, plusieurs siécles avant l'établissement du Christianisme. On a nié cette ressemblance, en nous assurant que la religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que des prêtres Nestoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je suis fâché que M. Thevenot ait adopté ce sentiment si contraire à l'Histoire, & à la Chronologie; puisqu'il est démontré par le septieme livre de Strabon, & les annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du souverain Pontificat à Lassa, sont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ére vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Nestorianisme & les dogmes des Lamas, qui adhérent opiniâtrément à l'hypothese de la Métempsycose, que les Nestoriens regardent, & ont toujours regardée comme la plus absurde impiété qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui pense. Jugez après cela s'il est bien vrai que les Tartares ont reçu leur foi de la bouche des Nestoriens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Asie qu'à Caramit & à Musal où leurs anciens Patriarches avoient fixé leur séjour, car j'ignore si ces hérétiques ont encore un Patriarche ou non (*).

(*) Il est bien surprenant que Mr. l'abbé de Longuerue prétende que les Nestoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixiéme siécle, & qu'il tourne en ridicule le sentiment de Mr. La Croze, qui rejette comme une fable la prétendue croix trouvée à la Chine en 1625. M. de Longuerue auroit dû faire attention que les Chinois n'avoient encore aucune connoissance du Christianisme au quinziéme siécle, sans quoi ils n'auroient pas pris pour des *Prêtres Lamas*, nos premiers Missionnaires : quand ils surent qu'ils n'étoient pas *Lamas*, ils crurent que c'étoient des Mahométans. Cette double méprise prouve qu'ils n'avoient aucune idée du Christianisme.

Les Freres Ascelin & Plan Carpin, qui allerent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tartares, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des Missionnaires Nestoriens, qui tout puissants à la cour y tenoient en tutelle le célebre *Batou-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan* : *ce sont ces damnables Nestoriens*, ajoutent-ils, *qui nous ont empêché de baptiser & de convertir les Tartares*. On comprend bien que ces ecclésiastiques, pris pour des Nestoriens, étoient de véritables prêtres Lamas, ou des *Kutuktus*, mais comme Ascelin, & son collegue avoient beaucoup entendu parler de Nestoriens sans les connoître, ils crurent en voir par-tout, jusqu'en Tartarie ; ce qui n'est pas bien merveilleux, puisque le Pape Innocent avoit choisi pour chefs de sa comique Ambassade les deux plus ignorans moines de la Chrétienté. Si *Batou-Kan* eût réellement été dirigé par des prêtres Nestoriens, il est très-certain que ces prêtres auroient commencé par le baptiser, puisqu'ils admettent la nécessité de ce Sacrement, aussi bien que les Catholiques, de qui ils ne different qu'en une chose peu importante : ils nomment la Vierge *Christotocos*, au lieu de l'appeller *Théotocos*, & cette différence suffisoit pour faire rejetter leur doctrine au Thibet, où la vierge *Lamoghiupral*, mere du Dieu *Xaca* ou *La*, est censée *Theotocos*, & quiconque diroit le contraire blasphémeroit, & courroit risque d'être châtié très-séverement par le Consistoire de Lassa.

Quant à *Batou-Kan*, ce prétendu zélateur du Nestorianisme, loin d'avoir été jamais baptisé, il a poursuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les Chrétiens de l'Asie.

Le Pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Ascelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Nestorius ; mais il n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures, lorsqu'il soutient que c'est aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on

doit la plûpart des fables sur la naissance miraculeuse de *Xaca* : il fait à cette occasion une violente sortie contre feu M. de Beausobre, qu'il appelle, sans cérémonie, un calomniateur, parce que, dans son *Histoire du Manichéisme*, il parle irrévérément de Saint Augustin. C'est une pure imagination du Pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore aussi parfaitement leur nom que leurs visions : c'est manquer de charité, de politesse, de respect, que d'injurier M. de Beausobre, qui après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Augustin, ni d'insérer dans son Histoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en eussent eu l'envie. Quoi qu'il en soit, la religion Lamique s'est propagée dans une si vaste étendue de pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion considérable du globe : elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans plusieurs provinces de la Tartarie jusqu'à la Sibérie, s'est introduite dans les deux Bukaries & le Royaume de Cachemire, s'est établie aux Indes & à la Chine ; de sorte que le *Dalaï Lama* a plus de sectateurs que le *Pape* des Catholiques, le *Grand-Mousti* des Turcs, le *Grand-cedre* des Perses, le *Patriarche* des Grecs, le *Destour-Destouran* des Guèbres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Georgiens, le *Chitomé* des Abyssins, le *Proto-Pope* ou le Patriarche des Moscovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Bassora, le *Primat* des Bramines Indiens qui réside à Bénarez, & le *Grand-Talapoin* des Siamois adonnés au culte de *Sommona-Codom*. De tous ces chefs de secte, il n'y en a aucun dont le troupeau soit comparable à la foule des Asiatiques qui croient au Dieu *La*, & à son Vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte historique que je crois avoir faite. Je soupçonne que les Tartares Lamas ou les

Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces Isles leurs mœurs & leur religion, en y établissant un Grand-Prêtre, soumis au Dalaï Lama du Thibet : ce souverain ecclésiastique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari*, qui est une corruption de *Dalaï*, a eu sous lui différents évêques que nos relations nomment encore *Kuches* qui est une corruption de *Kutuktus*, & différents *Devas* ou Ministres temporels dont il n'y en a aucun qui ne se soit déclaré indépendant, après avoir secoué le joug de la domination Théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la suite des temps, écrasé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir suprême est tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans des guerres longues & meurtrieres. Le Sacerdoce, toujours subsistant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'est devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établissement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, si vous considérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes est aussi la principale divinité des Lamas, qui la connoissent sous le même nom de *Xaca*. Je ne me souviens pas d'avoir lu un Historien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes consequences que moi pour éclaircir le point le plus intéressant de l'Histoire du Japon : cependant le grand Pontife qui y représente exactement le Dalaï Lama, ces ministres plénipotentiaires qui y ont administré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutuktus* en tout égaux aux Evêques Thibétains, cette infinité de *Bonses* Japonois dont les institutions & la regle ressemblent entiérement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca* ne me permettent gueres

de douter de cette ancienne invasion des Tartares Mongoles dans le Japon (*).

J'ai oublié de vous faire observer que l'autorité que les Dalaï Lamas ont exercé depuis si long-temps dans une grande partie de l'Asie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'Empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les Cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent ce *Prétre-Jean* en Abyssinie, crurent l'avoir trouvé dans la personne du *Chitomé*. Tant il est vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies un ombre de raison. Pen-

[*] Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture sur l'origine du Grand *Dari* du Japon, c'est que les Chinois le nomment dans leurs Histoires *Ho-Fo*, ou simplement *Fo*, nom qu'ils donnent aussi, comme nous avons vu, au Grand Lama du Thibet; parce qu'ils connoissent, sous le nom de *Fo*, le même Dieu qu'on connoît au Thibet & au Japon, sous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre Dieu *Fo* qui leur est venu des Indes, & que Mr d'Anville suppose être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raisons trop longues a déduire, ne me permettent pas d'adopter ce sentiment.

Malgré ce que je viens de rapporter sur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les Grands *Daris*, il paroît cependant que quelques-uns de ces Pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps su se faire craindre ou respecter; & l'on voit, dans les Mémoires qui ont servi à l'établissement de la Compagnie Hollandaise, un de ces Grands Prêtres qui envoie à l'Empereur du Japon deux filles qu'il assuroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de se procurer des héritiers, dont le défaut faisoit craindre une guerre civile; & il semble que ce Prince eut quelque déférence pour les ordres du *Dari*, puisqu'il se maria, ce qu'il avoit constamment refusé de faire jusqu'alors, parce qu'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inspiré de l'aversion contre le sexe.

dant que les Européans prenoient le grand Lama, & le grand Chitomé ou le grand Negus de l'Abyffinie, pour des prêtres Catholiques, les Chinois prenoient nos Miffionnaires pour des Prêtres Lamas, en les appellant les *Bonfés de l'Occident*, nom qu'ils donnent indiftinctement à tous les eccléfiaftiques du Thibet. Il eft difficile de dire de quel côté étoit la plus grande méprife, puifqu'on ne fauroit difconvenir que la religion Catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique : jamais l'erreur n'a mieux reffemblé à la vérité, un Dieu qui naît d'une Vierge, & un chef fpirituel qui repréfente Dieu en terre, étant des caracteres effentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des Catholiques ; quoiqu'il foit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainfi les Chinois font bien excufables d'avoir pris les foi-difants Jéfuites pour des Bonfes, & les Révérends Peres Capucins pour des Faquirs.

J'efpere que cet effai hiftorique fur le Pontificat des Dalaï-Lamas vous plaira d'autant plus qu'il eft écrit avec impartialité, puifé dans de bonnes fources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y obferverez que c'eft un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un chef fuprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la fuperftition font hazarder aux hommes dans tous les fiécles & dans tous les pays. J'ofe dire que fi les Papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir affez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des difputes de religion, & réunir tous les efprits & tous les fentiments : s'ils avoient voulu fe contenter de mille Scudis par an, fans jamais defirer un revenu plus confidérable ; s'ils n'avoient pas exprimé de l'ar-

gent de tous les pays d'Obédience pour leurs billets & leurs autres papiers; s'ils n'avoient jamais prêché des Croisades, & érigé des Inquisitions; s'ils n'avoient jamais fait la guerre pour conquérir sur leurs voisins, comme des Tamerlans & des Gengis-Kans; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canonisé personne; s'ils n'avoient jamais délié les sujets de leur serment de fidélité, mis les Royaumes en interdit, & les princes au ban de l'Eglise: s'ils avoient respecté davantage les Philosophes & les Savants; s'ils avoient entierement aboli, ou tout au moins diminué les ordres monastiques; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités épiscopales; s'ils n'avoient pas accordé le caractere du Sacerdoce à des fainéants sans fonction, sans ministere, sans savoir; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puissance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aspiré. Ils auroient donné aux hommes des conseils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu; en ne desirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les passions, & les abus; mais il faut qu'il soit bien difficile de vivre de mille Scuds.

Je conviens qu'on peut faire à la cour de Lassa, la même imputation qu'à la Cour de Rome, sur la multiplication des ordres monastiques, les petits Lamas étant en aussi grand nombre au Thibet, que les moines en Italie & en Espagne. Dans tous les pays où le gouvernement Théocratique s'est établi, on a toujours observé que la classe des prêtres s'est accrue au point d'absorber ou d'appauvrir les autres ordres de l'état, tandis que la raison nous enseigne qu'il est absurde qu'il y ait chez une nation des ministres sans ministere, qu'on paye pour ne rien faire. Il y a dans les Etats Catholiques des curés infiniment plus occupés des soins de leurs paroisses que toute une

communauté de Bénédictins ; cependant ces Bénédictins, qui ne font abfolument rien, ont jufqu'à dix mille fois plus de revenus que tel curé qui travaille fans ceffe à fecourir les malades, à prêcher, à catéchifer, à inftruire la jeuneffe. Je demande s'il eft poffible d'imaginer un plus grand abus, une injuftice plus criante, & un fcandale plus notable dens la difcipline eccléfiaftique & dans la police civile ? On s'apperçoit aifément que les chefs des Théocraties ont cru qu'en multipliant les ordres monaftiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité; mais ils fe font trompés, puifque c'eft par les ordres monaftiques que la cour de Rome recevra fans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais effuyé. Dans le Manifefte publié en 1710 par *Tfé-Vang-Raptan* contre le Dalaï-Lama, on trouve ce paffage remarquable. *Tu as créé Lamas une foule d'hommes, afin de les fouftraire à la jurifdiction de leurs Kams & de leurs princes légitimes: comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la prétrife, ni eux aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excédent le nombre prefcrit par la loi, rebelles à leurs princes, & en conféquence de leur rebellion, je les fais efclaves, & les conduirai enchaînés au pays des Eleuths.*

Tfé-Vang ne tint que trop bien parole, il fit garotter une infinité de prêtres Lamas qu'il emmena avec lui ; & s'il eût été auffi heureux dans fa feconde expédition que dans fa premiere, il eût exterminé les trois quarts des moines du Thibet ; mais ce Tartare agiffoit en brigand & non en réformateur : auffi ne propofé-je pas fa conduite comme un bon exemple.



LETTRE III.

A Mr. M.

Sur les viciſſitudes de notre Globe.

COmme on comptoit déja en 1764 quarante-neuf ſyſtêmes différents, propoſés pour expliquer les déſaſtres & les révolutions phyſiques que notre ſinguliere planete a eſſuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de diſcuter tant d'opinions, que d'en hazarder de nouvelles. J'oſe donc, Monſieur, vous communiquer quelques obſervations que j'ai faites en différents temps, & qui n'étant ni aſſez dévelopées ni aſſez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypotheſe, qu'une hipotheſe même.

Il eſt bien ſurprenant que les trois grands Caps, ou les trois grands promontoires de la terre, celui de *Horn*, celui de *bonne Eſpérance* & celui de la *Terre de Diemen* ſoient tournés au Sud. Il convient de conſiderer cette poſition remarquable dans la carte réduite de M. Bellin, où elle eſt plus ſenſible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe des trois grands continents dirigée vers le midi me fait ſoupçonner que d'immenſes volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des breches par-tout où les terres molles ou ſablonneuſes ont cédé au choc de l'Océan ému (*). Les caps les plus fameux, après ceux que je viens

(*) On peut dire que les trois grands promontoires de la Méditerranée ſont auſſi tournés vers le Sud, la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée, & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de divergence

viens de nommer, sont situés dans le même sens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Austral : tel est le cap de *Komorin* en Asie, celui de *Malacca* dans la Péninsule de ce nom, celui de *Ste. Marie*, dans l'isle de *Madagascar*, celui d'*Ostokoi-nos* dans la Péninsule du *Kamschatka*, celui de *Sandeck* dans la *Nouvelle Zemble*, celui d'*Arria* dans la grande isle de *Jeso-Gazima*, celui de *Farmel* dans le *Grœnland*, celui de *St. Lucar* dans la *Californie*, & celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir aussi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jettées de terres qui s'avancent plus ou moins dans la mer, & qu'on appelle indistinctement des promontoires & des caps, parce que la langue de la Géographie est comme celle de beaucoup d'autres sciences, très-pauvre en mots, d'où il arrive que les idées se confondent quand les termes énergiques & propres manquent : cependant il y a une différence bien essentielle entre un cap qui borne un grand continent, une grande péninsule, une grande isle ; & un autre cap qui n'est qu'un angle saillant, qu'une sinuosité de la côte formée par des causes particulieres.

La plus grande brêche que les eaux ayent ouverte dans notre continent, paroît être entre l'Afrique & la Nouvelle Hollande jusqu'au cap de *Komorin*, qui composé de blocs de rochers inébranlables a vraisemblablement divisé les courants venus du Sud : un de ces torrents, détourné de sa premiere route, semble avoir absorbé tout l'espace occupé aujourd'hui par la Mer Rouge, dont le Golfe Adriatique n'est, selon moi, qu'une continuation : car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres à *Babel*-

gence de ces caps vers le Rumb du Sud-Est, & du Sud-Ouest, n'est d'aucune importance, puisqu'il est toujours vrai qu'une ligne tirée du centre de ces trois promontoires vient aboutir à l'Equateur.

Mandel, les a fait couler jusqu'aux environs de *Venise*, en surmontant l'Isthme de *Suez*, qui a été desséché depuis, soit par la retraite de la Méditerranée, soit par la diminution de la Mer Rouge. En examinant la nature des terres sur l'Isthme de *Suez*, on s'apperçoit aisément que la Mer y a coulé dans des temps très-reculés ; puisque *Necco* ou *Néchao*, qui régnoit en Egypte il y a plus de deux mille deux cens ans, entreprit déja de percer cette langue de terre qui l'embarrassoit.

Quand au golfe Persique, il semble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'océan vers le pole septentrional. Les anciens ont eu raison de supposer que la mer Caspienne étoit une prolongation du Golfe de Perse; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caspienne, par les cartes que le vice-Amiral *Kruys* a insérées dans son *grand Atlas du cours du Volga*. En parcourant l'espace intermédiaire du Golfe Persique à la mer Caspienne, sur une ligne idéale, tracée entre le 71 ieme & 72 ieme degré de longitude depuis le cap *Naban* jusqu'à *Ferrabat*, on retrouve des vestiges indubitables d'un ancien lit de la mer: ce sont des campagnes d'un sable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au sortir de ces plaines arides, on entre dans le grand désert sablonneux qui est à 40 Farsanges au Nord d'*Ispahan* : au sein de cette solitude, on découvre d'énormes monceaux de sel, épars sur une surface de plusieurs lieues en tout sens : les habitans du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique situé fort avant dans le continent, *la Mer salée*, & nos Cartes l'indiquent par le nom de *Mare salsum* : à la droite de cette campagne de sel regne un long cordon de Dunes, ou de collines sablonneuses, que les vagues ont entassées, & qui se prolongent par le Sud-Est, jusqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la mer

a éteint. En avançant toujours fous le même Méridien au-delà du *Couchestan*, le terrein s'incline, & la pente continue insensiblement jusqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien bassin de l'Océan, pénetre le cœur de la Perse, qui est en effet une région séche & stérile, où l'eau manque au point que sans le secours des canaux artificiels, & l'invention des acqueducs, il feroit difficile aux hommes d'y subsister, comme on peut s'en convaincre en lisant Chardin & Tavernier.

On fait que dans plusieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creusant, des forêts entieres, couchées sous terre depuis vingt jusqu'à soixante pieds de profondeur : si ces forêts avoient été abattues, comme on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, suivant mon systême, ne présenter que des arbres fossiles, dont les racines seroient tournées vers le Sud & les branches vers le Nord; cependant, par ce que j'en ai vu, & par le rapport de toutes les personnes qui ont examiné la position de ces arbres ensévelis dans les tourbieres & les marais de la Frise, de la Hollande, & de Groningue, il est certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Est, & la couronne vers le point opposé : ce qui prouve que la force qui les a prosternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Est au Sud-Ouest. Mais pourquoi veut-on attribuer aux vicissitudes générales de notre planete, ce que des accidents particuliers ont pu produire? C'est l'inondation de la Chersonese Cimbrique, arrivée, selon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ére vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Frise, & formé tous ces marais qui sont depuis Schelling jusqu'à Bentheim. Les arbres fossiles qu'on exploite en Angleterre dans la province de Lancastre, ont aussi passé longtemps pour des monuments diluviens; mais par

l'examen qu'en ont fait quelques Naturalistes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de hache; ce qui joint aux médailles de Jules César, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a suffi pour déterminer à peu près la date de leur dégradation: puisqu'il est très-probable que ce sont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chasser les sauvages Bretons, qui s'y cachoient, lorsqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il est vrai que toute l'Europe, si l'on en excepte la seule Italie, n'étoit encore qu'une immense forêt, il y a dix-huit cents ans.

J'ai observé avec étonnement qu'il y a plus de terres à sec endeçà de l'Equateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le continent des Terres Australes ne sauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les navigateurs ont fait la reconnoissance de l'Océan du Sud, jusqu'au 55e degré de latitude dans notre hémisphére, & jusqu'au 60e dans l'hémisphere opposé, sans toucher à aucune côte continue & fort allongée, sans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra; on sera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de Continent située dans la latitude septentrionale que dans la latitude australe, où les eaux l'ont entamé.

C'est fort mal à propos qu'on a soutenu que cette répartition inégale ne sauroit exister, sous prétexte que le globe perdroit son équilibre, faute d'un contrepoids suffisant au pole méridional. Il est vrai qu'un pied cube d'eau salée ne pese pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir sous l'Océan des lits & des couches de matières dont la pesanteur spécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer versée sur une grande surface contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle est plus profonde.

J'observe avec la même surprise que presque

tout l'espace du globe, placé directement sous la Ligne Equinoctiale, est aujourd'hui submergé par l'Océan : ce qui est bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la terre doit avoir sous l'Equateur : si cette élévation étoit aussi considérable qu'on l'a supposée, il est manifeste que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues sous les poles ; de sorte qu'il ne resteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit exactement le contraire par l'inspection des Cartes, il faut convenir ou que toutes les loix de l'Hydrostatique sont fausses & illusoires, ou qu'il est impossible que la longueur de l'axe terrestre soit à la longueur de l'Equateur terrestre, comme 174 sont à 175. M. de Buffon n'est pas le seul qui ait accusé cette mesure d'inexactitude (*); d'autres Physiciens & d'autres Astronomes ont également senti les inconvénients qui résultent de cette erreur évidente de Cosmographie.

Il est démontré qu'on ressent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pole du Midi, qu'en approchant de celui du Nord ; tandis que le Soleil parcourt, à une seconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antœciens qu'à nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur soit la même, aux mêmes

---

(*) M. de Buffon prétend que la longueur de l'Equateur terrestre est à la longueur de l'axe, comme 230 sont à 229 : quoique ce calcul semble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomenes, on ne peut cependant le regarder que comme une supposition gratuite. Il suffit de savoir que le globe n'est pas si applati aux poles qu'on l'a cru : on ne parviendra peut-être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe, & la véritable longueur de l'Equateur terrestre.

ſaiſons, à des hauteurs correſpondantes, ſous le même Méridien. J'ai ſouvent réfléchi ſur ce phénomene, & il ne s'eſt pas préſenté à mon eſprit une explication plus ſatisfaiſante que celle que je viens de donner : je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables qui giſent dans notre latitude qu'au-delà de l'Equateur ; ce qui ſuffit pour produire l'effet qui nous étonne, la ſurface de l'eau refroidiſſant infiniment plus l'atmoſphere que la ſurface du continent : on s'en apperçoit même ſur les lacs & les grands fleuves, ſans le ſecours du thermomètre.

L'augmentation du froid vers le pole du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion ſur le peu d'étendue des Terres Auſtrales : ſi elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le ſoupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au Midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces ſont fondues tout au moins vers le commencement de Mai : les vaiſſeaux s'élevent alors juſqu'au 79e & quelquefois juſqu'au 80e degré : mais les navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offuſqués par la brume, & barrés par les glaces, ſoit en été, ſoit en hiver, ſous le 60e parallele.

Ainſi on a été à cinq cents lieues, ou à vingt degrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud : ce qui eſt ſans doute très-ſurprenant. En vain M. de Buffon veut-il nous perſuader que les glaces de la mer du Sud ſont formées par les gros fleuves qui deſcendent des Terres Auſtrales, cela ne réſout point la difficulté ; puiſqu'il ne s'agit pas de ſavoir où & comment les glaces ſe forment ; mais il s'agit de dire pourquoi elles ſe fondent en été au 80e degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne ſe fondent jamais, en aucune ſaiſon, au 60e degré dans la latitude oppoſée. Convenons donc que le froid n'y eſt, en tout temps, ſi violent que parce que l'im-

menſe ſurface de la mer y empêche l'atmoſphere de s'échauffer aſſez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent ſous le parallele où tous les Argonautes ont été arrêtés. M. le Préſident de Broſſes, dans ſon *Hiſtoire des navigations aux Terres Auſtrales*, prétend que ce phénomene eſt cauſé par le changement de l'Ecliptique; mais j'avoue ſincérement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'eſt pas prouvé que l'Ecliptique ſoit ſujette à une variation quelconque, il me paroît que M. le Préſident auroit dû commencer par démontrer la cauſe avant que d'en déduire l'effet.

Si une puiſſance a pouſſé les eaux du Sud au Nord, une autre puiſſance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles ſont parties. Les obſervations des Naturaliſtes de la Suede ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baiſſe à peu près de quatre pieds ſix pouces en un ſiècle : il eſt bien vrai que le Clergé de la Suede, bleſſé apparemment par cette découverte, préſenta, en 1747, aux Etats du Royaume un libelle dans lequel il accuſa d'héréſie tous les ſavants qui ont parlé ou écrit en faveur du ſyſtême de la diminution de la mer, parce que ce ſyſtême, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres Juifs. Le célebre M. Olof Dalin oppoſa des faits, des expériences, des démonſtrations, à ces ſcandaleuſes imputations du Clergé, auquel les Etats imposerent ſilence ſous peine de châtiment; mais un évêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Broualliu*s, ou *Brouillonius*, a oſé, malgré cette ſage défenſe de la Diete générale, publier une diſſertation dans laquelle il tâche de prouver que quinze phyſiciens qui ont obſervé le reculement de la mer, ont été quinze aveugles, parce qu'ils n'avoient pas des évêchés. J'ai lu en entier cette diſſertation de Maître *Broualliu*s, qui relégué dans ſon petit Diocèſe d'Abo, ne paroît pas

avoir été trop inſtruit de l'état de la queſtion agitée à Upſal & à Stockholm : il s'amuſe à prouver qu'aucune goutte d'eau ne ſauroit être anéantie, & ſi cela eſt, dit-il, pourquoi les damnables ſectateurs de feu M. Maillet veulent-ils que la mer du Nord ſoit plus baſſe aujourd'hui qu'au temps de Ticho Brahê ? Mais MM. Dalin & Swedenbourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie : ils ont ſeulement conclu que la mer, en ſe retirant du Nord, ſe rapprochoit du Sud.

J'ignore auſſi profondément la cauſe de la premiere progreſſion de l'Océan vers le Cercle Boréal, que la cauſe contraire de ſa marche rétrograde vers le point oppoſé ; mais s'il y avoit quelque juſteſſe dans mes obſervations, il faudroit conclure qu'il exiſte dans la Nature un mouvement périodique inconnu juſqu'à préſent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pole à l'autre ; de ſorte que les déluges ne ſont pas des événements bruſques, mais des effets néceſſaires de la conſtitution de notre monde : & c'étoit le ſentiment des anciens philoſophes de l'Egypte, qui ont ſans doute été les dépoſitaires d'un grand nombre de mémoires & de monuments hiſtoriques ſur les deſtins de notre planete. Ces Philoſophes Egyptiens dirent au Grec Solon : *certis temporum curriculis illuvies immiſſa cœlitus omnia populatur : multaque & varia hominum fuere exitia ; ideo qui ſuccedunt & litteris & Muſis orbati ſunt* (*). D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges commes des événements périodiques, & les ſiecles d'ignorance, & la ruine des arts comme des ſuites néceſſaires des déluges.

Si les expériences faites ſur les côtes du Danemarck & de la Suede, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au Midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à ſec au-delà de l'Equateur qu'en deçà. Si

(*) Plato in *Timæo.*

Si la diminution de la mer eſt auſſi ſenſible qu'on l'aſſure, dans les régions boréales, on devroit s'appercevoir, dira-t-on, de quelque choſe de ſemblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conſéquence ne ſoit pas fort juſte, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baiſſe en effet d'un ſiècle à l'autre; & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypothèſe. Il convient qu'en confrontant les meſures modernes avec les anciennes, on s'aperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup hauſſé; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû ſuivre la même proportion, & hauſſer d'autant que le fond s'eſt accru; ce qui eſt un Sophiſme, ou un raiſonnement captieux; puiſque la Méditerranée n'a pu s'élever au-deſſus de ſes anciennes bornes par l'accroiſſement du fond: car à meſure de ſon élévation, il ſe feroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à ſec, lorſqu'elles étoient de niveau avec la mer ſe feroient noyées en devenant plus baſſes que la ſuperficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le port de Ravenne; on n'en ſauroit indiquer un ſeul où la Méditerranée ait enfoncé ou ſurmonté la côte, ce qui feroit infailliblement arrivé ſi *Manfredi* avoit raiſonné juſte. Il ne faut pas m'objecter l'état des *Marais Pontins* qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours, ces Marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui deſcendent de l'Apennin, & qui manquant d'iſſue & de canaux d'écoulement, s'entaſſent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il eſt abſurde d'imaginer, comme a fait *Manfredi*, que le fond du baſſin de la Méditerranée ait hauſſé par le ſable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excaveé par le Nil, l'Italie par le Po,

l'Allemagne par le Danube : cependant ces fleu-
ves n'ont pas creuſé viſiblement leurs lits depui
plus de mille ans.

La vaſe que les eaux fluviatiles voiturent, n'eſ
pas ſi conſidérable qu'il le paroît, & il y a en cel
une illuſion optique, très-réelle. Les eaux d'un
riviere quelconque, les plus troubles au jugemen
des yeux, ne contiennent qu'environ ſoixant
grains de terre ſur cent-vingt livres d'eau. E
faiſant dépoſer de l'eau du Nil dans un tube d
verre, on a vu que le ſédiment n'étoit pas d'u
huitieme de ligne ſur un volume d'eau qui ſem
bloit avoir cinquante fois plus de limon qu'o
n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblements de terre ont dû auſſi ravage
quelquefois notre globe ; mais je doute qu'i
ayent jamais été auſſi deſtructifs que les innon
dations. Je m'étonne même qu'aucune hiſtoire
aucune tradition faſſe mention de quelque bou
leverſement mémorable, occaſionné par les ſe
couſſes de la terre, entre le 52e. & le 61e. degr
de latitude ſeptentrionale, dans le cœur du con
tinent : je ne crois pas qu'aucune ville d'Allema
gne ait jamais été renverſée comme Liſbonne; o
n'en a pas même d'exemple dans le Nord de l
France. Ce n'eſt que quand on avance vers l
pole ou vers la ligne au-delà des points marqués
que les tremblements deviennent à la fois fr
quents & terribles.

Une autre obſervation qui n'eſt pas moins in
téreſſante, c'eſt que la plûpart des volcans d
notre hémiſphere ſont ſitués dans des iſles, o
fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Iſlande, l'*Etn*
dans la Sicile, le *Véſuve* ſur le bord de la Mé
diterranée: on peut compter au nombre des peti
volcans les *Iſles Liparines*, qui fument très-ſou
vent, quoiqu'elles ne renferment pas, comm
on l'a ſoupçonné, un tuyau de communicatio
entre le *Véſuve* & l'*Etna*. Entre les grands Vol

cans, on compte le *Paranucan* dans l'isle de *Java*, le *Conapy* dans l'isle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'isle de *Sumatra*: l'isle de *Ternaté* a un mont brûlant dont les éruptions ne le cedent pas à celles de l'*Etna*. On connoît les volcans des isles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo*. Enfin de toutes les isles & les ilots qui composent l'Empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins considérable, ainsi que les isles *Manilles*, les *Acores*, les isles du *Cap-vert*, & sur-tout celle *del Fuego*. Aux isles *Canaries* est le *Pic de Ténériffe*, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'est le feu qui a élevé cette immense pyramide de débris de rochers calcinés, irrégugulierement entassés, & couverts de cendres & de laves. Les isles des *Papous*, celles de *Ste Hélene*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont aussi leurs foyers plus ou moins allumés.

Il est impossible d'indiquer sur toute la surface de notre continent la vingtieme partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver sur des isles; & sur tout depuis que la plûpart des monts ardents qu'on dit avoir existé en Asie, se sont éteints; ainsi que ceux dont on voit les ruines sur les côtes d'Angola & de Congo.

Cette singuliere position des volcans dans les isles me fait soupçonner que l'eau de la mer est un ingrédien nécessaire pour produire l'inflammation des Pyrites sulphureuses & ferrugineuses, qui semblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conste par les expériences faites sur ces especes de Pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'atmosphere; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le soufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les Pyrénées, dans les Alpes, dans les montagnes de l'Auvergne, de la Provence, & dans plusieurs vallées de l'Apennin, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement

des volcans, les laves étant des substances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brûlants. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la terre-ferme, se sont-ils éteints, tandis que les volcans des isles ont continué à brûler? La cause en est bien claire selon moi : c'est que la mer s'étant retirée de leur voisinage, le feu a cessé, dès que la décomposition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité suffisante d'eau. On voit par la description que M. de Tournefort nous a laissée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu plusieurs bouches qui ont versé des cataractes de feu ; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés la mer a baigné les racines de cette montagne, qui est de nos jours à une grande distance de la côte : aussi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la terre ferme à la disette totale des matieres phlogistiques souterraines, c'est proposer une erreur manifeste; puisqu'il n'y a aucune raison de soutenir que ces matieres auroient été plutôt consumées dans le continent que dans les isles, ou au bord de l'Océan. Le Vésuve qui brûle de nos jours, a brûlé depuis plus de trois mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous satisferont peut-être.

En poussant les fouilles d'*Herculanum* aussi avant qu'il a été possible, on est enfin parvenu jusqu'au pavé des rues, & aux fondement des maisons de cette ville ensévelie : on a détaché de ce pavé & de ces fondement plusieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'examiner à quelle classe de la Lithologie on devoit les rapporter ; & par les essais qu'on en a faits, on a apperçu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainsi on trouvoit déjà des matieres vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Ausaniens* ou les *Auronces* bâtirent *Herculanum*, qui est une

des plus anciennes villes de l'Italie, puisqu'elle tomba sous le pouvoir des premieres colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrerent en Europe par la Méditerranée : on ne sauroit fixer l'époque de sa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ére vulgaire; de sorte qu'il s'est écoulé trois mille-quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement jusqu'à nous ; & comme le Vesuve fournissoit déjà alors des laves, c'est une preuve qu'il s'étoit allumé long-temps avant la fondation d'*Herculanum* où on a employé ces scories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déjà si fameux, par ses embrasements, plusieurs âges avant la naissance d'Homere & d'Hésiode, doit avoir brûlé de temps immémorial. Si les matieres combustibles de ces deux grandes fournaises du Globe n'ont pu être épuisées pendant un si prodigieux laps de siècles; on n'est pas autorisé à supposer que les volcans de notre continent ne se soient éteints que faute de nourriture.

Le Vésuve peut contenir dans sa convexité solide, depuis sa base jusqu'à son entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terre & d'autres substances quelconques : cependant si l'on calcule ce qu'il a jetté de cendre, de sables, de laves, de pierre-ponces, de Pyrites, de pierres phosphoriques, de Pozzolane, de scories, de mâchefers, de bitume, de sel ammoniac, d'alun, de soufre, & de métaux fondus, on verra que la masse & le volume en sont plus considérables que le corps total de la montagne, dont le creuset répandit, en 1737, un si énorme torrent de matieres liquéfiées que *Francesco Serrao* les évalua à 316948161 pieds cubiques : il a fallu tout au moins un écoulement semblable pour engloutir *Herculanum* & *Pompeïa.* Pendant le célèbre incendie de l'Etna en 1683, il en sortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui se déborderent à onze lieues de loin, *quisque suum populatus iter.*

D'où on peut aisément conjecturer quelle doit être la capacité du réservoir ou plutôt de l'abyme d'où ces matieres calcinées vitrifiées sont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur la formation des montagnes, est sujet à tant de difficultés qu'il est impossible, quelque facile qu'on soit, de se contenter des systêmes proposés à ce sujet, & qui ont absolument perdu leur crédit, depuis qu'on sait que les plus hautes pointes montagneuses ne sont, dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de Dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puisse leur donner : la mer n'a donc pas surmonté ces hauteurs, comme tant de Naturalistes l'ont dit, pour donner quelque consistance aux idées vagues sur lesquelles roulent leurs hypotheses. Je ne saurois me résoudre à croire que c'est l'Océan qui a formé les rochers dans lesquels on voit souvent des lits d'une seule espèce de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu rassembler tant de substances similaires dans un endroit pour les déposer en un autre, & prévenir tout mélange de matieres hétérogenes au moment de la cohésion des corpuscules lapidifiques ? Qu'on discerne des détriments de coquillages dans les marbres, cela n'est pas étonnant ; puisque tous les marbres ne sont que des coagulations ; mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin, dans la pierre de roche, ce qui prouve indubitablement que cette sorte de pierre, dont on trouve des montagnes entieres, n'a point été décomposée & recomposée par les vagues de la mer : c'est une substance homogene, primitive, & aussi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un Traité sur la formation des étoiles que sur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puissantes de la Nature créatrice, à laquelle nous

devons la petite planete sur laquelle les philosophes raisonnent. Il paroît qu'en raisonnant sur les montagnes, on n'a pas fait une distinction fort nécessaire; on a confondu, avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes, telle que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la bosse la plus énorme du Globe. Pour s'assurer de la réalité de cette élévation, il n'y a qu'à observer que des fleuves considérables & de grandes rivieres descendent de cette pente selon différentes directions opposées entr'elles; ce qui démontre à la fois que le terrein y est convexe & extrêmement exhaussé, sans qu'on y découvre une seule montagne comparable à celles de la Suisse.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, sont l'*Oby*, qui se décharge au Nord dans le golfe d'*Obskaia-Guba*; *Geniska* ou le *Genissea*, qui se perd dans la mer glaciale, vis-à-vis de la pointe de la Nouvelle-Zemble; le *Chatanga*, le *Lena*, le *Jana*, & le *Kowinna* qui se jettent tous quatre dans la même mer; l'*Uda*, & l'*Amour*, ou le *Sagalien Ulla*, qui vont porter vers le Nord-Est leurs eaux dans la mer du *Kamschatka*; le *Hoang*, ou le fleuve safrané, qui, né à *Kokonor* au pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, & va, après un cours de huit-cents *Lis* Chinois, se déboucher à l'Est dans le golfe de *Nankin*. Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*, qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération; mais j'y mets le *Jalk* & le *Jemba*, qui serpentent vers l'Occident, & se déchargent dans la Caspienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait sa source dans la Tartarie: il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus considérable que ne

le disent les Jésuites, qui prétendent l'avoir mesurée; mais cette entreprise eût exigé plus de connoissances géométriques, pour la pratique des nivellements, que n'en possédoient Gerbillon, Verbist, & leurs semblables.

La Suisse est en petit pour l'Europe ce qu'est la Tartarie en grand pour l'Asie; avec cette différence que la Suisse a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont *Sabatzi-Nos* dans la partie de la Tartarie, que les Modernes nomment la *Sibérie Jakutienne.* Si la diminution des montagnes fort escarpées est aussi effective qu'on veut nous le persuader, la Suisse deviendra, au bout de plusieurs millions de siecles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle est de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les sources, les torrents qui descendent des pointes montagneuses, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le seul effort de leur poids & de leur chûte, une certaine quantité de terres, de pierres, & de sables: les angles & les côtés les plus exposés à l'action & au choc de l'air doivent se fêler & se décomposer: les vents doivent en balayer les fragments les plus menus: les piliers, qui supportent des masses de rochers isolés, doivent s'affaisser à la longue, & occasionner des éboulements effroyables, tel que celui qui écrasa la ville de *Pleurs.* Tout cela est vrai; mais le temps requis pour tronquer le sommet d'une montagne & l'aplatir pourroit bien aussi user notre Planete, & amener enfin la Nature au dernier degré de décrépitude. Il suffit de commencer à être pour se voir condamné à finir; notre existence même ne durera pas cinq cents ans si l'on en croit Newton, qui a calculé que la plus forte des 39 Cometes connues jusqu'à présent viendra, en l'an 2255, heurter si violemment notre Soleil, qu'il n'y a plus aucune espérance qu'il soit encore en état d'éclairer les habitants de notre monde, après cet accident. Il faut que ce soit un grand plaisir de prédire des

malheurs, puisque le plus sage des philosophes n'a pu résister au penchant de prophétiser, & d'annoncer l'instant de la combustion de l'univers, dont il avoit apparemment puisé le goût dans l'Apocalypse, lorsqu'il la commenta. Tant il est dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, sur tous les autres : aussi les Historiens Grecs & Romains, quelque entêtés qu'ils ayent été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les aînés de tous les hommes. Le passage le plus intéressant des écrits de l'abréviateur Justin est, à mon avis, le chapitre premier du second livre, où il rend compte de la contestation élevée entre quelques Egyptiens & quelques Scythes sur l'ancienneté de leurs nations : ces Scythes dirent aux habitants de l'Egypte, *Scythiam adeo editiorem omnibus terris esse, ut cuncta flumina ibi nata in Mœotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Scythæ visi.*

Rien de plus surprenant que de voir vérifié, par les connoissances Géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce discours que Trogue Pompée, qui vivoit sous Auguste, avoit puisé dans des Historiens bien antérieurs au siecle d'Auguste. Les Chinois conviennent qu'ils descendent des Tartares, qui ne descendent de personne, & qui méritent, par conséquent, le titre d'Aborigenes, que tant de nations qui ne le méritoient pas, ont usurpé tant de fois.

J'ai déjà fait observer, dans mes *Recherches philosophiques sur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles soient, n'ont pu, pendant les grandes inondations servir de retraite

aux hommes échappés au naufrage de leur patrie ; parce que les sommets de ces montagnes, d'autant plus stériles, d'autant plus arides qu'elles sont plus élevées, ne sauroient produire assez de plantes alimentaires pour sustenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux : dix personnes ne vivroient pas dix jours sur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les assailliroient tour-à-tour. C'est sur des convexités semblables à celles de la Tartarie que les débris de l'espece humaine ont dû trouver des asyles contre la crise des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliotheques formées par les savants du Thibet ; si un malheureux Empereur de la Chine n'avoit ordonné à ses sujets, sous peine de vie, de brûler tous les livres & tous les manuscrits (*), on auroit sans doute pu recueillir, dans la haute Asie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'histoire de notre globe ; qui nous paroît si moderne, quand on consulte les monuments des hommes, & qui est si ancien, quand on consulte la Nature. Un Na-

---

(*) La destruction générale des livres Chinois par un barbare dont le nom ne mérite pas d'être prononcé, l'incendie de la Bibliotheque d'Alexandrie sous Jules-Cesar, l'incendie de cette même Bibliotheque, rétablie en partie, sous le Calife Omar, la destruction des anciens Auteurs Grecs & Romains sous le Pape Grégoire, sont, à mon avis, les plus tristes événemens de l'Histoire du genre humain, parce qu'ils nous ont privés d'une infinité de connoissanses que les hommes ne pourront jamais recouvrer : les archives du monde y ont péri. Cependant nos Chronologistes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations : à voir la hardiesse avec laquelle ils proposent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & relu tous les livres & tous les manuscrits détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome ; mais ils en ignorent jusqu'aux titres.

turaliſte dont les idées & les deſtins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu ensuite déduire une Théorie pour connoître l'âge du monde; mais c'eſt ſe faire illuſion que de croire qu'une méthode défectueuſe puiſſe jamais conduire à des réſultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permiſſion de faire arracher quelques pieux ſur leſquels a été fondé le pont que Trajan fit jetter ſur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze-cents & quelques années; d'où on conclut qu'une piéce de bois d'égale épaiſſeur, & haute de quarante pieds, ſe pétrifieroit d'un pouce en vingt ſiecles, & employeroit, pour arriver à ſa tranſmutation totale, neuf-cents-ſoixante-mille ans. Or comme on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raiſonnement feroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne ſignifie plus rien: le paralogiſme conſiſte dans la ſuppoſition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des ſubſtances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit ſitué le pont de Trajan. Il y a ſans doute des endroits où les ſucs lapidifiques abondent davantage, & où les corps du regne animal & végétal ſont plutôt tranſmués par l'imprégnation de ces ſucs. Comme il eſt impoſſible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour ſe pétrifier, à cauſe des différences preſqu'infinies des circonſtances, des terreins, des qualités de l'eau & de l'air, & des poſitions mêmes de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être per-

fectionnée, ni même améliorée, ne ſauroit ſervir à réſoudre le problême auquel on l'a voulu appliquer. Ainſi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous inſtruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans pluſieurs pierres au haut des pyramides de l'Egypte.

En finiſſant cette lettre, je tâcherai, Monſieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites ſur l'endroit de mon ouvrage où je dis *qu'on n'a jamais découvert nulle part des monuments de l'induſtrie humaine, antérieurs au déluge*. On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suede & en Allemagne, à de très-grandes profondeurs, & qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens: mais ils peuvent être auſſi bien poſtérieurs à cet événement, car les Sauvages du nouveau Monde s'en ſervent encore aujourd'hui: quand on trouvera donc, dans mille ans, de ſemblables inſtruments dans le canada, ou dans les bois de la Guiane, on ſe trompera ſi on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois eſpeces de haches de pierre, découcouvertes en Allemagne; & par la comparaiſon que j'en ait faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu diſcerner la moindre différence, ni quant à la forme ni quant à la matiere; hormis qu'il y a de ces inſtruments venus du nouveau Monde, qui ſont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette ſorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches ſont quelquefois enfouies, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs, mais on en trouve auſſi dans les tombeaux Celtiques (*), & à la ſuperficie du ſol. il y a quelques années que le hazard

(*) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne ſauroient être réputés pour anté-diluviens.

me fit découvrir, dans un terrein marécageux où je m'occupois à herboriſer, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi pied en terrre.

Les Pyrites, les Céraunias, & des pierres d'une ſubſtance très-dure, tantôt argilleuſe & tantôt ſilicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux continents, avant l'invention du cuivre & du fer, pour en fabriquer des pointes de fleches, des couteaux, des coings, des haches, & des marteaux. Rien n'eſt plus ridicule que d'entendre dire à des prétendus phyſiciens que tous ces inſtruments ne ſont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été deſtinées aux uſages qu'on leur attribue; mais il ne faut qu'être légérement verſé dans la connoiſſance des foſſiles & des minéraux, pour diſtinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la nature d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces phyſiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enſeigneroient comment on aiguiſe & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles ſont, Monſieur, les obſervations que je prends la liberté de vous communiquer: j'aurois pu y joindre de longues remarques ſur le ſentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique; mais je n'ai pas voulu abuſer de votre temps & de votre patience. La différence très-marquée entre les animaux des deux continents, & ſurtout entre ceux qui habitent les Tropiques, démontre aſſez le peu de probabilité de cette hypoteſe, dont une plus ample diſcuſſion eût trop retardé le plaiſir que j'ai de vous aſſurer de la gratitude & du reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur***.

Ce 3 de Nov. 1768.

LETTRE IV.

à Mr. * * *

Sur le Paraguai.

SI l'on pouvoit démontrer que Mr. de Montesquieu étoit bien informé de l'état des Missions du Paraguai, lorsqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendroit à personne de rejetter le témoignage d'un écrivain si respectable; mais j'ose dire qu'il est impossible que l'auteur de *l'Esprit des Loix* ait été instruit de la nature d'un établissement dont aucun homme en Europe, si on en excepte le Général des Jésuites, & son Sécrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoissance. C'étoit un secret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibra*; & ce secret même a fait plus de tort à ces Religieux qu'ils ne le pensent, puisqu'il est naturel, quelque bien intentionné qu'on soit, de soupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de soin & d'anxiété, aux yeux du public.

Je blâme extrêmement les chefs des Missions de s'être opposés, en 1731, à la visite que l'Audience Royale de *Chuquisaca* voulut fait de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la Renommée en divulguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inspection projettée? Pourquoi ne pas saisir avidement une occasion si éclatante de se justifier, devant l'Europe & devant l'Amérique, des crimes dont on étoit accusé? La vertu ne perd jamais à se montrer.

Il y a dans le Tribunal de *Chusquisaca* un Fiscal qui porte le titre de *Protecteur des Indiens:* cette charge importante n'est que trop souvent

livrée à des prévaricateurs, à ces juges lâches, foibles, ou avares, qui loin de soulager les Américains, les oppriment, ou les laissent opprimer, ou ne les vengent pas; mais en 1731 cet emploi avoit été confié à Dom Joseph de Antequera, homme éclairé, intègre, & courageux, qui touché de l'esclavage horrible où l'on accusoit les Jésuites d'avoir réduit les habitants du Paraguai, se crut obligé en conscience de reconnoître par lui-même l'état des choses, & de remédier au mal, autant qu'il seroit en lui. Il présenta un mémoire raisonné à l'Audience pour obtenir la permission d'aller visiter le Paraguai, ce qui lui fut accordé du consentement de tous les assesseurs, qui le munirent d'un plein-pouvoir, & d'une patente expédiée selon les formes usitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les Missionnaires de le respecter en sa qualité de Visiteur, de lui procurer les éclaircissements qu'il désireroit, & d'obéir aussi promptement à ses ordres qu'aux décisions immédiates de Sa Majesté Catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un seul Alguazil-major, nommé *Joseph de Mena.* Arrivé à la ville de l'Assomption, il fit signifier aux Jésuites les motifs de sa venue, & leur communiqua une copie de la patente dont il étoit chargé. *Los Padres* lui firent répondre, qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mît le pied dans leurs Missions, & que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infalliblement. Antequera, qui ne connoissoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, méprisa ces menaces, & se mit en chemin; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des Jésuites la pique en main, tomba si brusquement sur lui qu'il n'échappa que par une fuite precipitée à la fureur de ces assassins, qui blesserent dangereusement l'Alguazil *Mena*, qui vouloit résister à un Jésuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en resta pas là : le chef des Missions rebelles, écrivit à *Dom Armendariz*, *Marquis de Castel Fuerte*, trente troisieme Vice-Roi du Pérou, & dévoué sans réserve aux intérêts de la Société : il lui représenta dans sa lettre qu'un certain avanturier, nommé *Antequera*, ayant paru à la ville de l'Assomption, *avoit voulu s'y faire déclarer Roi du Paraguai*; mais que les Jésuites, comme de très-fidèles sujets de Sa Majesté Catholique, leur gracieux Souverain, avoient fait chasser ce bandit digne du dernier suplice, & qu'en recompense d'un service si signalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de son Excellence.

Le Marquis de *Castel*, ayant lu cette lettre, ordonna, sans examen ultérieur, à ses satellites de jetter le Visiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une espèce de procès, dans lequel ses avocats écrivirent cinq mille feuilles de papier pour prouver son innocence, qui n'avoit pas besoin d'être prouvée; car peut-on imaginer une absurdité plus grossiere que de soutenir qu'un membre de l'Audience de *Chuquisaca*, député par son corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un seul domestique, avoit voulu envahir une province entiere ? Vous pensez sans doute Monsieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans sa charge, qu'on le loua de son zèle, qu'on le paya de ses peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient osé l'interrompre dans la respectable fonction de son ministere ; mais vous vous trompez. Le marquis de *Castel* voulant à tort & à travers qu'*Antequera* fût pendu, on le pendit en effet le cinquieme de Juin (*).

La

[*] Si vous me demandez ce que devint l'Alguazil *Mena*, je vous dirai qu'il fut, ainsi que son maître, pendu, quoiqu'à demi-mort des suites de la blessure qu'il avoit reçue à l'escarmouche de l'*Assomption*.

La ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut si indignée qu'elle se révolta contre son trente-troisieme Vice-Roi : tout le Pérou, à la nouvelle de cet assassinat, se souleva d'une extrêmité à l'autre ; tant les injustices manifestes ont de pouvoir sur le cœur humain dans tous les pays du monde. Cette révolte si excusable, si jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le sang de plusieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le massacre qu'aux Jésuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien eu à craindre, si leur conduite au Paraguai eût été irréprochable, ils ne se seroient pas opposés à la visite d'*Antequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique, & un excès inoui de la tyrannie. Les honnêtes gens de *Lima*, de *Cusco*, de *Cuença*, de *Chuquisaca*, prirent le deuil, sans se soucier du ressentiment de leur Vice-Roi deshonoré par le supplice d'un innocent poursuivi par des moines, & depuis cette triste époque, le crédit des Jésuites a toujours diminué dans ces contrées, jusqu'au moment de leur entiere expulsion qu'on a regardée, dans le Pérou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux désordre que le visiteur eût trouvé au Paraguai, si l'on ne l'avoit pendu à *Lima*, c'eût été l'oppression de ses habitans sous l'insupportable joug de leurs prétendus convertisseurs. Cela est si vrai, que le Pape Benoit XIV, qui ne s'étoit pas dispensé d'aimer les hommes pour faire la fortune des prêtres, a publié deux Bulles dans lesquelles il excommunie clairement & formellement les Jésuites Missionnaires au Paraguai, parce qu'il étoit venu à sa connoissance, dit-il, qu'ils réduisoient en esclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiser, & qu'ils les gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les subjuguer, & pour les soumettre aux travaux. Employer la religion comme un instrument du Despotisme, c'est le crime le

plus réfléchi, & par conséquent le plus atroce qu'on puisse imaginer : c'est se moquer de Dieu pour tyranniser les hommes. Et pourquoi faire esclaves les indigenes du Paraguai, sinon pour s'approprier le fruit de leur sueur, & le produit de leur travail ? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le seul plaisir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice ; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppresseurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raisons pour défendre l'entrée de leurs états à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défense n'a jamais existé, & que ç'a été une pure invention de ces mêmes nouvellistes qui avoient couronné Roi de Paraguai un certain scélérat qu'on nommoit le *Frere Nicolas*, qu'on disoit être né à Leipsicg ; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette Lettre, que des faits incontestablement vrais, que personne ne sera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce singulier édit. L'espagnol Dom Juan, envoyé sous l'Equateur pour y mesurer la terre, qu'il ne mesura pas, a publié une relation de son voyage, dans laquelle il donne tant de marques de sa tendresse & de son affection pour *Los Padres*, qu'on ne sauroit récuser son témoignage, de sorte qu'on peut le citer hardiment.

» Les Missionnaires ne souffrent jamais, dit-il, » qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation qu'il soit, Espagnol, ou Métif, ou autre, » entre dans les Missions qu'ils administrent au Paraguai, non pour cacher ce qui s'y passe, *par » crainte que l'on partage avec eux le commerce des » denrées qu'on y recueille*, ni par aucune des » raisons avancées gratuitement *par des personnes » envieuses* ; mais pour que les Indiens, qui ne » font que sortir de leur barbarie, & d'entrer dans

» les voies de la lumiere, fe maintiennent *dans cet* » *état d'innocence & de fimplicité.* Ne connoiffant » d'autres vices que ceux qui *font communs parmi* » *eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomination....* » Ces Indiens ne connoiffent ni l'*inobéiffance*, ni » la rancune, ni l'envie; ni les autres paffions qui » font tant de maux dans le monde; fi les étran» gers venoient chez eux, à peine y feroient-ils » arrivés que leur mauvais exemple leur appren» droit des chofes qu'ils ignorent, & bientôt re» nonçant à la modeftie & au refpect qu'ils ont » pour les inftructions de leurs curés, on expofe» roit le falut de tant d'ames...... Ces Indiens vi» vent aujourd'hui dans la parfaite croyance que » tout ce que le curé dit, eft bien, & que tout ce » qu'il blâme, eft mal (*).

Cette façon d'excufer les tyrans du Paraguai eft fi ridicule, & fur-tout dans l'ouvrage d'un écrivain qui prétendoit être Géometre, que je ne me fouviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai, malgré la défenfe de ces moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour fouverains du pays, on l'eût fans doute repouffé à main armée: on l'eût affaffiné pour l'empêcher de fcandalifer les Indiens; mais pourquoi *Antequera*, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le fort de ces créatures malheureufes, ne fut-il point admis? Pourquoi ne refpecta-t-on point les ordres exprès de l'Audience de *Chuquifaca*, qui repréfente la perfonne même du Roi d'Efpagne en Amérique? Voila ce que l'apologifte eût dû nous ex-

(*) Voyage au Pérou, tom. I. *in*-4°. p. 549.

On peut fe convaincre par ce paffage qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation d'un moine francifcain, qui affure qu'il a pénétré dans toutes les miffions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment Mr. Surgy a pu faire ufage d'une piéce fi pitoyable dans fes *Mémoires Géographiques.*

pliquer, sans s'appesantir sur le salut des Indiens qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Busiris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immolerent les étrangers, sont mille fois plus excusables que des religieux, qui n'ayant aucun droit ni sur le Paraguai, ni sur ses habitans, y dictoient des loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens : je ne crois pas que l'histoire nous offre un seul exemple d'un tel abus, si long-temps toléré par ceux qui auroient dû s'y opposer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jésuites avoient dans la province du Paraguai huit couvents, & deux résidences (*), qui ne faisoient encore aucune disposition pour s'emparer du pays, la *Société de Jesus* n'étant occupée alors que de son Collège de *Potosi*, qu'on venoit de construire à côté de la grande Mine, & de ses Missions du Mexique, qui furent décréditées ensuite par la fameuse lettre de *Jean de Palafox*, évêque de *Tlaxcala*, ou de *Los Angelès*, qui se plaignit au Pape que les Jésuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une foire dans leurs couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'Oraison dominicale cette clause édifiante : *Seigneur, délivrez-nous de tout mal, & de notre évêque Palafox.* Quoique ce vénérable serviteur de Dieu soit mort depuis plus de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* récitent encore aujourd'hui cette priere mot à mot, comme on l'avoit enseignée à leurs ayeux.

Cette lettre, adressée au souverain Pontife, &

(*) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 Jésuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on se l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'instant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces Religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

pluſieurs autres motifs firent comprendre aux Jéſuites qu'ils travailloient en vain dans le centre de Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de ſurveillants, & tenus ſous la main & les yeux des Vice-Rois, ſur la faveur deſquels on ne pouvoit pas toujours compter; ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguai, provinces écartées, & preſqu'inconnues aux Eſpagnols mêmes. Comme il s'agiſſoit de s'emparer de la traite excluſive du Thé ou de l'Herbe Paraguaiſe, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable s'ils n'avoient avant tout réuni, dans des liens marqués, pluſieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émiſſaires ſaiſir tous les ſauvages des deux ſexes qu'on put ramaſſer ſur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uraguai, afin de les tranſplanter dans le cœur du Paraguai: en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquires & de Guaraniens, on parvint, après pluſieurs années de travail, à former une petite nation ſédentaire, à peu près de quatre-vingt mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur aſſigna pour y cultiver le Thé, dont on détruiſit les plants dans tous les autres endroits, comme les fermiers du Tabac ont fait en France, en Eſpagne, & en Autriche; de ſorte qu'au bout de 19 ans les Jéſuites plierent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent excluſivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y eſt d'un uſage indiſpenſable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'eſpece de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginerent de la pulvériſer & de la falſifier: cette méthode a ſi bien réuſſi, que peu de Botaniſtes ſavent définir le caractere de ce végétal précieux aux Américains. Le Dictionnaire Encyclopédique ſemble diſtinguer le *Caamini* d'avec l'Herbe Paraguaiſe: cependant ce n'eſt que la même choſe ſous des noms différents, & je

puis vous assurer que le Caamini est composé des sommités & des follicules de la plante Paraguaise, dont les tiges & les rameaux servent à fabriquer un Thé plus grossier, inférieur en qualité & en prix.

Plusieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de se soumettre aux Jésuites pour ne pas mourir de faim : d'autres allerent porter leurs plaintes à Cusco, à Buenos-Ayrès, & devant les gouverneurs Espagnols des principales villes, qui en instruisirent leur cour, & il n'y a aucun doute que ces griefs n'ayent été plusieurs fois examinés au grand Conseil des Indes à Madrid, où le crédit de la Société l'emporta toujours sur le zele des Ministres, qui gémissoient en secret de voir deux brillantes provinces de l'Espagne, le Paraguai & la Californie, envahies par des Saints au milieu de la paix.

L'auteur d'un ouvrage fort singulier, intitulé : *Essai sur le Commerce des Jésuites*, évalue les profits qu'ils ont faits sur le *Caamini*, le *Matte*, & le *Palos* du Paraguai, à plusieurs millions de piastres, & il s'appuie de l'autorité de M. Fréfier. Je ne puis rien vous apprendre de positif à cet égard, le prix courant de cette marchandise ayant souvent varié, suivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle est absolument nécessaire pour calmer les symptômes que produisent les vapeurs mercurielles sur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-six piastres fortes, & on compte qu'il s'y en consume, année commune, quatre millions de livres pesant. Là dessus il faut défalquer ce qu'ont couté aux Jésuites les instruments d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des atteliers, la construction des logements, & sur-tout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, recevoient journellement leur nourriture, & deux sarraux, ou deux souquenilles de toile de coton,

par an. La portion congrue de chaque esclave au-dessus de dix-sept ans, leur a couté 87 livres tournois, & vers l'an 1756 ils possédoient, en y comprenant quelques Nègres, plus de trois-cents mille serfs, à qui on donnoit la pitance, sur laquelle l'esprit d'économie avoit tellement raffiné, qu'on ne mettoit jamais du sel dans l'aliment des Indiens: & c'est à la mauvaise qualité des nourritures avec lesquelles on les sustentoit, qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguai; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuser l'opiniâtreté des Jésuites à ne vouloir pas inoculer les enfants, crainte de les perdre, dans un pays où la lepre écailleuse & la petite vérole sévissoient extraordinairement.

La cour d'Espagne contribuoit annuellement aux frais des Missions 11000 piastres, qu'on avoit su lui extorquer sous prétexte de faire une douceur au Pere Provincial, & de fournir du chocolat à ses ouvriers apostoliques, qui, d'un autre côté, se moquoient des Evêques de *Buenos-Ayrès*, de *l'Assomption*, & de *Santiago del Estro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les curés des missions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les cures dans toute l'étendue du Paraguai. Outre le Thé, on cultivoit encore, dans cette terre de désolation, le coton, le tabac, & les cannes à sucre: toutes ces récoltes étoient versées dans de grands magasins au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une seule livre de Caamini, ni une once de coton, sous peine de recevoir douze coups d'étrivieres en honneur des douze Apôtres, & de jeûner trois jours dans la maison de correction: car comme le nombre des esclaves faisoit la richesse de *Los Padres*, ils ne châtioient de mort que rarement, & jamais sinon pour ce qu'il leur plaisoit d'appeller crime de rebellion & de félonie.

Les deux procureurs généraux, établis à *Santa*

Fé & à *Buenos-Ayrès*, tiroient la majeure partie des productions du Paraguai, & les faisoient embarquer pour différents ports de l'Amérique & de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils nécessaires au labour & à l'exploitation des terres.

Le Pere supérieur faisoit de fréquents voyages au bourg de *La Candelaria*, situé au centre des Missions, & qu'on en regardoit comme la capitale : il est très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, un arcenal, que les Jésuites nommoient pieusement leur *Béatterie*, quoiqu'il y eût plus de sabres & de hallebardes que de béats. Les dimanches & les jours de fête, au sortir de la messe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fusils, & de petites pieces à la Suédoise : ces armes devoient être, avant le soir, remises dans l'arcenal, & les clefs de l'arsenal devoient être remises au Provincial, ou à son délégué, ou à celui qui le représentoit. Il arrivoit à *La Candelaria* toutes les semaines des coureurs, expédiés par les curés qui gardoient les frontieres, ce qui leur occasionnoit des embarras & des soins infinis ; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont surpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoissance, après avoir veillé deux jours & deux nuits.

Les spéculatifs ont cru que les Jésuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis ; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le sait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liste de ces religieux que la cour d'Espagne en a fait chasser jusqu'à présent (*). On ignore

(*) En 1752, on comptoit, dans les quatre parties du monde, vingt-deux mille sept cents Jésuites, Prêtres & non Prêtres. Ceux qui ont été chassés du Portugal &

ignore la véritable raiſon d'une conduite ſi bizarre en apparence : il faut que les généraux qui ont ſuivi *Aquaviva*, n'ayent pas jugé à propos de confier le ſecret du Paraguai à trop de compagnons : il faut qu'ils ſe ſoient défiés ſur-tout des Jéſuites Eſpagnols & Portugais ; puiſqu'ils tiroient la plûpart des recrues pour l'Amérique méridionale des provinces de l'Allemagne, & principalement de celles du haut & du bas Rhin, où ces moines ſont en général très-ignorants, & mêmes inférieurs aux Cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la baſtonnade aux Chiquites, à catéchiſer les Guaranies, & à emballer le *Caamini.*

Pluſieurs perſonnes ont admiré, & admirent encore, l'établiſſement du Paraguai comme un ouvrage ſupérieur de la politique & de l'induſtrie ; mais il n'eſt pas ſi difficile qu'on le penſe de ſoumettre des ſauvages abrutis, quand on vient à eux armé de la force & de la religion. Il n'eſt jamais glorieux de réuſſir à faire des eſclaves. A quoi a-t-il ſervi après tout, de vouloir s'emparer des Miſſions du nouveau Monde en expulſant les autres eccléſiaſtiques ? A quoi a-t-il ſervi d'opprimer avec ſageſſe, & de tourmenter, pendant un ſiècle & demi, quelques milliers d'Américains ? A rien, ſinon à rendre les Jéſuites de plus en plus odieux aux yeux de l'univers. La poſtérité ſera étonnée en liſant notre Hiſtoire, elle ne concevra point comment les ſouverains ont pu accorder tant de

---

de ſes poſſeſſions, de l'Eſpagne & de ſes poſſeſſions, de la France & de ſes poſſeſſions en Aſie & en Amérique, de Naples, de Parme, & de Malthe, montent à onze mille deux cents têtes. Ceux qui reſtent dans les Etats de la Maiſon d'Autriche, en Pologne, en Baviere, dans les Electorats Eccléſiaſtiques, en Italie, &c. forment, ſelon des liſtes authentiques, un total de onze mille & cinquante Moines, Prêtres & non Prêtres. Ainſi la Société eſt à demi détruite ; le temps & la Providence anéantiront le reſte.

pouvoir à des moines qu'on doit regarder comme les plus grands ennemis que les souverains ayent jamais eus.

Voilà, Monsieur, les éclaircissements que vous avez exigés de moi sur le Paraguai, pour les joindre au tableau que j'ai fait de la Californie dans un autre endroit de mes écrits. J'espere que la briéveté de cette Lettre vous plaira; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails sur la malheureuse condition des habitans du Paraguai, tyrannisés par des maîtres que personne ne voudroit avoir pour valets.

Fin du second Volume.

TABLE
DES
MATIERES

Contenues dans le Texte & dans les Notes du second Volume.

A

D

I & J.

K

M

Q

U

V.

Fin de la Table des Matieres.

DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE
ET LES
AMÉRICAINS,
CONTRE LES

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

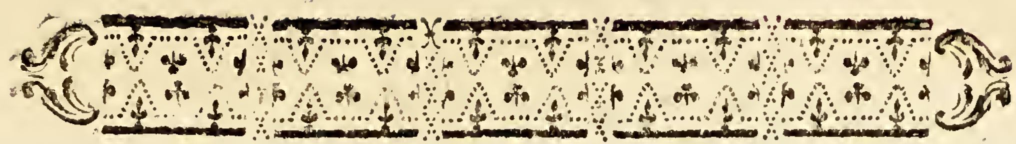
DE M. DE P***.

Par DOM PERNETY, *Abbé de l'Abbaye de Burgel, des Académies Royales de Prusse & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.*



A BERLIN.

M. DCC. LXX.



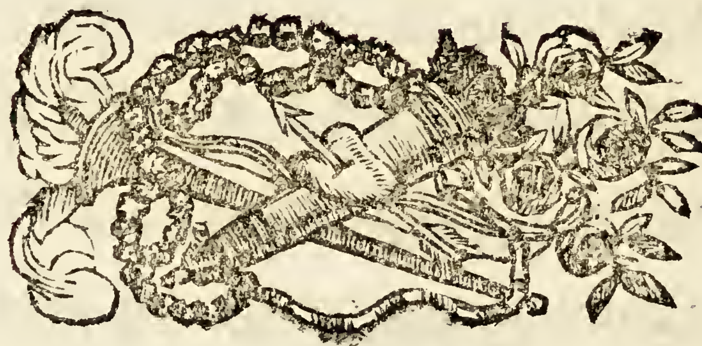
PREFACE.

ON m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de M. de P. qui a pour titre : *Recherches philoſophiques ſur les Américains.* Je me le procurai ; je le lus une premiere fois avec précipitation, & j'y trouvai bien des recherches, beaucoup de réflexions très-ſenſées; mais auſſi beaucoup d'aſſertions très-hazardées pour ne rien dire de plus, avancées en même-temps avec un ton affirmatif, un ſtyle vif, & une confiance qui devoient en impoſer aux Lecteurs peu au fait des matieres qu'il traite. Je relus cet Ou-

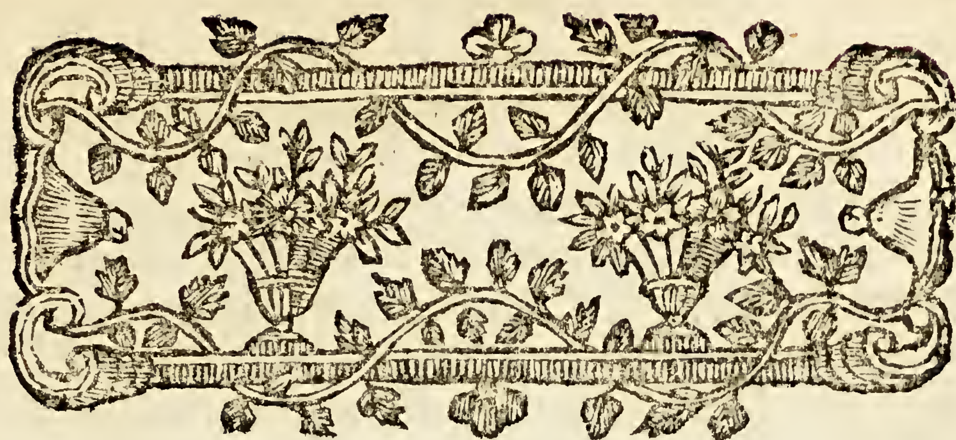
vrage avec attention, & je me confirmai dans ma premiere idée. Je reconnus que M. de P. ou connoît peu l'Amérique & ce qu'elle contient, ou que, pour appuyer l'opinion d'un Auteur, qu'il avoit adoptée, ſans une connoiſſance de cauſe, aſſez fondée, il s'étoit fait un devoir de décrier tout le nouveau Monde & ſes productions. J'avois lu & relu quantité de relations de l'Amérique; j'avois vu de mes propres yeux la plûpart des choſes, qui y ſont rapportées. Etonné de les voir contredites, ou traveſties par M. de P. je me contentai de faire quelques notes ſur les endroits les moins exacts. Mon deſſein étoit de les communiquer à M. de Francheville, pour

les inférer dans sa Gazette littéraire. Ces Notes m'ayant ensuite paru trop nombreuses pour en faire l'usage que je m'étois proposé, je leur donnai un certain ordre, & je crus pouvoir en composer une Dissertation où l'Amérique & ce qu'elle contient seroient appréciés à leur juste valeur. J'en lus la premiere partie à l'assemblée de l'Académie du sept de Septembre dernier, & j'eus la saitsfaction de voir qu'on n'y désaprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de M. de P., qui auroit pu induire le public en erreur à cet égard. La vérité me sera toujours chere ; elle doit l'être à M. de P. & l'emporter sur tout autre motif. J'espere

que M. de P. la reconnoîtra dans ma Diſſertation, & qu'il n'employera que pour elle ſes talents qui méritent des éloges.



DISSERTATION



DISSERTATION SUR L'AMÉRIQUE, ET LES NATURELS DE CETTE PARTIE DU MONDE.

MOnſieur de P. vient de mettre au jour un Ouvrage ſous ce titre, *Recherches Philoſophiques ſur les Américains.* Il s'efforce d'y donner l'idée la plus déſavantageuſe du nouveau Monde & de ſes habitants. Le ton affirmatif & décidé avec lequel il propoſe & réſoud ſes queſtions; le ton d'aſſurance avec lequel il parle du ſol & des productions de l'Amérique, de ſa température, de la conſtitution corporelle & ſpirituelle de ſes habitants, de leurs mœurs & de leurs uſages, enfin des animaux, pourroient faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaſte étendue de la terre;

qu'il a vécu assez long-temps avec tous les peuples qui l'habitent. On seroit tenté de soupçonner, que, parmi les voyageurs, qui ont fait de longs séjours, les uns nous ont contés des fables, ont travesti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice. (*) Les autres, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, qu'ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de le décrire. Il est fâcheux pour nous qu'ils n'ayent pas eu le respect pour la vérité, & les yeux de Mr. de P.

L'Amérique, dit cet Auteur dans son Discours Préliminaire, l'Amérique plus que tout autre pays, offre des Phénomenes singuliers & nombreux; mais ils ont été si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes.

Le nouveau Monde est, suivant Mr. de P. (**) une terre absolument ingrate, & comme en horreur à la Nature. Entre les végétaux exotiques importés en Amérique; les arbres à Noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cérisiers, les Noyers, y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Isle de Juan Fernandez : ils ont dégénéré ailleurs; notre seigle & notre froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le Climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très-contraire à la plûpart des animaux quadrupèdes, & sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur origanisme d'une force étonnante. La

(*) Discours Préliminaire.
(**) Tom. I, p. 10.

terre ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers avanturiers qui y firent des établissements, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la disette. Dans les parties méridionales, & dans la plûpart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes, & même mortelles.

Ce terrein fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre Globe--la surface de la terre frappée de putréfaction y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpens, de Reptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison. Enfin un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupèdes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération. (*) C'est sans doute un spectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P. de voir que la Nature ait tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y soit dégéneré ou monstrueux. Un sol aride dans ses montagnes, marécageux dans ses plaines, stérile par sa Nature dans toute sa surface, trompant toujours l'espérance de ses cultivateurs les plus laborieux. Tout jusqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a essuyé sans exception (**) une altération sensible, soit dans leurs forces, soit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tout rabougris, leur taille s'est dégradée [***]; & par un contraste singulier, les Ours, les Tigres, les Lions Américains sont entierement abatardis, petits, pusillanimes & moins dangereux

(*) Tom. I, p. 6.
(**) *Ibid.* p. 10. Tom. II, p. 139.
(***) Tom. I, p. 9.

mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qualités essentielles, & fait dégénérer la nature humaine. [*] Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeunesse, ainsi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adolescence : ils deviennent hébêtés, nonchalants inappliqués & n'atteignent à la perfection d'aucune science, ni d'aucun art. Aussi dit-on par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons considéré jusquà présent, [**] continue cet Auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens, & leurs organes; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un Hémisphère de ce Globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractere de tous les Américains ; leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions ; aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur

(*) Tom. II, p. 139.
(**) Tom. I, p. 134.

lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage, où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir —— les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent point leurs idées : ils ne méditent point & manquent de mémoire. (*)

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore M. de P., comme une race d'hommes, qui ont tous les défauts des enfants, comme une espèce dégénérée du genre-humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit ; quelque révoltante & hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait (**) qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne pense. Enfin l'Amérique est aux yeux de M. de P. une terre que la Nature semble avoir faite dans sa colere, pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre, & sur laquelle elle a versé avec complaisance tous les maux, toutes les amertumes de la boîte de Pandore, sans y laisser échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle est l'esquisse du portrait de l'Amérique & de ses habitants que M. de P. nous présente. Il a puisé ses couleurs, dit-il, autant qu'il a été possible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eût été entierement bouleversé par la cruauté, l'avarice & l'insatiabilité des Européans.

A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie & délayé ses couleurs dans le fiel

(*) Tom. I, p. 117.
(**) Discours Préliminaire.

del'envie, dont tous les traits semblent avoir été placés & conduits, non par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage, mais par un amour-propre offensé, par un parti pris d'humilier la nature humaine; me seroit-il permis, Messieurs, de vous en présenter un des mêmes objets, qui pour être plus riant & plus flatteur, n'en sera pas moins ressemblant.

Si M. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en personne, il l'auroit vraisemblablement considerée & observée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait son livre, à moins que ce ne fût un parti pris de déguiser le vrai, de le trahir quelquefois, & de le contredire par-tout où il le trouveroit. Oseroit-on faire ce reproche à M. de P.? à lui, dont l'Ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles, de lectures & de réflexions? non, je n'oserois le penser; mais ne pourroit-on pas le soupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées, d'avoir lû & vû les choses avec des yeux mal prévenus, mal affectés; de n'avoir extrait & ramassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothese enfantée par une imagination un peu trop enyvrée de tendresse pour notre Hémisphere & pour ses habitants. Il ne doit pas se croire assez privilégié pour être exempt des préjugés de l'éducation, qui présentent tant d'obstacles à la vraie philosophie. La prévention croît avec l'âge; l'éducation nous inspire des erreurs; elle nous donne des goûts, qui se fortifient de plus en plus; nous nous habituons à des usages; ils nous plaisent, & influent tellement sur notre façon de voir & de penser, que nous croyons voir par les yeux de la philosophie, lorsque nous ne voyons que par ceux de l'éducation: nous ne trouvons bons & beaux les usages des autres pays, que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin, nos mêts & leurs apprêts sont de si bonnes choses! n'est-ce pas être imbécile, stupide

que de s'en tenir à la cassave, au chica, à des fruits, à des patates, à des chairs d'animaux, & de poissons boucannés? Nous faisons parler ainsi notre éducation sous le nom de la philosophie. Cependant à considérer notre Hémisphére, ou tout ce que renferme ce que nous appellons l'ancien Monde, avec des yeux vraiment philosophiques, M. de P. y auroit vû que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vû dans celui-ci des Lapons, des Samoyedes, des Tartares, occupés de la chasse des animaux pour trouver leur nourriture & leurs vêtements; un climat livré au froid le plus vif & le plus vigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres mêmes ne peuvent germer; où les hommes mille fois plus misérables, à notre façon de penser, que ne le sont les trois quarts & demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le spectacle effrayant d'une terre maudite, & la nature humaine ainsi que l'animale absolument dégradée. D'un autre côté les déserts sablonneux & brûlants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être par leur couleur, la victime & la proye du feu que la Nature y entretient toujours allumé.

Si je considere nos climats tempérés, j'y trouve des montagnes arides, toujours ou brûlées par les rayons du soleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs sommets menacer le ciel, & se plaindre de n'avoir pas encore vû leurs têtes altieres débarrassées de l'immense fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des pleines riantes & agréables, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ravissant des oiseaux pour flatter notre ouie, pendant que notre odorat est charmé & nos yeux enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux. Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes? des ronces & des épines, quel-

ques fruits agrestes, dont la saveur révoltante les feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces pays de l'Amérique exposés sous les mêmes paralleles que les nôtres, ces pays où les fleurs les plus suaves naissent sans cesse sous vos pas, & où les fruits les plus excellents croissent dans la plus grande abondance, & sans culture ?

Quel privilége a donc notre continent sur celui de l'Amérique? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail sans relâche; obligés pour satisfaire leurs besoins les plus pressants, de manger le pain même le moins ragoutant, d'arroser sans cesse de leur sueur & de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconstant, cette terre qui ne trompe que trop souvent leurs espérances, & dont la beauté riante est l'effet non d'une nature empressée, comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfants; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive, dont notre orgueil & notre amour-propre ont su nous apprendre à nous contenter, qui plus est, à la trouver belle.

Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence mollement étendue sur le duvet, nargue les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils sont environnés, & ne tendent les mains qu'à des mets apprêtés pour irriter leur appetit émoussé, ou pour satisfaire leur sensualité, aux dépens de la vie & du travail de ces hommes qui gémissent sous le poids de leur cruelle tyrannie; ce sont ceux-ci qu'il faut consulter : à eux appartient de comparer l'état du sol de l'Amérique & de ses habitants avec l'état & la valeur de notre Continent: Croyez-vous, Messieurs, que s'ils en étoient parfaitement instruits, ils diroient avec M. de P. que la Nature les a privilégiés; qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le donner à la terre qu'ils habitent;

habitent. Le penserez-vous vous-mêmes sur le portrait naïf, sincere que je vous en tracerai ci-après sur le rapport d'Auteurs vrais, & sur ce que j'ai vû moi-même ? Vous pourrez dire ensuite avec moi du tableau prétendu philosophique de M. de P. ce qu'il dit (*) des Historiens Espagnols au sujet du Pérou ; malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, un tissu de faussetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit de les adopter aveuglément.

Il n'est pas surprenant de trouver des relations defférentes entre elles sur le même pays, & sur les mêmes peuples : elles ont été écrites en différents temps ; les usages avoient pu changer, ainsi que la surperficie du sol, par la fréquentation des Europeans, qui s'y sont établis. Les naturels du pays se sont souvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes ; ils ont ou quitté tout-à-fait leurs anciens usages, ou les ont changés en partie : ainsi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, & leur donner la préférence sur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requises pour une bonne histoire ; qu'elles ayent été composées par des Auteurs désintereſſés dans leurs récits ; que ces Auteurs n'ont point voulu se jouer de la vérité ; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient assez d'intelligence & d'esprit pour bien raconter ce qu'ils ont vû. Ceux que je citerai sont exempts de reproches à cet égard ; on peut compter sur les extraits qui formeront le contraste du tableau de l'Amérique, que nous a présenté M. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de

[*] Tom. II, p. 143.

l'exagération dans quelques récits des Historiens Espagnols au sujet de l'Amérique ; que si tout ce qu'ils disent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro, étoit vrai, on seroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes spacieuses, ornées d'édifices superbes ; de campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs, plongés dans l'abondance, des loix admirables ; & ce qui est plus rare encore, des loix respectées ; que si l'on en croyoit à tous ces écrivains, à peine eût-on trouvé un peuple qui eût joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens, sous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il soit pour l'amour-propre, & la vanité des Européans, de trouver dans un nouveau Monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards, faut-il que parce qu'ils se croyent les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus spirituels & les plus raisonnables des hommes, ce préjugé les aveugle au point de nier tout ; & de dire contre l'évidence avec M. de P. (*) Si les Espagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce pays-là, il en resteroit les noms, mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas —— quant à Cusco leur résidence ordinaire, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans le temps de sa plus grande splendeur —— le reste de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparses qui n'avoient point de demeure fixe, & qui dans les hordes composées de quelques cabanes, traînoient la vie la plus misérable.

Lorsque M. de P. s'exprimoit à peu près dans les termes ci-dessus, il avoit lû le mémoire de M. de la Condamine sur quelques anciens monuments du Pérou, inséré dans les mémoires de cette Académie de l'année 1746. M. de P. le cite,

(*) Tom. II, p. 151.

(*) Mais il s'est bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop opposé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique & ses habitants. Vous en jugerez, Messieurs, par le court extrait de ce mémoire que je vais vous lire.

» Sans s'arrêter à un récit, dont les circonstan» ces peuvent être exagérées, dit M. de la Con» damine, on ne peut nier à la vûe des ruines » différentes qu'on rencontre encore aujourd'hui » en différents endroits du Pérou, que ces peu» ples quoiqu'ils n'eussent ni l'usage du fer, ni » aucunes connoissances des mécaniques, de l'a» veu de tous les Historiens, n'eussent trouvé le » moyen de transporter, d'élever & d'assembler, » avec beaucoup d'art, des pierres d'une grosseur » prodigieuse, & souvent de figure irréguliere. » Le P. Acosta, témoin oculaire, assure que ces » masses ne peuvent être vûes sans étonnement; » & dit avoir mesuré lui-même dans les ruines » de Traguanaco, une pierre de 38 pieds de » long, sur 18 de large & 6 d'épaisseur, & qu'il » y en avoit de beaucoup plus grandes. » Dire qu'ils ont fait tout cela avec *beaucoup d'art*, c'est à mon avis, avouer que les Péruviens avoient quelques connoissances des mécaniques. Les preuves que M. de la Condamine donne ensuite de leur habileté dans les arts, de leur adresse dans l'exécution des pieces de sculpture, d'orfévreries, &c. ne détruisent pas moins l'idée que M. de P. s'efforce en vain de nous inspirer de l'ignorance crasse, de la mal-adresse, de l'ineptie & de l'indolence étrange des Américains. C'est d'après ses propres yeux que M. de la Condamine va vous parler. Je crois devoir prévenir le lecteur, dit ce savant, dont la sincérité égale les vastes connoissances; je crois devoir prévenir le lecteur que la description que je vais faire des ruines voisines de Cannar, peut bien donner une idée de la na-

[*] *Ibid.* p. 151.

ture, de la forme, & peut-être de la solidité des Palais & des Temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou, des Villes, des Palais, des Temples, dont les matériaux avoient été transportés, élevés, assemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples de la magnificence desquels la description de M. de la Condamine même ne peut donner l'idée; des cités d'une vaste étendue, dont les noms & les ruines subsistent en partie, dont une extrêmité est encore occupée par les Indiens, suivant le rapport du Pere Feuillé, & de Frézier; je ne donnerai pas ici la description de M. de la Condamine, on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que M. de P. est un peu trop difficile; & que plus des trois-quarts & demi des grandes Villes du monde ne seroient au sentiment de M. de P., qu'un assemblage de misérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vues sans doute au microscope; car comment des hommes stupides, indolents, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en restoit que la figure, & à qui la Nature par grace & par pitié avoit bien voulu laisser l'instinct; comment ces animaux qui n'étoient supérieurs aux autres que par l'usage de la langue & des mains, auroient-ils pû avoir l'idée de se bâtir d'autres habitations que des tannieres, ou tout au plus des cabanes, pour se mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces? aussi M. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été saisis d'admiration à la vue des productions de cet instinct, qui avoit d'aussi belles choses que l'industrie & l'adresse de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité réguliere & uniforme à toutes ces pierres, dit M. de la Condamine, & pour polir si parfaitement les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû sup-

pléer à nos instruments, chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les applatir qu'en les usant mutuellement par le frottement? Ces pierres sont une espèce de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer & de l'acier a dû souvent les arrêter —— Ils ont heureusement surmonté ces obstacles —— Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelqu'adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe & régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous les secours de l'art & les meilleurs instruments de fer & d'acier: à plus forte raison sera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réussir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalents, & sans équerre ni compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions croire M. de P. n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique, & à en bâtir leurs maisons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili les matériaux ordinaires des bâtiments particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *Adoves*, c'est-à-dire, des briques d'environ deux pieds de long sur un de large, & de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili: celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut jamais.

Il est vrai que quelques ruines des édifices bâtis par les Indiens présentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques, maniere d'élever des murs qui n'étoit point en usage dans l'Amérique seule, puisque Viturve nous apprend que les Romains bâtissoient ainsi. C'est encore la pratique de plusieurs provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de *Piset*. On y a recours aussi

dans beaucoup d'autres pays d'Europe, lorsque la pierre & la brique y sont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de frais.

Frézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique, (*) ces hommes stupides aux yeux de Mr. de P. étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il extrêment industrieux à conduire les eaux des rivieres à leurs habitations. On voit encore en 1713. des aquéducs de pierres seches, & de terre, menés & détournés ingénieusement le long des côteaux par une infinité de replis & de détours; ce qui fait voir que ces peuples tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & Mr. Ulloa disent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des anciens Auteurs Espagnols, Mr. de P. récuseroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en fasse de même de celui de Mr. Bristock, Gentilhomme Anglois. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains connus sous le nom d'Apalachites n'étoient pas plus abrutis ni plus stupides que ceux du Pérou. Mr. de P. eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péruviens, si tout cela eût existé, qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Mr. Bristock étoit dans leur pays en 1653. & y est resté assez long-temps pour se mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux usages. Sa relation forme les chapitres 7. & 8. du second livre de l'histoire naturelle & morale des Isles Antilles par le Chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les seuls pays du nouveau Continent où il y eût anciennement des villes. Celui des

---

[*] Page 131.

des Apalachites étoit habité par un peuple civilisé. Il étoit alors partagé en six provinces, dans chacune desquelles il y avoit rarement plus d'une grande ville, mais beaucoup de petites. Du temps de Mr. de Bristock, les choses étoient encore sur le même pied. Quelques-unes, dit-il, sont composées de plus de huit cents maisons : celle de Mélilot, qui en est la capitale, en a plus de deux mille. Le Roi des Apalachites y fait encore sa résidence. Le Temple où les Jouas Sacrificateurs du soleil font leurs cérémonies, est une grande & spacieuse caverne, ovale, longue d'environ deux cents pieds, large à proportion, située à l'Orient de la montagne d'Olaimy, en la Province de *Bémarin*, à une lieue de Mélilot. Au milieu est une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voute est parfaitement blanche, ainsi que le dedans. Le pavé est uni comme du marbre poli tout d'une piece; le tout ayant été creusé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette montagne, les tombeaux de plusieurs de leurs Rois taillés dans le roc, au-devant de chacun s'éléve un beau cedre pour en indiquer la place.

Les maisons des Apalachites sont toutes bâties de poutres, ou pieces de bois très bien assemblées, & liées les unes aux autres. Les couvertures sont de feuilles de roseaux, ou de jonc, comme le sont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des chefs, & des principaux sont enduites & encroûtées d'un mastic, qui résiste à la pluye. Le pavé est fait du même ciment. Ils y mêlent un sable doré qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartements sont tapissés de nattes tissues de feuilles de palmier & de jonc, teints de diverses couleurs, & arrangés par compartiments. Les chambres des chefs sont tapissées de fourures, ou de peaux de cerfs peintes, & representant diverses figures. Quelques-unes sont décorées de plumes

d'oiseaux très-industrieusement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois pays très-considérables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparses & vagabondes. Une colonie françoise fut s'établir chez les Apalachites, sous la conduite du Capitaine Ribaut & sous les Auspices de Charles IX. C'est pourquoi elle nomma Caroline l'espece de forteresse qu'elle y éleva. Ribaud donna aux ports & aux rivieres de ce pays-là, les noms des ports & des rivieres de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre M. Bristock.

Tout ce pays est divisé en six provinces, dont trois, *Bémarin*, *Amani* & *Matiqué*, occupent une des plus belles & spacieuses vallées entourée des montagnes d'Apalates. Les trois autres sont *Schama*, *Méraco*, & *Achalaques* qui s'étendent dans les montagnes. Les habitants de celles-ci ne vivent presque que de chasse. La vallée a soixante lieues de long & dix de large. Les villes & villages sont bâtis sur les petites éminences; le pays abonde en bois de toutes sortes, en fruits, légumes, herbes potageres, mil, mays, lentilles, pois, &c. Quadrupèdes, oiseaux de toutes sortes. Les hommes y sont de grande stature, bien faits, ils composent un peuple, dont les mœurs sont douces, vivant en société dans des villes & des bourgades & dans la plus grande union. Tous les immeubles sont communs parmi eux, excepté leurs maisons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoir déposés dans des greniers publics placés au milieu de chaque ville & village. Ceux qui sont préposés pour la distribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille suivant le nombre des personnes dont elle est composée, autant qu'il en faut pour son nécessaire.

L'union est si grande parmi eux, qu'on voit dans la même maison un vieillard avec ses enfants, & ses petits enfants, jusqu'à la quatrieme génération, au nombre de cent personnes & quelquefois davantage. Ils sont d'un naturel fort aimable, ne sachant quelles caresses faire aux étrangers, quand ils les reconnoissent pour amis, & présentant tout ce qu'ils ont, à la maniere des grands Tartares, & des Circassiens, pour le seul plaisir d'obliger. On trouve le même esprit d'hospitalité chez presque toutes les autres nations de l'Amérique, même chez les Brésiliens, qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le masque très-imparfait de la véritable hospitalité, & les Américains en ont la réalité dans toute son étendue.

Les Apalachites aiment passionnément la musique & les instruments, qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flutte, & d'une espèce de haut-bois. Ils sont éperdument amoureux de la danse, & y prennent mille postures singulieres, dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs, leur donne une grande souplesse pour la chasse, & beaucoup d'agilité pour la course.

Leur voix est douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux & y réussissent parfaitement. Leur langage est doux, leurs expressions énergiques & précises, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chansons composées par les Jouas en l'honneur du soleil, comme pere de la Nature, & y font entrer le recit des exploits de leurs chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Plusieurs familles Espagnoles & Angloises se sont établies parmi les Apalachites; mais quoiqu'ils se fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur maniere de vivre, de leurs usages, ni de la forme de leurs habillemens. Leurs lits sont élevés, d'un pied & demi de terre

couverts de peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des grotesques, rehaussées de couleurs si vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute-lisse. Les chefs couchent sur des matelats faits d'une espéce de duvet aussi doux que de la soye, ils le tirent d'une plante. Les lits du commun sont faits de feuilles de fougere, parce qu'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délasser le corps, & de réparer ses forces épuisées par la chasse ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nuds de la ceinture en haut pendant l'Eté, & portoient des manteaux fourrés pendant l'Hyver. Aujourd'hui la plupart ont en Eté, des habits d'une toile légere de coton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une casaque sans manches sur un petit habit de chamois très-fin, cette casaque descend jusqu'au gras de la jambe aux hommes, & jusqu'à la cheville du pied des femmes. Elle est assujettie sur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit ouvrage en forme de broderie. Les chefs de famille mettent par-dessus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bras; mais qui aboutit par derriere en une pointe allongée jusqu'à terre, & fait à peu près l'effet des écharpes que nos Dames françoises portoient encore au commencement de ce siecle. On leur a fait succéder les cappes dans quelques pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous sont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment tressée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande sur le sommet de la tête; les hommes se couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luisantes, découpés en pointe sur le devant, ornés par derriere de belles plumes d'oiseaux, arrangées de maniere qu'une partie de cet-

te panache descend sur les épaules. Les femmes se percent les oreilles, & y mettent des pendants de cristal, ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font aussi des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouissance, ainsi que de corail & d'ambre jaune dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour se garantir de la vermine, ils s'oignent souvent tout le corps avec le suc d'une racine, dont l'odeur est aussi suave que l'est celle de l'Iris de Florence. Ce suc a encore la propriété de donner de la souplesse aux nerfs & aux muscles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres. L'exercice & ces onctions jointes à une grande sobriété, leur procurent une santé ferme & vigoureuse, qui dément la prétendue dégradation que M. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croisse naturellement chez les Apalachites, leur boisson ordinaire est de l'eau pure; mais dans les festins de pompes & de réjouissance, ils boivent d'une espece de bierre faite avec le mays, ou d'un hydromel si bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Espagne. Quelques peuples de l'Amérique Septentrionale, ont la réputation d'être fort paresseux : mais les Apalachites ont en horreur l'oisiveté; le travail y produit l'abondance. Le temps des semailles & des moissons est il passé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du coton, de la laine, ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles, & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverses couleurs, & des vases de bois, qu'ils peignent joliment; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers & plusieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuse.

Outre les Chataigniers & les Noyers, qui croissent naturellement dans ce pays-là, on y voit des Orangers, des Citronniers, diverses especes de Pommes, des Cerises, des abricots, que les Anglois

y ont portés, & qui s'y sont tellement multipliés, qu'ils y foisonnent, pour prouver, ce semble, à M. de P.. que tout ne dégénere pas dans le sol de l'Amérique, & qu'il n'est pas si ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François revenus de la Louisiane lui prouveroient aussi par leur propre expérience, que ce pays-là est des plus sains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'est le témoignage que nombre d'entr'eux m'ont rendu, en gémissant de ce que la France l'a cédée à l'Espagne. Ces regrets sont vraisemblablement un des motifs qui ont déterminé les François qui y sont restés, à faire tous leurs efforts pour secouer le joug de la domination Espagnole, & rentrer sous celle de France.

Voilà donc, Messieurs, un peuple civilisé en Amérique, vivant dans des villes & dans des villages avant l'arrivée des Européans; des villes dont on a non-seulement conservé les noms, mais qui existoient encore en 1653, lorsque Bristock y faisoit son séjour. J'aimerois mieux croire que M. de P. n'ayant pas tout lu, ni tout vu, en a ignoré l'existence, que de penser qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir jusqu'à la mémoire. Celles du Mexique & du Pérou sont disparues à ses yeux: il n'a vu dans leurs ruines que des chaumieres. Le pere Feuillée ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de M. de P. pour les faire disparoître à son approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de son temps (en 1709) sur le chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des vestiges d'une ancienne ville Indienne, que les Espagnols on détruite, & qui avoit jusqu'à cinq lieues de longueur; qu'un petit nombre d'Indiens occupoient encore une des extrémités. Si un terrein de cinq lieues de long, couvert de maisons, mérite à peine le nom de bourgade, au sentiment de M. de P.. Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, sera donc

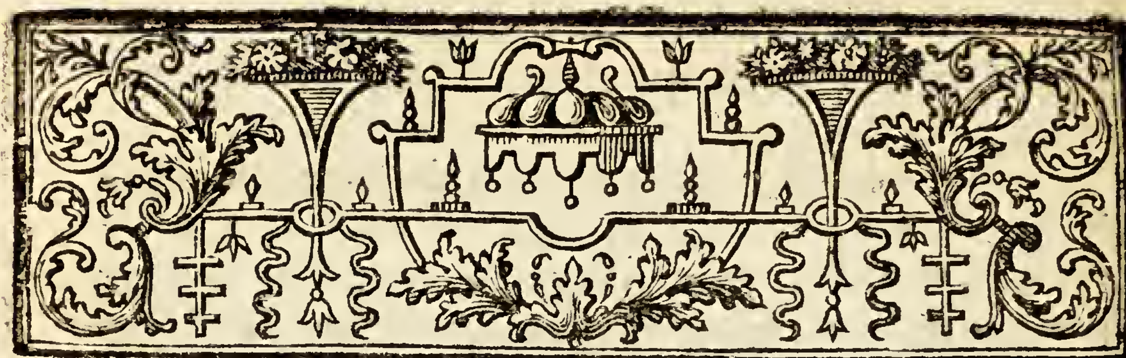
peut-être la seule, à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

Le portrait que nous venons de faire des Apalachites, & de leur pays, est bien capable de faire revenir de l'idée désavantageuse que cet Auteur a tenté de donner de l'Amerique & de ses habitans naturels. Cette espece de République ou de Royaume des Apalachites, où regne une entiere liberté, paroît même bien supérieure à celle des Indiens asservis par les Jesuites au Paraguai, & n'en paroîtra que plus chimérique à M. de P. Dira-t-il, pour soutenir son assertion, que la relation de M. Bristock est une fable, un tissu de faussetés, comme il l'a dit des relations Espagnoles (alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même : *) *nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques ou les moins suspectes, des Ata-apas de la Louisianne, des anciens Caraïbes des Isles, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Peganchez, des Moxes, ce seroit établir un Pyrrhonisme historique insensé.*

Après un tel aveu, ceux qui ont vu ces relations n'ont-ils pas lieu d'être surpris de les voir traitées de chimeres & de faussetés dans tout l'Ouvrage de cet Auteur ?

Permettez, Messieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits succints de ces relations non suspectes. Pour y mettre un certain ordre, je les distribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du sol de l'Amérique ; le second les qualités personnelles physiques ; le troisieme les qualités morales de ses habitants ; & le quatrieme celles des animaux, soit naturels au pays, soit transportés d'Europe.

(*) Tom. I, pag. 233.



DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE,
ET
LES NATURELS
DE CETTE PARTIE
DU MONDE.

SECONDE PARTIE.

§. I.

Du Sol de l'Amérique.

CE Pays que la Nature a pris en aversion, à qui elle ne dispense qu'à regret quelques-uns de ses dons, si nous en voulions croire M. de P. est le même dont le Pere Feuillée parle dans les termes suivants. (*)

(*) Pag. 578.

Une disposition si admirable du terrein me fit faire plusieurs réflexions sur les avantages que cette partie du monde a sur les autres. Il semble que la Nature se soit étudiée à la rendre plus parfaite, & que c'est-là où elle a voulu faire ses chef-d'œuvres. Avouons, Messieurs, que c'est en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a M. de P. J'ai vu au Pérou, ajoute le Pere Feuillée, & je n'ai pas vu sans étonnement, des oranges mûres & encore sur l'arbre, renfermer des semences, qui avoient germé & dont le germe avoit deux pouces six lignes de longueur. [*] J'ai vu, Messieurs, au Paraguai ce que le Pere Feuillée dit avoir vu au Pérou, [**] j'ai vu dans la maison de campagne du Gouverneur de Monte video, un Verger, qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieue de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pêchers & autres arbres fruitiers à Noyaux, transportés d'Europe. Ces arbres y avoient si bien réussi, que tous y étoient surchargés de fruits, au point que la plûpart des branches étoient rompues pour n'avoir pas eu la force d'en supporter le poids. Fâché de voir perdre une si grande quantité de fruits excellents, je conseillai au Gouverneur, d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la saison où ils commencent à grossir, pour favoriser la conservation & la maturité des autres. Peine superflue, me dit-il, il en reste encore une si grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la ville, pour en manger dans la saison & pour en conserver de secs, & de confits au sucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la cour de sa maison de ville, une treille, où les raisins venoient en abondance & très-bons. Il avoit essayé

(*) Pag. 490.
(**) Pag. 573.

de planter une vigne dans sa campagne : mais les fourmis s'y rendoient en si grande abondance, dans le temps qu'elle étoit en fleur, & en maturité, qu'il n'avoit pu réussir à recueillir assez de vin pour le dédommager tant soit peu des peines de la culture.

Le froment & le seigle y venoient si bien, que nous y avons mangé du pain à un prix aussi modique qu'en France, dans les meilleures années ; & nous y fimes une copieuse provision d'excellente farine, à très-bon marché. M. de P. est-il croyable quand il nous assure que le froment & le seigle n'ont pu réussir qu'en quelque cantons de l'Amérique Septentrionale, & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont prospéré que dans l'Isle de Juan Fernandez ? j'ai vû aussi de mes propres yeux, dans le jardin du Gouverneur de l'Isle de Sainte Catherine, au Bresil, des Amandiers surchargés de fruits. Frézier, témoin oculaire par un séjour de deux ans, parle du Chili dans ces termes : les arbres qu'on y a transportés d'Europe (aux environs de Valparoisso) reussissent parfaitement dans ces contrées. Le Climat y est si fertile, quand la terre y est arrosée, que les fruits y poussent toute l'année. J'ai vû sur le même Pommier ce que l'on voit ici (en France) sur les Orangers, du fruit de tous les âges en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi-grosses, & des pommes en maturité tout en semble. (*) J'étois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits, qui y viennent à merveille, particulierement des pêches, dont il se trouve des petits bois, qu'on ne cultive pas ; & où l'on ne prend d'autres soins que celui de faire couler de petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environs de la Ville de Moquaquos, dans

(*) Pag. 105.

dans un terrein très-petit on recueille tous les ans 100000 *botiches* de vin qui font plus de trois millions deux cents pintes, mesure de Paris, qui, à vingt-cinq réaux la botiche, donnent quatre cens mille piastres, c'est-à-dire, à présent un million six cent mille livres, monnoye de France.

M. de P. avoit lû les relations du Pere Fueillée, & de M. Frézier, puisqu'il les cite; mais il n'a pas vû les pays dont ils parlent, avec des yeux aussi désintéressés. Ses réflexions, qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lû dans les relations de ces Auteurs, & l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

Que M. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les pays dont ces Auteurs font la description. Enchanté & dans une espece d'enthousiasme, il changera d'opinion; il dira avec Frézier: (*) ce seroit peu pour un si bon pays, si la terre étoit cultivée: elle est très-fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite le plus souvent, d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs: & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend gueres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin... Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux, qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet *heureux climat* des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluye, qui puisse y troubler la

(*) Pag. 70.

promenade, ni les plaisirs de la vie. Ils s'abaissent seulement quelquefois en brouillards, pour rafraîchir la surface de la terre; de sorte que l'on y est toujours assuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaisir de vivre dans un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par les fréquents tremblements de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terrestre; car la terre y est encore fertile en toutes sortes de fruits. (*)

Voilà, Messieurs, un des cantons de ce pays si abandonné de la Nature, & si peu favorisé d'elle: & de combien d'autres pourroit-on avec raison, faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus? écoutons encore Frezier, lorsqu'il parle de *Coquimbo*, ou la *Serena*, éloigné de Lima d'une très-grande distance.

On y jouit toujours d'un ciel doux & serein, dit cet Auteur. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les Hyvers y sont tiedes; les rigoureux aquillons n'y soufflent jamais; l'ardeur de l'Eté y est toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air, vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux Hymen du Printemps & de l'automne, qui semblent se donner la main pour y regner ensemble, & joindre les fleurs avec les fruits: de sorte qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autrefois d'une province d'Italie.

Hic ver assiduum, atque alienis mensibus Æstas,
Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbos.
At rabidæ Tigres absunt & sæva Leonum
semina. (**)
GEORG. L. 2.

[*] Pag. 208.

[**] Ce dernier article convient seulement aux pays les plus méridionaux & les plus septentrionaux de l'Amérique.

Ces extraits pourroient suffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus, & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas assez contre son assertion. Voyons donc si M. de P. est mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau Continent.

En parlant du terrein des Isles Antilles, le Chevalier de Rochefort qui nous en donne une relation très-circonstanciée, sous le titre d'*Histoire Naturelle & morale* de ces Isles, nous assure (*) que sans vouloir faire tort aux autres pays du du monde, les Antilles possedent sans contredit (**) tous les rares avantages des autres pays, elles ne fournissent pas simplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poissons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitants, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remedes. La racine de maniot, dont on y fait la cassave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que six ensemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet Auteur, y est aussi belle, aussi riche & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient fort bien en ces Isles & donne d'excellents raisins; mais le vin qu'on en feroit ne seroit pas de garde. Le froment qui demande à être hyverné n'y forme que des épis; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous ces grains y viendroient en parfaite maturité, les habitants qui ont presque sans peine le maniot, les patates, le mays & diverses especes

[*] Pag. 76.

(**) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à Mr. de P. d'assurer le contraire.

de légumes, ne voudroient pas prendre la peine & le soin qu'il faut pour cultiver les grains. L'air y est tempéré, les chaleurs n'y sont pas plus grandes qu'en France ; & depuis huit heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir, il y regne un vent doux & frais, qui tempere la chaleur & la rend très-supportable.

Et jamais en ces bords de verdure embellis,
L'hyver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.

Cette terre si ingrate dans l'opinion de M de P. a cependant sur la nôtre l'avantage de produire le *Pa-Payer*, le Coqs & beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année, (*) & d'un goût exquis. Avons-nous dans nos climats des arbres naturels au pays, qui exhalent une odeur aussi suave que les feuilles du bois d'Inde, que le sassafras & tant d'autres ? Les feuilles du bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on les fait cuire, un goût si relevé, qu'on l'attribueroit plutôt à un mêlange de plusieurs sortes d'épices, qu'à une simple feuille d'arbre. Je suis toujours surpris qu'on ne s'avise pas d'en transporter en Europe, pour suppléer aux épices des Indes orientales. (**)

A la Cayenne & à la Guyanne la terre est très-bonne, facile à cultiver, & si fertile, dit Biet (***) que les végétaux & les arbres, qu'on y a transportés, y poussent en six mois autant que nos bois taillis en six ou sept ans. Les fruits de toutes especes se succedent toute l'année. [****] La chasse est si facile & si abondante, que, fournissant aux na-

(*) Hist. Nat. des Antilles, p. 59.

(**) L'écorce de Winter du détroit de Magellan y suppléeroit également.

[***] Voyage de la France équinoxiale par Biet, pag. 334.

[****) *Ibid.* 337.

turels du pays, tout ce qui leur est nécessaire à la vie, ils ne veulent s'assujettir à apprivoiser aucune espece d'animaux —— on y trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux; presque tous ont le plumage d'une beauté ravissante. Les perdrix y sont grises, mais grosses comme de bons chappons, bien charnues & de bon goût. Ceux qui révoquent tout en doute, auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche, si prodigieuse dans ce pays-là, qu'il faut le voir pour le croire. Le poisson y est si excellent, ajoûte cet auteur, que je puis dire avec vérité, qu'il surpasse de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France. [*] Jugez donc, dit Biet, si ce pays est si mauvais, & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien subsister.

Biet avoit fait un long séjour dans ce pays-là, lorsqu'il en parloit ainsi; si Mr. de P. l'eût vû autrement que dans les Cartes, il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même au Brésil, la terre produire sans culture toutes sortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vû ses habitants passer leurs jours, par cette raison, dans la plus grande oisiveté, ne se croyant pas sans doute issus d'Adam, & condamnés avec sa race, à manger leur pain à la sueur de leur front.

Si nous consultons l'Atlas historique de Guedeville, nous trouverons, T. VI p.86. que si la navigation pouvoit être libre depuis Quebec jusqu'au lac Erié, qui a deux cents trente lieues de tour, on en feroit le plus fertile Royaume du monde; parce que, outre les beautés naturelles qui y sont, on trouve aussi des mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en est très-beau, ajoute cet Auteur, les bords de ce lac sont plantés par-tout de chênes, d'ormeaux, de cha-

(*) Voyage de la France équinoxiale par Biet, p. 334. 351.

taigniers, de noyers, de pommiers & de Treilles, qui portent leurs grapes jusqu'au sommet des arbres, sur un terrein agréable & uni. Les bois & les vastes prairies qu'on découvre du côté du Sud, sont remplis d'une quantité prodigieuse de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs sauvages se trouvent sur les bords de deux belles rivieres, qui se déchargent au fond du lac.

L'Acadie, suivant le même auteur, est un pays fertile, très-beau, son climat assez tempéré: l'air y est pur & sain, les eaux claires & légeres.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maqueï ou Maguai, qui vaut lui seul une petite métairie; puisqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles, & du bois propre à bâtir & à brûler. Il ne lui manque que le pain, auquel les habitants suppléent par le cacao, le mays, & mille autres grains ou fruits. Les brebis, les truyes, les chêvres multiplient deux fois l'an dans ce beau pays; & tous les quadrupèdes y foisonnent en si grande quantité, qu'on est obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux, & des cuirs, & l'on y abandonne, comme au Paraguai, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiseaux de proye (f).

Je pourrois ajoûter ici, ce que Marggraf, Pison & tant d'autres ont dit du Mexique, du Brésil, de la Louisianne & des autres p ys de l'Amérique septentrionale; mais ces temoignages quoique non suspects, deviendroient superflus. Je laisse aux personnes instruites des qualités du terrein de différents pays, à en faire la comparaison avec ce qu'en a dit Mr. de P.

Est-il mieux fondé à nous présenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine? Est-il plus croyable, lorsqu'il parle des animaux, peut-être

---

(f) Voyage de la France équinoxiale, par Bruet, p. 102.

dira-t-il que les exemples que je citerai, font tout au plus une exception à la regle, qu'il a voulu établir, pour preuve de la supériorité des trois autres parties du Monde, sur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe, que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes Pigeons y font jusqu'à six à sept pontes en autant de jours de suite, les couvent, & qu'il en naît autant de petits qu'il y avoit d'œufs (*). Ne seroit-ce pas aussi par un semblable privilège, que nos raves ne croissent en Europe que de la grosseur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent grosses comme la jambe (**)?

Mr. de P. est-il plus heureux dans les conséquences qu'il tire de ses réflexions Philosophiques? on en pourra juger par celle-ci. La plûpart, dit-il, (***) des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été trouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes. Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les scarabées, les araignées, les grenouilles, les chauve-souris, y étoient pour la plûpart d'une taille gigantesque dans leur espèce, & multipliés au-delà de l'imagination. Mr. Dumont dit dans ses mémoires sur la Louisiane, qu'on y voit des grenouilles, qui pésent jusqu'à trente-cinq livres, & dont les cris imitent le beuglement des veaux. Mr. de P. en conclut l'ingratitude de leur terre natale & un abatardissement général, qui avoit atteint jusqu'au premier principe de l'existence & de la génération, (****) je me serois donc bien trompé, en tirant une conséquence toute opposée. J'aurois cru raisonner philosophiquement en

(*) Feuillée, pag. 439.
(**) *Ibid.* pag. 441.
[***] Tom. I. pag. 4.
(****) *Ibid.* pag. 6.

concluant de cette quantité prodigieuse d'êtres vivants, & qui plus est d'une taille gigantesque, que le principe de vie est dans ce pays-là, bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce semble, à l'égard de ceux de l'Amérique, de la même espece, qu'une demi-vie, & des corps à demi perfectionnés, puisqu'on les trouve ailleurs bien supérieurs en grosseur & en qualités. Il me semble cependant que raisonner ainsi, c'est raisonner conséquemment aux idées que nous avons adoptées de la perfection des êtres, de penser qu'un végétal, qui au lieu de continuer de ramper, de garder la foiblesse de sa nature molle, tendre, herbacée, s'éleve à celle d'arbuste : qu'un arbre gros, droit, bien venu & qui élévant sa tête altiére au-dessus des arbres petits, menus, foibles & rabougris de même espèce; qu'un géant enfin, ou un Européan bien fait & de la plus grande taille, ont un dégré de perfection au-dessus des Lapons, des Grœenlandois, & des Nains, à qui la Nature semble avoir regretté la matiere & la forme. Heureusement Mr. de P. n'est pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées sur l'Amérique & ses habitants, ni pour exprimer nos sentiments de gratitude envers le nouveau Monde. Si on l'en croyoit sur sa parole, il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devroit abandonner à son malheureux sort. Mais la conduite journaliere des Européans dément tout ce qu'en débite Mr. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre, le Cacao, & le Caffé, pour flatter notre goût, & satisfaire notre sensualité, la Cochenille, les bois de teinture & de placage pour notre luxe & nos fantaisies; les baumes du Pérou, de Copahiba, le Quinquina, le Gayac, le Sassafras, l'Hypécacuana & mille autres drogues pour guérir nos maladies; l'or, l'argent, ces Dieux des Chré-
tiens,

tiens, comme le disent très-bien les Sauvages; les pierres, les pelleteries & le coton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre si riche, si fertile, si abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tant d'autres choses, qu'elle ne trouve pas dans son propre terrein.

La situation de l'Amérique sous trois Zones différentes, y cause une grande diversité de climat, suivant les contrées, l'air y est chaud ou froid, on peut cependant dire en général avec Mr. Guedeville [*] que le nouveau Monde est extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, & abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choses que l'on ne trouve pas en Europe; que les originaires du pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon chez eux prévaut sur le mauvais. Ces peuples le sentent parfaitement, ils savoient bien dire aux Espagnols dans le temps de leur invasion: il faut que votre pays soit bien stérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de risques & de dangers pour venir envahir le nôtre, ou que vous soyez des hommes bien méchants pour venir nous persécuter de gayeté de cœur, & nous en chasser (**). Ce raisonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme si stupide que Mr. de P. le donne à penser. Je lui fournirai de quoi se guérir de sa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'est pas une race sans force & sans vigueur, une race énervée & viciée jusques dans les principes mêmes du Physique & du moral.

(*) Atlas Hist. Tom. VI, pag. 81.
(**) Feuillée, pag. 386.



§ II.

Des qualités Physiques des Américains.

En lisant l'Ouvrage de Mr. de P. il me semble entendre parler les peuples du Tyrol, & des pays montagneux circonvoisins qui trouvent un trait de beauté dans leurs goëtres énormes, & se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Européan, le plus imbécile est très-supérieur à tous les Américains, même créoles, au sentiment de cet Auteur. [*] Enervés, hébêtés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, & qui n'obéissent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités essentielles & dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossus, ni boiteux, ni borgnes, sinon par accident; & qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Mr. de P. a eu sans doute des mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Ecoutons ce qu'elles en disent; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lu quelques histoires du Canada, dit le Baron de la Hontan, [**] les Religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples, & assez exactes des pays, qui leur étoient connus; mais ils se sont grossierement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manieres des sauvages. Les Recollets & les Jésuites en ont parlé d'une maniere toute opposée; ils avoient leurs raisons pour en agir ainsi. Si je n'avois pas entendu la langue des

---

(*) Tom. II. p. 130 & 140.
(**) *Ibid.* pag. 91.

sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit; mais depuis que j'ai raisonné avec ces peuples, je me suis entiérement désabusé. Ceux qui ont dépeint les sauvages velus comme des Ours n'en avoient jamais vû, [*] car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils sont généralement bien faits, de belle taille & mieux proportionnés pour les Américains, que les Européans.

Les Iroquois sont plus grands, plus vaillans & plus rusés que les autres; mais moins agiles, & moins adroits à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Illinois, les Oumanis, les Outagamis & quelques autres nations sont d'une taille médiocre, courant comme des lievres, s'il m'est permis de faire cette comparaison. Les Outaouas & la plûpart des sauvages du Nord, à la réserve des Sauteurs & des Clistinos, sont poltrons, laids & mal faits. Les Hurons sont braves, entreprenants & spirituels: ils ressemblent aux Iroquois pour la taille & le visage. Les sauvages sont tous sanguins, & de couleur presque olivâtre; sont beaux en général, aussi bien que leur taille. Il est très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de bossus, d'aveugles, de muets: s'il y en a quelqu'un, c'est par accident. Ne seroit-ce pas encore une faveur de la Nature pour l'Europe, d'y trouver si communément des personnes affectées de quelqu'une de ces infirmités? Mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la Nature au sentiment de Mr. de P. bien différent cependant aux yeux du Baron de la Hontan, de Mr. de Bougainville, la Ronde de St. Simon, qui a été élevé parmi eux & y a vécu vingt ans, & de plusieurs autres Officiers François, qui ont fait la derniere guerre avec eux.

---

[*] Tom, II, p. 63.

Les sauvages ont les yeux gros, noirs, ainsi que les cheveux, les dents bien fournies, blanches comme l'yvoire, & l'air qui sort de leur bouche est aussi pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils respirent, quoiqu'ils ne mangent presque jamais de pain. Ils ne sont ni si forts, ni si vigoureux que quelques-uns de nos François pour porter de grosses charges, ou pour lever un fardeau & le charger sur les épaules; mais en récompense, ils sont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, sans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chasse, ou à la pêche, toujours dansant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes sont fort nécessaires.

Les femmes sont d'une taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on le puisse imaginer; mais si grasses, si pésantes & si mal faites, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, soit par la constitution de leur tempérament, ils sont fort sains, exempts de paralysie, d'hydropisie, de goutte, d'hétysie, d'ahstme, de gravelle, de pierre; maladies dont la Nature qui a tant donné à notre continent, a bien encore voulu nous favoriser. Elle avoit cependant laissé la pleurésie au Canada; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange & de commerce.

Quand un sauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique septentrionale jusqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement jusqu'à quatre-vingt & cent ans. On en voit même plusieurs qui passent ce terme. Où est donc ce vice si essentiellement répandu sur toute la race humaine du nouveau Monde, de maniere que la dégénération ait atteint ses sens, ses organes, & toutes ses facultés physiques? M. de P. trouvera-t-il chez les autres

peuples du nouveau Continent cette dégradation, qu'il assure y être, à chaque page de son Ouvrage ? non, & il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne, & dans la Guyanne les naturels ont tous une très-belle disposition de corps [*], les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau visage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau basannée, mais douce au toucher comme le satin. Les femmes y sont très-bien faites, & l'on y en voit d'aussi belles qu'en Europe. Bristock dit des Apalachites, ce que Biet vient de nous rapporter des naturels des Cayenne. Le Chevalier de Rochefort rend le même témoignage sur les habitants de la Floride, de la Caroline & sur les Caraïbes, tant des Isles que de la terre ferme, non quant à la beauté du visage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils sont, dit-il, bien faits, [**] ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges & tous communément assez d'embonpoint. Leur bouche est médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très-serrées. On n'y voit aucun borgne, ni bossu, ni chauve, ou défectueux par quelqu'autre difformité, sinon par accident.

Si la plûpart de ces peuples ont quelque chose de difforme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front; il ne faut pas rejetter la faute sur la Nature; elle ne les a pas faits tels; mais le caprice & le préjugé des meres; qui les leur applatissent, après les avoir mis au monde, & continuent de les leur presser pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par-là, un trait de beauté à leurs enfants.

(*) Voyage de la France équinoxiale par Biet, pag. 351.
(**) *Ibid.* pag. 382.

On peut faire ce reproche aux peuples de notre continent sur des préjugés de cette espece. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des usages des Américains.

Si nous remontons du septentrion jusqu'à l'extrêmité méridionale du nouveau Continent, tous les peuples que nous rencontrerons sur notre route, offrent des hommes bien constitués. Tels sont, si nous en croyons Vincent le Blanc, & les autres Voyageurs, les Mexicains, les Brésiliens, les Péruviens, ceux du Paraguai, du Chili & enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pison & des autres Auteurs non suspects, ce seroit tomber dans des répétitions déjà trop ennuyeuses, M. de P. les a cités lui-même; mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer sa fausse hypothese. je dirai seulement d'après Frézier [*] que ceux du Chili, & les autres peuples de l'Amérique méridionale sont de bonne taille, ont les membres gros, l'estomac, la poitrine & le visage larges : que malgré leurs débauches, ils vivent des Siécles sans infirmités, tant ils sont robustes & faits aux injures de l'air, supportent long-temps la faim, la soif, dans la guerre & dans les voyages, & que personne n'en approche pour soutenir la fatigue.

Quand M. de P. auroit eu quelques mémoires sur des Cantons particuliers, inconnus aux Auteurs des relations répandues dans le public, auroit-il dû en faire la base de son Ouvrage & conclure du particulier au général, contre toutes les regles ? qu'il me permette de lui dire, ce qu'il a dit du célebre M. le Cat de Rouen (**) quel que soit le respect que nous avons pour les vastes connoissances de M. de P. nous osons lui marquer notre surprise de ce qu'il lui ait pris envie de ressusciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de

(*) Pag. 56.
(**) Tom. II, pag. 12.

nouveaux ; qu'il ait adopté une opinion , & soutenu une hypothèse aussi contraire à ses lumieres, & à la vérité , pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé son zèle , & protesté qu'il a entrepris de réfuter les faussetés & les exagérations des Historiens Espagnols. (*)

Je ne conçois pas comment M. de P. a entrepris d'anéantir l'existence des Patagons Géants. En raisonnant suivant sa méthode philosophique , rien n'étoit plus capable que cette existence , de prouver à ses yeux , la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la stérilité & l'ingratitude du sol , ainsi que la dégradation des végétaux dans le nouveau Monde , il dit que les plantes tendres , molles & herbacées de notre Continent , ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes , plus nourries, plus fortes , sous la forme de sous-arbustes , c'est-à-dire , des Géants dans leurs especes parmi les végétaux.

Je rends justice à M. de P. : il ne s'étaye pas toujours de preuves de cette espece. Il a très-bien senti que l'existence des Patagons Géants étoit capable de détruire son assertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. Aussi a-t-il fait tous ses efforts pour les anéantir. Mais pour réussir à détruire des Géants , il faut les foudres de Jupiter & M. de P. ne les avoit pas en sa disposition. Ces Colosses ont peut-être disparu aux yeux éblouis par le spécieux de ses raisonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire , sont avec celles dont il s'étaye , un cahos , mais un cahos , qui n'est difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont pas lu les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près , c'est un nuage d'autant plus aisé à dissiper, que la vérité triomphera toujours , lorsqu'on ne

---

[*] Tom. II. pag. 144.

la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles sont celles qu'apporte M. de P. & qui sont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent sans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit M. de P., éblouit les observateurs prévenus, & l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Cet Auteur seroit-il lui-même dans ce cas là ? c'est au lecteur à le décider. Mais je ne pense pas que l'on puisse avec raison, faire le même reproche à MM. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage assez long pour avoir le temps de les bien connoître, je les ai reconnus ennemis de ce merveilleux éblouissant ; je les ai trouvés capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la derniere franchise, les choses comme ils les ont vûes.

Frézier ne dit pas comme les deux Navigateurs dont je viens de parler, qu'il a bû & mangé avec ces Géants ; mais M. de P. étant le seul qui l'accuse d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce savant Professeur, puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du Ministere, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Frézier dit, (*) que pendant son séjour au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui se nomment *Chonos*, lui confirmerent l'existence des Géants Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues* ; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec eux jusqu'aux habitations Espagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina, ci-devant Gouverneur de cette Isle & quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces Géants avoient approchant de quatre varres de haut, c'est-à-dire, de neuf à dix

[*] Pag. 78.

pieds, ce sont ceux que l'on appelle *Patagons* qui habitent la côte de l'Est de la terre déserte, dont les anciennes relations ont parlé, ce que l'on a ensuite traité de fables; parce que l'on a vû dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celles des autres hommes.

Ce recit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans les journaux des deux Capitaines Français, que j'ai nommés. Quand ils descendirent en 1766. à la Baye Boucaut, vers l'Est du détroit de Magellan, ils ignoroient si le Capitaine Biron Anglais, y avoit vû l'année précédente des hommes d'une taille gigantesque. Leur esprit étoit d'autant moins prévenu & moins susceptible d'illusion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peut-être l'existence des Géants comme une fable. M. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que M. Guyot n'avoit vû l'année d'auparavant, sur la côte méridionale du détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européans. Ces deux navigateurs arrivent dans cette Baye, voyent sur la côte des hommes à cheval, qui leur font signe de venir à eux: ils abordent, descendent & trouvent des hommes dont la grandeur & la grosseur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette visite, qui dura près de cinq heures, cette premiere fois; & il suffit de les lire sans prévention, pour juger que la vérité seule a dicté leur recit. J'ai lû, j'ai copié mot pour mot, ces journaux en original écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidèle à la fin du journal du voyage que j'ai fait avec eux, aux Isles malouines, & je puis assurer n'y avoir rien ajoûté. Je n'y ai point vû ces mots que M. de P. cite (*) d'après le journal des savants de 1767. *Il y ren-*

[*] Tom. I, pag. 261.

contra des habitants du pays, dont plusieurs avoien environ sixpieds de haut. Je ne pense même pas qu l'on trouve dans ces journaux rien d'équivalent M. de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un discour aussi vague, pour asseoir son jugement, & déci der aussi affirmativement qu'il le fait, la non exis tence de ces Patagons. L'Auteur du journal des sa vants aura déterminé de son chef, cette prétendu hauteur d'*environ six pieds.*

M. Guyot s'étant avancé dans le détroit plu que M. de la Gyraudais, & y ayant séjourné prè de trois semaines de plus, trouva les Patagons d taille ordinaire, qu'il avoit vû l'année précédente sur l'Isle Sainte Anne, & aux environs : mais i a soin de faire remarquer la différence, qu'il y entre ceux-ci, & ceux de la Baye Boucaut & du Cap Grégoire (*). Les sept qui se présenterent à eux, la premiere fois qu'ils y aborderent, dont le plus petit avoit *au moins cinq pieds sept pouces* du pied de Roi Français, n'étoient qu'un échan-tillon de ceux que M. de la Gyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'Isle Sainte Anne peut convenir la qualification de *peuple plus que misérable* que leur donne M. de P., ils vivent de coquillages, boivent de l'huile de Loups marins pour regal, & se vêtissent de la peau de ces Amphibies. Réunis vraisemblablement par familles, dans de méchan-tes cabanes, on peut dire sans se tromper, qu'ils affichent la misere; mais ceux du Cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux Capitaines. A la vé-rité vêtus de peaux, mais de peaux de Guanacos & de Vigognes, dont nous sommes si curieux, que nous allons les chercher chez eux pour servir à notre luxe; vivant & de la chair de ces animaux & de fruits.

Ces grands Patagons se présenterent à M. de la

---

[*] Journal du voyage aux isles malouines, pag. 650.

Gyraudais au nombre d'environ trois cents, y compris les femmes & les enfants. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on sur la parole de M. de P., que c'est un peuple peu nombreux, errant dans les sables Magellaniques, où la misere les harcele & les poursuit sans relache?

Les recits de nos deux Capitaines François prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à M. Frézier dans l'Isle de Chiloé. Il paroît, dit M. Guyot, (*) qu'ils ont traité avec les Espagnols; car ils ont une espece de sabre ou grand couteau à deux tranchants, très-minces, & leurs guêtres sont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcerent quelques mots Espagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroissoit être leur Chef, ils le nommerent *Capitan*. Pour demander du Tabac à fumer, ils ont dit *Chupan*. Ils fument aussi à la Chilienne, perdant la fumée par les narines. En fumant ils se frappoient doucement la poitrine & disoient *buenos*, ils paroissent rusés & hardis.

M. de la Gyraudais nous les dépeint (**) d'une quarrure plus que de proportion; ayant les membres gros & nerveux, la taille fort au-dessus de celle des plus grands Européans, la face large, le front épais, le nez épatté, les joues grosses, les dents très-blanches, & bien fournies, les cheveux noirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de hauts, les mêmes avec lesquels les équipages des Navires Français ont mangé & couché, n'est pas une race de Géants, au moins prouve-t-elle que la race humaine n'est pas si dégénérée en Amérique, que M. de P. voudroit nous le persuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'existence des Patagons Géants, se réduisent à dire;

(*) Journal du voyage aux isles malouines, pag 662.
(**) *Ibid.* 693.

que les Navigateurs qu'il cite à son avantage, n
les ayant pas vûs, lorsqu'ils ont été au détroit d
Magellan, ceux qui disent les y avoir vûs, nou
ont conté des fables & des faussetés; conséquemment que cette race d'hommes gigantesques n'existe pas & n'a pas existé.

La Logique de M. de P. me paroît en défau
sur cet article, comme elle l'est sur bien d'autres
M. de Bougainville ne vit pas ces Colosses au premier voyage qu'il fit au détroit de Magellan en
1765, lorsqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron, qui assure les y avoir vûs; donc celui-ci nous
en impose. Le même Navire & le même équipage
de M. de Bougainville, lui excepté, y retourna
en 1766 avec un autre Navire français, ignoran
l'un & l'autre l'existence de ces Patagons Géants.
Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura M. de P. ?
qu'ils ont rêvé & qu'ils se sont imaginé voir en
réalité des hommes qu'ils n'ont vûs qu'en songe;
ou qu'ils sont des fourbes, que l'idée du merveilleux a éblouis, & qui s'opiniâtrent à soutenir
leur illusion. (*)

M. de P. eût eu bien beau jeu, si, (ce qui
pouvoit aisément arriver) M. Guyot avoit continué sa route au lieu de mouiller dans la Baye
Boucaut avec M. de la Gyraudais, & qu'au retour il eût également passé devant, comme il le
fit, sans s'y arrêter. M. de la Gyraudais auroit
plus qu'inutilement assuré avoir vû, bû & mangé
avec ces Titans; M. Guyot auroit été en droit,
au sentiment de M. de P., de lui dire: vous avez
rêvé. Vous nous contez une fable. J'y étois avec
vous; j'ai passé deux fois devant l'endroit où
vous dites leur avoir parlé, j'y ai vû de loin des
hommes montés sur des chevaux; mais dois-je
en conclure que ce sont des Géants? c'est une
illusion de votre part.

(*) Discours Préliminaire.

Examinons les relations des autres Navigateurs, qui disent avoir vû, ou n'avoir pas vû cette race gigantesque: voyons en quoi elles sont d'accord, & en quoi elles se contredisent. Je n'examinerai que celle dont parle M. de P.

Pigafetta monté sur le vaisseau la Victoire, commandé par Magellan, dit avoir vû en 1519, au port St. Julien, sur la côte orientale des Patagons, des hommes hauts de huit pieds; qu'ils en emmenerent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refusé de prendre aucune nourriture, & l'autre périt du scorbut, sur la côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vêtus de peaux, & portoient des especes de guêtres ou brodequins faits aussi de peaux de bêtes avec leur poil; & Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoûtrement rendoit leurs pieds semblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta M. de P. conclut que ce seroit faire tort à ses propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossieres. (*) Ce qui les rend cependant vraisemblables, c'est que les habitants du port St. Julien & de toute cette contrée, sont encore aujourd'hui connus sous le nom de *Patagons* que Magellan leur donna alors.

Quiros naviga aux terres Magellaniques en 1524, & n'y vit point de Géants. Dans trois voyages faits au détroit de Magellan, par les Espagnols, depuis 1525. jusqu'en 1540. ils n'y trouverent pas cette race de Colosses, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hyverner dans le port de Las-Zorras. Drake n'y en vit point en 1578, non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de son Escadre. Sarmiento, au rapport de son Historien Argensola, trouva en 1579. à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds,

(*) Tom. I, pag. 245.

& bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du détroi de Magellan, connu sous le nom de *Baye famine* La relation faite par Pretty, du voyage de Candisch, au même détroit en 1586. ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un second entrepris en 1592. Knivet dit avoir trouve au Port désiré, sur la côte de l'Est, non loin du port St. Julien, des Patagons, dont la taille équivaloit à seize palmes. Il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de quatorze empans. Il ajoute avoir vû au Brésil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port St. Julien : & quoiqu'il fût encore jeune, il avoit déjà treize palmes de haut. Mais, ajoute M. de P. il est impossible que la relation de Knivet puisse faire impression, même sur les lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590. sur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire; qui assommerent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au port St. Julien, en 1593 nombre d'Américains de si grande taille, qu'on les prit pour des Géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes, rencontrerent à la Baye verte, des sauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuerent quelques-uns. Mais Jantzson, Auteur de cette relation auroit dû se cacher de honte, dit M. de P. d'avoir écrit des fables si insipides. La relation du voyage du fameux Olivier de Nort, nous apprend que les gens de son équipage apperçurent au Port désiré des hommes de grande stature; qu'ils tuerent ensuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire; & qu'ayant enlevé de l'Isle Nassau deux filles & quatre jeunes garçons, dont les proportions ne paroissoient pas gigantesques, l'un de ces garçons, après avoir appris la langue Hollandaise, leur dit, que dans un pays nommé *Coin*, il existoit une race de Géants qu'il appelloit *Tirimenen*, hauts de douze pieds.

Y a-t-il une faute d'impression dans l'Ouvrage de M. de P., ou avoit-il oublié son objet, lorsqu'il ajoute : *ceux qui étudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus vrai, ni plus réel que ce pays de Coin, & ces Géants Tiremenen ?*

Spilberg, suivant Corneille de Maye, ne vit en 1614 que des hommes de taille ordinaire, sur la terre Delfuego. En 1615 le Maire & Schouten ne virent point de Géants vivans sur les côtes Magellaniques ; mais en creusant vis-à-vis l'*Isle du Roi*, on déterra des ossements, qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur retour ces deux Navigateurs qui avoient fait le voyage ensemble, se reprocherent mutuellement d'avoir fait insérer dans la relation de leur commis Aris, des faits controuvés, mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des ossements exhumés, dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal, envoyé par l'Espagne en 1618 pour apprendre la route du détroit découvert par le Maire, raconte dans sa relation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la côte des Patagons, qui sont de toute la tête plus hauts que nos Européans. Decker, Capitaine sur un des vaisseaux confié par les Hollandois à Jacques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'Histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitants de l'extrêmité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Titans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, si nous en croyons M. de P. Mais ils disent dans leurs relations, avoir vû à huit ou dix degrés plus au Nord que le détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Messieurs de Gennes & Beau-Chêne-Gouin en 1696 & 1699, ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui se peignoient

de rouge le visage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

M. Frézier se trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons Géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. M. de P. l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la côte Orientale de l'Amerique à la côte d'Occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit; (*) mais si M. de P. n'est pas plus fidele dans ses autres extraits, qu'il l'est dans celui-ci, il est à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront, ne l'accusent lui-même de n'avoir pas toujours eu la vérité assez à cœur. Quant à larticle présent, M. Frézier dit expressément que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons, Géants avec lesquels ils communiquoient, faisoient leur séjour ordinaire sur la côte orientale de la terre déserte des Patagons; & que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur séjour entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimenens de la terre de Coin, que le jeune Patagon enlevé par les gens de l'équipage de Noort leur dit être des Géants? je n'ait pas le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, pour vérifier la position de cette terre.

M. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autre relations rapportées par M. Frézier. Quelques vaisseaux, ajoute celui-ci, ont vû les Patagons de taille ordinaire, & les Patagons Géants. En 1704, au mois de Juillet, les gens du Jaques de St. malo, que commandoit Harinton, virent sept de ces Géants dans la Baye Grégoire. L'équipage du St. Pierre de Marseille, commandé par Carman de St. Malo, en virent six, parmi lesquels un portoit quel-
ques

[*] Pag. 78.

ques marques de distinction. Ses cheveux étoient ramassés sous une coëffe de filets, faits de boyaux d'oiseaux, & ornés de plumes tout autour de la tête. Leur habit étoit de peaux, le poil en dedans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau-de-vie qu'ils refuserent; mais ils firent en revanche présent de leurs carquois garnis de flêches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cents attroupés sur le rivage.

Le Capitaine Shelvosk est le dernier Auteur, qui parle des Patagons, dans la relation de son voyage autour du monde en 1719. Enfin l'Auteur de la lettre au Docteur Maty, dit qu'en passant à Manille, un vieux Capitaine de vaisseau marchand nommé Reainaud l'a assuré avoir vû en 1712, sur une côte voisine du détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut; qu'il les avoit mesurés lui-même.

En 1741 la fameux Chef d'escadre Anson relâcha aux côtes des Patagons tant à l'Orient qu'à l'Occident; sans y découvrir le moindre indice qu'elles soient habitées par une race d'hommes de taille colossale. Huit Matelots du vaisseau le *Wager* de l'escadre de cet Amiral, abandonnés sur le rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Mr. de P. conclut ainsi: (*) on peut juger après cela du crédit que mérite le Journal du Commodore Biron, dont le moindre Matelot n'auroit pas osé publier la relation.

Ce Capitaine, ajoute Mr. de P. dit que son vaisseau relâcha à la terre Delfuego; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

Mr. de P. n'est pas heureux dans ces citations;

---

[*] Tom. I, p. 258.

il a lu sans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite, & ne s'est pas donné la peine ni le temps de faire sur ses lectures, des réflexions aussi philosophiques qu'il voudroit nous le persuader. Il se trouve encore ici en défaut, la relation du Capitaine Biron non-seulement ne dit pas qu'il relâcha à la terre Delfuego; mais qu'étant dans le détroit, il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de distance. (*) A huit heures, dit l'Auteur de cette relation, nous découvrîmes de la fumée, qui s'élevoit de différents endroits; & en approchant de plus près, nous vîmes distinctement certain nombre de personnes à cheval. A dix heures nous jettâmes l'ancre sur la côte septentrionale du détroit, à quatorze brasses d'eau: nous étions à environ un mille de terre; & nous n'y eûmes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vûs sur la côte, nous firent des signes avec leurs mains. Sur le champ nous mîmes dehors nos canots, & nous les arrimâmes.

En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifesterent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse——— Nous voyions le Cap de la Vierge à l'Est-Nord-Est, & la pointe de sa possession à l'Ouest quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquâmes qu'un grand nombre de ces Géants environnoient la plage, & témoignoient par leur contenance, un grand desir de nous voir descendre à terre. Dès que nous y fumes descendus, les Sauvages accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cents, nous regardant avec l'air de la plus grande surprise, & souriant à ce qu'il paroissoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur

(*) Pag. 73.

est si extraordinaire, que même assis, ils étoient presqu'aussi haut que le Commodore debout, (le Commodore a six pieds de haut.) Il leur distribua des colliers de grains, des rubans & autres colifichets. Ces Patagons furent si charmés de ces petits présents, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodore eut beaucoup de peine à se dérober à leurs caresses, sur-tout à celles des femmes, dont les traits du visage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes aussi quelques enfants dans les bras de leurs meres, & leurs traits relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidelement extraite, que M. de P. l'a considérablement alterée, & qu'il fait dire à ce Capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même pensé. Pour qu'on ne m'accuse pas de faire à tort ce reproche à M. de P. on en jugera sur ses propres expressions; les voici (*), on peut les comparer avec la relation ci-dessus.

» Aussi-tôt que ces Géants montés sur des che- » vaux nains, eurent apperçu le Commodore & son » escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au devant » de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & » le caresserent beaucoup en lui donnant des » baisers âcres; les femmes lui firent, de leur côté, » essuyer des politesses encore plus expressives: » *elles badinerent si sérieusement avec lui*, que j'eus, » dit-il, *beaucoup de peine à m'en débarrasser.* Elles » firent aussi amitié au Lieutenant *Cumens*, & lui » mirent la main sur l'épaule pour le flatter, ce » qui le fit tellement souffrir, qu'il en ressentit » pendant huit jours des douleurs aigues dans cette » partie blessée par le poids de la main robuste des

(*) Tom. I, pag. 258.

» sauvagesses. Ce conte de Gargantua, ajoute M. » de P., fut débité à Londres en 1766. Le Doc» teur Maty, si connu par sa petite taille & par » son journal britannique, se hâta extrêmement » d'y ajouter foi, & de divulguer cette fable dans » les pays étrangers. » Voici comme il s'exprime dans sa lettre à M. de la Lande.

» L'existence des Patagons est donc confirmée, » on en a vû & *manié* plusieurs centaines. Le ter» roir de l'Amérique peut donc produire des Co» losses; & la puissance génératrice n'y est donc » pas dans l'enfance. ».

Si M. de P. en écrivant ainsi, a eu simplement dessein d'égayer son lecteur après s'être égayé lui-même, on pourroit le lui pardonner. Il pouvoit le faire aux dépens de l'existence des Patagons Géants : à lui permis de contredire l'évidence même, d'exercer son talent & d'étaler toute sa vaste érudition pour mieux réussir dans son objet. Mais le public qu'il n'en a pas prévenu, lui pardonnera-t-il de faire parler les Auteurs, qu'il donne pour ses garants, autrement qu'ils ne parlent? Je doute que quelqu'Amateur que l'on soit de critique & de raillerie, on soit d'humeur à lui passer ce ton railleur & méprisant, avec ce ridicule dont il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui sont contraires.

Mais loin que M. de P. ait voulu que le public prît tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce positivement, qu'il ne parle que d'après les Auteurs, & les cite. Malheureusement pour lui on trouve dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être; & l'on n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que M. de P. moins timide que M. de Buffon, veuille soutenir avec lui, que la Nature ne s'est organisée que depuis peu au nouveau monde; que l'organisation n'y est pas encore achevée de nos jours, c'est une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira; on ne sera pas obligé de l'en croire sur sa parole; puisque les faits

déposent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur M. de Buffon, qui ne comprend dans son hypothese que les plantes & les animaux, & que M. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit du Docteur Maty : (*) vos réflexions ne sont pas heureuses ; on pourra même ajouter : vos arguments sont bien foibles ; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomenes incontestablement faux.

M. de P. n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux Capitaines françois M. de la Gyraudais & Guyot. Il donne le change à ses lecteurs, en supprimant du journal de ce dernier, tout ce qu'il y dit des Patagons Géants qu'il a vû au détroit de Magellan. Il substitue à cette relation une partie seulement de ce que M. Guyot y rapporte des Patagons, de taille ordinaire, avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. M. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement : *ce n'étoit donc pas des Géants comparables à ceux du Commodore* Biron ; mais M. de P. avoit dessein d'induire le lecteur en erreur, en faisant contraster la relation de M. Guyot avec celles des Commodore Biron & M. de la Gyraudais : en donnant à entendre que M. Guyot n'a vû d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, & que M. de la Gyraudais nous en a imposé, ainsi que M. Biron ; puisque les deux Capitaines François étoient ensemble dans le Détroit. » N'est-il pas surprenant, ajoute M. de P., » que deux observateurs, qui se trouvent dans le » même lieu, la même année, & au même mois, » varient d'un demi pied sur la taille des Pata» gons ? » Il me paroît encore plus surprenant,

(*) Tom. I, pag. 259.

que M. de P. ou l'Auteur du journal des savans, qu'il donne pour son garant, ayent imaginé cette différence. Qu'on lise les relations de ces deux Capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près, qui confirment même l'existence des Patagons Géants.

De toutes ces relations que j'ai citées, quelques-uns disent n'avoir pas vû cette race de Titants, ou n'en font aucune mention ; toutes les autres assurent les avoir vûs, & leur avoir parlé. Dire avec M. de P. aux Auteurs des derniers, qu'ils nous ont conté des fables, qu'ils nous en ont imposé, l'assertion paroît un peu hazardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux relations qui disent n'avoir pas vû ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas préponderante avec la preuve affirmative des autres, il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes gigantesques a été vue au Port S. Julien par les uns, au Port désiré par d'autres, au Cap Grégoire & à la Baye Boucaut, & ailleurs, encore par d'autres Navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas ? non, la conséquence n'est pas philosophique. Vous avez une, deux, ou trois maisons à la ville, & à la campagne, j'ai été & même plus d'une fois pour vous y voir, je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver ; d'autres ont été plus heureux que moi ; j'en conclurai que votre existence n'est pas un conte, que les plaisirs que vous avez procurés à ceux qui vous ont vû, le détail des fêtes que vous leur avez données, ne sont pas des fables : j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle dans une de ces maisons ; que vous en changez suivant les saisons, & que j'ai mal pris mon temps pour vous y trouver. L'homme sage, le philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire ;

mais il ne nie pas. Une seconde espece d'hommes nie tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner un relief de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le peuple ignorant, toujours enthousiasmé du nouveau, toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires.

L'existence d'une race humaine gigantesque est de ce nombre. Depuis le commencement du seiziéme siécle on nous débite l'avoir trouvée vers le détroit de Magellan : des Navigateurs nous racontent avoir vû ces Géants, leur avoir parlé, avoir bû & mangé avec eux, font la description de leurs vêtements, de leur figure, de leurs armes, qu'ils ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages se sont renouvellés successivement depuis 1519. jusqu'à nos jours, que M. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces Colosses, ont fait présent de quelques-uns à M. Darboulin, fermier général des Postes de France, chez qui je les ai vûs & mesurés ; & chez lequel vraisemblablement on peut encore les voir. L'existence de ces Patagons Géants est cependant encore un problême pour beaucoup de personnes. Comment le résoudre ? la solution n'est pas difficile. Que quelques Philosophes accrédités de nos jours se transportent sur les lieux ; qu'ils parcourent le pays, & y fassent un séjour assez long pour le visiter dans les différentes saisons ; qu'ils s'informent des habitants du Chiloé & des environs, du terrein qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chaucahues*, avec lesquels ils communiquent de temps à autre. Si ces philosophes à leur retour, nous disent que toutes leurs recherches ont été vaines, l'existence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteuse : on sera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui subsistent du contraire, que l'on trouve dans

les relations des plus célebres Navigateurs. En attendant le retour de ces Philosophes d'un voyage au moins aussi intéressant que tant d'autres, on peut, ce me semble croire, sans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-dessus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné & qu'ils conservent encore parmi nous; toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractere de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire, & prouver à M. de P. que la race humaine n'est pas si dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le persuader. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans les mesures de la taille de ces Colosses; mais si l'on doit les regarder comme estimées, & non prises à la rigueur, on verra qu'elles different peu entre elles.

Pour nous convaincre de cette existence, M. de P. dit qu'on auroit dû nous amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques squelettes de ces Géants; M. Guyot que j'ai cité, ainsi qu'un autre Capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Isles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre derniere, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres Magellaniques; qu'il y trouva un squelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce squelette devoit avoir eu dans son vivant, au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce squelette dans une caisse, l'avoit porté à son bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après, son vaisseau ayant été assailli d'une nouvelle tempête plus violente que la premiere, l'Archevêque de Lima, passager sur son Navire, pour retourner en Espagne, persuada l'équipage que les osse-

ments

ments de ce Payen, que M. Guyot avoit mis dans son vaisseau, étoient cause que Dieu les punissoit par cette tempête, & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jetter à la mer : ce qui fut exécuté malgré toutes les raisons de M. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade, mourut presque subitement, & fut aussi jetté à la mer. M. Guyot prit occasion de cette mort, qu'il dit aux Espagnols être une punition du ciel, de ce que l'Archevêque avoit soulevé contre lui Capitaine de l'équipage du Navire, pour un squelette, qu'il n'y a mis que pour satisfaire la curiosité des Européans, & convaincre les incrédules de l'existence de cette race gigantesque. Ce fait prouve encore contre M. de P. non-seulement la réalité des Patagons Géants ; mais que les Espagnols ne sont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un squelette humain, gardé dans un navire, traîne avec lui la tempête & le mauvais temps.

Mais quand M. Guyot, ou quelqu'autre Navigateur auroit apporté un ou deux squelettes entiers de Géants, ou même en eussent amené de vivants, en auroit-on été moins incrédules sur l'existence d'une race composée d'hommes de cette espece ? non, on auroit dit en les voyant, ce sont des Géants ; mais tels que la Nature en fait naître quelquefois en Europe, & dont l'existence ne prouve pas une race d'hommes gigantesque dans notre Continent.

Quelque convaincante que puisse être une race d'hommes plus grands, plus gros, & plus robustes que ceux de notre Continent, pour prouver que la nature humaine n'est pas dégradée, ni dégénérée en Amérique, les incrédules à cet égard exigent d'autres preuves que celles de l'existence des Géants ; puisqu'elle est encore au moins un problême pour eux. Ces preuves seront fondées sur le rapport, je puis dire unanime des Auteurs,

qui nous ont donné des relations des peuples du nouveau Monde.

En montrant contre M. de P. la bonté, la beauté & la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons suivi du Nord au Sud; retournons sur nos pas, & voyons si les Voyageurs ont vû les peuples de ce pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont trouvé la race humaine essentiellement viciée dans toutes ses facultés physiques; si la dégénération avoit atteint les sens & les organes des hommes; si ces hommes sont encore aujourd'hui une espece dégénérée, lâche, impuissante, sans force, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, sans mémoire, incapable d'enchaîner ses idées & supérieure enfin aux animaux, mais seulement par l'usage de la langue & des mains, inférieure d'ailleurs au plus foible, & au moins spirituel des Européans.

Les Américains du Chili sont de bonne taille, dit Frézier; [*] ils ont les membres gros, l'estomac & le visage larges, sans barbe; les cheveux gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit gueres d'hommes dans les autres parties du monde, qui en approchent pour la legereté, pour la force à soutenir la fatigue, & pour l'adresse à monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débauches, ils vivent des siecles sans infirmités, tant ils sont robustes.

Leur couleur naturelle est bazanée, tirant sur celle du cuivre rouge. Cette couleur est générale dans toute l'Amérique, tant méridionale que septentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'est point un effet de la qualité de l'air qu'on y respire, mais d'une affection particuliere du sang, car les descendants des Espagnols, qui s'y sont établis & mariés avec des Européanes, & conservés sans mélange avec les Chiliennes, sont d'un

[*] Pag. 61 & suiv.

blanc & d'un sang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même maniere & ordinairement alaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge bazanée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puisqu'elle est commune à tous les habitants des deux extrêmités du nouveau Monde, & à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en rien, & les observations de M. de P. portent par conséquent à faux?

Sont-elles plus exactes par rapport au dégré de chaud & de froid si différent en Amérique en deça de l'Equateur, & sous le même parallele dans notre Continent [*]? il l'ignore. Mais je sçai qu'il n'est pas vrai que le froid soit plus vif dans l'Hémisphere Austral, au même dégré qu'en deça de l'Equateur. Les deux freres Pierre Duclos, & Alexandre Guyot ont doublé deux fois le Cap Horn au cinquante-sixieme dégré de latitude Australe, au milieu de l'Hyver du pays; & même pour éviter les courants violents, & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils furent obligés de s'élever jusqu'au soixantieme dégré, ou environ. Ils m'ont assuré n'y avoir pas ressenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante-huitieme.

Les François que nous avons établis aux Isles Malouines, sous le cinquante-deuxiéme parallele, y ont passé trois Hyvers consécutifs. MM. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hyver au détroit de Magellan. Ils m'ont également assuré que le froid y avoit été très-modéré, & même si doux aux Isles Malouines, que sur les eaux dormantes, la glace n'avoit pas été assez forte pour porter, sans se fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

[*] Tom. I, pag. 8.

Au Chili comme dans presque toute l'Amérique, le Sexe a une si bonne constitution de corps, qu'il ne semble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandise & la désobéissance de la premiere mere du genre-humain. Les Américains se délivrent du fardeau naturel sans le secours des sages-femmes, & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européanes auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours. (*) Si c'est là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foiblesse seroient donc une perfection : alors M. de P. aura raison d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élevent leurs enfants de maniere qu'on les voit marcher sans appui dès l'âge de six mois ; & l'on ne trouve gueres parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre si communément chez nous. La durée de leur vie passe ordinairement le terme de la nôtre ; leur vieillesse est extrêmement vigoureuse ; [**] à quatre-vingt-dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous assure même avoir vû des sauvagesses fécondes encore à quatre-vingt.

Les Caraïbes vivent cent cinquante ans & quelquefois davantage. M. Laudonniere & les sept François qui échapperent dans la Floride, aux cruautés & des Espagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova* âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ses petits fils jusqu'à la cinquieme génération inclusivement. [***] Vincent le Blanc donne une vie aussi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume Casubi. Pirard dit la même chose des Brésiliens, d'autres des Péru-

[*] La Hontan, p. 138.
[**] Hist. Nat. des Antilles.
[***) *Ibid.*

viens, & des autres peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'est pas une preuve d'une bonne constitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à M. de P. pour l'en convaincre.

§. III.

Des qualités du cœur & de l'esprit des Américains.

Le sentiment des Auteurs n'est pas moins unanime sur les qualités du génie, de l'esprit & du cœur des naturels de l'Amérique, qu'il l'est sur la bonne constitution de leurs corps. Nous avons vû qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille & d'une constitution si robuste, qu'elle est à l'épreuve de tout. M. de P. nous les avoit cependant présentés comme une race d'homme énervée, & viciée jusques dans ses principes. Il nous dit avec la même assurance, mais avec aussi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le sont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec les Espagnols, ou dans leur voisinage, mais il se seroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'est qu'ils ne sont pas moins yvrognes, ni moins adonnés aux femmes, [*] & qu'ils vivent néanmoins des siécles. Ils sont également sans ambition pour les richesses qu'ils tirent des entrailles de la terre, pour satisfaire notre cupidité. Mais ils en different beaucoup quant à la bravoure & à la hardiesse.

Les Péruviens d'aujourd'hui sont timides, pusillanimes, au reste malins, dissimulés & sournois;

[*] Frezier, p. 56 & 76.

c'est l'appanage de la foiblesse, & des ames subjuguées. Les Espagnols en ont toujours agi, & agissent encore avec ces indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre lesquels on employe la force supérieure que l'on a sur eux, & avec une barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours soutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en essuyent, les rend craintifs : la timidité est toujours lâche & sans cœur. Mais les peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyanne & du Mexique ont conservé leur ancienne bravoure qui les a soustrait jusqu'à présent à la domination Espagnole.

M. de P. l'ignoroit peut-être, ainsi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouissent encore tous les peuples de l'Amérique septentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorsqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'opposer à l'esclavage, ni celui de travailler à s'y soustraire.

On ne doit pas être surpris s'il y a aujourd'hui si peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitants de ce grand Empire avant la conquête qu'en firent les Espagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voisines, qui ne sont pas conquises .... Ceux-ci savent très-bien s'accorder sur leurs intérêts communs. C'est par leur bravoure, & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & qu'ils ont borné les conquêtes des Espagnols à la riviere de *Biobio* & aux montagnes de la Cordiliere, où l'on trouve une infinité de mines de toutes sortes de métaux & de minéraux, le fer excepté. Mais on y supplée dans ce pays-là par la fonte [*] & le cuivre. Ce dernier s'y trouve même pur, & en masses si considéra-

[*] Frezier, *ibid.*

bles, qu'on y a vû des *Pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de mélendes a donné le nom de St. Joseph à la montagne d'où on le tire. Il en montra à M. *Frézier* un morceau du poids de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon séjour à la Conception, dit cet Auteur, (*) à faire six Canons de campagne de six livres de balle.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lû dans l'Ouvrage de M. de P. (**) que l'élévation du terrein de la Tartarie orientale forme la bosse la plus élevée, & la plus énorme de notre Globe. Il avoit oublié sans doute, que depuis qu'on a mesuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilieres, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les observations de MM. de la Condamine & Bouguer. Ce seroit donc en Amérique, & non en Tartarie, suivant son systême, qu'il faudroit chercher les plus anciens peuples de l'Univers : il traite cependant les Américains de peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothèse M. de P. nous les représente comme des hommes dont les facultés sont encore tellement engourdies, qu'on n'a pu jusqu'à présent les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu long-temps avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, & il n'a besoin que de culture [***] ils raisonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y ayent mûrement pensé. Ils consultent toujours entr'eux avant que d'entreprendre quoi que ce soit, prennent l'avis des anciens, auquel ils déferent beaucoup, à cause de leur expérience.

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit, dit

[*] Frezier, *ibid.*
[**] Tom. II, p. 284.
[***] Voyage de la France équinoxiale, p. 351. & suiv.

le Baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, & sur-tout dans leurs ruses de guerre. Ils sont même dissimulés; & souvent lorsqu'ils vous caressent le plus, c'est alors qu'il faut s'en défier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend très-circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions; (*) cependant ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie; mais les jeunes gens sont gays, & trouvent les manieres françoises assez de leur goût.

Lorsqu'ils sont avec des amis sans témoins, ils raisonnent très-bien, & avec autant de hardiesse que lorsqu'ils sont dans le conseil. Ce qui paroîtra extraordinaire aux personnes qui ne les connoissent pas sous d'autres idées que celles de *Sauvages*, c'est que n'ayant pas d'études, & suivant les pures lumieres de la Nature, ils soient capables de fournir à des conversations souvent de plus de trois heures, sur toutes sortes de matieres, & dont ils se tirent si bien, qu'on ne regrette jamais le temps que l'on a passé avec ces philosophes rustiques.

Les Mexicains sont bien partagés du côté de l'esprit; [**] ont du génie pour la musique instrumentale, & pour la peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiseau *Cincon*; & ils excellent en ciselure d'orfévrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent: leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs.

Quoique les Sauvages n'ayent pas appris la Géographie, ils font les Cartes les plus exactes des pays qu'ils connoissent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, suivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anses, les rivieres, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies, &c. en comptant les distances par

(*) Pag. 303 & suiv.

[**] Atlas & Dissert. de Guedeville, tom. VI, p. 102 & suiv.

journées, demi-journées de guerriers; chaque journée valant cinq lieues. Ces Cartes chorographiques particulieres sont faites sur des écorces d'arbres. [*] Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée, ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience, & par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieues sans s'égarer; & connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit, lors même que le temps est couvert à ne voir ni le soleil, ni les étoiles. Leur vue est si bonne & leur odorat si fin, qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe & sur les feuilles. On ne sauroit donc disconvenir, continue *la Hontan*, que les Sauvages n'ayent beaucoup d'esprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs nations. (**)

Sans avoir de Licurgues pour législateurs, les Caraïbes, & en général tous les Américains respectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, déferent aux sentiments des anciens, & se réglent sur leurs volontés. Ils sont naturellement francs, véridiques, & ont donné dans tous les temps de marques de candeur, de courtoisie, d'amitié, de générosité, & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqués long-temps leur rendent plus de justice que M. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le mensonge, la perfidie, la trahison, le libertinage, & plusieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicieux exemples des Européans, & aux mauvais traitements que ceux-ci ont exercés contre eux. A chaque page des relations, on voit combien ceux de l'ancien Continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils savent si bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promise, faussée lâchement dans toutes les occasions; les

---

[*] La Hontan, p. 203.
[**] *Ibid.* p. 112.

Européans toujours pillant, brûlans impitoyablement les maisons & les villages des Américains, violant leurs femmes & leurs filles, & se laissant emporter à mille autres excès inconnus à ces peuples avant que les Européans les eussent fréquentés.

Mr. de P. accuse les naturels du nouveau monde d'une indifférence hébêtée à l'égard de tout, & d'une insensibilité stupide, qui sont, dit-il, le fond de leur caractere, au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux, pour ébranler leur ame, (*) que c'est un vice de Nature, une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croira-t'on plutôt que ceux qui les ont fréquentés longtemps? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux, & se mocquent des Européans à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle que nous appellons amour. Leur amitié, leur tendresse, quoique vive & animée, ne les entraîne jamais dans ces emportements & ne les portent pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont sages & les maris aussi, non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer, quand ils veulent, le lien du mariage. Les filles sont libres, maîtresses de leurs corps & de leurs volontés; ainsi que les garçons, elles usent de cette liberté, comme bon leur semble, sans que pere, mere, frere ni sœur ayent droit de leur faire des reproches à ce sujet (**).

Mais les Américains ne sont pas indifférents sur la gloire; ils se piquent même de valeur. Quand Mr. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait, il ignoroit leur amour pour la gloire, & que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure du Pere Feuillée prouve bien que ces peuples ne sont pas si insensibles que le dit

(*) Tom. II, pag. 44.
(**) La Hontan, pag. 113.

Mr. de P. un seul mot, le terme de *pauvre femme* manqua à lui couter la vie. Recevez *pauvre femme*, cette Piastre, dit le Pere Feuillée, à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la misere. » Je n'eus » pas achevé de prononcer ces paroles, dit-il, » (*) que s'élevant de rage sur ses pieds, elle » se jetta sur moi avec furie, prête à m'égorger; » de plus elle m'accabla de mille injure, & de » mille différentes malédictions dont la langue » Indienne est toute remplie, me reprocha les » cruautés atroces que les Européans avoient » exercées sur eux, en ravissant leurs biens, » & leurs trésors; elle me fit sentir que je » ne devois pas la traiter de *pauvre femme*, disant » que je n'étois moi-même qu'un gueux, con- » traint d'abandonner mon pays, & d'entre- » prendre de si longs & de si pénibles voyages pour » venir enlever leurs trésors; qu'au reste les In- » diens possédoient plus de richesses dans un pe- » tit coin de leur Empire, que les Européans » dans toute l'étendue de leurs plus grands Royau- » mes.... Les deux Indiens qui étoient avec elle, » se contenterent de me chasser de cette cabane, » par ordre de cette megere, qui ne voulut jamais » entendre raison; & me jetta ma piastre au nez. » Je la ramassai, quoiqu'assez mortifié d'avoir don- » né de l'argent pour me faire accabler d'injures, » & me voir même exposé à perdre la vie. Je me » trouvai fort heureux d'être échappé de leurs » mains à si bon marché.

Cet exemple entre mille autres prouve combien Mr. de P. a tort de dire que rien n'est capable d'émouvoir leur ame. D'ailleurs ils sont très-jaloux de passer pour vaillants & courageux. Cette ambition les porte à souffrir les plus cruels tourments sans se plaindre. Aussi les naturels des Isles Antilles & de la terre ferme qui les avoisine, aiment à être appellés *Caraïbes*; parce qu'en leur lan-

(*) Pag. 386.

gue ce terme signifie *braves & belliqueux*. Ils ne sont cruels qu'envers leurs ennemis reconnus; par la douceur & les bonnes manieres on gagne tout sur eux. J'admire la réflexion de Mr. de P. à cet égard. Est-elle bien philosophique, quand il en conclut que les Américains n'en sont que plus stupides & par-là se raprochent davantage des enfants & des animaux que l'on aprivoise par la douceur ? Pense-t-il donc que pour pour être homme, on doive être inaccessible aux sentiments d'honneur, aux impressions de la douceur & de l'humanité; ou que tous les hommes sont du caractere des Nègres & de quelques autres nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, sans quoi ils deviennent insolens, paresseux & infideles ? Ce seroit par-là même qu'ils ressembleroient bien mieux aux ânes & autres animaux domestiques qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non les Américains sont des hommes, & des hommes susceptibles de sentiments de gratitude. Ils sentent le bien qu'on leur fait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus besoin de vous, comme la plupart des peuples civilisés de notre Continent, & ils se conduisent par principes d'honneur & de reconnoissance.

Les richesses ne les tentent pas; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent; mais si en conséquence de leur indifférence à cet égard Mr. de P. a raison de les traiter de stupides, nous avons donc été jusqu'à présent des sots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *sages* & de *philosophes*. Ceux-ci méprisoient les richesses, & ceux qui avoient l'ambition d'en amasser. Les Américains reprochent à tous propos aux Européans leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouissent pas, & pour leurs enfants, qui les prodiguent ensuite. Ils se mocquent de nous, dit l'Auteur de l'Histoire na-

turelle & morale des Antilles, ils se mocquent de nous, & disent que, puisque la terre est si capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper simplement de sa culture. Aussi ajoute le Chevalier de Rochefort, sont-ils libres des soucis des choses qui appartiennent à la vie, & incomparablement plus robustes, plus sains, plus gras que les Européans. Ils vivent sans chagrins, sans inquiétudes, méprisant l'or & l'argent, comme les Lacédémoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la derniere misere; mais ils sont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curiosités & les commodités superflues, qui deviennent des besoins pour nous, & que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en passent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'est point troublée par les subsides & l'inégalité des conditions. Ils ne souhaitent pas cette magnificence de logements, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition sans la satisfaire, & flattent quelques moments la vanité, sans rendre l'homme plus heureux. Ce qui est encore plus remarquable, dit Frézier, c'est qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voyent chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de chose pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils sont fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples que nous appellons *Sauvages*, autant de police & plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chasse ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clore un jardin, ils le font autant par divertissement que par le besoin de nourriture, & par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur

cause la préférence que les Européans donnent à l'or & à l'argent sur le verre & le cristal, qui ont, disent-ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux Chrétiens une piece d'or en leur disant : voilà le Dieu des Chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs pays ; pour ceci ils viennent nous persécuter, nous chasser de nos habitations ; pour ceci ils se tuent ; pour ceci ils sont toujours dans l'inquiétude & les soucis. Quand ils voyent un Européan triste & pensif, ils lui en font doucement la guerre, & lui disent : Compere, (terme d'amitié) Compere tu es bien misérable d'exposer ta personne à de si pénibles voyages, de te laisser ronger à tant de soucis. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne soyent englouties par la mer : ainsi tu vieillis en peu de temps ; tes cheveux blanchissent, ton front se ride, mille incommodités te tourmentent ; & au lieu d'être gai & content, ton cœur rongé par le chagrin te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre pays, & tu nous menaces sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste ; que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe ? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons ? ta terre est donc bien mauvaise, puisque tu la quittes pour venir prendre la mienne, où tu as bien de la malice de venir ainsi de gayeté de cœur me persécuter ! (*)

Cette plainte, ce doux reproche sont-ils d'un stupide & d'un hébêté ? je le demande à M. de P. & à ceux qui adoptent son opinion : ou plutôt n'est-ce pas une leçon donnée à des gens qui ont en effet besoin d'aller à l'école de la raison & du bon sens ?

Oui les naturels de l'Amérique en ont beaucoup.

---

[*] Histoire naturelle & morale des Isles Antilles.

Ils aiment & estiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort? que viendroient-ils chercher en Europe pour les besoins de la vie, & la conservation de leur existence, unique objet de leurs desirs? plus sensés, plus sages que nous, ils sont comme Socrate, de qui Platon disoit qu'il étoit moins sorti d'Athenes pour voyager, que les aveugles & les boiteux: qu'il ne desira jamais de voir d'autres villes que la sienne, ni de vivre sous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la passion des richesses tourne la tête, & leur ôte la faculté de reflêchir philosophiquement, taxent, avec Mr. de P. cette indifférence de foiblesse d'esprit & de corps. Ne devroient-ils pas la regarder comme une vertu? elle est d'autant moins étonnante chez les Américains, que le Sol des pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-même, non-seulement tout ce qui est de nécessité, mais encore mille agrements, dont nous ne jouissons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulysse le plus sage des Grecs, dit Ciceron, (*) préféra Ithaque à l'immortalité.

Ces peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriser, sont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *tien* & le *mien*, ces deux mots si funestes à la Société, & desquels ont pris naissance toutes les divisions, toutes les querelles qui s'élevent parmi les hommes. L'intérêt ne cause point de procès parmi eux. Tout ce qui est à l'un est à l'autre; & les secours mutuels qu'ils se prêtent en toutes occasions, font voir que, si leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plaît d'appeller du beau nom de *politesse*, les principes naturels d'humanité sont encore plus entiers parmi eux, que chez les peuples civilisés, qui les méprisent. Cette indifférence des Américains pour les richesses n'a pas la

(*) *Tanta vis patriæ est, ut Ithacam illam in asperrimis Saxulis tanquam nidulum affixum sapientissimus vir immortalitati anteponeret.* Cic. Lib. I. de Orat.

religion pour principe, puisqu'on convient pres-
qu'unanimement qu'ils n'ont aucun culte, & que
l'on ne trouve pas même dans leurs langues un
terme pour exprimer la Divinité. C'est une vraie
philosophie naturelle, & non une apathie géné-
rale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire
quand il faut aller à la guerre, les chefs les exhorten
tous à se bien comporter. Ils leur remontrent la gloi-
re qu'ils recevront, s'ils se font remarquer par des
actions de courage & de bravoure; & au contraire
l'infamie éternelle qui les attend, s'ils sont lâches
& poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs hérédi-
taires, que celui d'être respecté comme anciens à
cause de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne
doit le choix que l'on fait de lui qu'à son courage,
sa bravoure, sa bonne conduite & ses belles actions.
Anciennement, celui qui aspiroit à cette dignité,
étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en
faire perdre l'envie au plus intrépide : Il devoit
tout endurer, sans faire paroître le moindre signe
de douleur. On peut voir le détail de ces épreuves
dans les relations de Laet, de Léry, de Biet, dans les
dessertations de Guedeville, &c. aujourd'hui pres-
que toutes les nations du nouveau Monde choisis-
sent pour chef ceux qui se sont acquis beaucoup
de réputation de force, de bravoure, & de courage
dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs
ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions
que de marcher à la tête de ses Camarades pour le
temps de la guerre; d'en exposer le sujet, après
avoir convoqué l'assemblée; de prescrire les jours
de pompe & de réjouissance : mais il n'a aucun
pouvoir sur ceux de la nation.

Ces peuples si idiots, suivant nous, conservent
cependant un tel sentiment de liberté, qu'ils trai-
tent les Européans de vils esclaves sur ce qu'ils se
soumettent aveuglément aux volontés d'un seul
homme, qui dispose d'eux comme d'un troupeau
de

de moutons & de marionnettes qu'il fait mouvoir à son gré.

Où Mr. de P. trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains ? en ce qu'ils font la guerre par surprise : comme si parmi les Européans on ne se fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Ignoroit-il l'axiôme *virtus an dolus quis in hoste requirat ?* La ruse & la surprise ne sont donc pas toujours des preuves de lâcheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il est vrai, la guerre par surprise; mais tout le monde sçait qu'ils sont braves [*] courageux, qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir ; & se font plutôt hacher en piéces que se laisser prendre. Ils se jettent même avec fureur au milieu des ennemis, pour culbuter tout ce qui leur fait résistance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades blessés ou prisonniers. Les Icaques s'estimeroient deshonorés, si, lorsqu'ils arrivent sur le territoire de leurs ennemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée [**] & ne les sommoient de prendre les armes pour se défendre.

Les Américains voisins du Chili, peuple belliqueux, qui ont souvent vaincu les Espagnols, & n'en ont pu encore être subjugués, leur font déclarer la guerre & leur dire : *nous irons te trouver dans tant de lunes.* Les Incas faisoient de même avant l'invasion des Espagnols. Presque tous ces peuples ont la gloire & la bravoure en si grande recommandation, que pour en réveiller & nourrir les sentiments dans le cœur de la jeunesse, ils ne peuvent se marier qu'au retour de la guerre. Ceux qui ne s'y sont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles qui veuillent les épouser. Une femme est le prix du courage & des sentiments généreux. Chez les Brésiliens il faut avoir

[*] Hist. Nat. des Antilles.
[**] *Garcilasso. Lib. 5. Chap. 12.*

tué quelques ennemis, & en montrer les dépouilles; cet usage est encore en vigueur dans quelques Cantons de la Tartarie & de la Carmanie. [*] Qui ne sçait que Saul exigea de David les têtes de cent Philistins, comme une condition préalable pour lui accorder sa fille en mariage?

Non, il n'est pas vrai que les naturels de l'Amérique soient tous une race d'hommes lâches, pusillanimes, sans force & sans vigueur de corps & d'esprit. Les Anglois en firent une triste expérience dans la derniere guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edoward, ne purent résister à l'assaut qu'y donnerent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois. Mr. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux François qu'il commandoit; & laisser les Sauvages pour le camp de réserve. Ceux-ci l'ayant appris, sentirent leur amour-propre très-mortifié: leur orgueil se réveilla, ils se crurent méprisés. Dans cette idée ils vont trouver Mr. de Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'assaut, ou qu'ils se retireroient chez eux. Pour ne pas les rebuter. Mr. de Moncalm y consentit, les Iroquois donnerent l'assaut & emporterent le Fort, malgré la vigoureuse résistance des Anglois.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains se sont laissés subjuguer par une poignée d'Espagnols? j'ai de la peine à le croire d'après les relations des Espagnols mêmes. Ceux-ci employerent tout ce que la fourberie, la trahison & l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des peuples remplis de bonne foi, qui loin de se défier des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais; leur firent l'accueil le

(*) Vincent le Blanc. I. Part. Chap. 30. & Alexandre d'Alexandre Liv. I. Chap. 24.

plus gracieux, leur donnerent des présents, comme à des amis; leur montrerent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus superbe, & ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'instruments qui imitent les éclairs & le tonnerre, & en produisent les tristes effets. Le ciel & la terre paroissoient avoir conjuré leur perte. Avec la même simplicité des Américains, quel Européan n'eût pas été saisi de la même admiration & de la même crainte? Mr. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ils se sont plongés dans l'esclavage? (*) ceux qui n'ont pas subi le joug des Européans, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts, enfants de notre ambition, de notre convoitise, de notre méchanceté & de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familieres aux nations civilisées; ayent été saisis d'étonnement à la vûe d'objets extraordinaires, & de mille choses dont ils n'avoient point d'idées? La simplicité dans laquelle ils étoient, & sont encore élevés, en est la véritable cause. Lorsque Mr. de P. nous la donne pour une vraye stupidité, y avoit-il bien réfléchi? la simplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon sens.

L'imagination en est, il est vrai, moins féconde, moins variée, faute d'une mémoire exercée &

---

[*] Tom. II. pag. 136.

meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuse quantité d'idées ; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a ?

Les idées des peuples du nouveau Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre, parce qu'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être ; l'ambition, l'avarice, la sensualité, le luxe & tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'essor & ne s'excerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, & qui ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité ! Par la premiere ils sont étonnés, ils admirent ; hé combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique !

Par la stupidité on est incapable de suivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'est pas par où péchent les naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel M. de P. nous l'assure. Si l'ignorance de nos sciences & de nos arts les prive de beaucoup de commodités & de plaisirs, ils sont en revanche exempts de beaucoup de soucis, de beaucoup de peines, qui se multiplient chez nous à proportion de nos connoissances, & de notre ambition. Nous sentons très-bien quel bonheur ce seroit de nous raprocher de cette simplicité ; puisque nous nous plaignons sans cesse de ce que notre état & nos besoins fictices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons sans relâche ce bonheur que nous reconnoissons dans la médiocrité ; nous sommes des hypocrites, avouons-le de bonne foi, nous sommes des fourbes qui agissons en Européans & pensons en Américains. N'y a-t-il pas

ou efface ſtupidité à ſe tourmenter l'eſprit & le partent pour ſatisfaire des beſoins fictices, fruits de cul re imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainſi que l'art & l'induſtrie de les ſatisfaire ? La miſere, la gêne donnent de l'induſtrie & de l'eſprit. *Vexatio dat intellectum.* Voilà où en ſont réduits les Européans, & ils ont la folie de ſe croire au milieu de la miſere plus heureux que les Américains. Il me ſemble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Eſpagnol à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & mépriſant, croire & dire que toute la terre eſt à lui, & ne reconnoître au-deſſus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous eſtimerons mieux les choſes ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'eſt que ne connoiſſant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas beſoin de placer des bornes pour marquer les limites des uſurpations. Ils ſavent très-bien compter les années & les mois par les aſtres, ſans le ſecours de cette Aſtronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaiſſeaux, pour aller envahir un or qu'ils mépriſent, & ſans laquelle ils prennent comme nous les ſaiſons telles qu'elles ſe préſentent, ſement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainſi contents de leur pays & de ſes productions, ils ne ſont ni curieux d'envahir celui des autres, ni aſſez fous pour aller courir les dangers & les riſques de la vie, inſéparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus ſur des peaux d'animaux, ou ſur des nattes, le ſommeil vient à eux auſſi-tôt qu'ils le déſirent : pendant qu'ennemi juré des ſoucis & des inquiétudes, compagnons inſéparables de l'ambition, de la molleſſe, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces philoſophes ruſtiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la Nature ſentent mieux

que nous les prérogatives & les droits de l'hu-manité, ils ne ſavent ce que c'eſt que de ſe donne des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité & ſtupidement portés par la foibleſſe. Ces idiots Américains ſavent défendre leur vie, ſans avoir l'idée d'arracher les hommes du ſein de leur famille & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entretuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition ſommeille, des eſclaves fainéants dans certain pays, & dans d'autres des marionnettes miſérables.

Autre preuve de la ſtupidité des peuples de l'Amérique, ſuivant M. de P., mais auſſi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne ſauroient, dit-il, compter au-delà de vingt; & ſont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce ſentiment eſt celui de quelques Auteurs & adopté un peu trop legérement par M. de P. lu qui réflechit ſi philoſophiquement, a-t-il pu ſ perſuader que ces Peuples ne ſauroient réellemen compter au-delà du nombre vingtieme? ils ſe trou vent ſouvent dans le cas de faire des calculs plu étendus: ils le font; comment donc s'y prennent ils? ils ont donc une maniere de les faire, un Arithmétique inconnue à M. de P. & aux Auteur qu'il cite pour ſes garants.

Quand les Caraïbes ſe propoſent de faire un choſe au bout d'un temps dont le terme eſt trè éloigné, ils mettent dans une callebaſſe la quanti de pois ou de petits cailloux qui exprime le nom bre des jours au bout deſquels ils doivent faire choſe propoſée: à la fin de chaque jour, ils ôte un pois de la Callebaſſe, le dernier pois ôté, ils fo ce qu'ils avoient deſſein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant nœuds ou ſur un petit bâton, autant de cra qu'il doit s'écouler de jours juſqu'à celui qu' ont en vûe. Tous les jours ils dénouent un nœ

ou effacent un cran, jusqu'au dernier : alors ils partent pour la guerre, si c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient proposé.

Dans leurs langues, je l'avoue sur la bonne foi des Auteurs, nous ne connoissons point de termes qui expriment des nombres au-delà de vingt : mais parce qu'il nous sont inconnus, devons-nous en conclure qu'il n'y en a pas? chez nous deux fois dix ou vingt sont des termes équivalents comme trois fois dix est le synonime de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trente, on en concluroit fort mal que nous ne sçavons pas compter jusqu'à ces nombres, puisque nous pourrions y suppléer par deux fois dix ou trois fois dix, & ainsi des autres nombres supérieurs.

Pour calculer jusqu'à dix, les Américains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main : ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix : ils connoissent donc également les nombres depuis un jusqu'à dix, savoient en faire l'addition, & même le répéter comme nous pour compter jusqu'à vingt: pourquoi ne l'auroient-ils sçu faire jusqu'à trente & au-delà ?

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européans qui ne sçavent pas écrire. Les doigts sont pour les uns & pour les autres des signes distinctifs, des caracteres mémoratifs, dont le nombre est déterminé comme celui de nos caracteres arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq, & l'expriment en montrant tous les doigts des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq & en expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en

montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais, dira-t'on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sçauroient donc exprimer tel nombre supérieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas ? nous n'avons que neuf chiffres & le zero; nous exprimons bien avec eux, tous les nombres possibles : en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caracteres; & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de mémorial, soit pour communiquer ces idées à nos semblables. Les muets de notre Continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant ? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquels ils se proposent de faire quelque chose, equivaut souvent à celui de deux ou trois de nos mois; il est donc constant qu'ils ont l'idée des nombres soixante & quatre vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils sçavent pousser leur calcul jusques-là, j'ai droit d'en conclure qu'ils le poussent bien plus loin, que leur Arithmétique nous est inconnue, & qu'elle leur suffit pour leur usage.

Quelques-uns de ces peuples font leurs nœud[s] à des ficellles de differentes couleurs, & font [à] chaque ficelle le nombre de nœuds nécessair[es] pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles d[e] couleurs différentes ? ne seroit-ce pas que le[s] nœuds d'une ficelle expriment des nombres diffé[-]rents de ceux qui sont exprimés par les nœud[s] d'une autre, & que chaque nœud a sa valeur dé[-]terminée? Ceux de la ficelle blanche, par exem[-]ple, pourroient être des unités, les nœuds de l[a] rouge, signifieroient des dixaines, à la bleue se[-]roient des centaines & ainsi des autres. L'Arit[h-]

métiq[ue]

métique palpable de M. Anderson, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes grosseur & longueur, fichées dans une table, sur différentes lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de pate-notres; & ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoye. Parmi nous on calcule bien avec des Jettons.

Mais sans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espece, on ne sauroit nier que puisque les naturels de l'Amérique sont dans le cas de faire des calculs déterminés fort au-dessus de vingt, & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'assurer qu'ils ne sauroient pousser le leur au-delà.

En France & dans d'autres pays, les Boulangers & Bouchers, emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches ou crans de trois sortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils pousseroient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclure de leur usage, qu'ils ne sauroient compter au-delà de vingt?

M. de P. (*) trouve une autre preuve de stupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas sçu faire usage du fer forgé, & ils n'en avoient point; & celui de la monnoie, qui leur étoit si inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent presque pas toucher les métaux monnoyés. C'est, disent-ils, un serpent que les Européans nourrissent dans leur sein; qui empoisonne tous les plaisirs, leur ronge le cœur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau (**). Il s'ensuit de cette preuve, dit M. de P. que les peuples du

(*) Tom. II, pag. 157.
[**] Atlas historique de Guedeville. Tom. VI. p. 8.

nouveau Monde sont inférieurs en sagacité & en industrie aux nations les plus grossieres de notre Continent.

Lorsqu'il s'exprimoit ainsi, avoit-il fait réflexion que la terre leur fournissant d'elle-même les grains & les fruits, & la chasse les animaux pour se nourrir & se vêtir, la monnoye leur étoit plus que superflue; puisqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire; qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les pays où le tien & le mien causent tant de désordres, où les hommes sacrifient à l'ambition & à la fortune jusqu'à leur propre repos; où la soif des richesses altère jusqu'à ceux qui sont préposés pour maintenir l'ordre dans la société; leur ferme les yeux sur le crime, & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non usage de la monnoye met les Américains au niveau des Circassiens & des Tartares, qui les avoisinent. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, buvant le lait aigri de leurs juments ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Il vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont du cœur le plus généreux, & sans rétribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur font plaisir, ou dont ils ont besoin, sans faire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les reçoivent avec actions de grace; & si vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie, & les employent à faire des crochets ou des agraphes (*). En conclura-t-on que les Tartares & les Circassiens sont les peuples les plus stupides de l'univers?

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circassiens & les Tartares. Nous les admirons; & avec notre ur-

(*) Vincent le Blanc, Carpin, & la Motraye.

banité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie, ils deviendroient peut-être aussi intéressés, aussi avares, & aussi peu généreux que nos Européans. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour-propre, au point de traiter de stupides, ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut-il nous donner?

Dès qu'on n'est pas ennemi déclaré, on peut être assuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance & une courtoisie dont la comparaison avec notre empressement intéressé, devroit nous faire rougir. En vain se présenteroit-on à eux sous les dehors de la bienveillance & de l'amitié, si l'on est du nombre des ennemis. La perfection de leurs sens les garantit des piéges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On assure que les Péruviens, les Bresiliens & ceux du Canada ont l'odorat si fin, qu'au flair ils distinguent un François d'avec un Espagnol & d'avec un Anglois. Les Caraïbes connoissent un François à sa voie, & le distinguent d'un Anglois & d'un Hollandois. Etes-vous reconnu pour ami, on vous aborde, (*) on vous conduit au *Carbet*, chacun s'empresse de vous faire la bien venue. Le vieillard complimente le vieillard; le jeune homme & la jeune fille font toutes sortes de caresses aux hôtes de leur sexe & de leur âge; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la satisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom & vous disent le leur. En témoignage d'affection, ils se nomment eux-mêmes du nom de leur hôte, on les flatte beaucoup, quand on se nomme du leur.

(*) Histoire naturelle des Isles Antilles, p. 458 & suiv.

Leur mémoire est si heureuse à retenir les noms des amis qui les ont visités, qu'au bout de dix ans ils s'en souviennent même sans équivoque, & recitent quelques circonstances de ce qui s'est passé de remarquable dan leur derniere entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque présent, ils vous le rapelleront : & s'il étoit de nature à être conservé, ils vous le montreront en témoignage de gratitude & de reconnoissance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur *Carbet* (lieu d'assemblée) un *Niouakaiti* ou Sauvage chargé d'accueillir, de recevoir les passants, de donner avis de leur arrivée.

Où Mr. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, & qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur ame?

Je laisse aux gens sages à comparer nos auberges avec les carbets, & la conduite des Européans à cet égard, avec celle des peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les sentiments d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable noblesse. Dans la nôtre je n'en vois que l'image grossiere avilie ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en présentant à nos yeux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à notre avantage, à nous, qui nous piquons si mal à propos de raisonner & d'agir philosophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les peuples du nouveau monde font à leurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu suivant les Nations. Mais tous vous servent à manger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gayement qu'ils peuvent tout le temps que vous restez avec eux. Ils vous sollicitent, ils vous pressent amicalement, & vous les désobligeriez, de ne pas emporter ce qui reste après que votre appétit a été satisfait.

Cet usage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs remplissent leur mouchoir & quelquefois les manches

leur robe des morceaux de viande, & de pain du repas qu'on leur a servi & les emportent chez eux. (*) Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été présentée, donnent le reste à leurs domestiques. (**) Parmi les Chinois, les domestiques du convié emportent chez lui les mets qui sont restés sur la table.

Notre avarice introduira, sans doute, cet usage parmi nous. La sensualité des Dames l'a déjà introduit en plusieurs endroits, à l'égard des sucreries & des autres friandises du dessert. Encore un pas nous voilà Turcs, Chinois & Tartares. Mais chez les Américains la générosité en est le principe. Chez nous quel est-il? je le laisse à deviner.

Plus vous restez chez les peuples du nouveau Continent que vous visitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ le chagrin succéde au plaisir; la tristesse de leur cœur est peinte sur leur visage. Lorsqu'après bien des sollicitations, ils n'espèrent plus pouvoir vous retenir, la sincérité de leurs discours est scellée par les effets; ils vous font des présents de fruits & des autres choses qu'ils ont à leur disposition. Tacite dit (***) que les anciens Allemands régaloient les Européans, & leur faisoient quelques libéralités; mais il ajoute, qu'ils exigeoient aussi quelque chose de leur part: en cela bien moins généreux & moins nobles que les peuples de l'Amérique: les Allemands d'aujourd'hui, & beaucoup d'autres, ne me paroissent gueres disposés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus; de combien de grands sentiments d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt, les Nations qui se disent civilisées, ne trouveroient-elles pas les modèles chez ces prétendus stupides Américains? un Sauvage n'a-t-il pas réussi à

(*) Buchequins, Liv. IV.
(**) Rubruquis, Voyage de Tartarie.
(***) Livre des mœurs des anciens Allemands.

la chasse, ses camarades le secourent, même sans en être priés. Si son fusil se creve, se brise, chacun s'empresse à lui en procurer un autre. Si ses enfants sont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Ils ne se querellent, ni ne se volent, & ne médisent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des sciences & des arts, tout le cas que nous en faisons, c'est qu'ils prétendent que leur contentement d'esprit surpasse de beaucoup notre luxe & nos richesses, & que toutes nos sciences ne valent pas une tranquilité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices superbes, & si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siècles & faire disputer la durée de leurs ouvrages avec celle du Monde Les Chinois nous taxent en conséquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de folie. Ils ne mesurent la durée de leurs logements qu'à la briéveté de leur vie, & la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles & solides dans le goût des nôtres, est quand la place leur déplaît, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un; parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les enfants d'un luxe qu'ils méprisent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils, on mesure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme; parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une flêche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connoître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire

des cabanes, & savoir faire cent lieues dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc & ses flêches.

On auroit cependant tort avec M. de P. d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts & les sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraïbes dans son histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les relations du Mexique & du Pérou prouvent bien clairement le contraire : ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses; j'en appelle au témoignage de Mr. de la Condamine que j'ai déjà cité à ce sujet. Je ne sçai en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel quecelui qu'ils ont construit auprès d'Andaguelais, connu sous le nom du fameux pont d'*Apurina*. Il s'étend en longueur sur une coupure de montagne d'environ cent-vingt brasses de large, & d'une profondeur affreuse, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une riviere. Cette riviere roule ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle entraîne de fort grosses pierres; & qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt-cinq, ou trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, jointe à la nécessité de passer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ six pieds. Ces cordes sont entrelacées de traverses de bois. On passe dessus même avec des Mules chargées; non sans crainte à la vérité, comme on peut le voir dans les relations de M. de la Condamine & de Frézier; car vers le milieu on sent un balancement capable de causer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de six à sept journées, pour passer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandises de Lima à Cusco, & dans le haut Pérou, passe dessus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Espagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge, ce qui lui produit des sommes considérables.

Comment M. de P. accordera-t-il la mal-adresse, dont il taxe tous les peuples de l'Amérique avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'esprit des personnes même accoutumées à voir les plus belles choses ? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverses couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les siéges, les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs flêches, & leurs carquois; les vases pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille grotesques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili, les ciselures des Péruviens. Nous considérons toujours ces choses avec un nouveau plaisir ; nous admirons la beauté de ces vases, la délicatesse, la légereté de leurs arcs & de leurs flêches, l'adresse à y ajouter des plumes & des caillous travaillés avec un poli admirable, les incrustations d'os de poissons, & de différents bois distribués avec goût sur leurs carquois, & dont les couleurs sont ménagées, & disposées de maniere, que leur symétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous sommes de grands sots, plus stupides que ces Américains; ou Mr. de P. a grand tort de les traiter de gens hébêtés.

Avant qu'ils eussent communication avec les Européans, ils creusoient le bois, & faisoient tous leurs ouvrages avec des pierres dures aiguisées, & emmanchées à peu près comme le sont nos haches & nos outils : le travail étoit long & pénible; mais ils venoient à bout de faire sans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donné, ils en font usage sans avoir appris à s'en servir, de maniere cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils seroient capables dans les arts, s'ils étoient instruits par de bons maîtres. (*) Le Chevalier de Rochefort & Bristock, ne

[*] Histoire naturelle des Antilles, pag. 454.

sont pas les seuls qui rendent témoignage à l'industrie des peuples de l'Amérique. J'ai déjà cité M. de la Condamine & je rapportàrai encore ici ses termes, parce que cet Auteur ne sera pas suspect à M. de P.

» Le défaut de fer & d'acier les a souvent arrêté, » dit ce Savant, (*) quelquefois ils ont heureu» sement surmonté ces obstacles. Mais souvent leur » industrie s'est arrêtée, où finissoient leurs be» soins .... Ils ont réussi à fondre l'or & l'argent, » & à les jetter en moule... Le plus habile tailleur » de pierre d'Europe, quelqu'adresse qu'on lui » suppose, seroit sans doute fort embarrassé à » creuser ainsi un canal courbe & régulier, dans » l'épaisseur d'un granit, avec tous les secours de » l'art, & les meilleurs instruments de fer & d'a» cier. A plus forte raison sera-t-il difficile d'imagi» ner comment les anciens Péruviens ont pu réussir » avec des haches de pierres dures, ou de cuivre, » telles qu'on en trouve dans leurs anciens tom» beaux, ou avec d'autres outils équivalents, sans » équerre ni compas.... les vases & la vaisselle » d'or & d'argent, les habillements couverts de » petits grains d'or plus fin que la sémence de » perles, & dont les Orfevres de Séville ne pou» voient concevoir le travail, sont une grande » preuve de leur industrie. J'ai vû plusieurs de » ces beaux vases, ajoute le même Auteur, j'en » ai même encore quelques-uns entre les mains, » d'une grande délicatesse; & je regrette la perte » d'un grand nombre d'autres.

» Il paroît par l'usage que les Espagnols ont fait » de ces richesses, qu'ils estimoient beaucoup plus » la matiere que l'ouvrage. Il ne faut cependant » pas en conclure, qu'aucun ne méritât d'être » conservé : quelques morceaux précieux par leur

(*) Mémoires sur quelques anciens monuments du Pérou. Dans les Mémoires de cette Académie de 1746.

» matiére, échappés depuis deux siècles au danger
» de changer de forme par l'ignorance & l'avidité
» des propriétaires, peuvent servir de preuve & de
» monument, sinon de l'habileté des Indiens dans
» la sculpture, du moins d'une *rare industrie*, par
» laquelle ils ont suppléé aux machines & aux ou-
» tils.

» Dans mon voyage de Lima, continue M. de
» la Condamine, j'avois fait acquisition de diver-
» ses petites idoles d'or & d'argent, & d'un vase
» cylindrique de même métal, de huit à neuf pou-
» ces de haut, & de plus de trois de large, avec
» des masques ciselés en relief. A en juger par ces
» ouvrages, les Péruviens n'avoient pas fait de
» grands progrès dans le dessein; celui de ces pié-
» ces étoit grossier, & peu correct, mais l'adresse
» de l'ouvrier y brilloit par la délicatesse du travail.
» Ce vase étoit sur-tout singulier par son peu d'é-
» paisseur. Ce ne peut être la rareté de l'argent,
» qui y avoit fait épargner la matiére; il étoit aussi
» mince que deux feuilles de papier collées ensem-
» ble; & les cô és du vase étoient entés d'équerre sur
» le fond à vive arrête, sans aucun vestige de sou-
» dure.

» J'ai saisi l'occasion de faire voir le prix de cette
» antiquité à ceux entre les mains de qui ce vase
» peut être tombé; le peu de poids de la matiere
» pouvant avoir préservé le vase de la fonte. »

Sur ce que M. de la Condamine avoit vû, il fut moins incrédule que M. de P., & paroît croire avec Pietro Ciéca, que les Péruviens savoient très-bien imiter en or de relief, les plantes, sur-tout celles qui croissent sur les murailles, & qu'ils les y plaçoient avec tant d'art, qu'elles sembloient y avoir pris naissance. Sans doute, conclut M. de la Condamine, que les Péruviens les jettoient au moule, ainsi que les figures de Lapins, de Souris, de Lézards, de Serpens, de Papillons, &c. dont parlent les Historiens.

Ces vases, ces figures ornent aujourd'hui les ca-

binets des Curieux de l'Europe. J'ai vû à Monte-Video dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles Brodeurs se feroient honneur. Don Joachin Joseph de Viana, Gouverneur de cette espece de Ville-là, nous montra un *Puncho* de cette espece, qu'il nous dit avoir payé mille piastres & nous assura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver sa thèse, M. de P. oseroit-il se prévaloir de la simplicité des peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs usages, qu'il nous plaît de regarder comme bizarres ? si la simplicité de quelques Caraïbes leur a fait penser que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a poussé à en demander pour en semer, on a vû une marchande de St. Malo, correspondante d'une Dame de la Martinique, lui mander de semer beaucoup de Caret (écaille de tortue, dont on fait les tabatieres & autres ouvrages;) parce que ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne se pourrissoit pas dans le vaisseau pendant la traversée. (*) N'avons-nous pas vû des Magistrats d'une Nation Européane, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des Marionnettes ? Comus, le célebre Comus, si connu à Paris & à Londres par des expériences physiques, qui ont étonné les Savants, n'oseroit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'un Enthousiasme inquisitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne, même savante, parce qu'il redouteroit les suites de leur admiration.

Sur quoi donc M. de P. se fonde-t-il pour établir son paradoxe, que tous les peuples du nouveau Continent sont inférieurs en tout au moindre des Européans ? nous avons vû qu'en général les Amé-

(*) Histoire des Antilles.

ricains loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractérise la perfection ; belle taille, corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveugle, muet ou affecté d'autres infirmités, si communes dans notre Continent ; une santé ferme, vigoureuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de la nôtre ; un esprit sain, instruit, éclairé & guidé par une philosophie vraiment naturelle, & non subordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation ; une ame noble, courageuse, un cœur généreux, obligeant : que faut-il donc de plus à M. de P. pour être véritablement homme ? aussi ces hommes qu'une vanité si mal fondée, fait traiter d'idiots, disent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendroit mieux qu'à eux, puisqu'en effet nos actions sont contraires à l'humanité, ou du moins à la sagesse qui devroit être le guide des hommes, qui se piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumieres de la pure raison, plus saine dans ces habitants de vastes forêts, ou de pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuse de nos Villes, où les passions autorisées obscurcissent la raison ; & où la société est plus dangereuse que le séjour des déserts & des bois ; où nos sciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille, où nos besoins se multiplient dans notre abondance même ; & où cette abondance ne sert qu'à nous rendre pauvres & plus malheureux.

J'avoue que nous sommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle résulte tout l'avantage de la société. Mais la premiere intention de cette union, ou Contrat Social, a été d'obliger tous les contractants à se prêter des secours mutuels, & non de laisser tout usurper aux uns ; de les autoriser même dans leurs usurpations, & de laisser manquer de tout aux autres.

Les Sauvages Américains sentent trop bien ce-

que c'est que l'homme pour se conduire suivant des principes qui heurtent ainsi la raison & le bon sens. La plûpart au moins d'entr'eux ne vivent point seuls ; mais contents du commerce des hommes qui leur ressemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les regardent comme très-inférieurs à eux. Prompts à se secourir dans tous leurs besoins, ils refusent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croyent ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs sont éloignées de celles des peuples que nous appellons civilisés, plus elles paroissent conformes à la loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumés au joug sous lequel nous succombons sans nous en appercevoir, nous ne faisons pas réflexion que nous substituons à cette loi les fausses idées d'une raison enchaînée, & corrompue par une éducation vicieuse.

En effet, que sont aux yeux d'un vrai Philosophe ces Royaumes si florissants, & si riches ? ce qu'ils sont aux yeux des Sauvages ; des objets de mépris, & ceux qui les composent, des objets de pitié ; parce que leurs richesses, & leur splendeur, ne servent qu'à exciter l'envie d'un voisin ambitieux, & des guerres cruelles dans le sein des Etats, pour la destruction de l'humanité : parce que ces richesses sont une pomme de discorde toujours présente, sources de querelles & de divisions, qui sont la peste de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitants de notre Continent eussent eu dans tous les temps, la même idée de l'or, qu'en ont encore les Sauvages ? ne seroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laissé l'or & l'argent ensévelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, sacrifiés à la cupidité de leurs semblables, & pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peines & de soucis, que la

source funeste des maux dont nous sommes inondés?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raisonnements soient un jeu d'esprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage même, les sentimens des Sauvages, que divers Auteurs célebres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ces discours aux differens peuples du nouveau Continent, avec lesquels ils ont vécu. Ils sont d'autant moins suspects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchise, ce qu'ils y ont remarqué de répréhensible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque chose à ces Voyageurs, c'est d'avoir observé certains usages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conséquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir assez réfléchi sur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifié de travers d'esprit; mais voyons si nous pensons mieux que les Américains. On pourra en juger sur le parallele de leurs mœurs & de leur caractère avec ceux des Nations Européanes, & par la comparaison de quelques-uns de leurs usages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur généreux & de cet esprit calme, qui voit les objets sans se passionner, & qui donne aux choses leur juste valeur, les peuples du nouveau Monde sont bienfaisans, officieux, prévenans, rendant aux Européans amis, comme à ceux de leurs Nations, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croyent pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas reconnu d'eux pour ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi, qu'on les paye d'ingratitude, & qu'ils se croyent réellement offensés, ils ne pardonnent

jamais & poussent leur vengeance aussi loin qu'elle peut aller. Cette passion furieuse, & non le goût décidé pour la chair humaine, est le motif qui pousse quelques Nations à devenir Antropophages.

On a vû des Brésiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les flêches qui les avoient blessés. D'ailleurs vivant sans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chasse des animaux, qui leur fournissent leurs vêtemens & une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que comme chez les grands Tartares, (*) leurs maisons n'ont ni portes ni fenêtres closes. Libres de leurs volontés & de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir assez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & presque de penser autrement qu'il ne lui plaît. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richesses & les titres d'honneurs, dont ils ignorent presque les noms. Ils se laissent aller tranquillement dans les bras du sommeil, sans souci & sans inquiétude pour le lendemain, & voient enfin arriver le terme de leurs jours sans crainte de la mort, & sans regret pour la vie.

Que penseroit un Sauvage des Européans, & quelle idée ne seroit-il pas fondé à avoir des Nations même de notre Continent, qui se prétendent les plus civilisées, si au milieu d'une Religion qu'il a fallu établir, pour leur persuader que tous les hommes sont freres, il voyoit la misere incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de sueur du mi-

---

[*] Voyage de Carpin & de la Motraye.

sérable à qui il le refuse? s'il se voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice seront à chaque instant un motif suffisant pour lui nuire; d'hommes qui vivent de maniere à obliger de les conduire par des loix, qui, à la honte de l'humanité, les font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre lesquels il faut toujours être en garde.

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du nouveau Monde? agissent-ils plus cruellement que les Espagnols ne l'ont fait à leur égard? Que diroient ces prétendus Sauvages, s'ils voyoient des Anglais blessés & vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les Français, qui s'empressoient à étancher le sang de leurs blessures, à verser du baume dans leurs plaies, & à leur donner tous les secours d'une humanité bienfaisante? y a-t'il rien de plus cruel que le soldat Européan? je rougirois d'en rapporter les actes de cruautés & de scélératesse. Tirons le rideau sur des paralleles si odieux, & passons à d'autres objets, qui ne seront capables que d'exciter le rire des Démocrites de nos jours.

On l'a dit, & on le dira long-tems: la moitié du monde se moque réciproquement de l'autre. On se passionne aisément pour les usages, comme pour les sentimens que l'on a adoptés; & rien ne nous plaît qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penser & d'agir. Les Européans dont les climats qu'ils habitent, ne leur ont pas permis de se passer de vêtemens, blâment les peuples de l'Amérique qui vont nuds, parce que les habits leur seroient plus à charge qu'avantageux.

La plupart des Sauvages se peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une seule couleur, d'autres y employent le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & représentent sur leurs corps diverses

figures

figures de fleurs & d'animaux : d'autres s'oignent d'une espéce de colle g'uinte, sur laquelle ils font soufler du duvet de diverses couleurs, par compartimens. Ils trouvent cet usage admirable, non-seulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantissent des insectes, les rendent plus souples, & plus agiles : ils ont donc raison de le faire. Nous nous en moquons cependant, sans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent, des Pélerins Turcs vêtus de robes longues, faites d'un millier de pieces de toutes couleurs, sans pouvoir en apporter une bonne raison. On voit des hommes & des femmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, & contraints de se vêtir, se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs, de papillons, d'insectes, distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau, les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conservation de leur existence ; mais nos Européanes en employant le blanc & le rouge pour se farder le visage, la gorge, & les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimés par l'âge ; ce qui est une hypocrisie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois, & se les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plûpart des Dames Espagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de souffre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire en France, en Angleterre, en Allemagne & dans tous les pays du Nord, on voit

des femmes s'arracher la moitié des sourcils, & peindre le reste en noir pour paroître plus belles, elles imitent en cela les Sauvagesses, qui se font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Junipa*.

Au reste la mode de se peindre tout les corps ou quelques parties seulement, fut celle de tous les temps, de tous les pays. Le Prophéte Jérémie l'a reproché aux Juifs, Tacite le dit des Allemandes, [*] Pline, [**] Hérodiens, [***] nous apprennent que certains peuples de la grande Bretagne, n'ayant l'usage d'aucuns vêtements, se peignoient les corps de diverses couleurs, & y représentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommée *Pictes*. Les Gots se rougissoient le visage avec du cinabre; & les premiers Romains, si nous en croyons Pline [****] se peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit aussi le visage de Jupiter. Les Européanes faisoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & sur-tout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie s'en rougissoient tout le corps, & même les statues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des espèces de bonnets ou couronnes de plumes d'oiseaux très-bien tissues & arrangées avec goût : les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets, & les femmes arborent aussi des aigrettes, & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'Amérique se percent les oreilles & y mettent des pendants d'os ou de pierres de couleur travaillés & polis. Les Péruviennes & les Brésiliennes en ont d'or pur d'une grandeur démesurée, quelquefois décorés de pier-

---

[*] Livre des mœurs des anciens Allemands.
[**] Liv. 22, ch. 1.
[***] Vie de Severe.
[****] Liv. 33, ch. 7.

res fines ou de cristal, ou d'ambre jaune ou de corail, ainsi que les Apalachites. Nos Européanes les imitent encore à cet égard, en portant des pandeloques de perles, de diamants ou d'autres pierres, qui leur descendent jusqu'au bas de la machoire. Les Dames de notre Continent portent aussi des bracelets comme les Américaines; vraisemblablement elles se peindroient aussi tout le corps, comme les Caraïbes, les Brésiliennes, presque tous les peuples du nouveau Continent & de plusieurs Cantons de l'Afrique, si le Climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas se vêtir. Nos Européanes se flattent cependant d'avoir du goût & de l'esprit : pourquoi donc mépriseroient-elles les Américaines, sur lesquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres usages, & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté, chaque Nation les attache à diverses choses suivant le caprice, & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à mesure qu'elle croît. On assure même qu'ils ont le secret d'empêcher le poil de revenir, quand ils l'ont arraché. Ils pensent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chevres. Tous les peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européans occidentaux d'aujourd'hui pensent comme les Américains sur l'usage de porter la barbe; ils laissent aux militaires & aux cochers le plaisir de porter des moustaches & coupent la barbe le plus ras possible; pour se donner sans doute un air plus efféminé, tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil, pour des raisons que l'on sait. Ainsi varient les opinions sur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois plus un corps est velu, plus

il paroît beau. Ce seroit parmi nous, comme chez les peuples de l'Amérique, la beauté d'un Ours, & non celle d'un homme. Par la même raison les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent, ou se coupent presque tous les cheveux, pour n'en laisser croître qu'un toupet au sommet de la tête, tandis que les peuples occidentaux de l'Europe, non-seulement conservent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaisie.

De très-petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainsi qu'un nez extrêmement camard. Pour en relever l'éclat les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment aussi les nez écrasés & les grandes ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles allongées jusques sur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos Dames Européanes y suppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin, & les Européans aiment dans les femmes un petit nez retroussé ; ils ont leur raison pour cela.

Les Ethyopiens préferent les levres épaisses & saillantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Nègres de la Mosambique aiment les dents aigues & pointues ; ils employent même la lime pour se donner ce trait de beauté ; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Betel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des Chirurgiens Dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font consister la beauté de la tête à l'avoir allongée & applatie par les deux côtés. Dès la naissance les meres la pressent à leurs enfants pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au-dessus du mollet, & les serrent au-dessus de la cheville pour les faire enfler, parce

qu'ils les aiment grosses. Les Européans, si l'on en excepte les Espagnols, préferent les jambes fines & les mollets d'une grosseur proportionnée.

Chez quelque Asiatique, & dans plusieurs Cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux femmes d'avoir des mammelles pendantes, & assez allongées pour être jettées par-dessus l'épaule, nos Européanes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit possible, les Chinoises s'estropient au point de ne pouvoir presque se soutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer seulement le bout du pied, & découvrent aisément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'Isle de Chio, les femmes se couvrent exactement la gorge jusqu'au menton, & portent des jupons si courts qu'à peine descendent-ils jusqu'au genouil.

Mais si les Chinoises s'estropient les pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des agréments & des appas, nos Européanes ne se mettent-elles pas le corps à la torture, pour se former une belle taille? à quoi néanmoins elles réussissent si mal, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usage de l'Europe; le goût pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent comme ailleurs, des loix, du Climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible que de vouloir fixer tant d'opinions differentes; de détruire des préjugés identifiés pour ainsi dire, avec nous. *Tot capita, tot sensus.* Ce proverbe dont l'expérience journaliere prouve si clairement la vérité, devroit nous rendre plus circonspects dans nos jugements sur les usages des Nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels, qui tendent à sa destruction, ou ceux

dont la Nature a lieu de se plaindre. Hé parmi nous combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front ?

Dans la plûpart des cantons du vaste Continent de l'Amérique les naturels du pays ont, suivant nous, des travers d'esprit, d'inclination & de conduite. Mais si nous étions assez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, ne trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, & raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux ? des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en seroient que plus philosophiques; nous verrions les objets dans leur véritable point de vûe, & nous les estimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom seul de *Sauvage*, nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que Mr. de P. nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui ne connoissant presque aucun excès, ne connoît presque aucune des maladies qui en sont une suite, & portent jusqu'à l'esprit la foiblesse qu'elles donnent au corps; comme un homme dont l'esprit sain, calme & tranquille, marche sûrement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend son corps déjà bien constitué, fort, vigoureux, robuste; vivant de peu, mais vivant un siècle; parce que endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intempérie des saisons : comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une constance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout; fermeté qu'il a plu à M. de P. de métamorphoser en indolence & en lâcheté, qui auroient leur source dans la dégradation physique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abattre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce degré de Phi-

losophie, dont les Stoiciens se vantoient avec si peu de fondement. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement : *voilà qui va bien.* Vient-on lui dire : *vos enfants ont été tués* ; *cela ne vaut rien*, dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumiere naturelle inspire, ils goûtent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit ; mais ils ne saisissent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parce que ignorant le génie de leur langue, on le leur explique mal, soit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aisé de se défaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'Auteurs rapportent des autres Peuples du nouveau Monde, des raisonnements si justes & si abstraits sur l'Etre souverain, sous le nom du *grand Esprit*, qu'on les diroit puisés dans les écrits des Philosophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'ayent ni culte, ni religion, ils disent que ce grand esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoît est lui, qu'il subsiste sans bornes, sans limites, sans figures ; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnements que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'abbé Prevost, sont-ils ceux de gens hébêtés & stupides ? Les Brachmanes des Indes raisonnent à peu près dans le même goût. Appollonius de Thyane fut autrefois chez eux, pour s'instruire de la Philosophie.

Non, je ne saurois me persuader que Mr. de P.

eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit sur le nouveau Continent, lorsqu'il nous en a tracé un portait si différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vû que la Louisianne, la Virginie, &c. jouissent du plus beau climat du monde; [*] que tout y vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même sans le secours d'une pénible industrie; que le divertissement seul des naturels du pays suffisoit pour suppléer à leurs besoins, lorsque la douce tranquillité dans laquelle ils passoient leurs jours, fût troublée par l'arrivée des Espagnols & des Anglois, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent passer de l'âge d'or à l'âge de fer? Il y auroit vû que la Nature n'a pas moins favorisé les hommes qui habitent ces beaux climats, puisqu'en général, ils sont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuse & n'ont pas la moindre imperfection sur le corps; que presque toutes les femmes y sont d'une grande beauté; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint; qui sont pleines d'esprit, toujours gayes, de bonne humeur, & que leur ris a même beaucoup d'agréments.

Pour donner enfin des Peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit se la former, je croirois sans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils sont plus hommes que nous dans toutes leurs manieres dignes de la simplicité primitive du vieux temps, qu'ils ne sont sauvages, suivant la rigueur du terme, que dans notre imagination & relativement aux préjugés des peuples ambitieux, avares, adonnés au luxe & à la molesse, & que la misere ou les

---

(*) Dissertation de Guedeville, tom. VI, pag. 91 & suivantes.

les soucis poignardent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorsque j'entre dans les tabagies Anglaises, Hollandaises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me semble être transporté dans un Carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, est à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un esprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oisif, phlegmatique, & sérieux, ils fument paisiblement leur calumet ; mais on y lit en même-temps l'affection mutuelle qui les rassemble, la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunis.

Dans les tabagies de notre Continent on voit des gens assemblés pour passer des journées entieres appuyés nonchalemment sur le bout d'une table couverte de vases pleins de thé ou de bierre, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche, regardant les autres avec des sourcils rabattus, les étudiant dans un morne silence, examinant jusqu'à leurs moindres gestes, avec des yeux obscurcis par les vapeurs noires de la bierre & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifester la défiance qu'ils ont de leurs voisins, avec les soucis & inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joye & le plaisir s'y rencontrent quelquefois, ils n'y sont amenés que par l'ivresse, qui alors en banit la raison, pour y introduire la discorde, les querelles, & toutes leurs funestes suites. Voilà cependant ces Peuples civilisés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juste titre le nom de Sauvages?

Il ne me seroit pas plus difficile de justifier l'Amérique des fausses assertions de M. de P. au sujet des quadrupèdes naturels à ce Continent là, ou qu'on y a transporté du nôtre. Suivant cet Auteur, (*) par un contraste singulier, les Onces, les Tigres

(*) Tom. I, p. 6 & 90.

& les Lions Américains sont entiérement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européane y sont devenus rabougris ; leur taille s'est dégradée, & ils y ont perdu une partie de leur force, de leur instinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout-à-fait pensé à cet égard, comme M. de P., & M. Muratori nous assure dans sa petite histoire du Paraguai, que les Tigres y sont plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de Tigres que j'ai vues à Monte-Video étoient aussi belles & pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte de notre Continent. Quant à ces animaux vivants, je n'y en ai vu qu'un seul, dont le Gouverneur de Monte-Video fit présent à M. de Bougainville, qui le fit porter à bord de notre Frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la Cour du Gouvernement ; & quoiqu'il n'eût alors que quatre mois au plus, sa hauteur étoit déja de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise, si on lui eût permis de croître jusqu'à sa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'Isle Ste. Catherine, & ceux de la Côte de la Terre Ferme nous exhortoient à ne pas nous exposer dans l'intérieur des terres, & n'osoient eux-mêmes aller à la chasse sur la lisiere des forêts ; parce qu'ils regardent les Onces, les Tigres, les Léopards & les Lions de ce pays-là, comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les Ours de l'Amérique septentrionnale, loin d'y être rabougris, y sont d'une grandeur effroyable.

M. de P. a sans doute confondu les Lions du Brésil, du Paraguai, du Mexique & de la Guyanne avec un animal du Pérou & des frontieres du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, & qui n'a pas la figure du Lion ; mais auquel

les Péruviens ont donné le nom de ce Roi des animaux quadrupèdes, nom qu'on lui a conservé dans les relations qu'on nous a données de ce pays là.

A l'égard des quadrupèdes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains Cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais M. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du particulier au général. J'ai vu au Bresil & sur le rivage de Rio de la Plata, des Taureaux aussi gros & aussi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils sont ordinairement plus grands; puisque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *Cuirs verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchands. Les Chèvres & les Brébis y sont aussi de la plus grande taille. La race Espagnole des Chiens de chasse y est admirable, & y a si peu dégénéré pour le corps, l'instinct & le génie, que les Chiens d'arrêt du Gouverneur de l'Isle Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands Chiens qu'en France on appelle Danois, & gros comme des Limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déja naturellement, & que M. de Bougainville conduisit en France.

Les Chevaux Espagnols qui se sont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté si supérieur à ceux d'Espagne même, qu'ils font jusqu'à soixante lieues de suite, sans prendre aucune nourriture, & sont pour l'ordinaire à Buenos-Aires, & à Monte-Video, trois jours de suite sans boire ni manger. Ils sont malgré cela d'une vigueur, d'une légéreté & d'une allure au-dessus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le journal de mon Voyage aux Isles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réfléchis sur l'idée que M. de P. s'est efforcé de nous donner de l'Amérique, moins je la trouve conforme à celle que nous en avions. Cette partie du Globe est depuis sa découverte, le grand, le puissant, le riche aimant des Européans. L'Europe, la moindre partie de la terre dans le partage qu'il a plû aux hommes d'en faire, vise depuis ce temps-là à se dédommager de son peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la Nature lui a refusée, & dont cette mere commune, qui n'aime pas également ses enfants, a été prodigue à certains pays.

En effet, si les Européans pensoient comme M. de P., verroit-on cette émulation si vive, si empressée pour aller s'établir en Amérique & y chercher toutes ses productions ? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rebute.

Quoique l'avarice & la cupidité ayent fait parcourir l'Asie & l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'Amérique. Depuis qu'on connoît ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ces dépouilles? on peut dire sans exagération, qu'il en est venu des richesses immenses dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'est pas contenté de les dépouiller avec violence, des choses dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contr'eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépositaires, sans le savoir, des trésors de la Nature, éprouverent les effets les plus criants de l'injustice & de la violence ; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invasion des usurpateurs. Il ne leur restoit que la qualité d'hommes, falloit-il que M. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller !

Non tout le spécieux de ces raisonnements ne sauroit tenir contre la conduite des Européans. Elle prouve plus que tous les arguments; parce que le raisonnement, est toujours en défaut quand l'expérience est contre lui.

Si je m'étois proposé de relever toutes les autres propositions hazardées des réflexions philosophiques de M. de P., ces dissertations formeroient un volume presqu'aussi considérable que l'ouvrage même. J'ai de la peine à me persuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait pensé & debité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire presque général qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, Mr. de P. s'est laissé sans doute emporter à la manie qui regne d'inonder le public de sarcasmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux (*) L'ordre des Bénédictins, ou plutôt les richesses dont ils jouissent avec des titres qu'on ne peut leur contester, ont réveillé la jalousie & l'envie : la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagements, & ne laisse aucune équivoque sur la nature des motifs qui les animent. Ils se montrent à découvert. La soif des richesses les dévore, & leur fait exhaler mille extravagances contre les possesseurs des biens des Abbayes, qu'ils seroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leur ancêtres n'ont été occupés que du soin de doter des Monasteres; & Dieu sait quels seroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres, comme un bien de famille ! Mr. de P. connoît bien peu les Bénédictins, puisqu'il leur rend si peu de justice. Trop occupé de son ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou des relations de Voyageurs, ou ab-

---

(*) *Recherches Philosophiques sur les Américains*, T. II, p. 191.

sorbé dans ses réflexions trop souvent peu philosophiques, il s'est étourdi au point d'oublier que les Magistrats dans leurs plaidoyers, [*] les Ministres d'Etat, (**) tous les Savants, Mr. de Voltaire même, n'ont jamais parlé des Bénédictins, sans faire l'éloge de leur science & sans exalter les services qu'ils ont rendus & qu'ils rendent encore à l'Eglise & à l'Etat. Si Mr. de P. a donc pensé qu'il gagneroit des applaudissements en se rendant l'Echo des sons bruyants de quelques trompettes méprisables, je laisse à penser le cas qu'il doit faire de ces applaudissements. S'il rectifie au contraire son erreur à cet égard comme sur tant d'autres, il nous prouvera que ses réflexions sont quelquefois philosophiques.

(*) M. Joly de Fleury, Avocat Général du Parlement de Paris.

(**) Arrêt du Conseil d'Etat, & Déclaration du Roi de 1765 & 1766.

FIN.

